









REVUE
DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

4^{me} ANNÉE. — TOME 5^{me}.

Bruxelles,

M. DEMONT, RUE DES AUGUSTINS, N^o 16.

—
1832.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

MELCHIOR.

Vers la fin de l'année 1789, un pauvre pilote-côtier nommé Lockrist disparut, un jour de tempête, sous les rescifs de la Bretagne. Il laissa deux fils : Henri, qui se maria et vécut comme il put de la pêche des harengs, et James, qui s'embarqua en qualité de marmiton sous-cambusier.

Vingt ans après, James Lockrist, après avoir été successivement maître-coq d'un grand vaisseau de guerre, cuisinier du gouverneur des Indes, maître-d'hôtel de l'empereur de la Chine, et officier de la maison civile du roi de Camboge, s'établit à la côte de Malabar, et se mit à vivre dans l'opulence. Grâce aux richesses amassées au service de tant de maîtres, il se construisit une belle habitation dans le goût européen; après quoi il épousa une riche Anglaise qui lui donna sept enfans.

En devenant mère du dernier, M^{me} Jenny Lockrist mourut. Mais le climat brûlant de l'Inde eut bientôt dévoré sans pitié cette nombreuse postérité. Il n'en resta qu'une fille, la plus jeune, la plus fluette, la plus impressionnable, et par cela même la plus capable de résister à cette atmosphère de feu : faible roseau qui verdit souple et frêle là où ses frères plus robustes s'étaient desséchés.

En perdant un à un les héritiers prédestinés à son opulence, l'ex-cuisinier du fils du ciel (c'est ainsi qu'on appelle l'empereur de la Chine) se détacha presque de ces biens auxquels il semblait condamné à ne pouvoir associer personne. Il expérimenta combien le luxe a peu de prix pour un homme forcé d'en jouir seul. Sa maison lui sembla moins belle, ses bambous moins élégans, son titre de *nabab* moins

glorieux ; en un mot cette nouvelle patrie, la patrie de son argent, qu'il avait aimée au point d'oublier la France pendant quarante ans, lui devint peu à peu odieuse en lui enlevant tout l'espoir de sa vieillesse. Une vive fantaisie d'exilé, et plus encore une fervente sollicitude de père, lui firent souhaiter de revoir les grèves qui l'avaient vu naître, et de soustraire son dernier enfant aux mortelles influences qui la menaçaient.

En conséquence, James Lockrist résolut d'enlever sa chère Jenny au soleil de l'équateur avant l'âge de quinze ans, vers lequel tous ses frères avaient péri. Il commença à convertir sa fortune en argent ; et, comme une aussi vaste entreprise demandait encore au moins une année, il se décida à s'enquérir de la famille qu'il avait laissée en Bretagne, afin de renouer quelque relation avec une contrée où il craignait de se trouver isolé.

A huit mois de là James reçut de France une réponse à ses informations. On lui apprenait que son frère Henri était mort depuis environ vingt ans, laissant dans la misère une veuve et quatorze enfans. Mais le froid et la faim avaient anéanti la postérité d'Henri comme le soleil et le luxe avaient éteint celle de James. Les survivans étaient réduits, en Bretagne comme dans l'Inde, au nombre de deux : la veuve septuagénaire qui vivait indigente aux environs de Brest, et son fils Melchior Lockrist, qui venait d'obtenir une lieutenance dans la marine marchande.

Ce fut le curé de l'humble village de chaume, où le puissant nabab avait vu le jour, qui se chargea de lui faire parvenir ces renseignemens. Ce fut une lettre aux formes gothiques et paternes, où perçaient, comme dit Goldsmith, l'orgueil du sacerdoce et l'humilité de l'homme ; une lettre toute pleine de timides reproches sur le long oubli où James avait laissé sa famille, d'exhortations communes et maladroites sur la vanité et le mauvais emploi des richesses ; d'efforts délicats et chaleureux pour intéresser le nabab à ses pauvres parens. Il y eut une période de cette lettre où M. Lockrist faillit la jeter avec colère et dédain, et une autre qui émut ses entrailles au point d'amener une larme dans le sillon formé par une ride sur sa joue sèche et safranée.

Et véritablement il était impossible de ne pas se prendre de compassion pour cette pauvre veuve que le curé montrait si pieuse et si pauvre ; de bienveillance pour ce jeune homme qui avait en pleurant quitté sa mère afin de lui être plus utile. « Melchoir , disait le bon curé , est le plus bel homme » de la Bretagne , le plus brave marin de l'Océan , le meilleur leur fils que je connaisse. » Il ajoutait que ce hardi compagnon était en mer sur le navire *Inkle et Yariko* , frété pour l'archipel indien ; et il terminait en faisant des vœux pour que , dans les hasards de la navigation , l'oncle et le neveu vinsent à se rencontrer.

Une circonstance puissante vint donner un nouveau caractère d'intensité à l'intérêt que la lettre du curé inspira au nabab pour son jeune parent. Jenny , sa chère Jenny , son fragile et précaire enfant , ressentit les premières atteintes du mal qui n'avait épargné qu'elle , et qui semblait réclamer sa dernière victime. La médecine glissa dans l'oreille paternelle une parole qui eût fait rougir le chaste front de Jenny. Le mariage était une nécessité de sa constitution.

Cette ordonnance jeta d'abord M. Lockrist dans de grandes perplexités. Outre que sa fille avait encore à attendre six mois l'âge nubile exigé par les lois françaises , il était difficile de lui trouver un mari qui consentit à partir aussitôt pour l'Europe , et à s'y fixer avec elle. Il savait que de telles conditions sont toujours faciles à éluder après le mariage ; et il ne voyait autour de lui aucun homme dont la loyauté ou le désintéressement lui offrissent de suffisantes garanties. Enfin , pour dernier obstacle , Jenny , élevée dans une solitude assez romanesque , montrait un invincible dégoût pour tous ces hommes si avides de s'enrichir. Elle prétendait n'accorder son cœur et sa main qu'à un amant digne d'elle , personnage utopique qu'elle avait rencontré dans les livres , et qui ne se trouvait nulle part sous un ciel où l'or semble être plus précieux aux Européens que la vie.

Alors M. Lockrist pensa naturellement à son neveu , ou plutôt Jenny l'y fit penser. Elle écouta avec émotion la lettre du curé breton , et quand elle vit son père touché du portrait de Melchior , elle se jeta dans ses bras en lui disant :

« Je suis bien heureuse à présent, car si je meurs tu ne seras pas seul sur la terre : mon cousin te restera. »

De ce moment, le nabab n'eut pas un instant de repos qu'il n'eût trouvé son cher, son précieux neveu. Il écrivit dans toutes les îles, à Ceylan, à Java, à Céram et à Timor. Il s'enquit dans tous les ports de la presqu'île : à Barcelor, à Tucurin, à Paliacate, à Sicacola : et enfin un jour, un beau jour qu'on attendait sans l'espérer, le gouverneur, qui était fort lié avec M. Lockrist, et qui lui avait promis de guetter tous les débarquemens, lui écrivit que le lieutenant Melchior Lockrist venait d'aborder avec *l'Inkle et Yariko* dans le port de Calcutta. Aussitôt le nabab monte sur son éléphant ; et après avoir confié Jenny à sa nourrice, court à la rencontre de son neveu.

Melchior était un grand et robuste garçon, taillé sur un beau type armoricain, un vrai fils de la mer et des tempêtes, hardi de cœur, gauche de manières, superbe au vent de l'artimon, maladroit au rôle d'héritier présomptif, et ne sachant pas plus parler à une jeune miss qu'à un cheval de guerre.

Quand le gouverneur lui ouvrit les portes de son palais, le traita mieux qu'un capitaine de bâtiment, et lui parla d'un oncle riche et généreux qui l'attendait pour l'adopter, Melchior crut faire un rêve ; mais l'expression de sa surprise fut modérée par une forte habitude d'insouciance ; et le *Ma foi, tant mieux!* dont il accueillit ces nouvelles merveilleuses résuma toute la philosophie pratique d'une existence de marin.

Fidèle aux instructions que M. James lui avait données, le gouverneur laissa complètement ignorer à Melchior l'existence de Jenny. Il lui dit seulement que son oncle l'accueillait en qualité de célibataire, et sous la condition expresse qu'il n'essaierait jamais de se marier sans son consentement.

Cette exigence particulière sembla choquer Melchior, et sa figure, jusqu'alors insoucieuse et calme, prit un air de défiance et de trouble que le gouverneur ne s'expliqua pas bien.

« Diable ! dit-il en laissant tomber le bec de sa chibouque,

quelle étrange idée est-ce là ? Mon oncle voudrait-il se débarrasser en ma faveur d'une fille laide et bossue dont personne n'aurait voulu dans la contrée ? »

Cette conjecture fit sourire le gouverneur. « Votre oncle n'a pas de fille bossue, lui dit-il; et tout au contraire le célibat est sa manie pour lui et pour les autres. Vous ferez bien de vous y conformer.

— Soit ! » répondit Melchior en ramassant sa chibouque.

Deux jours après, comme le jeune lieutenant dormait dans son hamac à bord de *l'Inkle*, il fut réveillé en sursaut par les embrassemens d'un petit homme jaune et maigre, habillé des plus riches étoffes de l'Inde, taillées sur les modes françaises de 1780. La toilette de M. Duplex, gouverneur de l'Inde, dont à cette époque le nabab avait eu l'honneur d'être cuisinier, avait servi de type, durant tout le reste de sa vie, à ses idées sur l'élégance parisienne. Aux marges de son habit de damas *nacarat* étincelait une garniture de boutons en diamans d'une largeur exorbitante, et son gilet, dont les poches tombaient jusqu'aux genoux, était brodé de perles fines. Ce digne représentant d'une génération qui s'efface, ce vivant débris de la France de M^{me} Dubarry, portait encore des bas de soie brochés en rose, des souliers à boucles, et une épée dont la garde était montée en pierres précieuses. Melchior eut bien de la peine à s'empêcher de rire en contemplant son oncle dans toute la splendeur de ce costume.

Ils partirent immédiatement ensemble pour l'habitation du nabab, située à une trentaine de lieues au nord de Calcutta. L'éléphant qui les portait franchit cette distance en une journée. Durant la route, M. Lockrist fit à son neveu un si proluxe éloge de ses propriétés, il entra dans des détails d'affaires si fastidieux et si monotones, que le jeune marin eut bien de la peine à se tenir éveillé à ses côtés. Mais un trésor dont James était encore plus vain, c'était sa fille Jenny, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à se taire sur son compte. Ainsi l'avait exigé la jeune Indienne. Informée des projets de son père, elle voulait que Melchior les ignorât jusqu'au jour où elle le connaîtrait assez pour le juger digne de sa main. Malgré l'impatiente curiosité qui lui faisait dé-

sirer l'arrivée de son fiancé inconnu , malgré les rêves dont sa fraîche imagination poétisait l'avenir , une instinctive dignité de femme lui prescrivait d'attendre , pour se promettre , qu'elle fût bien sûre de vouloir se donner. Jenny s'ennuyait de la solitude ; mais la médecine , qui n'a que des remèdes systématiques , lui administrait le mariage comme elle conseille l'opium , sans tenir compte du discernement qu'exige une complexion délicate par rapport à l'un , une ame fière par rapport à l'autre.

La romanesque fille , remettant donc en pratique une feinte dans le goût de Marivaux (ignorante qu'elle était du commun et de l'in vraisemblance de la chose) , ne parut d'abord aux yeux de son cousin qu'à l'abri d'un petit rôle de gouvernante qu'elle se créa quatre jours d'avance , et dont tout homme tant soit peu littéraire n'eût pas été dupe pendant quatre heures. Mais il se trouva que Melchior ne connaissait pas mieux la société que le théâtre ; qu'il n'était pas plus au courant du langage d'une jeune miss abonnée au *Court Magazine* et à la *Revue* du monde fashionable de Londres qu'à celui d'une soubrette de comédie. Il ne se douta de rien , s'installa sans façon chez son oncle , examina ses riz , ses mûriers , ses foulards et ses cachemires , avec plus de complaisance que d'intérêt , mangea énormément , but en proportion , fuma les trois quarts de la journée , et dans ses momens perdus fit sans façon la cour à la prétendue gouvernante.

Alors Jenny , révoltée de tant d'audace , jeta le masque et foudroya le téméraire en lui déclarant qu'elle était la fille unique et légitime du nabab James Lockrist.

Mais le marin seremit bientôt de sa surprise ; et , prenant sa main avec plus de cordialité que de galanterie : « En ce cas , ma belle cousine , je vous demande pardon , lui dit-il ; mais avouez que vous êtes encore plus imprudente que je ne suis coupable. Est-ce pour éprouver mes mœurs que vous m'avez fait subir cette mystification ? L'épreuve était dangereuse , vive Dieu !... »

— Arrêtez , monsieur dit Jenny , profondément blessée du ton et des manières de celui qu'elle avait rêvé si parfait. Je comprends tout ce que vous imaginez ; mais je dois me hâter de vous détromper.

— Dieu me punisse si j'imagine quelque chose, interrompit Melchior.

— Écoutez-moi, monsieur, reprit Jenny. La volonté, ou, si vous voulez, la fantaisie de mon père est de condamner au célibat tout ce qui l'entoure ; moi particulièrement. C'est dans la crainte que vous ne vinssiez à ébranler mon obéissance qu'il m'a fait passer à vos yeux pour une étrangère ; mais je pense qu'il est un meilleur moyen de détourner les prétendus dangers de notre situation respective : c'est de nous déclarer l'un à l'autre que nous ne nous convenons point, et que jamais nous ne serons tentés d'enfreindre la loi qui nous prescrit l'indifférence. »

Une vive expression de joie brilla sur le visage de Melchior. Jenny sentit à cet aspect que le sien avait pâli.

« S'il en est ainsi, petite cousine, reprit le marin en cherchant encore à s'emparer de la main froide et tremblante de Jenny, faisons mieux ; soyons frère et sœur. Je jure que je ne veux rien de plus, et que cet arrangement m'ôte une grande crainte de l'esprit. Voyez-vous, le mariage ne me convient pas plus que la terre à une bonite ; et je m'étais mis dans la tête, depuis quelques jours, que mon oncle....

— C'est bon ! interrompit encore Jenny en retirant sa main, je vous servirai auprès de mon père, je tâcherai qu'il vous fasse part de ses biens pendant ma vie, et qu'il vous adopte après ma mort.

— Oh ! s'il vous plaît, cousine, entendons-nous, dit Melchior en changeant de ton, comme s'il eût compris tout ce que cette générosité renfermait de douleur et de mépris. Je n'ai besoin de rien, moi ; je suis jeune, robuste ; un peu plus d'or ne me rendrait pas beaucoup plus content de mon sort que je ne le suis. Vous vous trompez diablement..... (pardon, ma cousine), vous vous trompez beaucoup si vous croyez que je viens demander l'aumône à mon digne oncle que j'aime de tout mon cœur malgré sa culotte de satin et ses manchettes de dentelle. Je ne l'ai pas cherché, moi ; il y a huit jours je ne savais pas seulement qu'il existât. J'arrive, il me saute au cou, il m'amène ici, me montre ses richesses, me demande si je serais bien aise de posséder tout cela ; à quoi je répondis toujours affirmativement par forme de politesse.

Aujourd'hui vous m'apprenez que vous êtes sa fille : cela change bien les choses. Il ne me reste qu'à me féliciter d'avoir une si jolie parente, à remercier mon oncle de ses bontés pour moi, et à rejoindre mon poste sur le navire *Inkle et Yariko*, avant que ma personne devienne insupportable.

Vous semblez douter de notre affection, mon cousin, dit Jenny toute confuse et tout abattue; c'est une injustice que vous nous faites. » Et comme elle sentait que c'était là un dénouement bien triste à des projets si rians, elle ne put cacher une larme qui tremblait au bord de sa paupière.

Melchior reprit courage. « Cousine, dit-il avec sa manière brusque et franche, je veux vous prouver que je crois à votre amitié et que j'estime votre cœur. Je vais vous confier un désir qui me pèse, mais dont je ne rougis pas. Vous m'aidez auprès de mon oncle, ou plutôt vous vous chargez de ma demande. Voici : ma mère est une bonne femme; je n'ai qu'elle à aimer dans le monde; aussi je l'aime. Elle a élevé, tant qu'elle l'a pu, quatorze enfans, qui tous sont morts sans l'aider. Pour en venir là, il lui a fallu contracter des dettes que dix ans de ma paie ne sauraient éteindre. En attendant, ma mère mourra de faim et de froid. Vous ne savez pas ce que c'est que le froid, Jenny; chez nous c'est un mal qui revient tous les ans, et dont les vieillards souffrent particulièrement. Que mon oncle lui assure 600 livres de rentes; ce sera fort peu de chose pour lui, et pour moi ce sera un immense service...

Jenny tendit cette fois sa main au marin. « Allons trouver mon père ensemble, lui dit-elle; je me charge de tout. »

En les voyant arriver d'un air de bonne intelligence, le visage du nabab s'épanouit. En trois mots et d'un air d'autorité enfantine Jenny demanda le capital de 6,000 livres de rentes pour la mère de Melchior.

« J'ai dit 600, objecta le jeune homme.

— Et moi je dis 6,000, reprit Jenny en riant. Pour nous c'est une bagatelle, et croyez bien que mon père n'en restera pas là : bientôt nous serons auprès de ma tante; mais auparavant il faut que le premier navire qui mettra à la voile lui porte cette somme.

— Certainement, certainement, dit M. James, qui, en

signant un bon sur une des premières maisons de commerce de Nantes, croyait dresser le contrat de mariage de sa fille avec Melchior; bientôt nous serons tous réunis, et nous ne nous quitterons plus...

— Oh ! pour ma mère, dit Melchior en embrassant avec effusion son oncle, la bonne femme sera trop heureuse de passer le reste de ses jours avec vous.. Quant à moi... je suis marin!...

— Hein ? hein ? dit le nabab en levant les yeux avec surprise; et voyant l'air consterné de sa fille, il fronça le sourcil. Rappelez-vous, Melchior, dit-il d'un ton sévère, que je veux être obéi. Auriez-vous donc la fantaisie de former quelque établissement contre mon gré?...

— Non pas que je sache, cher oncle, dit Melchior.

— Eh bien donc, reprit le nabab, rappelez-vous à quelle condition je signe cette donation en faveur de votre mère... vous ne vous marierez qu'avec ma permission.

— Oh ! pour cela, mon oncle, dit Melchior en souriant, il m'est facile de vous obéir. Recevez ma parole et soyez tranquille.

— Quant à vous, bonne Jenny, dit-il à demi-voix en se tournant vers elle, je jure, de vous aimer comme ma mère, et jamais autrement.

— Il ne comprend pas ! dit Jenny quand elle fut seule; et elle fondit en larmes.

Trois jours après, Melchior voulut prendre congé de son oncle, objectant que sa présence à bord de *l'Inkle* était indispensable. Le départ de ce navire pour la France était fort prochain. « Va, dit le nabab, et retiens pour ma fille et pour moi les deux meilleures chambres du bâtiment. Nous partirons tous ensemble.

— Allons, décidément, pensa Melchior, il ne me sera pas possible de me débarrasser de la tendresse de mon oncle.

Le 2 mars 1825 *l'Inkle et Yariko* mit à la voile, emportant Melchior et sa famille.

Deux mois de traversée s'écoulèrent sans apporter de notables changemens à la position respective de ces trois personnes. Le peu d'empressement de Melchior étonnait profondément le nabab. Il affligeait douloureusement Jenny,

car elle avait beaucoup aimé Melchior avant de le voir ; et, depuis qu'elle connaissait sa bravoure et sa franchise, elle le regrettait. Elle eût voulu en être aimée. Mais en vain déploya-t-elle toutes les ressources de l'adresse féminine pour lui faire comprendre la vérité, Melchior sembla prendre à tâche de l'empêcher de se rétracter. Franc et affectueux lorsqu'elle le traitait comme son frère, il devenait sceptique et moqueur dès qu'une pensée d'amour se glissait à l'insu de Jenny dans ses paroles. Cette sorte de résistance, qui intervertissait complètement l'ordre des rôles, enflamma l'intérêt et la curiosité de la jeune fille ; elle lui fit une vie de souffrance, de douleur et d'anxiété. Elle alluma dans son cœur une de ces passions romanesques si pleines d'énergie et de durée, quelque fragiles qu'en soient les élémens.

Elle avait compté d'abord sur les rapprochemens forcés de la vie maritime ; elle ignorait que là plus qu'ailleurs Melchior pouvait échapper à ses innocentes séductions et se soustraire aux chastes dangers du tête-à-tête. Cependant le gros temps ayant confiné pendant quinze jours les passagers dans la dunette, et cloué les officiers à la manœuvre, elle espéra encore, se disant que Melchior ne la fuyait pas, qu'il était seulement empêché de la voir, et que le beau temps le ramènerait peut-être auprès d'elle.

Les rayons matineux d'un beau soleil et le splendide aspect des montagnes d'Afrique attirèrent un jour la jeune Indienne sur le pont, avant que l'équipage fut éveillé, et lorsque Melchior achevait sa station de quart le long de la grand'voile. La rouge clarté du Levant embrasait les flots que le voisinage des *bas-fonds* avait fait passer du bleu de cobalt au vert émeraude. La montagne de la Table avec sa blanche nappe de nuées, les pics du Tigre et les mornes de la côte de Nathol se teignaient des reflets d'un rose argenté. Une délicieuse odeur d'herbages venait à plus de quatre lieues en mer parfumer les brises folâtres qui se jouaient dans la plissure des voiles. Des troupes de pingouins et de damiers bondissaient dans l'écume que soulevait la proue du navire ; et le bel oiseau appelé *manche de velours* semblait à peine porter sur les flots moins souples, moins élastiques que lui.

Jenny s'assit sur un banc sans paraître remarquer son cousin. Il la vit bien passer, mais il ne l'aborda point, pour deux raisons : la première fut un sentiment de discrétion respectueuse ; la seconde fut l'envie d'achever son cigarette, dont Jenny n'aimait point la fumée.

Cependant lorsqu'il vit l'attitude brisée de cette triste jeune fille, un mouvement de bonhomie lui fit jeter le reste de son *maryland*, et il s'approcha d'elle avec autant de douceur qu'il en put mettre dans sa démarche et dans sa voix.

« A quoi donc pensez-vous, miss Jenny ? lui dit-il en s'asseyant sur le banc auprès d'elle.

— Je me demande où vont ces flots, répondit-elle en lui montrant les remous que fendait la coque du navire ; je me demande où va la vie. Peut-être faudrait-il pour être heureux courir comme ces vagues et ne s'attacher nulle part. C'est ainsi que vous faites, Melchior ; vous n'aimez que la mer, n'est-il pas vrai ? vous pensez que la terre n'est pas la patrie des âmes fortes.

— Ma foi, je ne sais pas quelle est la destination de l'homme, dit Melchior ; je ne m'en inquiète pas plus que de ce que devient la fumée de ma pipe quand je la jette au vent qui l'emporte ; j'aime la terre, j'aime la mer, j'aime tout ce qui passe à travers ma vie. Quand je suis ici, je ne sais rien de plus beau qu'un navire bien gréé, qui a le vent dans toutes ses voiles, et dont la banderolle voltige au milieu d'un bataillon de pétrelles. Mais quand je suis là-bas, j'aime à regarder une belle maison dont toutes les fenêtres, dont tous les balcons sont pavoisés de jolies femmes. Le ciel est beau sur l'océan ; il est beau la nuit sur les savanes ; il est beau encore le matin derrière les nuages gris de ma patrie. Que sais-je, moi, si l'homme est fait pour voyager ou pour rester ? Dites-moi lequel est plus heureux de l'oiseau ou du poisson. Je ne suis pas de ceux à qui il faut peser l'air et choisir le biscuit. Où je suis je sais vivre ; où le vent me porte je m'acclimate et me mets à fleurir, en attendant qu'un vent contraire me pousse à l'autre rive du monde, comme ces algues que vous voyez passer là dans notre sillage, et qui s'en vont achever sur les côtes d'Amérique leur floraison commencée aux grèves de l'Asie.

— Aucun lieu du monde ne vous a donc laissé de regrets ? dit Jenny.

— Aucun, dit Melchior, si ce n'est celui où tous les ans je laisse ma mère. Après elle je n'aime personne beaucoup plus qu'un bon cigarre. Je n'ai connu aucun homme assez long-temps pour échanger du bonheur avec lui. Notre amitié n'était jamais qu'un jour volé en passant aux dangers de la mer et aux chances de la destinée. Le lendemain devait nous séparer, et c'eût été faiblesse que de nous ap-
prêter des regrets.

— Vous avez raison dit tristement Jenny, le bonheur est dans l'absence des affections.

— Pour moi, c'est ma règle, reprit Melchior. J'ai vu dans le Zuyderzée de braves bourgeois qui élevaient leurs enfans et qui travaillaient pour leurs petits enfans. Moi, je suis marin. L'hirondelle niche où elle peut, et la mouette n'a pas de patrie.

— Vous n'avez donc jamais aimé ? dit Jenny avec naïveté. Puis, rougissant de sa curiosité, elle reprit : Pardonnez, mon cousin, mes questions sont indiscrettes ; mais l'impossibilité où nous sommes de nous marier ne rend-elle pas notre confiance exempte de tout danger ? »

Melchior trouva cette sécurité bien naïve ; mais elle ne lui ôta rien de son respect pour Jenny.

« A votre aise, dit-il. Je vous dirai la vérité. J'ai aimé très-souvent, mais à ma manière, et nullement à la vôtre. Une fois l'on a voulu me faire croire que j'étais épris sérieusement... Mais, que Satan me chavire si je mens ! jamais je ne l'avais été moins.

— Contez-moi cela, dit la pâle jeune fille qui écoutait avec anxiété toutes les paroles de Melchior.

— Pardon, Jenny, répondit-il, restons-en là. Il y a des souvenirs déplaisans pour moi dans cette histoire.

— C'est moi qui vous demande pardon, reprit Jenny avec douceur. J'ai peut-être réveillé quelque reproche assoupi dans votre conscience ?

— Non, sur mon honneur, Jenny. J'étais bien jeune alors, sans expérience. Je fus trompé. C'est une histoire qui n'a que ces trois mots.

— Je voulais dire que c'était un regret peut-être...

— Pas davantage. Comment aurais-je regretté une méchante et menteuse femme, moi qui ai quitté sans humeur les ananas de Saint-Domingue pour le poisson sec des Esquimaux? Le monde est grand, la mer est libre, la vie est longue. Il y a de l'air pour tous les hommes, des femmes pour tous les goûts... J'ai sombré ce malheur-là dans ma mémoire, et depuis je me suis fait une morale à moi : c'est de ne jamais aimer une femme plus de quinze jours. Ensuite je lève l'ancre et le vent du départ souffle sur mon amour.

— Ainsi, dit Jenny, c'est par ressentiment contre les femmes que vous les vouez toutes au mépris et à l'indifférence?

— Point, répondit le marin, je ne les juge pas. Je fais mieux, je les aime toutes, sauf les vieilles et les laides.»

Jenny fut saisie d'un sentiment de dégoût, et elle se leva pour s'en aller. Melchior reprit, sans paraître s'en apercevoir :

« Si j'ose vous dire cela, Jenny, c'est parce que vous n'êtes point une femme pour moi, et que jamais la pensée ne m'est venue... »

— Je vais rejoindre mon père qui doit être éveillé, » répondit-elle. Et Jenny alla s'enfermer dans sa cabine pour y pleurer encore.

Après quelques jours de découragement, elle revint à se dire que Melchior pouvait être capable d'aimer une femme digne de lui; et elle se demanda humblement si elle était cette femme. Elle ignorait, l'innocente Jenny, quelle immense supériorité la distinguait de toutes celles que Melchior avait pu rencontrer. Son cœur était si candide, si modeste, qu'il s'accusait sans cesse du peu de succès de ses tentatives. Elle se blasphémait elle-même en reprochant à la nature les formes sveltes et nobles, la beauté toute chaste, tout anglaise, que sa mère lui avait transmise. Elle maudissait ce coloris septentrional que le soleil de l'Inde et le hâle des brises maritimes ne pouvaient ternir, cette ceinture délicate qu'une Géorgienne eût regardée avec dédain, et jusqu'à ces blanches mains qu'une Indoue eût peintes en

rouge. Elle n'avait point habité la contrée où elle devait être belle, et s'imaginait ne pas l'être pour Melchior.

Elle craignait aussi de manquer d'esprit ; elle oubliait que l'habitude de lire et de méditer lui avait ouvert un cercle d'idées plus élevées que celles de cet homme nativement bon et brave, mais auquel il manquait de savoir la raison de ses qualités. Elle le voyait au travers de son ancien enthousiasme pour la chimère de l'avenir, et le plaçait bien haut pour s'épargner un mécompte. Enfin elle se reprochait comme autant de défauts toutes les qualités que Melchior n'avait pas, ne devinant même pas que l'amour qu'elle éprouvait et celui qu'il n'éprouvait pas faisaient d'elle une femme complète et de lui un homme incomplet.

Tandis qu'elle souffrait de l'alternative d'espoir et de découragement où la jetait chacun de ses entretiens avec Melchior, tandis qu'incertaine et déchirée elle luttait tantôt contre l'indifférence de son amant, tantôt contre son propre amour, James Lockrist, dont l'intelligence de nabab se refusait à saisir toutes les subtilités de l'amour chez une jeune fille, lui faisait subir une sorte de persécution pour qu'elle eût à se prononcer. Son rôle à lui devenait de plus en plus difficile dans tous ces mystères de cœur, auxquels il n'entendait rien. Il avait vu d'abord cette intimité avec plaisir, mais lorsqu'au bout de trois mois il voulut en savoir le résultat, il fut étrangement surpris du ton de négligence mélancolique avec lequel Jenny lui répondit : Je ne sais pas.

L'équipage était alors en vue des côtes de Guinée. Après de longues et vaines discussions, le nabab crut comprendre que Melchior était complètement dupe du puéril artifice inventé pour l'éprouver. James Lockrist n'alla point jusqu'à soupçonner que le cœur de son neveu pût être entièrement vide d'amour et d'ambition.

Mais Jenny, voyant son père déterminé à instruire Melchior de ses véritables intentions, prit un parti extrême. Sa fierté de femme se révolta de penser qu'on offrirait sa main à un homme si peu désireux d'obtenir son cœur. Elle eût mieux aimé la mort qu'un refus de sa part ; car à toute son humiliation venaient se joindre les douleurs d'un amour mal-

heureux. Préférant le désespoir à la honte d'espérer peut-être en vain, elle déclara formellement à son père qu'elle estimait beaucoup Melchior, mais qu'elle ne l'aimait point assez pour en faire son époux.

Cette étrange conclusion à trois mois d'incertitude chagrina d'abord vivement le nabab; et puis il se consola en pensant que l'héritière de plusieurs millions ne serait pas long-temps au dépourvu; il s'applaudit même de n'avoir pas compromis la dignité de son argent en faisant d'inutiles ouvertures à son neveu, et il laissa Jenny complètement maîtresse de l'avenir et du présent.

Mais malgré toutes ces volontés contradictoires, la fatalité faisait concourir toutes choses à la formation de son œuvre inévitable. Melchior donnait aveuglément dans une ruse qu'on ne prenait presque plus la peine de lui voiler. Jamais il ne se fût avisé de deviner qu'à lui, pauvre marin sans éducation et sans fortune, on eût songé à offrir la plus riche et la plus jolie héritière des deux presqu'îles. Ces sortes de perceptions audacieuses ne viennent qu'aux âmes douées d'assez d'amour ou de cupidité pour entreprendre de les réaliser.

Il alla même jusqu'à se persuader que Jenny était triste à cause d'un amour contrarié dans l'Inde par la volonté de son père. Il se défia tant d'elle qu'il ne songea point à se défier de lui, et il crut que son cœur devait toujours dormir calme à l'abri de sa médiocre destinée. Comment eût-il prévu l'avenir, lui qui ne se connaissait pas et qui n'avait jamais été surpris par les passions?

Alors il se fit une étrange et soudaine révolution dans ce jeune homme; il continua de nier l'amour pour son propre compte, mais il se prit à croire ce sentiment possible chez les autres; il se dit qu'une femme comme Jenny était digne de l'inspirer, et il s'estima beaucoup moins qu'il n'avait fait jusqu'alors; car il se convainquit par la comparaison qu'il était beaucoup au-dessous d'elle.

Peut-être que la conscience de la nullité est le premier pas vers un noble essor. Les sots ne l'ont jamais. L'ignorance peutse passer long-temps de modestie; mais si elle vient un jour à rougir d'elle-même, elle n'est déjà plus l'ignorance.

Melchior n'eut pas plus tôt placé Jenny à son véritable point de vue par rapport à lui qu'il devint moins indigne d'elle ; mais les émotions toutes nouvelles qui s'éveillèrent en lui dès lors troublèrent sa conscience pour des motifs dont elle seule avait le secret.

Il résolut d'éviter la présence de sa cousine ; il se croyait très-fort parce qu'il n'avait jamais fait l'expérience de sa force en de semblables combats ; mais c'était une entreprise plus difficile qu'il ne s'était imaginé. A son insçu le mal avait envahi bien du terrain. Un jour, il fit un effort héroïque : ce fut de se vanter encore à Jenny de son mépris pour ce qu'elle appelait l'amour ; mais au moment où il énonçait ce sentiment, un sentiment si contraire se révélait hautement à son ame, qu'il s'éloigna brusquement, et se livrant à un ordre de réflexions qu'il n'avait jamais faites, il fut épouvanté de sentir en lui deux volontés opposées, deux besoins absolument contraires ; il s'éveilla comme d'un profond sommeil, et se demanda comment il avait vécu vingt-cinq ans sans savoir des choses si positives et si simples.

Bien rarement nous arrivons à la force de l'âge sans avoir abusé de notre première énergie, émoussé nos passions, gaspillé cette sensibilité virginale si précieuse et si fragile. L'éducation développe en nous, dès les jours de l'adolescence, une ardente curiosité et souvent même de faux besoins du cœur. Dans une littérature dont le but semble être de poétiser le désir et d'aiguiser l'amour, nos imaginations précoces ont puisé, beaucoup trop tôt peut-être, le rêve des grandes affections. Il en est résulté qu'en demandant à la vie ses joies inconnues, nous n'avons joué sur la scène réelle qu'une parodie amère ; nous n'avons recueilli que honte et douleur là où nous arrivions pleins de sève, guidés en même temps qu'abusés par les traditions des temps poétiques, des amours perdus. Nous avons pitoyablement dépensé nos aveugles richesses ; nous avons donné de notre cœur à pleines mains et à tout le monde. Aussi nous sommes désabusés avant d'atteindre à nos plus belles années. La nature n'a pas encore donné le complément à nos facultés, que l'expérience nous les a éteintes. Nos anciennes chimères vîssent-elles à se réaliser, notre ame ne pourrait plus

les accueillir; ces fleurs trop frêles se flétriraient en tombant sur un sol amaigri. Le même jour qui nous fait hommes nous fait vieillards, ou plutôt il n'y a pas d'heure intermédiaire entre l'enfance et la caducité : tel est l'ouvrage de la civilisation.

Mais le jeune Lockrist, élevé loin du monde et des arts, pétri dès l'enfance pour une vie dure et frugale, n'avait jamais bu à ces sources empoisonnées. Il était dans la société comme une pièce de monnaie toute neuve dans la circulation, alors que le frottement n'a point encore usé son empreinte. S'il n'avait eu que peu d'idées jusque-là, du moins n'en avait-il jamais eu de fausses; il ne possédait ni le savoir, ni l'erreur qui tient de si près au savoir. L'amour, réduit dans ses perceptions au plaisir d'un jour, n'avait pas brûlé son sang, fatigué son cerveau, amorti sa force intellectuelle. Ce hardi marin, si rude d'écorce, si prosaïque de langage et de manières, ce brut métal coulé dans un moule vulgaire renfermait pourtant des trésors d'amour et de poésie qui n'attendaient qu'un rayon de lumière pour éclore. Combien de semblables hommes n'avons-nous pas rencontrés! Combien semblaient inféconds, qui ont produit de grandes choses! Combien promettaient de hautes destinées, qui sont demeurés stériles! Si celui-là ne fût né près d'un trône, il n'eût été propre qu'aux dernières fonctions de la société; si cet autre eût appris à lire, il eût été Cromwell.

Aussi quand le véritable amour envahit le cœur de Melchior, ce fut une irruption si large et si violente qu'il emporta en un instant le passé comme un rêve. Il trouva des alimens intacts qu'il dévora comme un incendie, et chez ce marin grossier, ignorant et libertin, il se développa certes plus intense et plus dramatique que dans le cerveau d'un poète dandy de nos salons. Le progrès fut si effrayant et si rapide que Melchior n'eut pas le temps de se reconnaître. Tout ce qui avait rempli son existence passée s'effaça comme un nuage à l'horizon. Le vin, le jeu, le tabac, les seuls plaisirs du marin, lui inspirèrent du dégoût; la flamme du punch ne l'égayait plus; les propos grossiers choquèrent son oreille. Dans les chants de l'orgie il apparaissait sombre et irrité, craignant toujours qu'on ne troublât le repos de

Jenny, et quand ses compagnons, devinant à demi son mal, osèrent le railler, ils rencontrèrent la menace sur ses lèvres et la vengeance terrible dans son regard. Le premier qui eût prononcé alors le nom de Jenny fût tombé sous le couteau de table que Melchior pressait dans sa main tremblante.

Il n'y a pas à bord de secret long-temps gardé; Jenny entendit bientôt faire la remarque du changement qui s'opérait dans le caractère de son cousin. La femme du monde la plus simple ne manque jamais de perspicacité lorsqu'il s'agit du principal, du seul intérêt de sa vie. Melchior croyait encore son secret caché bien avant dans son cœur, que Jenny l'avait découvert.

Alors le bonheur embellit Jenny de tout l'éclat du triomphe; la naïve enfant ne sentit pas plus tôt sa puissance qu'elle en usa en reine de quinze ans; elle devint folâtre, maligne, coquette avec candeur, cruelle avec tendresse. Ce fut le dernier coup. Melchior ne chercha plus à lutter contre son propre cœur; il accepta les maux et les biens de cette existence nouvelle, et ne voulut résister qu'autant qu'il le fallait pour n'être pas coupable.

Mais si cette résistance eût été difficile dans une circonstance ordinaire de la vie, elle devenait pour ainsi dire surhumaine là où était Melchior. Jeté au milieu de l'immense Océan, dans une petite société d'exception, où la nécessité est dieu, le navigateur ne saurait plier sa conviction aux mêmes volontés qui régissent les continens. La mer est une contrée de refuge; elle a ses immuables franchises, ses droits d'asile, ses solennels pardons. Là meurt l'empire des lois, si le faible parvient à devenir fort; là l'esclave peut se rire du joug brisé, et demander aux élémens protection contre les hommes. Pour celui qui, comme Melchior, ne peut plus établir son bonheur dans la société, c'est une redoutable tentation que six mois arrachés sur les flots à l'inflexibilité des lois humaines.

Hélas! c'est quelquefois un rêve bien bizarre qu'une traversée maritime. Là tout se confond, tout s'oublie; là deviennent possibles les intimités prosrites sur le sol habité. Il ne faut pas croire qu'il n'y ait d'étrange dans cette vie que le nom barbare des planches et des cordes, les mœurs bru-

tales ou les sonores juremens des matelots ; la littérature nautique a faussé sa vocation et méconnu sa richesse, quand elle s'est bornée à ces stériles détails statistiques ; elle ne nous a pas assez dit l'influence de la situation sur le cœur humain , lorsqu'il se trouve ainsi poussé en dehors de la vie commune, et que son existence sociale est, pour ainsi dire , suspendue. Une semblable transition dans ses mœurs peut le bouleverser et lui ouvrir une carrière d'espérances chimériques. Songe heureux bercé par les flots hospitaliers, mais que la moindre secousse d'un atterrissement doit faire évanouir !

Melchior se laissa emporter plus d'une fois à ces décevantes pensées. Il se demanda, dans sa philosophie sauvage et naturelle, si l'homme n'était pas le plus déplorablement organisé des animaux, puisqu'il avait la prévoyance, et s'il ne répondrait pas mieux au vœu de la création en jouissant d'un beau jour qu'en le troublant par le remords de la veille ou l'appréhension du lendemain. C'étaient là de bien hautes et téméraires pensées pour Melchior, mais elles viennent ainsi plus souvent qu'on ne pense aux esprits droits et simples.

Chaque nuit il eut des heures de délire où il jura d'oublier toutes ces conventions intéressées, dont le sentiment s'appelle une conscience ; il tordit ses mains avec rage, et demanda au ciel, parmi les gémissemens de la vague et les plaintes du vent dans les cordages, pourquoi, ainsi qu'aux autres hommes, il ne lui avait pas laissé sa part d'avenir. Quelle était donc la cause des insomnies désespérées de ce jeune homme ? Pourquoi ne devinait-il pas que le bonheur était sous sa main ? Que ne l'acceptait-il avec transport au lieu de le fuir avec terreur ? C'est qu'un horrible secret dormait dans ses entrailles ; c'est que son amour ne pouvait plus apporter à Jenny que la honte et le déshonneur ; c'est que Melchior était marié. A peine âgé de vingt ans, il revenait vers sa patrie muni d'une assez forte somme de butin faite sur un pirate d'Alger, lorsqu'il s'arrêta en Sicile, et se fit honneur d'une partie de sa richesse avec la Térésine. Il réservait le reste à sa mère.

La Térésine était une fille adroite, intrigante, et sachant

jouer la vertu au désespoir avec assez d'intelligence. Au moment où Melchior voulut s'éloigner, elle déploya tous ses talens dramatiques avec un tel succès (elle était précisément dans un jour d'inspiration) que le crédule et naïf jeune homme crut avoir abusé de son innocence. Il l'épousa. Un frère de la Térésine, huissier avide et retors, veilla à ce que le mariage ne manquât d'aucune des formalités qui pouvaient le rendre indissoluble. Il n'est besoin de dire que le contrat assurait à M^{me} Melchior le reste de la part du pillage échue à Melchior sur le corsaire. Le lendemain de la cérémonie il surprit une irrécusable preuve de l'infidélité de sa femme; il partit les mains vides et le cœur libre, mais il n'en resta pas moins irrévocablement lié à cette femme oubliée, dont il fallut bien se ressouvenir auprès de Jenny. C'était là le motif de sa facile soumission, de sa grossière froideur. Il avait cru pouvoir sans danger et sans crime transiger mentalement avec la fantaisie de son oncle. Pour assurer l'existence de sa mère il était descendu sans remords à cette feinte, et maintenant encore il croyait n'avoir compromis que son propre bonheur, joué que son propre avenir.

Il y avait des jours cependant où il croyait sentir la main de Jenny brûler et trembler dans la sienne, des jours où son humide regard lui semblait trahir d'ineffables révélations. Et puis il rougissait de son orgueil; il avait honte de se trouver fat, et il retombait plus avant dans l'inouïe souffrance qui le dévorait.

Dès qu'il revenait au sentiment du devoir, la douleur abreuvait son âme; il demandait compte à Dieu avec d'amers sanglots de sa portion d'existence, si fatalement perdue. Avait-il réussi à engourdir ses remords, il s'éveillait en sursaut au bord d'un abîme, et priait le ciel de le préserver.

Six mois plus tôt peut-être, il eût consenti à tromper une femme qui se fût offerte à son grossier amour; car s'il avait été honnête homme jusque-là, c'était par instinct, peut-être par hasard. En lui avait bien toujours résidé je ne sais quelle loyauté innée, germe de grandeur long-temps inculte; mais aujourd'hui, l'image de Jenny radieuse et pure venait, comme une révélation d'en haut, éclairer le néant de ses

pensées. Avant elle il avait eu des sensations : elle lui apportait des idées ; elle trouvait des noms à toutes ses facultés, un sens à des noms qui n'étaient pour lui jusque-là que des mots ; elle était le livre où il apprenait la vie, le miroir où il découvrait son âme.

Un soir Jenny lui parut plus dangereuse que de coutume ; elle avait parlé secrètement à son père ; elle lui avait avoué que Melchior commençait à lui sembler plus digne d'elle. Le nabab s'en était réjoui. Jenny croyait tenir le bonheur dans sa main ; elle bénissait la destinée qui s'ouvrait si large et si facile devant elle. La seule chose qu'elle eût regardée comme incertaine, l'amour de Melchior, lui était assuré. Le manque d'espoir le retenait encore, mais il n'y avait qu'un mot à dire pour le combler de joie. Jenny s'amusait comme une enfant de l'impatience qu'elle lui supposait ; elle jouait encore avec ses tourmens ; elle était si sûre de les faire cesser ! Elle tenait son aveu en suspens comme un trésor dont elle était orgueilleuse, et se plaisait à le faire briller aux yeux de l'infortuné qui ne devait jamais s'en réjouir.

Melchior tout éperdu, tout palpitant sous le feu de ses regards, désireux de comprendre ce muet langage, épouvanté lorsqu'il croyait l'avoir compris, fut pendant le souper en proie à une violente irritation fébrile. Le repas se prolongea plus que de coutume. On fit du punch et du gloria. Jenny prit du thé. Melchior restait enchaîné sur le divan auprès d'elle ; la lampe suspendue à la voûte n'éclairait plus que faiblement l'intérieur de la salle. Dans cette lueur vague Jenny apparaissait comme une création si fine et si suave, que Melchior se figura être sous l'empire d'un de ces rêves qui le dévoraient dans l'ardeur des nuits, alors que Jenny surgissait devant lui fugitive et décevante comme ses espérances ; il prit sa main avec un mouvement de fureur, et, protégé par l'ombre qui s'épaississait autour d'eux, il y imprima, non pas ses lèvres, mais ses dents. Ce fut une caresse cruelle et terrible comme son amour. Jenny étouffa un cri et se tourna vers lui d'un air de reproche ; une larme de souffrance coulait sur sa joue ; mais, dans l'incertitude de la lumière, Melchior crut voir dans son œil humide une

expression de pardon et de tendresse si passionnée qu'il faillit tomber à ses pieds. Alors faisant un effort sur lui-même, il s'élança dans l'escalier de l'écouille sous le prétexte d'aller demander de la lumière; il courut sur le pont, enjamba les bastingages et se jeta sur un porte-hauban. Ces banquettes, adossées extérieurement à la coque du navire, sont des sièges fort agréables pour rêver ou pour dormir lorsqu'on est sous le vent, qu'un air vif et pur dilate vos poumons et que dans une belle nuit d'été l'écume vient mollement vous baiser les pieds.

La journée avait été sombre; le ciel était encore parsemé de nuages longs, étroits, déchirés, lorsque la lune commença à sortir de la mer. Son disque était rouge comme le fer dans la fournaise; le bord inférieur plongeait encore dans les flots noirs, l'autre s'enfonçait sous un bandeau d'un bleu sombre qui ceignait l'horizon. On eût dit un soleil à demi éteint se levant pour la dernière fois sur le monde prêt à rentrer dans le chaos. Cette lune mate et sanglante avait quelque chose d'effrayant pour une âme remplie d'amour, et par conséquent de superstitions.

Melchior pensa à Dieu. Il ne se demanda plus s'il existait; il en avait trop besoin pour en douter; il le conjura de le protéger, de sauver Jenny. . . Un léger bruit lui fit lever la tête; en se retournant, il vit au-dessus de lui comme une ombre diaphane qui semblait voltiger sur la rampe du navire; c'était Jenny qui se hasardait, imprudente et folâtre, à rejoindre son fugitif. Le vent faisait claqueter sa robe blanche et collait autour de ses jambes fines et rondes les larges plis de son pantalon.

— Allez-vous-en, Jenny, cria Melchior avec un ton d'autorité! Vous allez tomber à la mer; vous êtes une folle!...

— Si vous me croyez si maladroite, répondit-elle, donnez-moi la main.

— Je ne vous la donnerai point, reprit-il avec humeur, les femmes ne viennent point ici; c'est contre ma consigne.

— Vous mentez, Melchior!

— Un coup de vent peut vous jeter à la mer.

— Et si j'y tombais ne sauriez-vous pas me sauver?

Et se laissant mollement bercer par toutes les ondulations

que la houle imprimait au navire , Jenny soit par coquetterie , soit pour se divertir de l'effroi de Melchior , restait là comme une jeune mouette perchée dans les cordages.

— Je ne vous sauverais peut-être pas , Jenny ; mais , à coup sûr , je périrais avec vous !

Puisque c'est pour vous-même que vous tremblez , je vais faire cesser votre anxiété. En parlant ainsi , elle s'élança comme une blanche levrette , et tomba sur ses pieds , à côté de Melchior ; mais il ouvrit ses bras , et le contre-coup y fit tomber la jeune fille.

En sentant ce beau corps frissonner sur sa poitrine , en respirant cette mousseline de l'Inde , tout imprégnée d'un chaste parfum de jeune fille , tandis que le vent lui jetait au visage les blonds cheveux de Jenny , Melchior sentit aussi s'évanouir sa force. Un nuage passa devant ses yeux , et son sang bourdonna dans ses oreilles. Il étreignit Jenny contre son cœur ; mais ce fut une joie rapide comme l'éclair. Un froid mortel lui succéda. Il déposa tristement sa cousine auprès de lui , et resta silencieux et sombre , découragé de souffrir.

Mais Jenny , tout enfant qu'elle était , sembla deviner en ce moment les dangers de son imprudence ; elle demeura quelques instans confuse , éprouva je ne sais quel malaise , et regretta d'être descendue dans le porte-hauban ; mais elle était venue là pour réparer ses barbaries , et la conscience du bien qu'elle allait faire lui rendit le courage. « Tout-à-l'heure , Melchior , dit-elle , vous n'étiez pas sûr de me sauver si je tombais à la mer. C'est là votre caractère , je crois. Vous doutez de la destinée ; vous avez le courage du malheur ; mais vous n'avez pas de confiance en votre avenir.

— Oh ! dit Melchior avec humeur , chacun son lot. Vous êtes contente du vôtre , je le crois bien ! Moi , je ne me plains pas du mien : ce n'est pas le fait d'un homme.

— Qui donc vous a rendu si différent de vous-même depuis peu ? dit-elle avec une douceur insinuante ; car elle eût bien voulu faire solliciter un peu ses bienfaits. — Le malheur , disiez-vous naguère , n'a de prise que sur les cœurs faibles. Qu'avez-vous fait du vôtre , Melchior ?

— Et où prenez-vous que j'aie un cœur , Jenny ? qui vous

l'a montré? qui vous l'a vanté? Ce n'est pas moi, sans doute. Et si, le cherchant, vous ne le trouvez pas, à qui devez-vous vous en prendre?

— Vous êtes amer, mon bon Melchior; vous avez quelque chagrin? Pourquoi ne me le pas confier? Je l'adoucirais peut-être?

— Voulez-vous avoir pitié de moi, Jenny?

Jenny prit la main de Melchior, et promit.

Eh bien! laissez-moi, dit-il en la repoussant: c'est tout ce que je vous demande; car, en vérité, vous êtes bien cruelle envers moi sans le savoir.

— Sans le savoir! pensa Jenny. Elle trouva un reproche profondément mérité dans ces trois mots. Je ne veux plus l'être, dit-elle avec effusion. Écoutez, Melchior; vous me croyez coquette? Oh! vous avez tort? C'est vous qui avez été cruel, et bien long-temps! Mais tout cela est oublié. Mes chagrins sont finis; que les vôtres s'effacent de même!

Et elle lui souriait à travers ses larmes. Mais comme elle vit que Melchior restait immobile et muet, elle fit encore un effort sur cette délicate fierté de femme, que Melchior ne savait pas épargner. « Oui, mon cousin, lui dit-elle en mettant ses petites mains dans les larges mains de Melchior, ayez confiance en moi..... Mon Dieu! comment vous le dirai-je? comment vous le ferai-je croire? Vous ne voulez pas comprendre. C'est la faute de votre modestie, et je vous en estime davantage. Eh bien! je fais une chose contraire à la retenue qui convient à une jeune fille: je vous ouvre mon cœur; pourquoi vous le tiendrais-je fermé plus long-temps? n'êtes-vous pas digne de le posséder? »

Melchior ne répondait rien. Il tenait les mains de Jenny étroitement serrées dans les siennes. Il tremblait, et la regardait d'un œil égaré. Pourtant il y avait de la fascination dans ses yeux, qui étincelaient dans l'ombre comme ceux d'une panthère; puis il repoussa Jenny si brusquement qu'il faillit la faire tomber. Il la ressaisit avec effroi, et la serra de nouveau contre lui. Le banc était court pour deux personnes; il attira Jenny à demi sur ses genoux, et meurtrit son cou délicat de baisers rapides et furieux.

Jenny eut peur ; elle voulut fuir , puis elle pleura , et revint en sanglottant se jeter à son cou.

— Parle-moi, Jenny, parle-moi, dit Melchior d'une voix étouffée. Il me semble que quand je t'écoute je suis mieux. Dis-moi que tu m'aimes ; dis-le moi , afin que j'aie vécu au moins un jour.

— Oui, je t'aimais, dit la jeune fille, et je t'aime encore, méchant. Pourquoi semble-tu en douter ? Je t'aimais alors même que tu méprisais cet amour caché dans mon cœur. Je t'aime encore mieux aujourd'hui, que j'ai vu s'ouvrir à moi ton ame virile ; et puis encore , pour ton humble estime de toi-même, pour ta résistance loyale, pour ta fidélité à la foi jurée à mon père , pour le mépris que tu as des richesses , pour l'amour que tu portes à ta mère, pour combien de vertus ignorées de toi, ne t'aimai-je pas, Melchior ?

— Ah ! laissez , laissez , Jenny , dit-il en cachant sa tête dans ses mains ; ne me vantez pas ainsi : vous me faites rougir jusqu'au fond de mes entrailles. Ah ! c'est que vous ne savez pas, Jenny ; je n'étais pas digne de vous ; vous ne pouvez pas , vous ne devez pas m'aimer. Ce ne sont pas toutes ces vertus qui me forçaient au silence. Je..... je ne vous aimais pas ; j'étais une brute , un misérable ; je ne voulais pas vous comprendre ; je me croyais un cœur d'homme au-dessus de ces faiblesses-là. Je vous ai dédaignée , Jenny ; vous devriez vous le rappeler , et ne pas me le pardonner ainsi. Non, Jenny, il ne faut pas me le pardonner.....

L'infortuné éludait le motif, le terrible motif de sa résistance. Jenny se plaisait toujours à l'espoir de la vaincre. « Je sais tout, lui disait-elle ; vous étiez un grand enfant ; vous ne saviez rien de toutes ces choses que l'éducation m'avait apprises. Oh ! moi, je vous avais rêvé depuis long-temps. J'étais de beaucoup moins grande que je ne suis maintenant, et déjà je vous demandais à l'avenir. J'étais si seule, si mélancolique ! Si vous saviez dans quels ennuis , dans quelles douleurs j'ai vécu ! et puis dans quel isolement affreux je me suis trouvée après que tous mes frères eurent disparu tour-à-tour ! Comme le désespoir de mon père me navrait, comme ses larmes retombaient sur mon cœur ! Alors je sentis le besoin d'avoir un appui, un frère

qui m'aidât à le consoler ; mais nul de ceux qui s'approchèrent ne répondit à mon attente. Ils ne voyaient en moi, ces hommes à l'âme étroite, que l'héritière du nabab. Aucun ne se mit en peine de comprendre Jenny. Alors, mon ami, je priais chaque soir mon ange gardien de t'amener vers moi. J'appelais un cœur noble, généreux comme le tien, un cœur où n'eussent pas régné d'autres femmes, et qui m'apportât en dot les mêmes trésors d'amour que je lui gardais. Oh ! quand j'ai entendu prononcer ton nom pour la première fois, j'ai tressailli ! comme si cela me rappelait quelque chose. Vois-tu, Melchior, j'ai un peu des superstitions du pays où je suis née. Il me semble que nous vivons plus d'une vie sur cette terre, et peut-être que, sous une autre forme, nous nous sommes déjà connus, déjà aimés...

— Que Dieu t'entende, Jenny ! s'écria impétueusement Melchior, et qu'il me donne une autre vie que celle-ci pour te posséder. »

Un coup de vent sec et brusque fit peter l'écoute du grand hunier. Le capitaine s'élança sur le pont, son *braillard* à la main. « A la manœuvre, à la manœuvre ! les passagers dans la dunette ! Melchior, veillez à l'artimon ! »

Melchior saisit Jenny dans ses bras, la porta sur le tillac, et se rendit à son poste, par une habitude d'obéissance passive si forte qu'elle faisait taire la passion.

La nuit fut mauvaise, la mer dure et houleuse. Cependant le vent tomba vers le matin ; le ciel était balayé de tous ses nuages, lorsque le soleil se leva clair et chaud derrière le rocher de Sainte-Hélène. La brise matinale apportait le parfums des géraniums. Deux seules personnes, Melchior et Jenny, passèrent presque indifféremment en vue de cette île, qui renfermait encore le dernier prestige de la royauté.

Le ciel était d'un bleu si étincelant que les yeux en étaient fatigués. Seulement une légère vapeur troublait un peu la transparence de l'horizon. Melchior prétendit que c'était là un temps de grain ; de vieux matelots nièrent le fait ; les passagers s'effrayèrent. Melchior, avec une joie cruelle, insista sur ce sinistre présage. Ne jamais revoir la terre, mourir en tenant Jenny embrassée, c'était le seul bonheur pos-

sible pour lui désormais , et il invoquait la colère des éléments. Bientôt la fraîcheur du matin se convertit en brise soutenue ; l'air devint piquant, et les vagues commencèrent à *moutonner*. Des troupes de marsouins passaient en grondant sous la proue du navire , et des satanites au plumage funèbre s'arrêtaient par intervalles sur le sillage du gouvernail. Peu à peu les flots se teignirent en noir ; le vent d'ouest augmenta, et cette partie de l'horizon se trouva comme subitement chargée de nuages légers et blanchâtres à leur naissance. On les voyait grandir avec rapidité, prendre du corps et passer à des teintes livides, mornes, cadavéreuses. D'abord ils traversaient les airs sans se dissoudre ; puis , tombant sous le vent, ils disparurent ; mais à la fin il s'en forma un plus fixe et plus épais que les autres. Il s'étendit insensiblement jusque sur le navire , sans que sa base eût changé de place. Peu de temps après, il avait envahi tout le ciel, et la tempête qu'il renfermait éclata avec un bruit semblable au claquement d'un fouet. Frappé de ses redoutables ailes , le navire touchait les flots du bout de ses grandes vergues. Il fallut descendre les huniers et serrer toutes les voiles. De gros oiseaux noirs s'abattirent autour de l'équipage avec des cris sinistres. Quelquefois un rayon de soleil se glissait obliquement dans une déchirure du nuage immense ; mais sa lumière pâle et sans chaleur ajoutait encore à l'horreur du tableau.

Melchior avait retrouvé sa joviale insouciance, son énergique vivacité. Quand tout l'équipage était morne et consterné, lui seul touchait à l'accomplissement du seul de ses vœux qui pût être exaucé. Pour Jenny, elle était profondément abattue. A quinze ans on ne renonce pas sans regret à un amour qui commence, à un bonheur qui se lève.

La nuit arrive, et les vents ne se calmaient point ; la mer grossissait toujours. Au milieu des ténèbres, les flots brillaient d'une infinité de phosphores, et le bâtiment semblait voguer sur une mer de feu. Les vagues, en se brisant, faisaient jaillir des gerbes de lumières. Melchior quitta la manœuvre au plus fort du danger. Ses compagnons crurent qu'une des lames qui franchissaient par instans le tillac avec furie l'avait emporté.

Il était passé dans la dunette. Les passagers, rassemblés dans le salon, ne pouvant se tenir debout, s'étaient couchés pèle-mêle sur le parquet, adossés au divan stationnaire qui environnait le pourtour, les uns tourmentés du mal de mer, les autres terrassés par la frayeur. Ils avaient épuisé toutes les formules de la plainte et de l'exclamation, et gardaient un morne silence. Le nabab, brisé par la fatigue au point de ne plus sentir la peur, était tombé dans une sorte d'imbécillité. Il s'assoupissait chaque fois que le roulis avait cessé d'imprimer au navire un de ces bonds terribles dont chacun semblait devoir être le dernier. Jenny, agenouillée près de lui, pâle et toute couverte de ses longs cheveux épars, invoquait la Vierge. Jamais elle ne s'était montrée si belle aux yeux de Melchior. Il posa sa main froide sur le bras de la jeune fille; elle tressaillit, et, s'attachant à lui avec force : « Vous venez mourir avec nous ? » lui dit-elle.

Melchior ne répondit rien et l'attira vers lui. Jenny se laissa machinalement entraîner dans une des cabines dont les portes donnaient sur le salon. C'était la chambre de Melchior, et il referma la porte.

« Pourquoi m'amenez-vous ici, dit Jenny en s'éveillant comme d'un rêve ? Ma place est auprès de mon père ; allons lui demander sa bénédiction, et qu'il meure entre nous deux.

— Tout-à-l'heure, Jenny, répondit Melchior d'une voix calme. Avant que ce noble bâtiment soit brisé tout entier, il se passera encore une heure. Une heure, entendez-vous, Jenny, c'est tout ce qui nous reste.

— Mais je ne dois pas rester ici, dit Jenny dont l'effroi changeait de nature, que pensera-t-on ?..

— Personne n'est en état de s'occuper de vous en ce moment, Jenny, pas même votre père. Moi seul je me rappelle que j'ai ici deux vies à perdre. Écoutez-moi, Jenny. Si nous étions à cette heure, libres tous deux, devant un prêtre, me donneriez-vous votre main ?

— Ma main, mon cœur, tout répondit-elle.

— Eh bien ! il n'y a point ici de prêtre, mais nous sommes devant Dieu. Il m'est témoin que je vous aime de tou-

tes les forces d'une ame humaine. N'est-ce point là un serment solennel et sacré ?

— Il me suffit pour mourir heureuse, dit Jenny et jetant ses bras au cou du marin.

— Eh bien ! lui dit-il avec un transport qui ressemblait à de la rage, sois donc à moi sur la terre ; car qui sait si comme toi j'ai mérité le ciel ? Tu ne voudrais pas te séparer à jamais de moi sans être ma femme, Jenny ! Quand la Providence me refuse un jour de vie, tu ne voudrais pas te faire sa complice, Viens ! dans cet instant suprême tu es plus que le Dieu qui me frappe ; tu lui disputes sa proie, tu annules l'effet de sa colère. Viens et ne crains pas la mort, car je ne regretterai pas la vie. »

Il était à ses genoux, il couvrait son sein de larmes brûlantes.

— « Oh ! Melchior, dit Jenny éperdue, écoutez le craquement du navire : n'irritons pas le ciel dans ce moment.

— Le ciel ! c'est toi, dit Melchior ; est-ce qu'il y a un autre Dieu que toi, ma Jenny ? Ne me repousse donc plus, si tu ne veux que la mort me soit horrible... Oh ! hâtons-nous ! entends-tu cette vague qui vient de tomber au-dessus de nos têtes ? Et cette autre ? c'est comme le bruit du canon. O délices célestes ! Jenny, ma Jenny, il ne te reste qu'un instant pour me prouver que tu m'aimes, et tu ne peux me refuser !... »

Pendant le navire, battu par la houle, jeté tour-à-tour sur chacun de ses flancs fatigués, semblait attendre dans une pénible agonie le moment de sa destruction.

Mais, contre toute espérance, il résista ; le vent tomba un peu, la mer s'aplanit insensiblement. Vers le matin on put entendre la voix humaine au-dessus du rugissement des vagues ; celle de James Lockrist appelait sa fille avec anxiété ; celle du capitaine criait par l'écouille de l'habitable : « O d'en bas, ferons-nous un vœu pour vous faire monter, Melchior ? »

Les deux amans profitèrent de la confusion qui régnait encore pour se séparer sans être vus. Jenny alla cacher son visage brûlant dans le sein de son père, et Melchior, en

remontant sur le pont, vit avec terreur que le danger était passé, et que chacun remerciait Dieu, la Vierge ou Satan, selon sa prédilection particulière.

Ce jour-là Melchior fut pâle, abattu, distrait; ses yeux ne rencontraient plus ceux de Jenny, et quand elle se fut décidée à l'interroger sur sa santé, il lui répondit d'un air effaré qu'il était accablé de sommeil. Jusqu'au soir l'équipage fut trop occupé de réparer les avaries du bâtiment pour s'apercevoir de la préoccupation de Melchior; mais le soir, à souper, on remarqua qu'il cherchait à s'enivrer sans y parvenir, et qu'après avoir bu beaucoup de rhum, il était plus triste qu'auparavant; le capitaine, qui l'aimait, remit au lendemain à le réprimander de son absence à la manœuvre la nuit précédente.

La lune n'était pas encore levée lorsque Melchior descendit dans le porte-hauban. Un instant après Jenny fut à ses côtés; il lui avait fait un signe en quittant le réfectoire.

« Jenny, lui dit-il en la forçant de s'asseoir sur ses genoux, regrettes-tu de m'avoir rendu heureux? Rougis-tu d'être ma femme? »

Jenny ne répondit que par des larmes et des caresses. Melchior lui dit encore : « Tu crois à une autre vie, n'est-ce pas, ma bien-aimée? »

— J'y crois, surtout depuis que je t'aime, lui répondit-elle.

— L'autre nuit, pendant la tourmente, reprit Melchior, j'ai vu deux flammes s'agiter à la cime des mâts : elles semblaient se chercher, se fuir, s'appeler tour à tour, puis elles se joignirent et disparurent. Penses-tu, Jenny, que ce fussent deux âmes?

En parlant ainsi, Melchior se dressa sur la banquette en tenant toujours Jenny dans ses bras. Ce mouvement lui fit peur; elle se cramponna à son vêtement.

Sois tranquille, lui dit-il; rien ne nous séparera; tu ne seras jamais à un autre qu'à moi, et je ne perdrai jamais ton amour. En disant ces mots, il s'élança avec elle dans la mer.

Le cri que poussa Jenny fut entendu du timonnier; l'a-

larme fut donnée. On vit Melchior lutter contre la houle encore trop rude qui le rejetait contre la poupe. Un matelot, habile nageur dont il avait sauvé la vie, le retira de la mer; mais le corps que Melchior tenait embrassé ne rouvrit pas les yeux, et retourna le lendemain à la mer avec les cérémonies d'usage pour les sépultures nautiques. Melchior ne comprit rien à ce qui se passait autour de lui; il sourit d'un air stupide en voyant le nabab arracher ses cheveux blancs.

Sa santé se rétablit plus vite qu'on ne l'espérait, et il reprit son service, qu'il remplit avec une admirable ponctualité jusqu'à son débarquement en France. Seulement, il fut impossible de lui arracher une parole relative à sa vie passée et au terrible évènement qui lui avait fait perdre la mémoire.

En arrivant chez sa mère, il trouva parmi des lettres qui l'attendaient un papier qui sembla fixer son attention; il le regarda long-temps et parut faire d'incroyables efforts pour ressaisir le sens des choses qu'il contenait; puis, tout d'un coup, il le froissa dans ses mains, poussa un cri terrible et courut à une fenêtre pour s'y précipiter. On se jeta sur lui, on ramassa le papier; c'était l'extrait mortuaire de la Térésine.

On le tint garotté pendant plusieurs jours: il déchirait les cordes avec ses dents; il les rompait par la tension de ses muscles; il couvrait d'imprécations les gardiens qui cherchaient à le préserver de sa propre fureur; il leur demandait ensuite avec des sanglots une arme pour s'ôter la vie. Cette crise cessa; la mémoire disparut. Melchior reprit son service à bord d'un bâtiment frété pour Buénos-Ayres. C'est encore aujourd'hui un excellent officier de marine, ponctuel, vigilant et brave. Seulement, une fois par an, sa mémoire revient; il s'élançe aux sabords, appelle Jenny et veut se noyer. Les matelots qui l'ont connu à bord de l'*Inkle et Yariko* assurent qu'il a perdu la raison pour n'avoir jamais su boire, et ils en tirent comme principe d'hygiène la conséquence qui leur plaît le mieux. Ils regardent comme ses instans lucides ceux où il perd le sentiment de son infortune et de ses remords; mais, au contraire, c'est

la raison qui revient avec le désespoir et la fureur. Alors on est obligé de le garder à fond de cale. Le reste du temps, il est paisible et raisonne parfaitement sur toutes les choses présentes. C'est alors qu'il est fou.

G. SAND.



LITTÉRATURE ALLEMANDE.

HENRY HEYNE.

DEUXIÈME EXTRAIT (I).

III. — LES ANGLAIS.

Sous les galeries de la Bourse de Londres, chaque nation a sa place, et des cadres suspendus portent ces noms : Russie, Espagne, Suède, Allemagne, Malte, Juifs, villes anséatiques, Turcs, etc. Autrefois chaque négociant se tenait sous le cadre de sa nation. Cela est aujourd'hui changé. Il y a progrès : là où étaient les Espagnols sont les Hollandais; les villes anséatiques ont remplacé les Juifs; on trouve les Russes où l'on cherche les Turcs; les Italiens se tiennent où autrefois les Français; les Allemands même ont fait un pas en avant.

Dans le reste du monde comme à la Bourse de Londres les cadres sont demeurés à la même place, tandis que les hommes désignés par ces sortes d'enseignes ont été remplacés par d'autres, dont les nouvelles têtes figurent très-mal sous les anciennes inscriptions. Les vieux caractères stéréotypes des peuples tels qu'on les trouve dans les manuels et

(I) Voir le précédent volume.

les cabarets ne peuvent plus être d'aucun usage, et ne conduiraient qu'à de déplorables erreurs. De même que nous avons vu de nos propres yeux, pendant les quarante ans qui viennent de s'écouler, nos voisins occidentaux se transformer peu à peu, ainsi nous pouvons, depuis la levée du blocus continental, apercevoir une semblable métamorphose au-delà du détroit. De raides et silencieux Anglais vont par bandes faire leur pèlerinage en France pour y apprendre à parler et à se mouvoir; à leur retour on est tout étonné que leur langue se soit déliée, qu'ils n'aient plus, comme autrefois, deux mains gauches, et qu'ils ne se contentent plus de leurs beefsteaks et plum-puddings. Moi-même j'ai vu un de ces Anglais qui demandait à Tavistock-Tavern un peu de sucre pour ses choux-fleurs; hérésie grave envers la rigoureuse cuisine *anglicane*, innovation qui fit presque tomber le garçon à la renverse, puisque depuis l'invasion romaine les choux-fleurs n'ont jamais été mangés en Angleterre autrement que cuits à l'eau et sans aucun ingrédient sucré. Cet Anglais était le même qui, quelques jours auparavant, quoique je ne l'eusse jamais vu, s'était assis auprès de moi et avait entamé la conversation en français avec tant de prévenance que je ne pus m'empêcher de lui avouer que j'étais charmé de rencontrer pour la première fois de ma vie un Anglais qui ne fût pas trop réservé envers les étrangers; à quoi il répondit sans sourire, et avec une franchise égale à la mienne, qu'il me parlait seulement pour s'exercer dans la langue française.

C'est une chose curieuse de voir les Français devenir de jour en jour plus pensifs, plus profonds et plus sérieux en raison inverse des Anglais, qui s'efforcent de s'approprier des manières plus frivoles, plus superficielles et plus gaies. Il en est de la littérature comme du genre de vie. Les presses de Londres multiplient à l'infini les écrits fashionables, les romans qui représentent ou reflètent la sphère brillante du High-Life, comme *Almalck's*, *Vivian Grey*, *Tremaine*, *the Guards*, *Flirtation*. Ce dernier roman serait le meilleur type du genre pour définir cette prétention aux manières et aux phrases étrangères, cette politesse inculte, cette pesante légèreté, cette douceur fade et amère, cette rusticité étu-

diéc, en un mot, toute l'allure rebutante de ces papillons en bois qui voltigent dans les salons du *West-End* de Londres.

Mais, d'un autre côté, quelle littérature nous apporte la presse française, cette fidèle image de l'esprit et du caractère des Français? De même que leur grand empereur employait les loisirs de sa captivité à dicter sa vie, à nous révéler les plus secrètes inspirations de son ame divine et à transformer le rocher de Sainte-Hélène en une chaire d'histoire du haut de laquelle il jugeait ses contemporains et instruisait la postérité la plus reculée, ainsi les Français ont commencé à mettre à profit le plus glorieusement possible les jours de l'adversité et le temps de leur inactivité politique. Il écrivent aussi leur histoire. Les mêmes mains qui ont si long-temps manié l'épée deviennent encore redoutables à leurs ennemis en saisissant la plume. Toute la nation est pour ainsi dire en travail de ses mémoires; et si elle veut suivre mon conseil elle en fera préparer une édition toute particulière *ad usum delphini*, ornée de gravures coloriées qui représenteront la prise de la Bastille, l'assaut des Tuileries et autres choses semblables.

Puisque j'ai remarqué plus haut que les Anglais s'évertuent à paraître légers et frivoles, et à se revêtir de la peau de singe que les Français rejettent maintenant, je dois ajouter que ces tentatives appartiennent plutôt au grand monde, à la *nobility* et à la *gentry*, qu'à la bourgeoisie. Au contraire, la partie industrielle de la nation, particulièrement les négocians des villes de fabrique et le plus grand nombre des Écossais, portent l'empreinte extérieure du piétisme, je pourrais dire même du puritanisme, de sorte qu'il y a entre cette partie dévote de la nation et les grands aux idées mondaines le même contraste qu'entre les Cavaliers jacobites et les Puritains que Walter Scott décrit avec tant de vérité dans ses romans. On fait trop d'honneur au poète écossais en supposant que son génie a créé avec une vérité historique la vie extérieure et intérieure de ces deux partis, et que c'est un signe de sa grandeur poétique d'avoir su rendre justice à tous deux sans préjugé, avec l'indépendance d'un dieu, avec une affection égale. On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur

les oratoires de Liverpool ou de Manchester, et sur les salons fashionables de Londres pour se convaincre que Walter Scott n'a fait que copier son siècle, et qu'il a revêtu des anciens costumes les figures du jour. Quand on songe que d'une part, en sa qualité d'Écossais, il est, par son éducation et son caractère national, imbu d'opinions presbytériennes; que de l'autre part, comme tory, qui se croit même descendant des Stuarts, il doit être de toute son ame royaliste et partisan de la noblesse; et que par conséquent ses sentimens et ses pensées embrassent les deux directions avec un égal amour, et se neutralisent en même temps par leur opposition : on peut facilement expliquer l'impartialité avec laquelle il dépeint les aristocrates et les démocrates du temps de Cromwell, impartialité qui nous induit faussement à penser que nous pourrions attendre de lui, dans son *Histoire de Napoléon*, une description aussi loyale et aussi fidèle des héros de la révolution française.

Celui qui examine l'Angleterre avec attention trouve aujourd'hui à chaque instant l'occasion d'y remarquer, au plus haut degré d'opposition et dans leur antagonisme naturel, les deux tendances qui la divisent, la frivolité mondaine et le sévère puritanisme. Cette occasion se présenta surtout dans le fameux procès de M. Wakefield, galant chevalier qui avait enlevé à l'improviste la fille de M. Turner, riche négociant de Liverpool, et qui l'avait épousée à Gretna-Green, où l'on trouve un forgeron qui rive les chaînes les plus fortes. Toute la clique des cafards, tout le peuple des élus de Dieu, cria malheur sur cette scélératesse dans les oratoires de Liverpool; on appelait le châtement céleste sur Wakefield et sur son complice, que le gouffre devait engloutir comme la bande de Kohra, Dathan et Abiram; et pour être encore plus sûr de la vengeance divine, on déférait en même temps dans les tribunaux de Londres, à la colère du banc du roi, du chancelier et même de la chambre des lords, les profanateurs du sacrement le plus sacré, tandis que dans les salons fashionables l'on riait et l'on badinait avec beaucoup de tolérance sur ce hardi ravisseur de jeune fille. Le contraste de ces deux opinions diverses se montra à mes yeux d'une manière très-plaisante un jour que le hasard m'avait placé à l'Opéra à

côté de deux grosses dames de Manchester qui fréquentaient pour la première fois ce rendez-vous de la haute société. Leur indignation éclata au commencement du ballet, lorsque les jolies danseuses aux robes courtes exécutant leurs mouvemens gracieux et voluptueux, étalèrent leurs jambes impies et séduisantes en s'élançant rapidement comme des bacchantes entre les bras de leurs danseurs. La musique ardente, le costume couleur de chair, les gestes trop expressifs, tout contribuait à mouiller d'une sueur d'angoisse ces pauvres dames; leurs seins rougissaient d'humeur : *Shocking! For Shame! For Shame!* crièrent-elles sans cesse; et l'effroi les paralysait tellement qu'elles ne purent ôter leur lorgnon de leurs yeux, et qu'elles restèrent dans cette attitude jusqu'au moment où le rideau tomba.

Malgré ces tendances opposées, on trouve néanmoins dans le peuple anglais une unité de sentimens qui résulte précisément de la foi qu'il a dans sa nationalité. Les Puritains et les Cavaliers modernes ont beau se haïr et se mépriser mutuellement, ils ne cessent pas pour cela d'être Anglais. A ce titre ils sont d'accord et unis comme des plantes qui ont poussé dans le même sol et qui y sont profondément enracinées. De là vient cette harmonie secrète qui vivifie et anime toute l'Angleterre, pays qui au premier abord parait un théâtre de confusion et de contradiction. Richesse et misère, orthodoxie et incrédulité, liberté et esclavage, cruauté et charité, probité et friponnerie, les contrastes les plus excessifs, les plus extravagans, un ciel gris, de tous côtés des machines bruyantes, des chiffres, du gaz, des cheminées, des gazettes, des cruches de porter et des bouches muettes; mais tout cela est si bien amalgamé que l'on ne peut imaginer l'un sans l'autre, et que l'objet qui, isolé, serait extraordinaire et ridicule, est là comme à sa place et dans l'ordre le plus naturel.

Mais je crois que cette dernière impression nous suit partout, même dans les pays dont nous avons des idées encore plus étranges, et où nous espérons trouver encore plus de sujets de rire et de surprise. Notre passion des voyages, ce vif désir, tel surtout que nous l'éprouvons dans notre bas âge, de visiter des pays inconnus, naissent sur-

tout de la fausse espérance d'y découvrir des contrastes extraordinaires, et du plaisir que nous trouvons à transporter, par l'imagination, dans des régions lointaines, les hommes et les mœurs de notre pays, et à déguiser sous les costumes et les airs étrangers nos amis les plus intimes. Pensons-nous, par exemple, au peuple hottentot; nous nous figurons les dames de notre ville natale barbouillées en noir et convenablement garnies par derrière, pendant que nos jeunes beaux-esprits grimpent comme des singes sur les palmiers : pensons-nous aux habitans du pôle arctique; nous ne rencontrons encore parmi eux que des figures de connaissance : c'est notre tante qui se promène sur la glace en traîneau attelé de chiens; c'est notre grave *conrecteur* qui se repose sur une peau d'ours, et avale tranquillement une tasse d'huile de baleine à son déjeuner; c'est madame la receveuse de l'accise, c'est madame l'inspectrice avec l'épouse de monsieur le conseiller *d'infibulation* qui sont accroupies ensemble et mâchent des chandelles de suif, etc. Mais une fois que nous avons mis le pied dans ces pays, nous voyons bientôt que les hommes y sont pour ainsi dire amalgamés avec les mœurs et les costumes, que les figures conviennent aux pensées, et les habits aux besoins; nous y voyons que les plantes, les animaux, les hommes et le sol forment un ensemble dont les parties s'accordent parfaitement entre elles.

IV. — NAPOLÉON ET WELLINGTON (1).

Wellington a eu le malheur de réussir là où les plus

(1) Je ne sais si en France, où Napoléon a aussi ses enthousiastes, qui personnifient en lui toute notre gloire militaire, on a jamais exprimé avec cette idolâtrie l'admiration due à ce grand nom. Voilà où en est aujourd'hui cette Allemagne qui en 1814 se souleva en masse contre le conquérant. Quant au mépris prodigué ici à lord Wellington, nous parlerions en France avec plus de dignité d'un ennemi; mais il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'un poète anglais, lord Byron, a tour-à-tour maudit et raillé avec tout aussi peu de respect que M. Heyne le héros de l'Angleterre.

(N. du D.)

grands hommes du monde ont échoué. C'est là ce qui révolte et indigné. Arthur Wellington triomphe où Napoléon Bonaparte succombe. Jamais homme ne fut plus ironiquement favorisé par la fortune. On dirait qu'elle a voulu mettre en évidence sa pitoyable médiocrité en l'élevant sur le bouclier de la victoire. La fortune est femme, et peut-être (tel est le caractère des femmes) elle garde rancune à l'homme qui a renversé son ancien favori, quoiqu'elle eût résolu elle-même sa chute. Lors de l'émancipation des catholiques elle fait remporter à Wellington de nouveaux succès dans une lutte où avait échoué Georges Canning. On lui aurait peut-être pardonné s'il avait eu pour prédécesseur le misérable Londonderry; mais il succédait au généreux Canning, au grand Canning, à cet homme pleuré et adoré. Sans ce bonheur malheureux Wellington passerait peut-être pour un puissant génie; il échapperait à la comparaison; il ne serait pas appliqué sur l'échelle d'un Napoléon et d'un Canning, et l'on ne découvrirait pas combien il est petit!

Les Français ne pouvaient faire de plus sanglante injure à Polignac qu'en l'appelant un Wellington sans gloire. Et qu'est-ce en effet qu'un Wellington dépouillé de son uniforme glorieux de maréchal? Ce mot, même pris dans le sens anglais, renferme tout son éloge. On s'étonnera donc de m'entendre avouer franchement que j'ai été réduit moi-même à exalter ce héros, mais voici à quelle occasion :

Mon barbier de Londres était un radical, nommé M. White, un pauvre petit homme en habit noir devenu blanc à force d'être râpé. Il était si miuce que son visage, vu de face, ne paraissait être qu'un profil, et que les soupirs de sa poitrine devenaient visibles avant qu'on ne les eût entendus. Il gémissait cependant toujours sur les malheurs de la vieille Angleterre, et sur l'impossibilité où elle était de payer jamais la dette nationale.

— « Hélas! disait-il, qu'avait donc besoin le peuple anglais de se mêler du gouvernement et des affaires de la France? Mais la haute noblesse et la haute église redoutaient les principes de la révolution française, et, pour étouffer ces principes, John Bull fut obligé de donner son sang et son argent, et de faire des dettes par-dessus le marché. Le but de la

guerre est atteint maintenant; la révolution est réprimée; on a coupé les ailes de l'aigle; la haute noblesse et la haute église ont la certitude que cette aigle redoutable ne traversera point le détroit, et elles devraient au moins payer les dettes qui ont été contractées dans leur intérêt, et non pour le pauvre peuple. Hélas! le pauvre peuple! »

Chaque fois qu'il en venait au pauvre peuple, M. White soupirait encore plus profondément. et son refrain était toujours que le pain et le porter étaient si chers, que le pauvre peuple serait obligé de mourir de faim pour nourrir de gros lords, des chiens de chasse et des prêtres, et qu'il n'y avait à tout cela qu'un seul remède..... A ces mots il avait l'habitude de passer le rasoir sur le cuir, et, pendant cette opération, il murmurait avec courroux entre les dents : *Des lords, des chiens, des prêtres!.....*

Mais sa colère de radical éclatait plus particulièrement contre le *duke of Wellington*; ses paroles étaient de fielaussitôt qu'il venait à parler de lui, et il faisait alors mousser son savon avec une fureur écumante. Un jour qu'il me faisait la barbe tout près du cou, je ne pus me défendre d'une vive inquiétude, car, au milieu d'une violente sortie contre Wellington, il marmottait sans cesse entre ses dents : « Si je l'avais ainsi sous mon rasoir, je lui épargnerais la peine de se couper lui-même la gorge, comme l'a fait un de ses anciens collègues, *god damn!* »

Je m'apercevais déjà que la main de mon homme tremblait, et, de peur qu'il ne s'imaginât tout-à-coup dans son exaltation que j'étais le *duke of Wellington*, j'employais tous mes efforts pour le calmer et l'adoucir.

Je flattai son orgueil national; je lui représentai que Wellington avait augmenté la gloire des Anglais; qu'il n'avait jamais été qu'un instrument innocent entre les mains d'un tiers; qu'il aimait prodigieusement les *beefsteaks*, et que..... Dieu sait l'éloge que je fis de Wellington pendant que j'avais le rasoir à la gorge.

— Ce qui me blesse cruellement, c'est de voir Arthur Wellington devenir peu à peu aussi immortel que Napoléon Bonaparte; mais le nom de Ponce-Pilate n'est-il point associé au nom du Christ? Wellington et Napoléon!... C'est

vraiment un prodige que l'esprit humain puisse les embrasser tous deux à la fois ; jamais il n'y eut de contraste plus frappant , même sous les rapports extérieurs. Wellington ; ce spectre stupide , à l'ame terne dans un corps guindé , Wellington au sourire niais sur une figure de glace ; Wellington à côté de Napoléon , cette vivante image d'un dieu !

Jamais il ne sortira de ma mémoire ce Napoléon ; je le verrai toujours à cheval , l'œil ardent et comme éternel , avec cette figure calme , antique , impériale , et passant en revue , insouciant du destin , les gardes qui défilaient devant lui. — Il les envoyait alors en Russie , et les vieux grenadiers fixaient sur lui leurs regards avec une gravité prophétique , avec un dévouement sombre et terrible , fiers d'aller au-devant de la mort !

TE , CÉSAR , MORITURI SALUTANT !

Quelquefois un doute m'opresse : je me demande si c'est bien lui que j'ai vu ; si nous sommes véritablement ses contemporains , et il me semble alors que son image , arrachée du cadre étroit du présent , recule plus fière et plus glorieuse vers les siècles passés. Son nom nous frappe déjà comme une tradition de l'ancien temps ; il est aussi solennel que ceux d'Alexandre et de César ; il est déjà devenu le mot d'ordre des nations , et quand un jour l'orient et l'occident se rapprocheront , ils s'entendront par ce nom seul !

Avec quelle force , avec quelle magie retentit ce grand nom ! je le sentis un jour que , dans le port de Londres , j'étais monté à bord d'un vaisseau qui arrivait du Bengale.

C'était un bâtiment gigantesque qui contenait un équipage nombreux d'hommes de l'Indostan. Ces groupes grotesques , ces coiffures bigarrées , ces physionomies mystérieuses , ces gestes et ces mouvemens singuliers , ces sons d'une langue étrangère , ces cris , ces rires , mais surtout la gravité qui régnait sur ces figures jaunes , dont les yeux noirs étincelaient sur moi comme des étoiles , avec une mélancolie bizarre , tout cela me fascinait comme si j'eusse été sous l'empire d'un charme ; je me croyais transporté au milieu des contes de Scheherazade , et je voyais déjà arriver

les palmiers aux larges feuilles , les chameaux aux longs cous , les éléphants couverts d'or , et tant d'autres animaux et arbres fabuleux. Le subrécargue qui se trouvait sur le vaisseau ne comprenait pas mieux que moi le langage de ses compagnons ; avec tout l'hébètement du phlegme britannique , il racontait je ne sais combien de choses de ces personnages , presque tous mahométans , et venus de tous les pays d'Asie , depuis les frontières de la Chine jusqu'au golfe arabe.

Fatigué de l'occident comme j'étais alors , fatigué de l'Europe , je contemplais avec délices ce fragment *oriental* qui s'agitait sous mes yeux , et mon cœur oubliait les longues soirées d'hiver passées au triste Hanovre et dans les régions royales de Prusse. Ces étrangers avaient lu sur ma figure le plaisir que me causait leur apparition ; ils devinaient que je brûlais de leur adresser quelques mots d'amitié ; de mon côté , je croyais m'apercevoir que je leur plaisais , et qu'ils auraient désiré m'adresser aussi quelque chose d'agréable.... c'était un grand malheur qu'aucun de nous ne parlât la langue de l'autre.

A la fin je trouvai le moyen de leur faire connaître , par un seul mot , mes dispositions bienveillantes , en leur tendant la main avec respect comme pour les saluer , je leur criai : MAHOMET !

La joie rayonna subitement sur les sombres visages de ces étrangers ; ils croisèrent avec humilité leurs bras sur la poitrine , et pour me saluer à leur tour ils s'écrièrent : BONAPARTE !

HENRY HEYNE (1).

(1) Traduit par M. KAUFMANN, docteur en philosophie.



Paris.

LES ANNIVERSAIRES.

Je me suis surpris dernièrement à regretter l'ancien régime, non pas, grâce à Dieu, ses bastilles, ses lettres de cachet et ses descentes de police ; car j'ai bien assez de nos prisons, de nos états de siège et de nos visites domiciliaires ; mais tout simplement ce que la nouvelle science politique n'est pas parvenue à remplacer, je veux dire les fêtes populaires, les cérémonies traditionnelles, les solennités innocentes dont le vieux calendrier était rempli. Chacun peut pour son compte, dédaigner ces occasions de foule, de fatigue et de tumulte, refuser sa part de l'ennui périodique qu'elles offrent à tout le monde, regarder en pitié du haut de sa raison cette curiosité niaise, stupide, hébétée, qui pousse toute la population au retour annuel de certaines journées, vers un spectacle dont elle connaît déjà l'invariable programme. Mais enfin, lorsqu'on ne fait pas métier de prêcher la liberté, il ne faut pas se croire en droit d'imposer aux autres ses goûts et ses répugnances. Donc, puisque le peuple de Paris veut des fêtes, puisque tous les éloges donnés au développement de son intelligence, tous les efforts qu'on a tentés pour lui faire honte de ses vieilles habitudes et lui donner la dignité de l'état qu'il a conquis, puisque tant de paroles éloquentes perdues dans les journaux n'ont pu obtenir de lui qu'il restât sourd au frémissement des

fanfares, au murmure des cortèges, à l'appel des bateleurs et au fracas des fusées; puisqu'à défaut de réjouissances officiellement préparées vous le voyez se faire de toute chose, d'un convoi funèbre, d'une exécution, de l'émeute même, un prétexte pour quitter ses travaux, pour se répandre sur le pavé, et passer le jour à s'ébahir de tout ce qu'on voudra lui montrer, nous devons reconnaître que l'ancien régime s'entendait mieux à lui procurer cette sorte de plaisirs. C'est merveille, en effet, que de compter tout ce qu'il y avait autrefois de belles choses à voir dans le courant d'une année, et comme ce nombre infini de divertissemens était habilement réparti dans les différentes saisons, de manière à ce que chaque mois, et presque chaque semaine, eût sa joie, son dérangement, son désordre. Vous trouviez d'abord les deux grandes foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent, l'une servant de rendez-vous aux folles gaietés du carnaval, l'autre invitant à ses jeux tous les promeneurs, qui, durant les longues et pesantes soirées d'été, viennent naïvement chercher le frais dans la foule. Puis c'était une série continuelle de foires secondaires que ramenait tous les ans, devant le portique des églises, le jour consacré au patron de chaque paroisse. Ensuite les processions qui parcouraient incessamment la ville pour divers motifs et avec un différent appareil; processions purement religieuses, comme celles des deux Fêtes-Dieu et des Rogations; processions de l'Université avec ses manteaux fourrés et ses chaperons, à la suite desquels marchaient ces honnêtes industriels, libraires, imprimeurs, papetiers, qui s'honoraient alors d'être appelés la clientèle de la science; processions du vœu de Louis XIII, du grand pardon, des cordons bleus, des chevaliers du Saint-Sépulcre; procession encore pour la réduction de Paris, souvenir d'un événement politique qui eut chez nous le rare bonheur de durer pendant deux siècles; et les cavalcades des clercs de la basoche, et celle des huissiers, et les pèlerinages au mont Calvaire, et les eaux de Saint-Cloud, et les courses de Vincennes, et la foire aux Loges, et le lendit si cher aux écoliers, et la revue des gardes-françaises aux Sablons; voilà qui était institué pour fournir aux curieux de continuelles distractions, sans compter le

courant ordinaire des fêtes royales, des noces royales, des naissances royales. Seulement, nous devons l'avouer, les avènements étaient plus rares qu'aujourd'hui. En cela le siècle a fait des progrès.

Or, toutes ces célébrations dont le Parisien savait par cœur le lieu, la forme et la date, pour lesquelles on le trouvait toujours prêt à se parer de ses plus beaux habits, à prendre sa place de bonne heure, à perdre sa journée dans l'attente d'une jouissance rapide que suivait un bruyant commentaire ; tous ces accidens de loisir et de gaieté, répandus dans une vie de travail, se rapportaient presque toujours à des évènements anciens, à de vieilles croyances, à des traditions dont l'origine n'embarrassait guère que les savans. Lorsque la grande révolution vint abattre d'un seul coup tout le passé de la France, et plaça sur la dernière pierre de la Bastille la borne que la mémoire des peuples ne devait plus franchir, alors il fallut chercher de nouveaux prétextes pour les rassemblemens joyeux de la multitude. Car les premiers législateurs de la société régénérée avaient compris que les divertissemens populaires étaient aussi parmi les droits de l'homme. La plus ancienne de nos constitutions, celle qui fut faite en trois ans, et vécut, je crois, treize mois, ordonna « qu'il serait établi des » fêtes nationales pour entretenir la fraternité entre les » citoyens. » C'était là un principe comme on en décrétait alors une demi-douzaine par jour. Quand ce fut à l'exécution, la difficulté vint de ce qu'on n'avait pas de souvenirs pour motiver la consécration de tel ou tel jour à la festivité publique. Faute de passé on prit le présent. A mesure qu'on faisait des évènements, on leur donna par acclamation un brevet de perpétuité, et on disposa de l'avenir à leur profit. Ainsi il fut dit que le 14 juillet 1789, puis le 10 août 1792, ensuite le 21 janvier 1793, et bientôt le 31 mai de la même année, auraient les honneurs d'une éternelle commémoration, à laquelle « on inviterait la Nature et toutes les Vertus. » Peu de temps après l'ordonnateur de ces solennités fournit lui-même par sa chute sanglante, une nouvelle époque, celle du 9 thermidor. On dédia encore le 30 ventose à la souveraineté du peuple, le 1^{er} vendémiaire à la fonda-

tion de la république, le 18 fructidor au coup d'état du directoire. Enfin arriva un certain 18 brumaire, portant chapeau à plumet, le front noirci par le soleil d'Égypte, escorté de grenadiers au bras fort, au langage énergique, qui vint bousculer avec le fourreau de son sabre tous ces anniversaires factieux, jaloux, ennemis l'un de l'autre, et se mit brusquement à leur place. Seulement le 14 juillet et le 1^{er} vendémiaire restèrent quelque temps à ses côtés, comme pour remplir l'office des deux acolytes qui figuraient auprès du premier consul, appelé Bonaparte. Bientôt ils s'éclipsèrent tout-à-fait; le 18 brumaire lui-même devint un témoin importun dont on eut hâte de se défaire; et toutes ces journées qu'avait établies à jamais la république furent remplacées par deux solennités d'un tout autre caractère. L'une était le 15 août, ayant le triple emploi de rappeler le jour qui avait vu naître le héros de la France, la place qu'il avait choisie dans l'almanach pour son patron, et enfin la mémoire de ce qu'il regardait comme une des grandes choses opérées par son génie, la signature du concordat; l'autre confondait dans le même souvenir la pompe du couronnement et la victoire d'Austerlitz. Il y avait sans doute une grande étendue de pensée, une vaste et profonde intelligence des choses humaines dans cette alliance mystérieuse entre le nouveau nom du soldat et le rétablissement de la vieille religion; entre la fortune des combats qui avait fondé un trône et l'intervention du pontife qui l'avait consacré! Ajoutez que, par le même décret qui établissait ces deux fêtes, on rendait au culte catholique cette église de Sainte-Geneviève, où nous avons eu l'esprit de replacer la solitude et le silence sous l'invocation de nos grands hommes; on promettait aux cendres de la dynastie impériale les caveaux de Saint-Denis, vides de l'ancienne monarchie. Et pourtant, voyez ce que durent dans notre siècle même les fondations du génie! le 15 août a passé; aubout de dix ans il n'était plus question du 2 décembre. La restauration avait effacé tout cela. Celle-ci du moins était en fonds d'anniversaires; elle avait des époques à revendre. Mais elle voulut se mettre selon la mode du temps; elle data la joie publique du 3 mai, du 12 avril. Cela lui porta malheur. On put

compter ainsi ce que prétendait vivre une puissance moderne; et quand on fut à quinze ans, la chose parut énorme, insolente, abusive, monstrueuse. La révolution de 1830 vint faire justice de ce scandale, et léguer à l'avenir le chômage de ses trois journées; nous en sommes là.

Ceci ressemble un peu à de l'histoire comme on pourrait la faire en compulsant les registres d'un entrepreneur d'illuminations ou de pyrotechnie, et là du moins la vérité ne manquerait pas; les mémoires des fournisseurs sont d'excellens mémoires contemporains. Mais il fallait bien nous mettre au courant de ce qu'on appelle aujourd'hui les anniversaires, de ces jours voués au remue-ménage de la cité, où le besoin de voir, d'admirer et de raconter fait sortir de ses retraites tout ce que Paris enferme d'habitans. Et maintenant je laisse aux habiles le soin d'examiner, sous le rapport moral et politique, la convenance de ces institutions ambitieuses qui s'empressent de voter un éternel enthousiasme, une reconnaissance sans fin, une sympathie continue, pour des évènements à peine éclos; de chercher quel profit il peut y avoir à mêler parmi les joies du peuple, comme l'assaisonnement nécessaire du plaisir auquel on le convie, des acclamations qui ne sont jamais sans haine, des chants de triomphe qui ne peuvent être sans douleur, puisque enfin, dans les discordes civiles, il fournit en même temps les vainqueurs et les victimes. M'est avis qu'il y aurait là matière à de beaux discours, et je m'étonne que nos orateurs n'aient pas employé deux ou trois séances à se mesurer sur ce sujet. Car, à coup sûr, ils ne pouvaient trouver une discussion plus inutile.

Aussi bien ne s'agirait-il ici que de simple théorie, comme dans les questions les mieux traitées. Peu importe, en effet, à quelle occasion, pour quel souvenir, au bénéfice de quelle opinion se donnent ces représentations de la munificence publique. Que ce soit une fête de la liberté, de la victoire, de la légitimité, de la souveraineté populaire; que ce jour rappelle une conquête, une insurrection, une rentrée, un avènement; qu'il y ait, dans le fait historique auquel il se rapporte, des images de deuil, des causes de ressentiment et de regret, tout cela ne change rien à l'empressement de

la population, pas plus qu'au menu de la gaieté municipale ; c'est toujours la même affluence de spectateurs et toujours le même spectacle. On a beau renouveler sans cesse les constitutions, les drapeaux, les cocardes, les armoiries et le type de la monnaie, il ne sort pas de tous ces grands évènements une idée neuve qui soit applicable à la manière de les célébrer. Déjà, il y a bientôt cent ans, Voltaire se plaignait de notre stérilité sur ce point. » On dépense beaucoup, dit-il, en poudre et en fusées. On dépensait autrefois davantage en esprit et en agrémens. Quand Louis XIV donnait des fêtes, c'était les Corneille, les Molière, les Quinault, les Lully et les Lebrun qui s'en mêlaient. Je suis fâché qu'une fête ne soit qu'une chose passagère, du bruit, de la foule, beaucoup de bourgeois, et rien de plus ; je voudrais qu'elle passât à la postérité. Les Romains, nos maîtres, entendaient cela mieux que nous. Les amphithéâtres, les arcs de triomphe élevés pour un jour solennel nous plaisent et nous instruisent encore. » Depuis ce temps nous n'avons pas, ce me semble, beaucoup appris. La république seule essaya de quitter cette voie usée et d'inventer des divertissemens nouveaux. Elle avait fait ses études ; elle savait sa mythologie ; elle voulut promener la poésie dans les rues et montrer l'allégorie dans les carrefours. Mais on finit par se moquer de son érudition, de cette comédie ambulante qu'elle faisait jouer à sa morale ; le ridicule s'empara de ses déesses empruntées au tripot voisin ; ses chars, ses autels, ses trépiéds, ses machines, la garde-robe de ses Vertus et la charpente de sa Nature furent jetés au rebut, et des jeux olympiques, tels qu'on les avait arrangés pour les faubourgs, nous sommes retombés tout uniment aux tréteaux des acrobates, aux mâts de cocagne, aux feux d'artifice et aux lampions.

Ce n'en est pas moins un grand jour pour toute la ville que celui où le gouvernement, comme disent encore les Parisiens, se met en frais de divertissemens, de merveilles et de joyusetés pour amuser le peuple. Long-temps à l'avance, on s'est procuré « le détail de toutes les cérémonies » qui doivent avoir lieu dans Paris, » colporté dans chaque quartier, annoncé par la voix infernale des crieurs, et pré-

féré en ce moment même au dernier arrêt rendu contre les conspirateurs. Bientôt on voit placardée sur les murs la longue pancarte du préfet de police, qui apprend aux piétons en quels lieux les voitures ne devront pas circuler, et lorsque vous y aurez lu que la défense de tirer des pétards dans les jambes des passans est formellement renouvelée sous les peines portées par la loi, ce sera le cas de prendre garde à vous; car vous êtes sûr d'être poursuivi, assourdi, menacé tout le soir par la détonation du projectile enflammé. Pendant ce temps, les marchands de toute espèce plantent leurs piquets, tendent leurs toiles, dressent leurs tables et disposent leurs magasins nomades dans le voisinage du lieu où sont préparées les réjouissances officielles, sachant bien que toute fête gratuite est une occasion de dépense. Les mécaniques, les phénomènes, les ménageries, les tableaux pittoresques, les enfans à quatre bras ou à trois yeux, les animaux doués de quelque heureuse difformité, tous les spectacles dont le nom finit en *orama*, arrivent à la file, dans leur salle roulante, solliciter une part de cette curiosité générale que le programme authentique vient d'éveiller, et qui ne doit rentrer le lendemain au logis que rassasiée, étourdie, enivrée et la poche vide. La première au rendez-vous commun se trouvera encore la loterie, cachée dans une boutique de vaisselle et d'ustensiles, étalant ses lots séduisants, distribuant ses cartons trompeurs et levant son impôt ordinaire sur la bourse de ceux qui tentent le hasard. Puis, ce ne sont de tous côtés que cafés improvisés, cabarets et cantines; car une grande partie de la population veut trouver là son diner tout servi, et, si ce n'était qu'il faut payer la dépense, vous croiriez revoir sous le faible abri de ces tentes, à travers cette fumée qui s'échappe de mille fourneaux, les repas fraternels, les festins patriotiques dont nos pères nous ont parlé.

Lorsque le jour fixé par la dernière commotion politique est arrivé, qu'il soit proclamé par le canon ou qu'une sage prévoyance ait économisé la poudre, tout le monde est levé de bonne heure. En racontant d'avance, il y a de cela trente-huit ans, la fête de l'Être-Suprême (je vous prévienç qu'ainsi se font beaucoup de récits), l'historiographe républicain

disait : « L'aurore à peine annonce le jour , et déjà les sons
 » d'une musique guerrière retentissent de toutes parts et
 » font succéder au calme du sommeil un réveil enchanteur.
 » A l'aspect de l'astre bienfaisant qui vivifie et colore la na-
 » ture , amis , frères , époux , enfans , vieillards et autres
 » s'embrassent tendrement ; on voit aussitôt les banderoles
 » tricolores flotter à l'extérieur des maisons ; les portiques
 » se décorent de festons de verdure ; la chaste épouse tresse
 » de fleurs la chevelure flottante de sa fille chérie , tandis
 » que l'enfant à la mamelle presse le sein de sa mère , dont
 » il est la plus belle parure ; le fils , au bras vigoureux , se
 » saisit de ses armes , et ne veut recevoir le bannier que
 » des mains de son père , vieillard qui sourit de plaisir et
 » pleure de joie en présentant l'épée aux défenseurs de la
 » patrie. » Les choses se passent maintenant d'une façon
 moins poétique , et la matinée d'une solennité publique ne
 voit plus de ces touchantes scènes. Rien n'est périlleux , au
 contraire , pour la paix des ménages comme les apprêts du
 plaisir qu'on va goûter en famille. Partout est l'impatience ,
 l'agitation , le regret du temps qu'il faut donner aux soins
 de l'intérieur , la crainte d'arriver trop tard , le dépit des
 enfans qu'on fait attendre , et la mauvaise humeur des mar-
 ris qui veulent faire leur barbe à loisir. Ce jour-là aussi
 vous êtes certain d'être mal servi. La joute , la course , le
 mât de cocagne sont dans la tête des valets , et l'orchestre
 de la danse parle plus haut que votre appétit à l'oreille des
 cuisinières.

Cependant la garde municipale , les sergens de ville et la
 troupe de ligne se sont emparés de toutes les issues qui con-
 duisent aux Champs-Élysées , théâtre inamovible des ré-
 jouissances nationales. Les voitures en sont repoussées , ex-
 cepté celles où s'annoncent de hauts fonctionnaires , et ces
 vieilles berlins dorées de l'Hôtel-de-Ville , qui reparais-
 sent de temps en temps avec leurs cochers d'emprunt et leur
 attelage accidentel. Les chevaux seuls obtiennent le droit
 de se mêler à la foule ; mais il faut voir comme ils s'y glis-
 sent d'un pas timide , combien de fois la main du cavalier
 est obligé de peser sur les rênes , que de courtoisie il faut
 mettre dans sa voix pour que le mot « gare ! » ne soit pas

offensant à cette multitude parée, brossée, cirée, blanchie, maîtresse du pavé, qui s'écoule comme un torrent vers un seul point de la ville. C'est alors, c'est en voyant ces flots d'hommes rouler, rouler, toujours épais, toujours intarissables, débouchant de tous les côtés, vomis par toutes les rues, jaillissant de toutes les maisons, qu'on est prêt à s'épouvanter de ce nombre de têtes qu'il faut ranger sous une même loi, de corps qu'il faut nourrir, de bras qu'il faut occuper. On frémit à la pensée que cette masse, aujourd'hui mise en mouvement par l'instinct d'une vaine et puérile curiosité, pourrait être un jour tout aussi profondément remuée par des passions avides ou féroces. Alors l'esprit se serre avec effroi contre ce qui nous reste de civilisation; on sourit malgré soi à l'officier de paix décoré de son écharpe bleue, et l'on caresse en passant le cheval du gendarme.

Heureux et bon peuple après tout, malgré les peines qu'on s'est données pour égarer sa raison! Voyez comme il est loin de songer à mal, et comme il s'en aviserait peu si personne ne se chargeait de ce soin. Regardez avec quelle innocence il se laisse conduire aux amusemens qu'on lui a préparés, comme il marche légèrement et libre de tout souci, endimanché, bruyant et joyeux, non pas parce que c'est jour de gloire, de triomphe politique, mais tout simplement parce que c'est jour de loisir, de dérangement et de bombance. N'attendez pas de lui le moindre sentiment de haine à l'occasion des évènements que cette journée rappelle, et, si vous en doutez, laissez-moi vous conter une anecdote que je n'ai pas faite, ce qui est rare pour les anecdotes qu'on écrit. C'était hier, si vous voulez, à la dernière commémoration nationale que nous avons célébrée. Nous étions je ne sais combien de badauds attroupés devant les tréteaux d'un paillasse, tous heureux d'avoir retrouvé enfin quelque part ce discoureur en plein vent, dont on nous a depuis trop long-temps privés. L'orateur populaire (Dieu me pardonne si je le dénonce!) après avoir dit à son auditoire ses mariages malencontreux et tout ce qui s'était passé dans la maison paternelle de sa mère, s'avisa, pour mieux divertir la foule, de lui réciter une série de quolibets

politiques que je suis bien sûr d'avoir lus dans un journal. Il y en avait de mordans contre de certaines gens qu'on appelle carlistes, de cruels contre une sorte de chose qu'on nomme juste-milieu, de sanglans encore contre des souverains qui sont chez eux, bien loin de nous, assis tranquillement sur leurs trônes et faisant manœuvrer leurs soldats. Tout cela fut écouté dans le silence le plus indifférent, sans soulever la plus légère sympathie, sans provoquer le moindre sourire, comme si le farceur eût parlé une langue inconnue. Mais enfin arriva une plaisanterie sur le choléramorbus, sujet de bons mots s'il en fut, comme bien vous savez. Alors ce fut une explosion de gaieté, un tonnerre de rires éclatans qui s'échappa de l'assemblée. Heureux et bon peuple, répéterai-je, dont on ne peut provoquer l'hilarité qu'en lui parlant d'un fléau qui le désole, qui le décime, qui entasse morts sur morts, et teint de noir toutes les familles; excellente race d'hommes qui, avec un gouvernement et des partis, ne trouve à se moquer que de la peste!

Pour entendre de ces choses-là, il faut avoir touché les premières limites du terrain consacré aux jeux; il faut avoir subi le tintamarre étourdissant des tambours et des trompettes qui appellent des spectateurs à toutes ces merveilles foraines, cachées derrière un rideau de toile à matelas, embusquées sur le passage de la foule, essayant à l'envi de la débaucher, de l'enlever d'avance aux divertissemens gratuits qu'elle retrouvera plus tard, de saisir dès l'abord l'étreinte de sa curiosité. Il faut encore avaler la poussière que soulèvent tant de pieds trainans, recevoir l'odeur qui s'exhale des cuissous et des fritures, et prendre garde de se heurter contre les chevaux de bois, les chars roulant dans une coulisse circulaire, et les nacelles aériennes où les habitans de la banlieue viennent faire l'essai du mal de mer. Il faut éviter aussi l'adresse équivoque des tireurs d'arquebuse qui font pleuvoir de tous côtés une grêle de cailloux sur d'innocentes poupées, et les boules qui vont chercher des morceaux de vitres, et les lapins ou les canards qui attendent tristement dans quelles mains les jettera le sort d'un jeu dont ils sont le prix. Quand vous aurez échappé à tout ce bruit, à toutes ces séductions qui

veulent vous arrêter sur le chemin et forment l'avant-scène de la fête officielle, vous la voyez se développer dans toute sa splendeur et avec son ordonnance ingénieuse. Des mâts sont dressés, au sommet desquels se balancent la timballe, la montre, la bourse et le couvert d'argent. Un petit nombre de jeunes gens hardis prendra sa part de l'espérance, de l'entreprise et du triomphe; mais il y aura chez plusieurs milliers de spectateurs des risées sans fin pour les tentatives malheureuses, pour les lourdes et honteuses défaites, pour l'intervention souveraine du garde municipal qui empêche les fraudes ou les passe-droits, et enfin des acclamations pour les vainqueurs qui descendront, hideux de sueur, de sang et de poussière, mais fiers de leur réussite et munis de leur conquête qu'attend le Mont-de-Piété. Après cela, vous trouverez les théâtres sur lesquels on représente exclusivement des scènes militaires; car le courage guerrier, l'honneur de l'uniforme et du drapeau forment le culte le plus profondément gravé dans les croyances populaires; il ne se passe pas de bonne fête sans qu'il en coûte quelques horions, quelque déroute complète aux figurans revêtus de l'uniforme russe, espagnol ou musulman; sans que la vivandière classique fasse heureusement le coup de sabre avec un général étranger, sans que l'étendard français, quelle qu'en soit la couleur, finisse par flotter vainqueur au milieu d'une dernière fusillade. Quand on est en paix avec tout le monde et qu'on veut y rester, on s'arrange pour que l'ennemi n'appartienne visiblement à aucune puissance connue, pour battre des soldats sans patrie et emporter d'assaut des villes anonymes. De cette façon, on fournit au peuple des exploits de guerre qui ne compromettent pas la diplomatie, et on lui donne, sans blesser personne, son contingent de victoires. La corde lâche et la corde tendue vous offriront ensuite des amusemens plus vulgaires, qui ne s'adressent pas si éloquemment au sentiment patriotique, mais qui n'en attirent pas moins l'attention, l'intérêt et les regards. Puis, si vous avez le cœur à la danse, des orchestres semés en grand nombre vous arrangeront à leur manière les plus jolis airs des opéras nouveaux; et tout cela durera pendant dix heures consécutives, toujours en recommençant, sans

changement, sans épisode, sous le feu du soleil ou à la lueur des lampions; car la préfecture n'en sait pas davantage, et le peuple en trouve assez.

Cependant on sent qu'il manque quelque chose à cet agréable emploi d'une longue journée. Malgré toute la bonne volonté que met la population de Paris à s'étonner de ce qu'on lui montre en plein air, à s'extasier devant des choses qu'elle peut se procurer durant le cours de l'année à son aise, sans fatigue et pour une faible dépense, elle voudrait bien rire à gorge déployée, ce qu'elle ne peut faire tous les jours. Elle semble se lasser de son attitude admirative et chercher quelque distraction plaisante, animée, tapageuse. Le dirai-je? elle regrette ces distributions de vivres et de comestibles qu'un respect hypocrite pour ce qu'on appelle sa dignité a fait supprimer depuis quelques années. Et pour ma part, j'aimerais bien à voir arriver le temps où chacun s'occuperait de ce qui le regarde, exprimerait seulement des vœux dans lesquels il serait intéressé, et ne plaiderait rien de plus que sa propre cause. Que ceux qui savent écrire repoussent avec mépris les pensions, les emplois, les gratifications, les rubans; qu'ils se liguent généreusement, comme je suis très-sûr qu'ils le font, pour mettre les gouvernemens dans l'embarras de placer leurs faveurs, je comprends, j'approuve, j'admire cette fierté d'âme qui dédaigne ce qu'on lui tend avec dédain, et ne veut que des profits noblement gagnés, fruit du travail et témoignage du succès. Mais puisque le peuple n'a jamais fait d'émeute contre les buffets; puisqu'on ne l'a pas vu renvoyer avec mépris à la tête des distributeurs les cervelas et les pâtés qui venaient bondir sur la sienne; puisqu'on ne nous raconte pas que le vin ait coulé de la tonne municipale sans trouver un broc empressé pour le recevoir; puisque enfin ces hommes de peine et de travail qui ne demandaient pas, eux, mais qui recevaient avec tant de plaisir ce qu'on leur offrait, et se le disputaient avec tant de gaieté, n'ont pas été consultés dans une chose qui les concernait seuls, il me semble qu'on n'aurait pas dû se presser si fort de leur ôter un de leurs divertissemens. Car c'était mal juger en effet que de trouver là une aumône flétrissante, une libéralité brutale, une épreuve moqueuse

faite sur la faim et la misère. Ce n'est pas ainsi que pensaient ceux qui en prenaient leur part ; ils n'y cherchaient guère qu'une occasion de montrer leur force ou leur adresse, d'essayer leur bonheur ; et s'il en résultait, au milieu de mille accidens risibles, quelques luttés sérieuses, quelques contusions, on leur a fait savoir qu'ils pouvaient courir plus de risques pour moins de profit.

Au moins ne leur a-t-on pas ôté le spectacle gratis, dernier reste de nos gaies saturnales, et dont plusieurs théâtres attendent le retour pour rapprendre ce que c'est qu'une chambrée complète. Les spectacles ne sont cependant plus pour le peuple une de ces choses presque mystérieuses dont il approchait rarement. Qu'il se soit élevé jusqu'à eux ou qu'ils soient descendus jusqu'à lui, toujours est-il qu'il en connaît parfaitement aujourd'hui tous les prodiges. Aussi ne sont-ce pas les émotions et les merveilles de la scène qui font pour lui le charme principal de ces représentations ; c'est la joie de s'y trouver le maître, de s'y installer sans façon, de pouvoir échanger sans contrainte, dans les entr'actes, ces interpellations bruyantes, ces paroles souvent pleines de sel et de malice qui montent du parterre jusqu'au ceintre, où elles reçoivent de plaisantes reparties. C'est pour cela qu'il ne s'offense pas de ce qu'on ait excepté quelques loges de l'envahissement général. Il n'est pas fâché qu'on sache comment il est chez lui. C'est pour cela aussi qu'il se montre peu difficile sur le choix de la salle où il se portera. Il va aux Français comme à l'Opéra : tout lui est bon, parce qu'il sait qu'il est, à ses propres yeux, le personnage le plus intéressant de la fête qu'on veut lui donner. Il fait, à son tour, comme le beau monde ; il va se voir.

Mais ce qui caractérise surtout un anniversaire de notre époque, ce qui lui donne une physionomie toute moderne, c'est la revue de la garde nationale ; ce sont ces formidables bonnets, ces schakos élégans, ces armes brillantes, ces sacs menteurs, ces habits à couleur éclatante, ces plumets, ces buffleteries, ces épauettes, qui couvrent et déguisent tous les rangs de la bourgeoisie, qui ne laissent apercevoir aucune trace de l'occupation ou de l'industrie à laquelle la vie de chacun est enchaînée ; c'est encore la banlieue, aux

pieds poudreux et au teint hâlé, venant de loin exercer sous les armes le droit de cité qu'elle a conquis; c'est toute une journée d'habitudes militaires, telles que le théâtre les a faites, et copiées avec une admirable facilité par le bureau, le comptoir ou l'établi; ce sont les propos gaillards, les galantes témérités, les libations fréquentes qui remplissent la longue attente du moment solennel où l'on prendra ses rangs, où l'on passera, la démarche fière, le jarret tendu et l'œil distrait, devant toute une famille, heureuse de voir le chef du ménage au port d'armes. Et pourtant, je ne sais comment il se fait que, lorsque tous les citoyens ont endossé l'uniforme, il se rencontre encore des milliers d'autres citoyens pour les regarder; comment, lorsque la chaussée des boulevards est couverte de bataillons, les contre-allées, les balcons, les croisées, les tréteaux, sont peuplés aussi de jeunes élégans à qui l'habit de l'état-major ou du garde à cheval siérait si bien, de grands flaneurs qui feraient de superbes grenadiers, et de gros gaillards aux mains épaisses, au visage rebondi, qui porteraient si agréablement la hache et la barbe du sapeur. Regardez dans les lignes, vous croirez que personne n'y manque; cherchez parmi les spectateurs, vous croirez que toute la ville s'y trouve. Pour ma part, je ne vous dirai pas où je suis.

Enfin, quand tout le monde est bien rassasié de voir, bien las de marcher, une sorte de bivouac s'accroupit devant la place d'où le feu d'artifice doit jaillir. C'est là, en effet, le suprême effort de toutes les réjouissances, le dernier adieu du programme, le bonsoir de la Préfecture. Après trente ou quarante fausses alertes que les gens d'esprit ne manquent jamais de répandre, les fusées s'élèvent, un temple se dessine en traits de feu; la gerbe resplendissante éclate, s'étend, se développe, et retombe avec fracas; une épaisse fumée plane sur le lieu qui vomissait des flammes, et la cité tout entière s'écoule en bâillant vers ses demeures. De tous ces apprêts, de tout ce bruit, de toute cette dépense, il ne reste rien que des mémoires à payer.

Et si au milieu du tumulte vous avez perdu votre femme ou votre enfant; s'il vous est tombé sur la tête une baguette ou un lampion, si vous avez couru risque d'être étouffé par

la foule ; si, profitant de votre absence, des voleurs, qui n'étaient pas à la fête, ont pillé votre logis, vous aurez la satisfaction de lire le lendemain, dans le journal :

« Aucun accident n'est venu troubler cette belle journée. »

A. BAZIN.



ESSAI SUR QUELQUES-UNS DES GRANDS
ÉCRIVAINS D'ITALIE (1).

§ II.

MACHIAVEL.

Si l'on parle de l'Italie, il faut parler de Machiavel, vraie production du pays, qui en reçut l'empreinte, et qui la lui rendit. *Le Prince*, les *Discours*, *l'Art de la Guerre*, *l'Histoire*, furent des ouvrages relatifs à l'Italie, que Machiavel a possédée par son génie comme un homme d'action possède sa conquête. *Le Prince*, livre propre à la politique du temps, à cause de cette politique des petits états, cette politique de ruse et d'usurpation qu'il enseigne, fut dédié à Laurent de Médicis, duc d'Urbin, père de Catherine de Médicis, et neveu de Léon X, afin que ce prince mit en pratique les leçons de l'auteur pour délivrer l'Italie. Machiavel, frappé des maux de la nation, l'appelle à l'union et aux armes; mais plein de l'immoralité qui l'a perdue, il lui indique, comme moyen pour parvenir au but, cette immoralité même.

Poussant l'homme à tromper, à être ensemble renard et lion, il dit : « Cette manière ne vaudrait rien si tous les hommes étaient bons; mais comme ils sont tous méchants, qu'ils ne te tiendraient pas leur parole, tu ne dois pas non plus la leur tenir, et tu ne manqueras jamais de prétexte pour

(1) Voir la *Revue de Paris*, volume d'avril.

en colorer l'inobservation. » Entre tous les princes, il cite César Borgia, le plus atroce et le plus habile à la fois. A quoi bon que César dominât la Romagne? C'était là la question. Frédéric, dans sa *Réfutation*, l'a bien posée. Il a mis l'intérêt des peuples en avant de la fortune des princes, détruisant ainsi les idées d'ambition et de despotisme; mais c'était pour affranchir la patrie que Machiavel voulait qu'on imitât César; et puisqu'elle était scélérate, il la voulait une fois scélérate et habile. Chose remarquable! tandis qu'il propose pour modèle César Borgia, dans un autre ouvrage; le *Discours*, il appelle à son tribunal le vrai César, Jules César, l'accusant de n'avoir rien fait pour les Romains, de s'être emparé de l'autorité suprême sans régénérer l'état! Cette accusation de Machiavel contre César, quand tant d'écrivains et de peuples se sont tus, prouve assez une moralité politique qu'il méconnut trop dans les détails. On a douté si *le Prince* n'était pas fait dans l'intention d'éclairer sur le despotisme, c'est-à-dire de ruiner les moyens mêmes dont Machiavel attendait le salut de l'Italie: c'est la plus sévère critique que le genre humain ait faite d'un livre.

Dans ses *Discours politiques sur la première Décade de Tite-Live*, Machiavel parle de villes et de républiques: c'est encore un ordre politique étroit; il cite Venise, Rome, Sparte; les États modernes sont dans d'autres proportions. Chez ces républiques, on travaillait de plus près avec le peuple; il fallait le convaincre, l'entraîner; l'étendue des états et la grandeur des populations ont produit des changemens. Dans l'ordre nouveau, le peuple ne paraît plus qu'à distance; plusieurs des vérités que Machiavel a trouvées ne sont plus applicables, car elles naissaient des faits jusqu'alors connus, et si d'autres touchent aux vérités nouvelles, la politique, la moralité des hommes et des nations est supérieure à ce qu'il a enseigné. On ne s'est plus servi de la religion pour abuser le peuple; la liberté a été établie sans que des luttes dangereuses dussent la soutenir. Sans doute on ira plus loin, la postérité en saura plus que nous; mais si Machiavel pouvait renaître et contempler un moment la politique actuelle, nul doute qu'il n'en fût ravi.

Une autre différence (se trouvant dans la politique exté-

rière) existait entre ces temps et nous : ces républiques étaient des états isolés ; les états modernes sont liés entre eux et dans une sorte de dépendance réciproque.

Demandant qu'un gouvernement soit un mélange de tous les autres, Machiavel cite la création des tribuns à Rome, qui, unissant la démocratie à ce que les consuls et la noblesse avaient de monarchique et d'aristocratique, compléta le mélange. Si à Rome et à Sparte cette balance suffisait, l'étendue des états a depuis rendu nécessaire la représentation comme nous l'avons. Du moins il est satisfaisant de penser que les anciens avaient atteint le meilleur ordre pour leur situation resserrée. Quand il dit qu'un état corrompu ne peut pas se réformer pour la liberté, il n'a pas l'idée du gouvernement représentatif qui, s'adressant à l'élite de la société, a le moyen de préparer la réforme du peuple sans l'attendre, et qui rendrait la nation italienne brave et la nation espagnole éclairée, au lieu d'exiger d'abord qu'elles le fussent. Si Machiavel était né à présent, s'il eût vu les faits nouveaux, il eût composé un autre ouvrage. Et quel talent pour exposer sa science ! Nul style n'a plus de simplicité ; c'est la pensée pure rendue le mieux qu'il est possible, ce qui fait qu'il est un modèle pour toutes les langues. L'ouvrage est républicain : donnant l'avantage au gouvernement du peuple et à sa probité sur le gouvernement d'un seul, exhortant à développer son courage, à ne pas se lasser d'éprouver la fortune, à résister dans les occasions désespérées ; maximes de la fermeté et de l'action.

Si Machiavel trace des devoirs pour l'habileté, il n'en trace pas pour la morale, il ne voit les choses que comme des moyens pour le succès : aucune idée de devoir ne s'associe pour lui aux autres objets de la destinée de l'homme. Admirant la vertu où elle se trouve, il est à la hauteur de l'histoire romaine ; mais c'est comme garant de succès surtout qu'il trouve cela beau. Machiavel vivant au milieu des affaires, dans un temps de corruption où la politique avait été compliquée par le talent de François Sforce, Machiavel n'a donc pas compris l'homme tout entier. Florence, avec la tradition d'une histoire civile, gardait encore au mot de

liberté sa puissance ; Machiavel fut comme tout homme un composé des idées de son pays et de son temps , surpassant tout , mais tenant à tout. On trouve plusieurs de ses maximes dans les écrits et les lettres d'alors. Il développa ces idées, il les força, jusqu'à révolter ses contemporains mêmes ; il en fit un système. Réformateur et créateur en tant de choses, il ne le fut pas là. La société tire les principes des faits de son temps, comme un homme décide souvent des siens d'après les évènements de sa vie. De nos jours, n'a-t-on pas voulu réduire en système la marche de la première révolution française ? Machiavel méconnut la vérité ; aucun sentiment intérieur ne l'avertit ; n'étant pas cruel, il indiqua des horreurs par cette indifférence où la société amène les hommes que la nature n'avertit pas. Ces idées n'étaient pas son choix ; mais rien ne les lui fit repousser quand il les rencontra. Combien peu d'hommes trouvent les sentimens qu'ignorent leurs temps ! Si Tacite atteint la dernière hauteur d'un homme et d'un historien , il est Romain , il respire encore les maximes de la république mourante.

La connaissance de l'homme, de sa destinée ici-bas , ruinait *le Prince* et empêchait Machiavel de l'écrire. Le malheur de l'Italie ne vint que de ce qu'un jour elle pouvait produire *le Prince*.

Lié de près par des conditions naturelles et sociales, comment l'homme pourrait-il douter de son devoir ? Tandis que les affections de la famille le soumettent à des lois touchantes, le maintien de la société, où son instinct le pousse, l'oblige au courage, au travail, à la probité , au respect des institutions publiques , lui enseigne le droit et la justice. Les peuples qui n'eurent ni courage ni vertu furent subjugués par les autres. On appela ces règles de vie la morale , les appréciant partout avec plus ou moins de justice ; elles peuvent varier , mais elles ne changeront pas plus que les hommes ne cesseront d'être pères et citoyens. Ce qui perdit l'Italie, c'est d'avoir oublié la valeur, l'indépendance nationale, c'est d'avoir perdu ensemble les vertus de l'homme et de l'Italien ; et ce qui fit le mérite de Rome, citée sans cesse par Machiavel, c'est cet accord des qualités : peut-être il ne

manqua à Machiavel que cette école , car il était né pour de plus nobles théories. Du moins son but est grand, et tous les moyens qu'il indique ne sont pas également condamnables ; partout il parle de l'importance de la guerre et des troupes nationales. *L'Art de la Guerre* fut écrit pour armer l'Italie : ni dans les républiques ni dans les monarchies , il ne veut point que les soldats fassent la guerre comme un métier , afin qu'ils ne soient ni intéressés ni pillards. Il ne veut pas d'armée permanente ; sans doute il eût changé d'avis aujourd'hui. Il cite les anciens ; les grandes guerres modernes ont été faites depuis Machiavel ; il faudrait des connaissances militaires pour le juger , mais cet ouvrage est étonnant pour la quantité de faits et l'habileté pour en tirer parti. Les vues sont fortes ; on sent la grandeur de l'esprit et de l'imagination dirigés toujours vers les plus grands intérêts humains. Il a le vrai patriotisme : de la sévérité pour l'Italie , avec la volonté de la relever , voyant de haut les choses , n'accusant pas les peuples , et reprochant tout aux chefs et aux évènements.

L'Histoire de Florence, dédiée à Clément VII , est très-estimée. On peut lui reprocher la sécheresse. Il y a deux parties dans un fait , une partie matérielle , *telle loi fut faite* , et une partie morale , *telle loi fut faite* , parce qu'elle fut demandée de telle manière , parce que telles nécessités la réclamaient. Machiavel néglige cette seconde partie d'un fait , ne donnant que des résultats d'après lesquels il faut deviner le reste. Si l'absence de sentiment est inaperçue dans ses discours , elle se fait sentir dans son histoire , plus décolorée que celle de Guicciardini , qui s'anime du moins pour quelques faits et quelques hommes.

Remarquons que Machiavel cite la France comme la monarchie où les lois et les bons ordres ont plus de vigueur qu'en aucun autre état du monde. Ce sont les parlemens , dit-il , et surtout celui de Paris , qui , préservant la liberté , sont les dépositaires et les défenseurs de ces lois et de ces beaux réglemens. Il les vante comme maintenant , et renouvelant les institutions de l'état , tandis qu'ils sont des juges tiers pour réprimer les grands et défendre les petits , sans que le prince soit chargé de l'envie des uns et des autres.

La France avait des institutions meilleures que son parlement, qui n'était qu'une corruption de ces institutions; mais Machiavel cherche dans la France la discipline et la puissance, qui doivent, dans un état, devancer la liberté; on voit partout combien les troubles et la faiblesse de Florence lui inspiraient de dégoût pour une liberté mal assise.

Ce que Machiavel dit de la fortune ne peut-il pas s'appliquer aussi aux passions, vrai danger de l'Italie, qu'on en devrait garantir comme du hasard :

« Il me semble, dit-il (*Prince*, chap. xxv), que l'on pourrait dire que la fortune est la maîtresse de la moitié de nos actions, et nous en laisse presque gouverner l'autre.

» Pour moi, je la compare à un fleuve rapide qui, venant à se déborder, inonde le plat pays, déracine les arbres, entraîne les maisons, et transporte le terrain d'un endroit à un autre, sans que personne ose ni puisse s'opposer à sa fureur; ce qui n'empêche pas que, lorsqu'il est tranquille, l'on ne puisse faire des chaussées et des digues, qui une autre fois arrêtent ses inondations, ou du moins retardent l'impétuosité de son cours.

» Il en est de même de la fortune : elle exerce toute sa puissance lorsqu'elle ne trouve rien de prêt à lui résister; elle jette toute sa violence sur les lieux où elle sait qu'il n'y a ni digue, ni barrières pour la retenir.

» Si vous considérez l'Italie, qui est le théâtre de ces révolutions, et qui leur a donné le branle, vous verrez que c'est une campagne sans défense, au lieu que si elle eût été sur ses gardes, comme l'Allemagne, l'Espagne et la France, elle n'eût pas été inondée des étrangers, ou du moins cette irruption n'eût pas fait de si grands progrès. »

Jugeant d'après les faits, Machiavel enseigna la vraie méthode, mais puisqu'en trouvant la vérité sur la situation de l'Italie, qu'il appelait au courage et à la puissance, il se trompa sur les moyens, il faut croire qu'il n'aperçut pas toutes les tendances ou les conséquences des faits. On est las d'entendre répéter qu'il faut travailler sur les faits, comme si ce principe renfermait la science. Qu'est-ce que ces méthodes enseignées par les esprits supérieurs? Leur

méthode est leur esprit même. Quand Bacon dit : Faites de cette manière, observez ainsi, il aurait plus tôt fait de dire : *Soyez Bacon*, comme en effet tout homme de génie est Machiavel ou Bacon. Il y a des faits si différens entre eux que les uns apprennent beaucoup et les autres rien. Il y en a de vrais et de trompeurs; il y en a de l'influence desquels il faut se garantir; il y en a qu'il faut rechercher et conserver. De nos jours, des hommes ont été subjugués par quelques évènements, et ils ont cru juger d'après les faits. On s'instruit, mais on se perd par les faits; les avoir ce n'est pas leur donner leur valeur; il les faut, mais il les faut *tous*. Dans notre siècle, où un ordre nouveau s'établit, il en manque que le temps amènera.

Machiavel a fait des ouvrages en vers, des contes et des comédies. Une de ses comédies est fameuse, mais le sujet en est si singulier que nous n'osons pas le rapporter ici; il y montra une énergie comique égale à son énergie dans un autre genre.

Pauvre, quoique d'une noble et ancienne maison, dans sa jeunesse il servit de copiste chez un savant qui le distingua et lui enseigna le latin. Entré dans les affaires, il fut employé par la république; et remarquons ici en lui une de ces inconséquences énormes qui se trouvent presque toujours dans la vie des grands hommes, comme pour leur interdire l'orgueil; lui qui ne devait un jour rêver que l'indépendance de l'Italie, et l'appeler à chasser l'étranger; lui écrivain-capitaine parlant toujours de bataillons, il alla au nom de sa république presser Louis XII, lors de la ligue de Cambrai, d'attaquer Venise, le seul état d'Italie qui restât puissant, et le modèle que Machiavel devait offrir aux Florentins.

Nommé par les Médicis secrétaire de la république, ensuite historiographe, toujours pauvre et chargé d'une nombreuse famille, il désirait servir ces princes, n'ayant point de haine contre eux, bien qu'il fût accusé d'avoir trempé dans la conspiration de 1513, contre le cardinal Jean (depuis Léon X), Julien, son frère, et Laurent, duc d'Urbin, et mis à la torture; on l'accusa aussi d'avoir trempé, en 1522, dans la seconde entreprise contre le cardinal Jules (depuis

Clément VII). Il ne fut pas poursuivi cette fois , et sans doute il n'avait pas conspiré , car l'armée espagnole était voisine , et des troubles eussent mis Florence dans ses mains.

Voici une lettre qui le fera mieux connaître que ce que nous pourrions dire ; il l'écrivit de San-Casciano (près de Florence) à François Vettori , ambassadeur à Rome : il faudrait la rendre aussi célèbre que Machiavel.

10 octobre , 1513.

Magnifique seigneur ,

Ma tarde non fur mai gioje divine. (PÉTRARQUE.)

« Je dis cela parce que qu'il me semblait que j'avais , non pas perdu , mais égaré vos bonnes grâces. Vous avez très-long-temps gardé le silence , et je cherchais quelle en était la cause. Je faisais peu de cas de toutes les raisons qui me venaient à l'esprit ; seulement j'imaginai que vous ne m'écriviez plus parce qu'on vous avait dit que je ne gardais pas bien vos lettres , et je savais qu'excepté Philippe et Paul personne ne les avait vues de mon consentement. J'ai été consolé par votre dernière , du 23 du mois passé , et je suis très-content du calme et de l'ordre avec lequel vous remplissez votre charge. Je vous encourage à continuer ainsi , parce que celui qui abandonne ses aises pour les aises d'autrui perd les siennes , et ne gagne la reconnaissance de personne ; et puisque la fortune veut faire tout , il faut la laisser agir , se tenir tranquille , ne pas la fatiguer , et attendre le temps où elle laissera quelque chose à faire aux hommes. Alors il vous conviendra de vous livrer à plus de soins , de veiller davantage aux affaires ; et à moi il me sera permis de quitter ma campagne et d'aller vous dire : Me voici. Je ne saurais rien faire de mieux dans cette lettre que de vous raconter ma manière de vivre. Si vous jugez qu'elle est préférable à la vôtre , je serai content de mon sort. Je demeure à la campagne , et depuis les dernières affaires je n'ai pas passé en tout vingt jours à Florence. Jusqu'ici j'ai chassé

aux grives. Levé avant le jour, je préparais les gliaux; je portais en outre avec un paquet de cages sur le dos, ressemblant à Geta quand il revient du port avec les livres d'Amphytrion. Je prenais au moins deux, au plus sept grives. J'ai passé ainsi tout le mois de septembre. Cependant cette occupation m'a manqué; et, quoiqu'elle fût bizarre et sottée, j'en ai eu du chagrin, et je vous dirai quelle est ma vie actuelle. Je me lève avant le soleil, et je m'en vais dans un bois que je fais couper. Je reste deux heures avec les bûcherons, qui ont toujours quelque nouvelle dispute ou entre eux ou avec leurs voisins.

J'aurais à vous raconter mille jolies choses qui me sont arrivées à ce sujet avec Frozino da Vanzano, et avec d'autres qui voulaient du bois. Frozino, par exemple, en envoya chercher plusieurs voies sans me rien dire, et au paiement il voulut me retenir 10 livres, qu'il prétendait m'avoir payées à Cricca, il y a quatre ans, chez Antoine Guicciardini. Je commençai à faire le diable; je voulais accuser comme voleur le charretier qu'on y avait envoyé; mais J. Machiavelli s'interposa et nous mit d'accord. Lorsque la bise soufflait, Baptiste Guicciardini, Philippe Ginori, Thomas del Bene, et d'autres, m'en demandèrent chacun une voie. J'en promis à tous, et j'en envoyai une à Thomas, qui se réduisit de moitié en arrivant à Florence, parce que pour la mesurer il y avait lui, sa femme, sa servante et ses enfans. Cela ressemble au *Gaburro*, lorsque le jeudi avec ses garçons bouchers il bat le bœuf; de manière que, voyant qu'il n'y avait pas de profit, j'ai dit aux autres: Je n'en ai plus. Ils ont fait la moue et surtout Baptiste, qui mit cette mésaventure parmi les affaires d'état.

« Sorti du bois, je m'en vais à une fontaine, et de là à mon *paretajo*, un livre sous le bras, Dante ou Pétrarque, ou l'un des petits poètes, tels que Tibulle, Ovide, etc. Je lis leurs amours et l'expression de leur tendresse. Je me rappelle ma jeunesse, et je me complais pendant quelque temps dans cette pensée. Je me rends ensuite au cabaret qui est sur le chemin, je cause avec ceux qui passent, en leur demandant des nouvelles de leur pays. J'entends différentes choses, je remarque les goûts et les coutumes diverses. Ce-

pendant arrive l'heure du diner , et avec ma brigade je mange ce que me fournit ma campagne et mon chétif patrimoine. Après avoir mangé , je retourne à l'auberge. Là , d'ordinaire , se trouvent l'hôte, un boucher, un meunier et deux chafourniers ; je m'encanaille tout le jour avec eux à cricca et au trictrac , et puis nous nous disputons , nous nous disons des injures (le plus souvent pour un liard), et quelquefois on nous entend crier de San-Casciano. Vautré dans cette fange , je défie la fortune pour voir si elle n'aura pas honte de me maltraiter ainsi. Le soir je rentre chez moi, et je vais dans mon cabinet. Là je dépose mon habit de paysan sale et boueux, et je m'habille proprement pour me présenter dans les cours des anciens. Ils me reçoivent avec affection, et je me remplis de cette nourriture, la seule qui me convienne, et pour laquelle je sois né. Je converse avec eux et je leur demande raison de leurs actions. Ils me répondent avec obligeance , et pendant quatre heures je n'éprouve aucun ennui. J'oublie mes peines, je ne redoute plus la pauvreté, la mort ne m'effraie pas. Je me transporte tout entier en eux, et, comme Dante dit qu'il n'y a pas de science sans mémoire , j'ai noté le résultat de mes conversations avec eux, et j'en ai composé un ouvrage du gouvernement où je m'enfonce dans les profondeurs du sujet. J'examine ce que c'est qu'un état, de combien d'espèces il y en a , comment on l'acquiert, comment on le garde, comment on le perd ; et si jamais quelqu'une de mes fantaisies vous a plu , celle-là ne devrait pas vous déplaire , et surtout devrait être agréable à un prince nouveau. Aussi je l'adresse à la magnificence de Julien. Philippe Cesaventino a vu mon traité et pourra vous parler en détail de la chose en soi, et des conversations que nous avons eues à ce sujet. En attendant , moi , je le corrige et je l'agrandis. — Vous voudriez , magnifique ambassadeur , que je quittasse ma vie actuelle et que j'allasse jouir de la vôtre. Je le ferai certainement ; mais pour le moment j'ai des affaires qui me retiendront encore six semaines. Ce qui me rend un peu incertain , c'est que vous avez pour voisins ces Soderini que je serais forcé de voir en arrivant. Mais je craindrais à mon retour, en croyant descendre chez moi, de descendre en prison. Car, quoique cet état

soit assez solidement établi, cependant il est nouveau, et par conséquent soupçonneux ; et il ne nous manque pas de gens qui, pour faire comme Paul Bartini, se mettraient à un bon écot, et me laisseraient le payer. Je vous prie de m'épargner ce désagrément, et j'irai vous trouver certainement. Je lui ai demandé s'il était bien de donner l'ouvrage ou de ne pas le donner ; et, dans le cas où il serait bien de le donner, s'il conviendrait que je le présentasse ou que je vous l'envoyasse. Ne le donnant pas, Julien ne le lirait pas, et Ardinghelli se ferait honneur du dernier de mes travaux. La misère qui me poursuit me pousse à le donner, parce que je me ronge, et je ne puis rester long-temps dans cette position sans que ma pauvreté me rende misérable. Je désirerais que ces Médicis commençassent à m'employer, ne fût-ce que pour me faire rouler une pierre. Si je ne gagnais pas leur bienveillance, ce serait ma faute ; et par cette production, si on la lisait, on verrait que j'ai passé quinze ans à étudier l'art de gouverner, et non à jouer ou à dormir ; et chacun mettrait du prix à se servir de celui qui s'est acquis tant d'expérience aux dépens des autres. On ne devrait pas douter de ma loyauté, parce que, l'ayant toujours montrée envers tout le monde, ce n'est pas à mon âge qu'on apprend à trahir. Celui qui a été fidèle et bon pendant quarante-trois ans (c'est mon âge) ne doit pas changer de nature. Mon indigence atteste ma probité. Je désirerais donc avoir un mot de vous sur cette matière, et je me recommande à vous. Soyez heureux. »

NICOLAS MACHIAVELLI.

Pour raconter la mort de Machiavel, nous traduirons Busini et Varchi, contemporains. Quand on eut chassé Hippolyte et Alexandre, après la prise de Rome par le connétable de Bourbon, « Machiavel s'enfuit de Rome (dit Busini dans sa Lettre onzième à Varchi l'historien), et arriva ici quand la liberté était rétablie. Il chercha avec beaucoup d'instance de rentrer dans sa place des Dix ; Zanobi et Luigi le favorisaient beaucoup ; mais Baldassami et Niccolo di Braccio lui étaient contraires, et tout le monde le haïssait à cause de son *Prince* ; il semblait aux riches et aux pauvres que *le Prince* fût un document pour enseigner au

duc à enlever aux uns les richesses , aux autres la liberté. Les dévots regardaient l'auteur comme un hérétique , les bons comme un malhonnête homme, les méchants comme un méchant plus habile et plus méchant qu'eux : de sorte que chacun le détestait. Mais Zanobi et Luigi , dans leur reconnaissance, ne songeaient qu'aux bienfaits qu'ils en avaient reçus et à leur vertu; ils ignoraient ses vices, car Machiavel fut corrompu dans sa vieillesse , et surtout gourmand ; il portait sur lui des pilules dont Zanobi Bracci , père de l'abbé, lui avait donné la recette. Il tomba malade, en partie par la douleur , en partie pour une cause ordinaire. Sa douleur venait de son ambition , en se voyant enlever sa place par Gianotto, très-inférieur à lui, qui y fut mis et favorisé par Anton-Francesco , afin qu'il le louât ; par Tommaso, parce qu'il devait l'aider à donner sa fille à Francesco Nasi ; par Niccolo , pour une même raison ; par Alphonso , pour l'amour de Tommaso. Machiavel malade commença à prendre de ses pilules, à s'affaiblir et à aller plus mal; alors il raconta ce songe si célèbre à Filippo , à Francesco del Nero, à Jacobo Nardi et à d'autres , et mourut ainsi très-mécontent en plaisantant. Pierre Carnesecchi dit qu'il vint de Rome avec une sœur à lui qui l'avait entendu soupirer plusieurs fois quand il apprit comment Florence était libre. Je crois qu'il s'affligeait de sa position , car il aimait la liberté , et extraordinairement; mais il s'affligeait de s'être embarrassé dans des affaires avec le pape Clément. »

« La raison de la haine universelle qui lui était portée , dit Varchi dans son *Histoire florentine* (le même auquel la lettre précédente est adressée), fut (outre qu'il était libre dans ses discours , de mœurs peu honnêtes et indignes de son rang) cet ouvrage qu'il composa, qu'il intitula *le Prince*, et qu'il adressa à Lorenzo di Piero di Lorenzo, afin qu'il se fit seigneur absolu de Florence. Dans cet ouvrage (vraiment impie, et qui méritait non seulement d'être blâmé, mais détruit , comme il chercha de le faire lui-même après le changement de l'État, quand il n'était pas encore imprimé), il semblait qu'il enseignât l'art d'enlever aux riches leurs richesses , aux pauvres leur honneur, et aux uns et aux autres la liberté; d'où il arriva qu'à sa mort on vit ce qui sem-

ble impossible, c'est-à-dire que les bons comme les méchans s'en réjouissent ; les bons, parce qu'ils le jugeaient méchant, et les méchans pour le connaître , non seulement plus méchant, mais plus habile qu'eux. Machiavel néanmoins était aimable dans la conversation, obligeant envers ses amis , ami des hommes vertueux , et digne enfin que la nature lui eût donné ou un moindre génie, ou un meilleur esprit.» Varchi dit que Machiavel mourut avant que Giannotto fût élu à sa place.

Léon X pourtant n'avait point blâmé Machiavel pour *le Prince* , et plus tard Clément VII lui avait permis de lui dédier son histoire. *Le Prince* fut publié environ l'an 1515. On cherche trop d'intention et de suite dans la vie d'un grand homme. Pour faire apprécier Machiavel , nous le laisserons parler lui-même dans cet admirable et dernier chapitre du *Prince*, qui contient la pensée et les sentimens de sa vie.

EXHORTATION A DÉLIVRER L'ITALIE DES BARBARES.

Repassant dans mon esprit tout ce que j'ai dit dans les précédens chapitres, et ruminant si la conjoncture présente serait favorable pour un prince nouveau qui voudrait introduire en Italie une forme de gouvernement qui fit honneur à sa personne et profit à toute la nation, je trouve tant de choses qui concourent en faveur de cette entreprise que je ne sais pas s'il pourrait jamais venir un temps qui fût plus propre à l'exécuter.

S'il fallait que le peuple d'Israël fût esclave en Égypte pour savoir ce que valait Moïse ; que les Perses fussent opprimés par les Mèdes pour juger du courage de Cyrus, et que les Athéniens fussent errans et vagabonds pour bien connaître l'excellence de Thésée ; il fallait aussi, pour voir toute l'étendue d'un esprit italien, que l'Italie fût aujourd'hui si misérable qu'elle fût plus maltraitée que les Perses, plus dispersée que les Athéniens : qu'elle fût sans chef et sans lois, méprisée, déchirée, pillée, et asservie par les étrangers.

Quoique de temps en temps on ait vu quelque grand courage que l'on croyait être envoyé de Dieu pour la délivrer, si est-ce qu'il est arrivé que la fortune l'a toujours abandonné dans le plus beau de sa course.

Ainsi l'Italie, qui n'a plus qu'un souffle de vie, attend qu'il vienne quelqu'un qui mette fin aux souffrances de la Lombardie, du royaume de Naples et de la Toscane, et qui guérisse ses blessures et ses plaies, que le temps a rendues presque incurables. Elle prie Dieu de lui envoyer quelqu'un qui l'affranchisse du joug insupportable des étrangers; on la voit toute prête à suivre un étendard pourvu qu'un homme de valeur le prenne en main.

Mais il n'y a personne maintenant sur qui elle puisse faire plus de fond que sur votre illustre maison, qui, tenant aujourd'hui le pontificat, et étant si visiblement favorisée de Dieu, peut, avec sa prudence et sa bonne fortune, se faire chef de cette glorieuse entreprise. Quant à vous, cela ne vous sera pas difficile si vous envisagez l'exemple de ceux de qui j'ai parlé; car, bien que ce fussent des hommes extraordinaires et admirables, ils n'étaient pourtant qu'hommes, et pas un d'eux n'a eu une si belle occasion que celle d'aujourd'hui. Outre que leur cause n'était pas meilleure que la vôtre, ni Dieu pour eux plus que pour vous, il n'y a ici que de la justice.

Car toute guerre qui est nécessaire est juste, et les armes qui se prennent pour la défense d'un peuple qui n'a point d'autre ressource sont miséricordieuses. Tout concourt à ce dessein, et il n'y saurait avoir de grandes difficultés où il y a de grandes dispositions, à moins que l'on ne s'écarte de la route de ceux que j'ai proposés à imiter. De plus il se voit des signes extraordinaires : la mer s'est ouverte, une nuée a montré le chemin, une pierre a jeté de l'eau, la manne est tombée d'en haut; enfin tout a concouru à votre agrandissement. C'est à nous de faire le reste, Dieu ne voulant pas faire tout, pour ne nous pas ôter notre franc-arbitre ni la part de la gloire qui nous appartient.

Ce n'est pas merveille si pas un des Italiens que j'ai nommés n'a encore pu faire ce que l'on espère que fera votre illustre famille, ni si l'Italie a été si malheureuse dans nos guerres qu'il semblerait que la vertu militaire en fût bannie; car cela ne vient que de ce que l'ancien usage militaire qu'elle observait n'était plus de saison, et que personne n'a su en inventer un nouveau.

Rien ne fait tant d'honneur à un homme qui vient de monter à la principauté que de faire de nouvelles lois et d'inventer une nouvelle discipline, d'autant que ces ordonnances le rendent vénérable, lorsqu'elles sont bien fondées et qu'elles donnent une idée de grandeur.

Or il y a en Italie assez de matière propre à recevoir telle forme qu'on voudra. Ce ne sont pas les membres qui manquent de valeur, mais les chefs : témoins les duels et les autres combats particuliers, où l'on voit que les Italiens sont les plus adroits et les plus forts, au lieu qu'ils ne font rien dans les armées, ce qui vient de la faiblesse des chefs, à qui ceux qui savent leur métier ne veulent pas obéir. Or chacun se flatte de le savoir; et il ne s'est encore vu personne à qui les autres aient voulu céder, quelque grand mérite qu'il eût.

C'est pour cela que, dans toutes les guerres que nous avons eues depuis vingt ans et plus, les armées qui n'ont été composées que d'Italiens n'ont jamais rien fait qui vaille, témoins le Tar, Alexandrie, Capoue, Gênes, Vaila, Bologne, Mestri. Si donc la maison de Médicis veut suivre les traces de ces excellens hommes qui ont délivré leur pays de l'oppression étrangère, il faut, avant toutes choses, comme c'est le vrai fondement de toutes les entreprises, avoir une milice propre, car il n'en est point de meilleure ni de plus fidèle. Et quoique chaque soldat en soit bon, tous ensemble ils deviendront meilleurs quand ils verront leur propre prince leur commander, les honorer et les récompenser.

Il est donc nécessaire de se pourvoir d'armes domestiques, pour être en état de résister aux étrangers. L'infanterie suisse et l'infanterie espagnole sont estimées terribles, mais l'une et l'autre a ses défauts; et par conséquent une milice citoyenne pourrait non seulement leur résister, mais encore les vaincre, les Espagnols ne pouvant soutenir la cavalerie, et les Suisses étant sujets à avoir peur des fantassins quand ils en rencontrent d'aussi obstinés qu'eux à combattre.

En effet, il s'est vu et il se verra encore que les Espagnols ne sauraient tenir contre la cavalerie française, et que les Suisses sont battus par l'infanterie espagnole. Et, bien qu'il

ne s'en soit pas vu une entière expérience quant aux Suisses, toutefois il s'en vit un échantillon à la bataille de Ravennes, quand l'infanterie espagnole en vint aux prises avec les Allemands, qui gardent le même ordre que les Suisses, en ce que les Espagnols, moyennant leur agilité et leurs boucliers, s'étant jetés au travers des piques des Allemands, ceux-ci furent battus sans pouvoir se défendre, et ils allaient être entièrement défaits, sans la cavalerie qui vint fondre sur les Espagnols.

Connaissant donc le défaut de l'une et de l'autre infanterie, on pourrait en inventer une nouvelle, qui tint contre la cavalerie et ne craignit point l'infanterie; et pour cela il n'y aurait qu'à changer la manière de combattre. Et ce sont ces sortes d'inventions qui donnent de la réputation et de l'autorité à un prince nouveau.

Il ne faut donc pas laisser échapper cette occasion; il est temps que l'Italie, après de si longues souffrances, voie enfin son libérateur. Je ne puis exprimer avec quelle tendresse et quelle reconnaissance il serait reçu dans toutes ces provinces qui ont été inondées du torrent des armes étrangères, et qui depuis tant d'années ne respirent que vengeance. Où seraient les villes qui lui fermeraient leurs portes, et les peuples qui refuseraient de lui obéir? Quelle envie aurait-il à surmonter? Y aurait-il un seul Italien qui hésitât à lui rendre hommage? Chacun est las de cette domination barbare. Que votre illustre maison prenne donc cette cause en main, avec toutes les espérances que l'on peut concevoir de la réussite d'une juste entreprise, afin que notre nation fleurisse sous son étendard, et que sous ses auspices il soit vrai de dire avec Pétrarque :

Virtù contra'l furore
Prendra l'arme, e sia il combatter corte,
Che l'antico valore
Nell'italici cuor non è ancor morto.

HORTENSE ALLART.

Un retour d'Émigration.

1803.

Il a vu s'écrouler ces tours et ces arceaux,
Et ces toits si connus du pauvre des hameaux !
Les bois qu'il a plantés n'ornent plus ce rivage :
Cette antique forêt qui, de son vaste ombrage,
Protégea si long-temps le toit de ses aïeux,
Ces chênes qui touchaient à la voûte des cieux,
Comme lui sont tombés. Là, sur un sol stérile
L'arbre de la terreur lève un front immobile,
Et, banni des forêts, étend sur des débris
Ses feuilles sans verdure et ses rameaux flétris.

(MICHAUD.)

C'était par une de ces matinées de brume si fréquentes en mer à la fin de l'automne. Un smack américain, qui naviguait de conserve avec nous depuis Madère, la roche des Sorlingues, le stationnaire du cap Lézard, cette ligne de falaises qui s'échancre à l'horizon de la Manche, tout avait disparu sous un linceul humide et grisâtre. Devenus invisibles les uns aux autres comme les chevaliers de l'Arioste sous la baguette de Merlin, les matelots du *Goliath*, qui nous ramenait en Europe, erraient à tâtons dans les manœuvres, tandis que le lieutenant, armé d'une lunette de nuit, et cherchant vainement à percer ces ténèbres éclairées, blasphémait à faire sombrer toute une escadre. Un *naviro* arrivant sur nous à contre-bord au milieu de l'obscurité pouvait nous prendre en travers et nous couler

bas; et tous les timoniers du monde n'eussent pas distingué un vaisseau de 74 à portée de pistolet.

Tout-à-coup ce rideau de vapeurs disparut devant une brise d'est comme un décor obéissant au sifflet du machiniste.

« Terre à tribord ! » cria la vigie.

Et vous eussiez dit d'un *brantle-bas* de combat. En un clin d'œil, officiers, passagers, matelots, toute cette population goudronnée, parut sur le pont. Bientôt on vit la fumée s'élever des villages de la côte, une horloge sonna lentement les heures, et le chant du coq arriva jusqu'à nous.

C'était le cap la Hogue..... la France!.....

Déjà ce demi-désordre qui signale toujours la fin des traversées régnait à bord du *Goliath*. On n'entendait que ces mots confus : « Oui, c'est à l'*Aigle-d'Or*; bonne table...

— Jean, largue l'écoute. — A Paris dans trois jours...

— Capitaine, vingt-deux surons cochenille et cent balles Géorgie *longue-soie*... Premier transbordement... — Ma

pauvre mère! — Aux gabiers le *grog* et les mam'selles.

— Laisse arriver, amures à bâbord. »

Le lendemain, nous étions au Havre.

On se sépara; on courut aux hôtels, aux magasins, aux tavernes, aux mères, aux amies. Moi je restai seul.

Seul!

Quinze années s'étaient écoulées depuis que, sans attendre l'ignominieux envoi d'une quenouille, j'avais quitté le manoir paternel pour le bivouac des *chasseurs-nobles* de l'armée de Condé. Blessé à Marlheim, près de ce prince, qui, comme tous ceux de sa race, n'ambitionnait que la mort d'un soldat, je dus abandonner la lutte avant la catastrophe pour demander aux solitudes du Nouveau-Monde un asile que l'ancien faisait déjà payer trop cher à mes frères d'armes.

Les bords de l'Ohio me reçurent, et le *chasseur-noble*, déposant l'épée du gentilhomme pour la hache du colon, arrosa de ses sueurs le sol vierge qui lui donnait du pain. Heureux s'il n'eût point eu de souvenirs!

Cependant des jours moins sombres avaient lui sur mon pays. Il m'était permis de le revoir, et pourtant j'hésitais

encore. Je ne devais plus retrouver les êtres chéris dont l'image me poursuivait dans mes songes et dans mes travaux. La mort, une mort terrible, avait tout moissonné.

« Eh bien ! me dis-je, au moins reverrai-je mon pays et surtout la maison de mon père ! Son aspect me retracera les temps heureux de mon enfance et toutes les personnes dont la mémoire se lie à ce souvenir. Je serai là moins malheureux qu'ailleurs.

Je partis.

Deux jours après l'arrivée du *Goliath* au Hâvre, je revis cette maison....., qui n'était plus un château.

Comment eût-elle échappé à cette tempête qui avait emporté la couronne et la tête d'un roi ? Quand le chêne est déraciné par la foudre, le nid que l'oiseau suspendait à ses rameaux roule avec lui dans la poussière.

Je la revis..... mais inhabitée, en ruines..... des persiennes brisées..... le vent soufflant par des vitres cassées. Sur une frise lézardée, quelques lettres rouges, surmontées de faisceaux républicains, laissaient deviner encore la terrible inscription :

PROPRIÉTÉ NATIONALE.

*Liberté, égalité, fraternité,
ou la mort.*

Une aile entière, formant pavillon, avait été abattue. Dans un voyage en province, le maréchal de Villars avait occupé cette partie des bâtimens, et c'était un souvenir soigneusement transmis dans la famille. Les diverses pièces avaient même conservé les dénominations commémoratives du séjour du vainqueur de Denain. C'était toujours le *pavillon du maréchal*, la *chambre du maréchal*, le *cabinet du maréchal*. On avait, autant que possible, maintenu jusqu'à l'ameublement. Un vieux domestique, Georges, qui s'était commis à ce soin, époussetait avec vénération les fauteuils gigantesques, fourbissait avec amour les candélabres oxidés ; puis, étalant avec complaisance une tapisserie de Flandre en lambeaux, qui devait avoir représenté une chasse aux faucons, il disait emphatiquement à tout le

monde : *Cette tapisserie a plus de cent ans !* ce qui n'étonnait personne.

Ce pavillon avait été démoli tout d'abord par le premier acquéreur national, chaudronnier-président du comité révolutionnaire, qui n'y voyait qu'une abondante mine de fer, de cuivre et de plomb. Aussi âpre à détruire que le vieux Georges était opiniâtre à conserver, on l'avait vu dirigeant les travaux, lever les parquets, sonder les boiseries, fouiller les caveaux, et courir les combles ébranlés. Son front civique, chargé d'une auréole de bonnet rouge, s'épanouissait au milieu des décombres ; mais ce triomphe dura peu. Une gouttière fut la roche tarpéienne de ce tribun de district. Il en tomba pour ne plus se relever, et l'œuvre de destruction s'arrêta. Le reste des bâtimens, acquis par un munitionnaire de l'armée de Sambre-et-Meuse, mourut peu de temps après, était resté indivis par suite des litiges d'une succession trop opulente pour que des collatéraux s'occupassent beaucoup de ce qu'ils appelaient une vieille mesure. Ils n'avaient pas même daigné songer aux meubles gothiques et fanés qu'elle renfermait encore.

Un voisin, dont j'eus quelque peine à me faire reconnaître, me procura la clef de notre ancienne habitation, et nous y pénétrâmes ensemble ; mais je me hâtai de me débarrasser de ce *cicerone* insensible et vulgaire ; en parcourant des appartemens où le jour pénétrait à peine.

C'est avec ce vif sentiment de douleur qu'inspirent des lieux où l'on s'est vu avec des êtres chéris qui ne sont plus que j'entrai dans la pièce où se réunissait la famille. Tout était silencieux, morne, désert. Les débris de l'ameublement, la couleur des tapis, les papiers de tenture, quelques billets de part ou de bal, deux Van der Meulen, je passai tout en revue. Je retrouvai la partie du mur où, dans les soirées d'hiver, j'esquissais avec mes camarades le profil de nos ombres. Un nom écrit sur le plomb d'une fenêtre s'y distinguait encore. Je retrouvais tout, excepté ces visages qui me souriaient dans mon enfance.

J'entrai dans la pièce qui servait de salle d'étude, et je m'assis sur un tabouret couvert de poussière et tout vermoulu. Les rideaux tombaient de vétusté ; les glaces étaient

ternies , la tapisserie fanée. C'était là que mon père avait coutume de méditer ; son pupitre , ses papiers , son bonnet de velours, je voyais encore tout cela des *yeux de mon esprit*.

Il fallut pourtant s'arracher à ce souvenir. Je gagnai le jardin.

Des deux lions de faïence bleue qui semblaient veiller naguère aux côtés de la grille , un seul était encore à son poste ; et pourtant la négligence et l'abandon avaient plus fait en ces lieux que la destruction active. Ainsi les charmes étaient devenues des buissons de ronces , le bosquet un taillis impénétrable , et la pièce d'eau un marais bourbeux ; les murs lézardés s'éroulaient avec leurs treillages , et des plaques de mousse rongeaient les vases et les statues. Le gazon , rempli d'herbes sauvages , n'était point fauché. On était en automne , et le bruit des feuilles qui s'agitaient au-dessus de ma tête , ou que je foulais à mes pieds dans les allées désertes, me causait un saisissement inexprimable. Un platane ombrageait encore de ses feuilles jaunies les débris d'un banc rustique où nous déjeûnions souvent, dans les belles matinées de l'été. Je m'arrêtai sur un tertre d'où je contemplais quelquefois l'Océan entre deux collines. Quand j'y apercevais une voile blanche, j'imaginai qu'un jour je pourrais, comme Magellan ou Vasco de Gama, visiter des régions inconnues. Heureux âge ! A ces prestiges se mêlaient au moins de douces réalités. Je n'étais pas seul dans ce jardin !

Je quittai enfin ce jardin , cette enceinte ; et lorsqu'en franchissant la porte je l'entendis rouler sur ses vieux gonds rouillés , il me sembla qu'on me séparait de ce que j'avais de plus cher au monde. Je m'éloignai lentement. Arrivé à la croix de pierre du carrefour , je me retournai pour jeter un long regard sur le vieux toit. C'était le dernier adieu.

Trois mois après , le propriétaire fit abattre la maison et labourer le jardin. Maintenant il n'en reste plus de vestiges. Un de mes amis, qui y passa depuis , m'a dit avoir vu paître un troupeau de moutons à cette place où tant d'illusions de bonheur avaient flotté dans mon imagination pendant les rêves de ma jeunesse.

ÉMILE MORICE.

Souvenirs de l'Inde.

§ III (1).

LA FAMINE. — LES SAUTERELLES.

Il y avait peu de temps que j'étais arrivé dans l'Inde, lorsqu'une grande famine commença à se faire sentir sur une partie de l'Indoustan nord-occidental. On ne peut généralement savoir que la plupart des récoltes de riz, sinon toutes, dépendent dans ces contrées de la quantité d'eau qui tombe pendant la saison des pluies; de telle sorte que si l'eau est peu abondante, malheur qui se reproduit quelquefois à des époques irrégulières, la conséquence inévitable n'est pas seulement la disette, mais une complète famine; les habitans de quelques régions, où de larges fleuves, tels que l'Indus et le Cavery, servent par de nombreuses saignées à une irrigation artificielle, parviennent à prévenir ce fléau épouvantable. Mais, dans ces pays même, les eaux les plus profondes ne sauraient entretenir l'humidité que le long de leurs rives, ce qui ne forme qu'une bande de verdure bien étroite, quand on la compare aux milliers de lieues de territoire peuplé qui restent arides et desséchées

(1) Voir la *Revue de Paris* au précédent volume.

lorsque le ciel a refusé de les arroser dans la saison pluvieuse.

J'ai déjà dit que Bombay étant presque le seul canton de l'Inde où la sécurité soit générale et entière, avait au bout de quelques années attiré dans son territoire une population à la fois riche et considérable. La conséquence naturelle de cette prospérité croissante fut qu'en 1812 la présidence comptait plus de cent soixante mille habitans résidans, et qu'à certaines époques de fêtes publiques ou de rendez-vous de commerce, ce nombre s'élevait accidentellement à plus de deux cent mille; mais ce qui paraîtra curieux peut-être, c'est que, quoique tous les produits de l'île ne suffiraient pas à nourrir sa population habituelle pendant plus d'une semaine, il n'est aucun lieu sur la terre où les moyens de subsistance soient à meilleur compte, plus variés et plus abondans.

Ce fait-là n'a pas besoin d'explications; mais ce qui se passa lors de la terrible famine de Guzerat et des autres régions voisines, en 1812 et 1813, exige que j'entre dans quelques détails préalables. Le produit de l'île étant au-dessous de ses besoins, Bombay doit nécessairement importer tous ses grains, et comme de raison les marchands de grains de Bombay forment une classe influente; ils tirent ordinairement leur riz de la côte de Malabar, et leur froment, leur maïs et leurs autres grains des terres élevées du pays des Mahrates. L'intérêt de ces marchands est d'avoir toujours sous la main une provision suffisante pour nourrir la population pendant plus d'une année, et en 1812 leurs greniers contenaient assez de riz pour quinze mois, quand même aucun arrivage de grains n'aurait eu lieu durant cet intervalle. Or cet état de choses souleva plusieurs questions intéressantes d'économie politique.

C'est du mois de mai au mois de septembre que les moussons sud-ouest renouvellent chaque année la saison pluvieuse dans cette partie de l'Inde; mais nous étions déjà dans la seconde quinzaine d'août, aucune pluie n'était tombée, et celles qui surviendraient à cette époque tardive ne pouvaient plus sauver la récolte du riz; de sorte qu'entendant en outre parler d'une invasion de sauterelles dans le nord de l'Inde,

les observateurs commencèrent à prédire une famine à Cutch et à Guzerat. Il n'est peut-être pas, en ces circonstances, de baromètre plus certain dans ses indications que celui de la faim, et l'on sut bientôt que tous les bacs de communication entre le continent et l'île de Bombay se remplissaient de malheureux affamés accourant de tous les points dans cette petite île, qui, je l'ai déjà dit, pourrait à peine récolter en une année, sur son territoire, une cinquantième partie des alimens nécessaires à la nourriture de ses habitans (1).

La présidence de Bombay s'étend sur un espace d'environ dix-huit mille carrés, formant une longueur de sept ou huit milles sur une largeur de deux ou trois; de sorte qu'en prenant pour terme moyen de population habituelle, on peut y compter environ neuf mille résidens pour chaque mille carré; tandis qu'en temps de peste et de famine dans les contrées adjacentes, il faut compter jusqu'à treize mille habitans pour la même étendue de territoire. Il ya tout au plus vingt mille maisons à Bombay, et l'on a vu fréquemment cinquante, soixante et même cent individus couchés sous un seul toit; je me souviens qu'on me montra un bâtiment dans l'enceinte étroit duquel on en avait entassé plus de trois cents!

En cas de famine imminente, il est une autre pierre de touche, outre la faim, pour apprécier le véritable état de ces questions économique-politiques: je veux parler de la bourse de ceux qui ont à nourrir des familles de femmes et enfans; c'est alors que le marchand de grains sait avec une exactitude merveilleuse jusqu'où s'élèveront les demandes qui lui seront faites. Or, en 1812, on remarqua que chaque

(1) On pourrait dresser la statistique suivante de la population qui résidait alors à Bombay :

Indous, 103,786 habitans. Musulmans, 27,811. Parsis (adoreurs du feu), 13,156. Juifs, 781. Chrétiens indigènes, 14,454. Total des résidens indigènes, 159,998. Résidens européens et troupes européennes, 1,700. Troupes indiennes commandées par des Anglais, 3,000. Population flottante du commerce, 52,012. Étrangers amenés à Bombay par la famine, 20,000. Total, 236,700 habitans.

heure qui se passait sans pluie faisait augmenter la valeur des céréales. Mais, quoique par ce moyen le prix fût bientôt très-élevé, il restait toujours au-dessous de celui qu'on en donnait avec empressement dans le nord, à Guzerat et partout ailleurs, où la famine paraissait certaine. Les marchands de Bombay s'empressèrent donc d'exporter leur riz. Or cette exportation contribuait à augmenter encore les prix de Bombay, tandis que chaque jour y affluaient de nouvelles bandes d'indigènes affamés qui ajoutaient sans cesse au nombre des bouches à nourrir.

La situation devenait critique et de plus en plus intéressante : « Que faire? disaient quelques-uns des membres du gouvernement justement alarmés; fermerons-nous tout-à-fait notre port afin d'empêcher l'exportation, et, puisque nous avons sous la main une année de provisions, assurons-nous à tout événement notre existence pour ce laps de temps? Il est à peu près certain que, bien avant que l'année expire, de nouvelles provisions arriveront du Bengale et autres lieux où jamais la récolte ne manque. Sans doute, le prix des céréales augmentera beaucoup dans le bazar de Bombay; il en résultera une grande misère, surtout pour ces malheureux étrangers qui se précipitent sur nous comme les vagues de l'Océan. Mais le soin de notre conservation personnelle est la première loi de notre nature, et puisque nous avons de quoi manger, ne ferons-nous pas mieux de le garder que de risquer de ne plus rien avoir, en le laissant exporter avec la simple chance de recevoir plus que nous ne donnerons? Notre grain ne fera qu'une bouchée pour les contrées où règne la famine, et nous ne saurions nous en priver nous-mêmes sans courir le risque d'une mort certaine. »

D'autres membres du conseil soutenaient que fermer le port de Bombay afin de prohiber l'exportation, et ne l'ouvrir qu'à l'importation, ce serait justement le moyen d'attirer le fléau tant redouté : — « Si vous fermez le port, disaient-ils, l'expérience vous démontre que les grains s'élèveront bientôt au prix de famine, et comme ce sera les mettre hors la portée des multitudes affamées qui accourent ici dans l'espoir, assez fondé, d'y trouver richesse

et abondance, nous verrons ces hôtes nouveaux mourir par milliers parmi nous. Nous aurons beau être avares de nos provisions, il nous sera impossible de nourrir pendant plusieurs mois toute la population; car comment distinguer entre nos propres concitoyens et les étrangers que la famine envoie au partage de nos ressources! Il serait également inutile de faire proclamer publiquement que la famine règne aussi parmi nous; les habitans des contrées adjacentes sont trop pénétrés de l'idée de nos ressources inépuisables pour croire une pareille assertion, et, en dépit de tout ce que nous pourrions dire ou faire, ils sauront bien trouver un chemin pour faire irruption sur nous comme des bandes d'oiseaux sauvages. L'unique moyen d'écarter une grande partie du mal, et, dans le sens le plus vrai du mot, d'étendre notre influence et notre popularité, en faisant réellement du bien à tous les habitans de l'Inde sans distinction, c'est de déclarer courageusement que le port de Bombay restera ouvert en tout état de choses. Publions qu'advienne ce que pourra, les marchands de grains seront libres, comme toujours, d'exporter leurs denrées partout où bon leur semblera. En même temps, ne négligeons rien pour faire connaître nos besoins dans les pays où la moisson a été heureuse : précaution à peu près inutile du reste, car l'éventualité d'une famine imminente a été déjà communiquée aux extrémités les plus reculées de la péninsule, et en cet instant même des centaines de navires reçoivent probablement des chargemens de grain pour cette côte. Or, comme Bombay se trouve être situé près de la limite méridionale des contrées menacées du fléau, chacun de ces navires passera par notre port en se rendant aux golfes de Camboye et de Cutch, chacun d'eux aura intérêt d'y relâcher, à moins d'en être détourné par une législation imprudente. Notre port est d'un accès si facile, il est si commode, ses droits d'ancrage sont si peu de chose, et surtout il est si directement sur la route des navires faisant voile pour les pays où la famine exerce ses ravages, qu'attendu d'ailleurs qu'ils auront encore deux cent milles pour y arriver, les marchands voudront naturellement terminer leur voyage à Bombay, s'ils peuvent le faire avec un bon bénéfice, plutôt que d'aller

chercher un autre marché si loin au nord. Ayons donc le courage de proclamer dans toute l'Inde qu'aucune restriction ne s'opposera à la libre exportation de nos grains. »

Heureusement le gouverneur et le consul furent finalement d'accord pour prendre ce dernier parti ; mais les débats , terminés là , continuèrent hors la chambre du conseil. La mesure suscita divers contradicteurs parmi les indigènes , qui portèrent leurs vives objections au principal secrétaire , M. Francis Warden. Ils avaient consulté d'abord certains marchands , qui les excitèrent sous main , sachant bien qu'ils étaient seuls intéressés , comme spéculateurs , à la prohibition. M. Warden réfuta leurs sophismes ; et , fort surtout de la confiance que tous avaient en lui , il résista même à une première augmentation de prix , qui semblait justifier les alarmes des pétitionnaires ; mais , au bout d'une semaine , des arrivages nombreux achevèrent de lui donner gain de cause , en rassurant Bombay contre toute éventualité de famine. Les doutes une fois dissipés , les prix baissèrent. La présidence devint à la lettre l'entrepôt et le grenier de toute cette région de l'Inde.

Nous restâmes en quelque sorte les témoins des effets de la famine qui désolait toutes les contrées avoisinantes. Pendant que nous vivions dans cette île au milieu de la paix et de l'abondance , les pays au nord étaient en proie à une disette et à des désordres suivis de catastrophes sanglantes. Chaque jour accouraient à nous de nouvelles émigrations de malheureux échappés avec peine à toutes les horreurs qui désolaient leurs foyers. Toute la côte orientale de Bombay se couvrait de cadavres ou de mourans. Ce qui me frappa le plus , et je puis ajouter ce qui me causa l'impression la plus pénible dans cette espèce de *reflet* de la famine , fut la merveilleuse patience , ou ce qu'en Europe nous eussions appelé la résignation chrétienne , des victimes. Je voyais tous les jours ces pauvres Indiens , je les voyais livrés à toutes sortes de détresse ; mais je n'entendis jamais une plainte sortir de leur bouche , je ne leur surpris jamais un geste d'impatience. Ce qui était plus extraordinaire encore , d'immenses groupes d'individus mourant de faim venaient s'asseoir autour du feu sur lequel avait cuit le riz

qui leur était destiné. Là ils attendaient avec calme que les diverses rations leur fussent mesurées et distribuées, opération qui durait souvent plus d'une heure, pendant laquelle leur nourriture était à deux ou trois pas de distance et à la portée de leurs mains. Enfin, dans tout le cours de cette famine, on laissa exposer dans les places et autres lieux ouverts de la ville d'immenses tas de riz, nuit et jour, sans gardes, sans surveillans, et pas un seul sac ne fut volé ni ouvert.

J'aurais dû dire que des souscriptions considérables eurent lieu pour le soulagement de la multitude affamée. Les riches indigènes, les Banyans et les Parsis en particulier, se cotisèrent entre eux, et achetèrent plusieurs milliers de sacs de riz pour les étrangers, plus d'une semaine avant que les résidens anglais les imitassent. L'expérience du passé, de quelque catastrophe semblable à celle qui nous menaçait, explique sans doute comment il se fit que la charité des païens prit ici les devans sur la charité chrétienne. Bientôt les indigènes et les Européens se concertèrent dans cette bonne œuvre. D'énormes marmites furent dressées sous un pittoresque bosquet de cocotiers, à un demi-mille du fort; et comme, en général, un Indou, serait-ce pour sauver sa vie, ne mangerait pas un morceau d'aliment s'il avait été préparé par un individu d'une autre caste que la sienne, on eut soin de se procurer des cuisiniers dont le front était marqué du signe caractéristique, rouge ou jaune. J'ai vu plus d'un malheureux expirant d'inanition refuser la nourriture qui leur était offerte, parce qu'il y avait doute sur les mains par où elle avait passé.

Il y eut quelques exceptions à cette règle, comme je le dirai en décrivant les horreurs des pays où la peste s'unit à la famine pour balayer des tribus entières. Là les lois, les coutumes, les vieux préjugés, les vieilles mœurs furent foulés aux pieds. La faim et le désespoir entraînent des masses à commettre des forfaits dont l'idée seule eût révolté chacun en particulier, dans des temps ordinaires; mais à Bombay tout se passa avec une régularité édifiante.

L'évènement que je vais raconter fit seul du bruit à cette époque. Onze Indous, appartenant à une des castes les plus

scrupuleuses, traversaient Guzerat, se rendant de Cutch à Bombay. Parvenus au village de Bhownagur, la plupart d'entre eux étaient épuisés par la faim, la maladie et la fatigue, lorsqu'ils rencontrèrent une vache. Poussés par l'irrésistible instinct du besoin, ils égorgèrent l'animal, et en dévorèrent avidement la chair crue. Cette action paraîtra toute naturelle à mes lecteurs d'Europe; mais il faut qu'ils sachent que dans tout l'Indoustan la vache étant un animal réputé sacré, tuer et manger une vache est une abomination inouïe; la mort seule des onze sacrilèges pouvait expier leur profanation. Le thakore, ou chef du village, donna l'ordre qu'ils fussent tous les onze exécutés sur la place où le crime avait été commis.

Cet acte de juridiction indienne aurait passé sans exciter la moindre réclamation si une question curieuse d'autorité locale ne se fût élevée entre le thakore orthodoxe et les magistrats anglais. Comme chef d'une province adjacente, le thakore était ce qu'on appelle (malgré la légère contradiction des termes) un tributaire indépendant; mais étant aussi propriétaire sur les domaines des Anglais, on prétendit qu'il pouvait être traduit devant les tribunaux britanniques. Il fut heureux pour ce fonctionnaire que les limites de son allégeance ne fussent pas encore distinctement marquées. Il en fut quitte pour une remontrance, quant au passé; mais il lui fût signifié qu'à l'avenir, se trouvant prévenu, son indépendance ne l'empêcherait pas d'être justiciable des cours de justice du gouvernement britannique.

Cependant la famine avançait toujours sur Bombay avec les autres fléaux qui marchent à sa suite. Le gouverneur de la présidence dut recourir à de nouvelles précautions. Comme la peste ne pouvait manquer d'arriver, selon son usage invariable, on construisit de vastes hangars de cent toises de long, sur la pelouse située au pied du glacis. On appela de toutes les stations frontières les chirurgiens des divers établissemens militaires ou civils, pour leur confier la direction de ces infirmeries improvisées. Elles furent bientôt remplies, car on se fit une règle de ne rejeter aucun individu qui demandait les secours de la médecine. J'ac-

compagnai volontiers nos docteurs dans les visites de leur service, et je fus souvent témoin de scènes déchirantes. Je n'oublierai jamais une jolie petite malade de cinq à six ans, à qui nous demandâmes où était son père. — Elle nous montra du doigt une natte où il était mort; et quand nous lui demandâmes où était sa mère, elle fit le même signe vers une femme... Morte aussi! Elle était venue, à ce qu'elle croyait, de l'Inde septentrionale; mais sans savoir exactement de quel pays; elle ignorait le nom de sa famille, et, selon toute apparence, n'avait pas d'autres parens que ce père et cette mère, qui venaient d'expirer depuis une heure. Je ne sais quel intérêt pénible m'attirait à chaque nouvelle scène de ce drame affreux. J'allais de bonne heure, chaque jour, en chercher le spectacle sur les places, le long des routes, et surtout près des lieux de débarquement, qui se couvraient continuellement de cadavres d'individus de tout sexe et de tout âge, morts pendant la nuit. Quelques-uns respiraient encore, et je rencontrai plus d'un enfant qui, semblables à la petite fille de l'hôpital, ayant survécu seuls à toute leur parenté, allaient d'un corps à l'autre sans se douter encore de toute l'horreur de leur situation. Il paraissait étrange d'abord que les plus jeunes et les plus faibles de la famille fussent les derniers à périr; mais probablement la raison en était que les pères et mères s'étaient privés eux-mêmes pour apaiser de préférence la faim de leurs enfans. C'est ce qui arriverait, je crois, dans tous les pays du monde; mais plus naturellement encore devait-il en être ainsi chez un peuple dont toute la vie est une suite d'actes d'abnégation personnelle. Il était consolant de voir que ces orphelins n'étaient jamais abandonnés, mais qu'il y avait toujours un père ou une mère pour eux dans la caste à laquelle ils appartenaient.

De même, tous les corps de ceux qui succombaient dans la nuit, soit de faim, soit de maladie, soit de fatigue, trouvaient toujours quelqu'un pour les ensevelir, quoique le plus souvent ils n'eussent d'autre recommandation que le signe distinctif, dont j'ai parlé, peint sur le front.

Tous ces cadavres, ainsi que ceux des malheureux morts à l'hôpital ou chez leurs hôtes de Bombay, étaient transportés

immédiatement au-delà de la plage de Back-Bay pour y être brûlés, suivant l'usage immémorial du pays. Je ne suis pas très-sûr, mais je crois que toutes les castes de l'Inde brûlent leurs morts, et il faut convenir que cette cérémonie funèbre a quelque chose de solennel et d'antique, qui parle même aux imaginations de nous autres Européens.

Peu de gens savent probablement jusqu'à quel point un cadavre peut être facilement et promptement consumé; peu de gens encore savent que toute cette dépouille mortelle laisse à peine quelques onces de cendres blanches :

Expende Annibalem: quot libras in duce summo

Tout le reste est sublimé ou se volatilise dans l'atmosphère, sous forme de vapeur, afin d'être un jour rendu aussi à sa terre originaire, et y jouer un nouveau rôle dans la vie végétale et animale.

J'allais généralement seul assister à ces nombreuses funérailles; car peu d'Anglais pouvaient comprendre quel plaisir je trouvais à voir brûler tous ces corps d'Indiens. Un de mes amis, entre autres, que sa curiosité sur tout autre objet relatif aux mœurs de l'Inde aurait dû, selon moi, rendre mon compagnon inséparable dans ces promenades, me quittait toujours au moment où nous approchions de la courbure que décrit la côte. Là s'élevait la flamme des bûchers. Il habitait une délicieuse maison dans le bois planté sur le revers de la colline de Malabar, au-delà de la baie; mais quoique ce fût son chemin de me suivre, j'avais beau faire, il tournait bride à l'entrecroisement des routes, et faisait un détour d'un mille pour éviter le spectacle qui avait pour mes yeux un si singulier attrait de fascination.

La baie Back est formée par deux caps qui se projettent dans la mer; l'un, appelé la pointe de Malabar, est élevé et boisé; l'autre, appelé Coloba, est bas et découpé en petites îles bien connues des marins, d'abord par les arbres en petit nombre, mais d'une taille remarquable, qui les distinguent de la terre ferme, et puis par un phare magnifique, placé à leur extrémité méridionale. Le rivage, qui entre ces deux caps dessine une ellipse semi-circulaire, est

bordé par une plate-bande de sable, immédiatement au-devant d'une épaisse ceinture de cocotiers. Ces arbres sont si rapprochés les uns des autres qu'ils abritent de nombreuses cabanes d'Indous, qu'on aperçoit à peine à travers le riche feuillage d'un taillis de plantains, de figuiers et de citronniers. Ces cocotiers, quelque hauts qu'ils soient, ne peuvent rivaliser avec le grand palmier, le plus gracieux et peut-être le plus caractéristique des arbres de l'Orient. On aurait tort de s'imaginer que son tronc n'est qu'une longue perche droite, ou de supposer qu'un bois de ces arbres ressemble à une plantation de sapins ou aux monotones pins sauvages d'Amérique. Je ne me rappelle pas, dans le fait, en avoir vu un seul qui fût tout-à-fait droit ou d'une taille uniforme depuis le sol jusqu'au magnifique panache dont il se couronne. Pour se familiariser, en Europe, avec l'aspect des cocotiers, il faut avoir vu les dessins de Daniel ou de Baillie-Fraser, artistes admirables, qui ont également bien rendu la physionomie du paysage indien.

Le tronc du cocotier s'élève de terre avec une épaisseur calculée de manière à avoir un grand degré de force juste au point où la longueur du levier supérieur devrait naturellement le faire rompre; mais ce renflement décroît en une tige plus mince, qui commence par s'incliner légèrement d'un côté, pour se relever ensuite de l'autre avec grâce. Vers le sommet, avant d'atteindre le gros bouquet de fruits déposé sous les feuilles, la tige devient un moment plus large, et va se perdre enfin dans la verdure du panache. Je ne sais s'il faut regarder la terminaison du cocotier comme composée de branches ou de feuilles, quoique ordinairement on parle de ses longs rameaux qui s'étendent de tous côtés, comme des feuilles, à une longueur variable de dix ou vingt pieds. Ces rameaux ressemblent par leur structure à une plume d'autruche. Mais je reviens à mon récit.

Quels beaux sujets pour un pinceau comme celui de Turner que les bûchers funèbres de Bombay. Je me suis maintes fois souvenu de son grand tableau de Rizpah veillant sur les morts, lorsque je passais des heures entières à voir sortir du bois de cocotiers de Bombay des groupes d'Indous qui portaient les restes d'un ami ou d'un inconnu de leur caste,

trouvé sans vie sur le chemin, ou qui avait expiré à l'hospice. Pendant que les uns lavaient le corps dans la mer, les autres construisaient un bûcher oblong, d'un ou deux pieds de haut sur cinq ou six de large, et la malheureuse victime de la famine y étant déposée, on la recouvrait encore de quelques morceaux de bois. Le feu allumé, les Indous s'accroupissaient sur le sable, près du bûcher, du côté d'où venait le vent, et en observant le plus profond silence. Je n'ai jamais aperçu sur aucun de leurs visages le moindre signe de ce que nous appellerions émotion. Le trait le plus caractéristique de la physionomie des Indous est le calme dans toute espèce de souffrance. En suivant avec attention le progrès des flammes, je remarquais qu'au bout de quelque temps les parties osseuses du plus maigre de ces cadavres aidaient matériellement au feu qui les consumait. Chaque fois qu'un membre se détachait du corps, c'était avec la même indifférence ou du moins le même sang-froid que les assistans le remplaçaient sur les tisons. J'ai fréquemment traversé des centaines de ces bûchers funéraires, à chacun desquels étaient silencieusement occupés cinq à six hommes.

En temps ordinaire la mortalité de Bombay peut se calculer par le chiffre de dix-sept décès par jour, ou d'un décès par neuf mille six cent quatre-vingt-sept personnes, ce qui donne le total annuel de six mille deux cent cinq personnes, ou d'un mort sur vingt-six habitans. Pendant la famine les décès additionnels dépassèrent quinze par jour, le chiffre de la mortalité quotidienne variait de trente à quarante. Quelquefois ce nombre triplait ou quadruplait, quand des circonstances accidentelles augmentaient l'affluence des victimes de la disette.

Je visitais habituellement ce triste spectacle, le matin, quand l'humide brise de terre expirait dans le calme, et le soir quand la délicieuse brise de mer, qui fraîchissait au cœur du golfe, épanouissait les panaches des cocotiers. Le matin toute la baie, non seulement entre les deux promontoires, mais jusqu'à son plus lointain horizon, restait aussi polie qu'une feuille de cristal, sans que la plus petite vague allât se dérouler sur le sable. Les bûchers étant placés sur l'ex-

trême bord de la plage , on voyait s'élever à des intervalles à peu près égaux cent colonnes de vapeur , dont les chapiteaux dépassaient les plus hauts cocotiers. Ce qui ajoutait encore au caractère mystérieux et solennel de cette scène était l'immobilité complète des arbres et le silence qui régnait au loin. N'eût été un cadavre échappant parfois des mains qui le lavaient dans les flots , n'eût été un mot à voix basse qu'échangeaient entre eux ceux qui préparaient un nouveau bûcher , ou bien une bouffée de vent qui venait par hasard réveiller la flamme d'un bûcher à demi éteint , on aurait pu croire assister à une vision fantastique. J'allais et venais sur cette triste plage , passant presque inaperçu parmi les Indous , comme si j'eusse été invisible. De toutes parts je voyais , à travers les flammes et la fumée , des têtes , des bras , des corps à demi consumés , se confondant avec les tisons , et chaque bûcher entouré et entretenu par un groupe d'Indous silencieux , aux yeux caves et aux joues creusées par la faim.

Une circonstance frappante et toute matérielle me révélait encore près de là toute l'étendue des calamités qui désolaient cette région de l'Inde. En temps ordinaire , lorsqu'il y a tout au plus vingt décès par jour à Bombay , le bois porté journellement au bazar suffit pour toutes les funérailles ; mais quand la famine de 1812 se fut déclarée à Marwar , Cutch , Guzerat , et dans les autres provinces du nord , quand des multitudes d'Indous affamés fondirent sur la présidence , la plupart pour y mourir , le bois à brûler devint un article d'importation qui attira l'attention des spéculateurs. On apercevait donc constamment à quelques centaines de toises de la baie Back une longue ligne de navires côtiers à l'ancre , en vue de ces bûchers qui ne cessaient de brûler nuit et jour. Ces navires étaient chargés jusqu'à mi-mât de fagots et de bûches bien sèches , taillées à la longueur convenable.

Mais , encore une fois , nous n'avions à Bombay qu'un petit épisode du tragique spectacle dont l'Inde offrait en ce temps-là le hideux tableau. On n'interrompit ni ses affaires ni ses plaisirs dans notre heureuse présidence ; il n'en était pas de même à Guzerat , et avant d'aller plus avant , j'ai à

parler d'un autre fléau. On ne connaît guère en Europe les sauterelles que par ce qu'on en lit dans l'Écriture, et dans l'Inde même, les mœurs de ces insectes ne sont pas généralement connues. Je me souviens d'avoir rencontré un Anglais qui, pendant un séjour de quinze ans dans l'Orient, n'avait vu que trois fois des sauterelles, une fois volant, et deux fois préparées par un cuisinier dans un *curry*. Pour moi je n'en avais encore vu que dans un muséum; mais on m'avait décrit leur passage comme ressemblant à un ouragan de neige (de neige noire, bien entendu), envoyant au loin le frémissement de quelques millions de billions d'ailes, et traversant l'air comme un déluge pendant trois fois vingt-quatre heures.

Le capitaine Beaufort, qui a publié un livre si intéressant sur la Caramanie, me racontait qu'étant à Smyrne en 1811, il avait eu l'occasion de calculer l'espace occupé par une armée de sauterelles qui allait du sud au nord. Le consul eut besoin d'envoyer un messenger au bascha de Sardes dans l'Asie-Mineure, c'est-à-dire dans une direction à angle droit vers la marche des sauterelles. Le messenger parcourut quarante milles à cheval avant de se trouver en-deçà de la colonne mouvante de ces insectes voraces. On vérifia, au moyen d'un télescope de poche, que la hauteur de la colonne ne pouvait être moins de trois cents toises, et qu'elle ne franchissait que sept milles par heure. Ce passage dura trois jours et trois nuits sans intermission apparente. Comme les sauterelles se succédaient l'une à l'autre, avec un intervalle de trois pieds environ, et n'étaient qu'à un pied au-dessus l'une de l'autre, il fut calculé que cet essaim immense se composait au moins de 168,608,563,200,000.

On tendrait vainement son esprit pour concevoir un pareil nombre; c'est comme si on prétendait juger de la distance des étoiles fixes ou de la vélocité des rayons solaires. Quand on nous dit que la lumière parcourt en une seconde un milieu de 192,000 milles, nous restons étourdis: mais si on ajoute que dans le même espace de temps elle ferait huit fois le tour de la terre, nous commençons à pouvoir arrêter notre pensée sur quelque chose de compréhensible.

De même, pour assister l'imagination, le capitaine Beau-

fort détermina que si on avait pu entasser en un monceau toutes les sauterelles qu'il avait vues, ce monceau eût excédé en dimension plus de 1030 fois la plus haute pyramide d'Égypte, et que si on les avait étendues par terre en un ruban d'un mille et un huitième de largeur, ce ruban aurait suffi pour entourer le globe!

Ayant laissé un peu rouiller mes études de Barême, je me trouvai embarrassé pour traduire en paroles l'énorme chiffre de 168,608,563,200,000; mais afin d'éviter toute erreur, j'écrivis à un des plus fameux astronomes et mathématiciens de Londres pour le prier de vouloir bien éclairer mon ignorance. Voici sa réponse :

« Il y a une différente manière de supputer les millions en France et en Angleterre.

Les Anglais classent leurs nombres en groupes de six dans l'ordre ascendant de mille, millions, billions et trillions, etc. Ainsi vos quinze chiffres feraient :

billions,	millions,	mille.
168,	608,563,	200,000.

Les Français classent leurs nombres par groupes de trois, dans l'ordre ascendant de centaines, mille, millions, billions, etc.; de sorte que les mêmes quinze chiffres feraient :

trillions,	billions,	millions,	mille,	cent.
168,	608,	563,	200,	000.»

Puisque je me suis laissé aller à parler millions, je dirai que ce total prodigieux de quinze chiffres n'est que le quart du nombre de milles que parcourent les ondulations de la lumière dans une seconde, à savoir : 600,000,000,000,000 ! (HERSCHEL, *Traité de la Lumière.*)

Or, il n'est pas impossible que ces sauterelles ne fussent que la queue de la même colonne dont je vais décrire les ravages dans les contrées situées beaucoup plus loin à l'est que la Terre-Sainte :

Des myriades de ces insectes destructeurs parurent dans les provinces orientales du Bengale vers le commencement de 1810, d'où ils se dirigèrent vers le nord-ouest, à travers

ce qu'on appelle l'Indoustan proprement dit, comprenant les provinces supérieures de l'Inde, mais non la péninsule, ainsi désignée géographiquement. En 1811, ils attaquèrent d'abord la grande province de Marwal et de là longèrent les bords des déserts occidentaux de l'Inde. Les pluies annuelles manquèrent ou furent si rares que les sauterelles eurent bientôt dépouillé le pays de la dernière herbe de la végétation. Cela fait, elles se portèrent en masse au canton nord-ouest de Guzerat, nommé Putteen, et allèrent ensuite balayer la province de Kattiwar. S'étant avancées au sud jusqu'à la ville de Baroach, sur la rive droite du fleuve Nerbudda, qui se vide dans le golfe de Camboye, à un degré et demi au sud du tropique, et à trois degrés environ de latitude ou soixante lieues au nord de Bombay, elles furent arrêtées par le commencement du mousson de 1812. Ce fléau horrible disparut alors de ces malheureuses contrées, sans qu'on sût d'où il venait ni où il alla se perdre; peut-être n'était-ce, comme je le disais tout-à-l'heure, qu'un détachement de cette colonne que le capitaine Beaufort avait vue à Smyrne.

La destruction causée par les sauterelles à Guzerat fut presque universelle. Dans l'été de 1811, toute la partie occidentale de la province semblait couverte d'une riche culture; mais quand on voulait examiner les épis, on ne trouvait plus de grain, les sauterelles n'ayant laissé que la tige comme indigne d'elles. Vint ensuite la sécheresse de Marwar, qui, d'accord avec le fléau de ces abominables insectes, poussa comme un torrent vivant les malheureux habitans de ce pays sur le territoire de Guzerat; mais cette émigration tumultueuse rencontra bientôt la misère qu'elle croyait fuir, lorsqu'en 1812 l'absence des pluies dans le Guzerat eut achevé de détruire les récoltes dans les cantons épargnés par les sauterelles. La population venait de doubler au moment où les ressources étaient tout-à-coup réduites à la dixième partie de leur taux accoutumé.

Le capitaine Carnac a décrit avec beaucoup de détails cette calamité dans les Transactions de la société littéraire de Bombay. L'augmentation du prix des grains ajouta aux justes appréhensions des habitans. Chaque famille s'empessa

de cacher ses provisions, et des accapareurs accélérèrent la famine. L'obstination aveugle et inexplicable des fugitifs de Marwal émoussa en partie la sympathie qu'inspirait d'abord leur détresse. Soit que l'empressement avec lequel ils avaient été secourus en arrivant à Guzerat leur eût fait croire que la main de la charité ne leur refuserait jamais ses dons, soit indolence naturelle ou cette infatuation qui accompagne souvent l'extrême infortune, ils repoussèrent les moyens certains de subsistance qu'on leur offrait avec du travail, et cela tout en sachant bien qu'il y avait pour eux la certitude de la mort. Des bandes de ces exilés de Marwar, après avoir erré dans le Guzerat comme des troupeaux, venaient tomber aux faubourgs des grandes villes ou sur les routes, hommes, femmes et enfans, masse compacte de mourans et de morts; car les maladies les poursuivaient aussi bien que la faim, entre autres la petite-vérole confluente qu'ils apportaient aux pays où le désespoir leur faisait faire irruption.

Une scène toujours touchante dans cet horrible tableau était la vue des petits enfans qui s'efforçaient en vain de tirer leur subsistance des seins taris de leurs mères, implorant elles-mêmes sans succès une goutte d'eau pour apaiser leur soif. L'excès du malheur amena enfin une sorte d'indifférence. Tous les sentimens généreux que j'ai admirés à Bombay comme expression du caractère national s'éteignirent ici en peu de temps. Les distinctions de caste furent maintenues les dernières, mais elles disparurent aussi à la longue, et l'on vit des bramines vendre leurs femmes, leurs sœurs, leurs enfans et toute leur parenté, pour la bagatelle de deux ou trois roupies, à ceux qui voulaient s'en charger. Le capitaine Carnac dit avoir vu un enfant vivant encore arraché par une meute de chiens affamés aux bras de sa mère, qui, incapable de parler, n'avait plus que la force de suivre des yeux l'objet de sa tendresse. D'autres enfans poursuivirent les chiens; mais ces animaux, devenus extraordinairement féroces depuis qu'il avaient goûté la chair humaine, se retournèrent contre ces innocentes créatures, et leur montrèrent leur gueule déjà rouge du sang de leur proie.

J'ai dit quelle était, à Bombay, la résignation patiente des Indous autour des marmites où cuisait le riz destiné à leur être distribué; mais dans le nord, où la famine régna dans toute son horreur, et où c'était la majorité de la population qui souffrait de la faim, ce fut tout autre chose. Les uns succombèrent par la précipitation de leur voracité, les autres victimes des ruses qui leur faisaient obtenir double ration, et il y eut des enfans écrasés sous les pas des pères et des mères qui se jetaient sur les alimens avec une effrayante avidité.

Enfin on ne vit pas à Guzerat comme à Bombay ces funérailles que j'ai essayées de décrire. Ici le respect aux morts n'exista pas plus long-temps que la sympathie pour les mourans. Les corps des pauvres Marwaris qui expiraient pendant la famine restaient abandonnés aux lieux où ils succombaient; indifférence fatale à laquelle le capitaine Carnac attribue, non sans raison, la peste contagieuse de 1812 et la mortalité toujours croissante. A Baroda, siège du gouvernement, où il périssait jusqu'à cinq cents individus par jour, on maintint encore assez d'ordre pour assurer l'ensevelissement ou les obsèques par le feu. Mais à Ahméda-bad la mortalité fut si considérable que ces précautions étaient impossibles à réaliser. Il ne périt pas moins de cent mille personnes dans cette ville, c'est-à-dire à peu près la moitié de la population. Telle fut la consommation du bois pour brûler les morts, qu'après avoir démoli les maisons pour y subvenir, les corps à demi consumés qu'on trouva deux années et demie après sur les bords du Sabbur-Muttie prouvèrent jusqu'à quelles extrémités furent réduits les Indous pour rendre les derniers devoirs à leurs parens. On raconte encore qu'il fallut avoir recours aux femmes pour enlever les corps et les livrer aux flammes, incident inouï dans les annales de ce peuple, et qui démontrerait que les femmes en de telles circonstances conservent plus long-temps que les hommes leur force et leur courage. Il fut remarqué aussi que dans toute la contrée, à l'exception d'Ahméda-bad, la population mahométane ne souffrit pas aussi cruellement que celle des Indous, ce qu'on attribua à leur usage de nourriture animale, et toutefois, à Kaira, les Européens

périssent en plus grand nombre que les Mahométans ou les Indous.

« Je ne saurais, dit le capitaine Carnac, évaluer le nombre d'habitans de Marwar qui succombèrent dans cette famine. A Baroda, où rien ne fut épargné pour les sauver, j'ai rencontré quelquefois dans les faubourgs jusqu'à cinquante cadavres que les agens du gouvernement n'avaient pas eu le temps d'ensevelir ; mais tout ce que j'ai vu et entendu dire me porte à croire que sur cent de ces malheureux il en retourna tout au plus un dans son pays natal. »

LE CAPITAINE BASIL HALL.



De la Palingénésie humaine

ET DE

LA RÉSURRECTION.

Je suis obligé de déclarer en commençant que je ne m'occuperai pas dans ce chapitre excentrique, et placé hors de toutes les doctrines écrites, du système des *palingénésies sociales*.

Ces deux expressions s'excluent mutuellement, à mon sens, puisque la *génésie* est une œuvre de création qui suppose l'action d'un pouvoir supérieur, et que *la société* n'est qu'une œuvre d'instinct, dont l'accomplissement est attribué à l'organisme borné d'une espèce:

L'homme a fait sa société selon sa puissance, parce qu'il lui a été donné de la faire. Il ne lui a pas été donné à lui de se faire meilleur.

Je respecte profondément cependant toutes les théories que l'homme a imaginées pour le bonheur de l'homme. Une pensée d'amélioration dans le sort de l'humanité, quand elle est exprimée avec sincérité, est la plus haute manifestation possible de l'intelligence. Il n'y a rien de plus digne de vénération.

Le système de Saint-Simon se composait d'inductions rationnelles qui méritaient d'être discutées, et qui pouvaient soutenir un examen approfondi. Je suis porté à croire que

ses apôtres se sont maladroitement détournés de ses voies toutes matérielles et positives, en substituant au calcul des hypothèses et à la critique des faits l'autorité d'un enseignement mystique où l'on n'a oublié que l'élément essentiel de l'enseignement mystique, c'est-à-dire le spiritualisme. Je n'en ai pas moins d'estime pour les saint-simoniens de conviction. Tout homme qui est fermement convaincu de sa parole a droit à être écouté, même quand il se trompe.

Le système de M. Fourier est beaucoup plus spécieux, par la raison qu'il est plus simple, plus naïf, plus dégagé de cérémonies et de mystères, plus facile à soumettre à l'épreuve qui juge tous les systèmes en dernier ressort, celle de l'expérience. Je sais bien ce qui en adviendra, mais je ne suis pas étonné qu'on cherche à le savoir. Cette recherche du mieux possible est d'ailleurs une des nécessités de notre nature, une des déceptions qui sont attachées à la condition d'homme, et dont j'expliquerai la cause.

Le système de Ballanche est autre chose que ceux-là. Il a sur eux l'avantage de n'être qu'expectatif, ce qui le fait sortir de la catégorie des illusions de l'humanité.

C'est une inspiration orphéique dans un siècle où toutes les inspirations de ce genre finissent par tomber à la merci des bacchantes. C'est un calcul d'Archimède qui dépend d'un petit mouvement à imprimer au monde, et pour lequel l'artisan sublime n'a de levier que son génie, et de point d'appui que le néant. C'est l'œuvre d'un grand homme auquel la nature a imprimé par mégarde le sceau du sacerdoce sur les nations, quand le sacerdoce et les nations s'en allaient.

Et ceci n'est pas sans dessein. Les mondes qui sont morts sont encore des astres long-temps.

Ballanche est une des plus puissantes intelligences comme un des plus grands écrivains de tous les âges. Voilà tout.

Non, il n'y a point de *palingénésie* spécifique pour l'organisation actuelle de l'homme.

Si les espèces avaient ce privilège, le métal aurait végété, la plante aurait senti, l'animal aurait pensé, et je conclurais hardiment de ce perfectionnement progressif que nous sommes à notre tour sur le chemin de la compréhension. Rien de tout cela n'est arrivé depuis le jour immémorial où la

création commença, parce que tous les êtres sont enfermés dans de certaines possibilités de progrès.

Nous avons touché cent fois à cette barrière. Cent fois nous avons rétrogradé devant elle, parce qu'il ne nous appartient pas de la rompre. L'homme embrasse comme Anthée la terre dont il est sorti pour lutter avec plus de force contre le Dieu qui le presse, et il se relève pour mourir. Cette fable du Titan est l'histoire invariable du monde.

Non ! il n'y a point de *palingénésie* spécifique pour l'organisation actuelle de l'homme, parce que l'homme approche du temps où il aura fini son rôle sur la terre, comme le reste des animaux fantastiques du monde fossile, à moins qu'il ne redescende, brut et sauvage, à la tête des espèces inférieures, pour faire place à une espèce nouvelle.

Quand une idée est aussi complexe que celle de cette proposition, il faut bien la déplier avec soin pour la rendre intelligible aux esprits qui s'en soucient.

Les autres peuvent la laisser là. Ils n'auraient rien à y apprendre, et c'est un petit malheur, car une insouciance décidée est probablement le plus haut point auquel puisse atteindre la raison humaine, si l'hypothèse qui me reste à développer n'est qu'une erreur.

Mais avant de sonder les profondeurs d'une pensée hasardeuse, il faudrait dire sans doute comment on y a pénétré, et quel parti on espère en tirer dans l'intérêt de l'espèce actuelle.

Ce sont là deux choses que je ne sais pas, et que je me suis peu inquiété de savoir.

Voici ce qui m'est personnel dans ces questions.

J'ai vécu obscur, solitaire, inoccupé, indifférent aux mouvemens passionnés de la société, et même aux recherches curieuses de la science, depuis le jour inexorable où, en jetant un regard de désespoir sur la destination de l'homme, je me suis aperçu, qu'elle était ou imparfaite ou fautive, et qu'elle trompait toutes les conjectures que j'avais formées, plus jeune, sur la merveilleuse harmonie de la création.

Je me suis retiré alors du milieu de ces débats inutiles qui occupent douloureusement une fourmilière d'êtres inachevés ou déçus. Je m'y suis soustrait avec des pleurs

amers pour ceux qui souffrent, avec des pleurs plus amers encore pour ceux qui persécutent, et dont le malheur intime est incomparablement plus grand. J'ai fermé les yeux sur la société, et je me suis caché d'elle dans mon oubli.

J'ai cherché cependant des distractions dans l'étude. J'en ai cherché dans la méditation. J'en ai cherché surtout dans le sommeil, qui est le meilleur des états de l'homme, si ce n'est la mort.

Je me suis engagé, sur les pas de Cuvier, qui était une idée intelligente incarnée, dans les mystères du monde ancien, et j'ai regretté qu'il n'eût pas parcouru le cycle d'inductions où il était si heureusement entré, pour dévoiler les mystères du monde nouveau ou à venir, qui ne sont pas moins évidens, car tout ce qui est conséquent dans la création y est essentiel. La chaîne des êtres s'était brisée dans sa main à l'anneau intellectuel. Il ne fallait que la renouer.

J'ai senti alors que toutes les conséquences du monde créé s'étaient accomplies en leur temps, à l'exception de celles qui compléteraient l'existence de l'homme, et j'en ai conclu que si la destination de l'homme n'était pas finie, c'est que l'homme n'est pas une fin de la création. C'est qu'il n'en est qu'un épisode passager dont le dénouement se cache dans celui de l'action universelle.

J'ai compris que la vie de dérision et d'erreur que nous traînons sur la terre, et qui ne paraîtrait autrement que le jeu ironique d'un mauvais esprit, était au contraire tout ce qu'elle doit être dans le système toujours vivant et toujours progressif d'une création qui se continue.

J'ai reçu enfin la perception d'une création complète et sublime dont l'ensemble ne laisse rien à désirer aux doutes inquiets de notre croyance; si facile à décourager, et qui mériterait d'être l'œuvre de Dieu, si elle ne l'était pas.

Et je me suis prosterné sous le poids de cette conviction, parce qu'elle m'est parvenue éclairée de tant de certitudes et d'acquisitions compréhensives de la pensée, que je n'ai pas pu supposer qu'elle vint de moi.

De moi, grand Dieu! d'un être mobile, faible, irritable, inconsideré, qui s'égare tous les jours dans la conduite de sa

propre vie, et qui se débat dans le limon de l'homme, comme dans les langes de son berceau !

D'un cœur débile et malade qui avait embrassé tant d'affections, et qu'une réaction nécessaire sur lui-même n'a peut-être isolé de toute la nature que pour le perdre dans des chimères !

D'un de ces vieillards de l'âge mûr que leur prison organique importune depuis long-temps, et qui ont usé les ressorts de leur courage contre la vie, à force de les exercer !

En vérité, je ne suis ni sectaire, ni thaumaturge, ni prophète. Je ne suis pas philosophe. Je me ferais même scrupule d'être penseur, dans l'acception large qu'on donne à ce mot, parce que la pensée est presque toujours d'un mauvais usage. La vérité ne s'est communiquée à moi ni dans le buisson de Moïse, ni dans le bosquet de Numa. Elle ne m'a emporté dans les cieux, ni sur le char d'Élie ni sur la flèche d'Abaris. Elle ne m'est arrivée ni revêtue de l'éclatante révélation qui l'a communiquée aux évangélistes, ni rayonnante de l'inspiration des poètes.

Je l'ai sollicitée avec la candeur d'une ame simple, et je l'ai trouvée peut-être.

S'il en est ainsi, vous pourrez la reconnaître à un signe certain : vous comprendrez.

Tout ce qui n'est pas compréhensible à un esprit attentif, tout ce qui ne parvient pas à l'ame avec la netteté d'un souvenir et la vivacité d'un sentiment, n'est que vérité de dialecticien, vérité de sophiste, vérité scholastique et *livresque*, vérité de convention, c'est-à-dire aberration ou mensonge.

Du moment où l'on aura fait en soi le départ de ces deux vérités, et je n'en demande pas davantage à ceux qui daignent me lire, ils sauront autant que moi si je sais ; ils sauront mieux si je me trompe, et ils pourront me quitter — ou me suivre.

Ces commencemens seront plus rebutans que je ne l'aurais voulu, mais nous en sortirons en quelques pas.

L'inconvénient que je subis est inévitable, quand on ouvre un sentier qui n'a jamais été pratiqué, pour parvenir à une porte qui n'a jamais été ouverte. Je ne l'enfoncerai pas ; j'ai la clef.

Il serait inutile aujourd'hui de revenir longuement sur les hautes dérisions dont *la Genèse* a été l'objet dans le triste siècle des philosophes. Deux mots suffiront pour les réduire à leur juste valeur, c'est-à-dire à l'expression d'un pédantisme ignorant et d'une présomption étourdie.

Premièrement, les jours de *la Genèse* n'étaient pas des jours de vingt-quatre heures, comme ont voulu le prouver quelques niais de scholiastes. — La distribution quotidienne de nos heures est en raison de notre globe, qui n'était pas fait quand la lumière fut faite, par une intelligence qui n'avait pas précisément, comme l'Institut, son orient à Bercy et son occident à Vaugirard.

Les jours de la création ont donc été calculés sur la marche d'un autre soleil, qui n'est pas celui de l'homme, et dont aucun homme ne connaît le cours.

Secondement, l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle de la Bible ne sont pas des faits dogmatiques : ce sont des faits apparens. Ces notions ont été coordonnées avec une mesure sublime à l'intelligence humaine, et prises par conséquent dans la portée des facultés moyennes de l'humanité. Elles sont tout ce qu'elles doivent être, parce qu'elles sont faites pour l'homme, et pour l'homme primitif, dont un enseignement plus complet aurait forcé la nature, et c'est leur imperfection apparente qui fait leur spécialité. Il y a un catéchisme pour le sauvage iroquois ; il y en a un pour Péllisson et pour Turenne ; il y en aurait un pour Socrate, si Socrate venait à renaître. — La Bible est pour tous.

A force d'accommoder l'histoire de la création à l'homme, sans respect pour le vague évident que son divin auteur y avait laissé à dessein, Esdras et les autres rhapsodes de l'Écriture ont dénaturé *la Genèse*. Plus on remonte aux premiers textes et aux premiers interprètes, plus on s'assure que la semaine de la création n'est pas pleine, et qu'il y manque un de ces jours dont les minutes sont des siècles.

Ce n'est pas ici une proposition téméraire. Elle a frappé saint Jérôme et saint Augustin. Les plus vieux commentateurs, cités par Jean Mercerus (1), pensent que le jour

(1) *Commentarius in Genesin*, Genevæ, 1589, in-fol., p. 15.

vide a été rempli par la création des esprits supérieurs à l'homme, et que ce jour devait être le second, ce qui est contraire à la marche connue et progressive de l'action créatrice, qui procède toujours du plus simple au plus parfait, comme nous le verrons tout-à-l'heure.

De nouveaux critiques hébreux rectifièrent leur méprise d'une manière très-rationnelle, en transportant cette lacune au sixième jour (1), et, en attribuant à ce jour supplémentaire, comme leurs prédécesseurs, la production de l'être compréhensif; de sorte que l'espèce par excellence de la création apparaît dans leur hypothèse immédiatement après l'homme, comme dans l'ordre logique de la progression. Ceux-là touchèrent à la vérité sans le savoir et sans la connaître, puisqu'ils placèrent dans un temps préterit ce qui n'était qu'une des nécessités infaillibles de l'accomplissement des choses, ou bien ils ne révélèrent que ce qui leur était donné à révéler; mais le principe était acquis et il subsiste.

Le sage Ambroise Catharin, archevêque de Gonza, explique leur réticence, en disant que l'homme n'était ni capable ni digne de comprendre ce mystère (2); — Étonnant mystère en effet que la perception universelle d'une intelligence placée entre l'homme et Dieu, et que la religion pratique enseigne elle-même aux fidèles, quoique cette idée ne résulte explicitement d'aucun passage des livres sacrés, où l'ange ne signifie jamais qu'une créature *sui generis*, que Dieu emploie à ses messages.

Voilà donc un fait d'intuition qui n'est pas un fait de révélation, et qui est commun à tous les hommes, à tous les siècles et à toutes les croyances, l'existence nécessaire d'une espèce compréhensible.

Voilà un fait de critique sacrée qui est reconnu par les

(1) Don Calmet, *Genèse*, chap. 2. Paris, 1767, in-4°, tom. 1, p. 651.

(2) Nondum erat capax et dignus homo ad hoc mysterium capessendum.

Explanationes in primum caput Geneseos. Romæ, 1552, in-folio, p. 33.

chrétiens et par les juifs , par les savans et par les saints , la lacune matérielle d'un jour dans la semaine mystique de la création.

Ce que je sais de ces faits , et ce que je ferai voir , c'est que l'espèce compréhensive sera , et que la création doit s'achever en son temps.

Ce que je viens d'écrire ici , je l'adresse à mes frères les chrétiens , qu'un scrupule injuste aurait pu détourner de m'accompagner dans les découvertes que ces prémisses vont me fournir , et j'ai voulu le dire pour leur prouver que la vérité qui me reste à démontrer par elle-même , c'est-à-dire en la nommant , n'a rien d'opposé aux enseignemens de l'Écriture dont elle est plutôt le développement essentiel.

Maintenant je quitte les théologiens , j'interroge les savans , je m'instruis avec ceux qui doutent , je discute avec les athées , et quand nous aurons emprunté quelques rayons à l'immense faisceau de lumières qui éclaire le monde , pour porter une clarté rassurante sur la route inconnue où je m'engage , nous y marcherons sans obstacle , car ce qui me reste à déclarer ne demande de mon auditoire que de l'attention et de la bonne foi.

La géologie n'a pas daigné écrire sa genèse , et ce n'était pas la peine , car elle est écrite dans toute la nature. La géologie , qui est une admirable science , n'est d'ailleurs qu'une science expérimentale , une science exacte , une science de faits. Elle ne nous a appris que le passé.

Cette genèse géologique , déployons-la , lucide , palpable et parlante , sauf à remplir ses dernières pages. La voici :

Au commencement la matière fut , la matière épanchée en fluides aériens , la matière subtilisée en fluides sonores et lumineux , la matière dispersée en atomes ou en monades , la matière pénétrée dans toutes ses molécules de la faculté d'être et de la faculté de produire , la matière agitée du désir de progression , de l'amour fécondant , de l'*alma Venus* de Lucrèce , c'est-à-dire du principe de motion et d'accroissement , qui est le véhicule immortel de toutes les existences :

Et cela fut le premier jour , à prendre le jour sur ce ca-

dran dont nous ne pouvons ni marquer les divisions ni toiser le diamètre.

La matière subit les lois de son essence. Elle les sollicita, les anticipa quelquefois, conçut des antipathies, se soumit à des affinités, se condensa en sphères, en cubes, en prismes, en polyèdres de toutes les formes, devint monde ou devint gravier; c'est égal. Elle s'accrut, s'étendit, grandit enfin par juxtaposition; c'était un commencement de vie, et ce fut le second jour.

L'impatience vitale qui l'animait ne pouvait pas s'arrêter. Ses pores s'élargirent à une sève inattendue, à la circulation, au phénomène nouveau d'une intus-susception nourricière. Elle passa de son mode primitif d'accroissement à un mode de reproduction d'abord spontanée, et puis régulière, et puis constante. Ses affinités sourdes et mécaniques firent place à des sympathies presque intelligentes. Elle végéta. Elle eut la naissance, la vie, et la mort; la mort, condition nécessaire de l'état des êtres qui se perfectionnent, et que le minéral n'avait pas connue. Elle forma des débris féconds de ces générations entassées, accumulées par les siècles, un humus virginal, où toutes les plantes de la terre germèrent dans une incroyable succession d'espèces. — Et celui-là fut le troisième jour.

Le végétal ne faisait que vivre. Il eut besoin de sentir. A force d'aspirer à de nouvelles métamorphoses, la matière toujours agissante acquit des organes, la sensibilité, la perception des objets extérieurs et la locomotion. Les animaux existèrent, et le quatrième jour s'écoula comme les autres en tendances passionnées, en essais, en progrès, en développemens. Les espèces perfectionnées se firent sociales, ouvrières, industrielles, mues qu'elles étaient par l'appétence insatiable qui doit tourmenter toutes les créatures jusqu'au jour du repos.

Le cinquième jour fut celui de l'homme ou de l'être pensant, et ce cinquième jour est le dernier de la création philosophique. On ne peut plus arriver au-delà que par des inductions, et toute induction serait fautive si l'homme était réellement comme il le dit et n'oserait le croire, l'être culminant et complet d'une création rationnelle. Mais hélas!

s'il en était ainsi, l'homme ne tendrait plus à changer, et aucune espèce ne s'est élancée plus impatiemment vers les limites de sa sphère pour les franchir. Révolté contre la pauvreté de son organisation, contre la déception de ses espérances, contre la misère de sa destinée, il ne cherche qu'à faire illusion à lui-même et aux autres sur les facultés qui lui manquent; et la haine de cette création, dont il ne peut pénétrer le secret, l'a rendu cruel envers ses semblables et ingrat envers son auteur. Il s'indigne de l'ignorance humiliante où la nature a voulu le tenir, et il blasphème dans son orgueil irrité, parce que ses vaines sciences ne l'ont pas amené à comprendre qu'il n'était aussi que la création transitoire d'une des journées du monde.

Toutes les progressions qui ont été appelées par l'instinct créateur de la matière se sont accomplies à leur jour : l'accroissement, la vie, le sentiment, la pensée.

La progression inaccomplie que sollicitent les instincts de l'homme, c'est la compréhension de la vérité.

L'être compréhensif arrivera.

—

Je ne veux cependant pas qu'on me reproche ce que se reproche à lui-même un de mes écrivains bien-aimés, de devenir obscur en travaillant à être concis. Ces développemens de la matière créatrice qui viennent d'attirer nos regards, suivons-les un moment dans leurs progrès générateurs, et ne me demandez pas trop, car j'ai peu de temps, je tiens peu de place, et je sais peu.

Le minéral s'est divisé en espèces, en familles, en genres variés. Il est complet dans sa nature. Le jour de sa création vient à pencher vers son déclin, mais il faut qu'il s'en lève un autre. Alors l'être régnaant se modifie et se perfectionne; il acquiert deux sens à la fois dans l'aimant, le *tact* qui appelle de loin les corps sympathiques, et la *polarité* qui nous a ouvert plus tard la route des mers. Ce n'est pas tout : il s'élève en tiges semblables à des arbres, se déploie en filons semblables à des branches, s'amincit et se dentelle en ciselures élégantes, semblables à des feuilles, s'effile en fibres chevelues dans l'amiante, s'épanouit en corolles diaprées dans le cobalt, ou se floconne en efflorescences co-

tonneuses dans la magnésie; se roule en semences brillantes dans quelques métaux natifs, ou se contourne et se creuse en œuf autour de certains cristaux.

Et pendant ce temps-là survient le lichen aride, écaillé, friable au toucher, métallique au regard, qui se cramponne à sa surface, et qui reste long-temps indécis encore pour le naturaliste entre l'oxide et la plante.

Voilà l'être vivant engendré dans la famille des cryptogames; la mousse se hérissé d'urnes d'argile ou d'airain; la fougère replie ses folioles sur des rouleaux ocreux pareils à des pyrites, et le champignon obombre son pédoncule en s'arrondissant sur lui comme le casque d'une géode.

La matière ne se ralentit point dans l'investigation de ses conquêtes organiques. La plante cherche à sentir, elle frissonne au toucher dans les sensitives; elle palpite, s'arme et se défend dans les dionées; elle voit dans la clitie, qui cherche le soleil, qui le regarde et qui le suit; elle choisit, elle aime, elle attire dans le palmier; elle a la perception du jour, de la nuit et des moindres divisions du temps dans toutes les espèces.

Elle va parvenir à l'être sensitif dans les byssus, dans les conferves, dans les polypiers; elle s'animalise, elle se peuple. La science sera obligée de créer un nom pour cette classe intermédiaire des espèces naturelles, et comme les noms qu'elle inventera d'abord seront pittoresques et vrais, elle les appellera des zoophytes, des animaux-plantes.

Et le principe créateur se prolonge toujours en s'enrichissant de nouvelles facultés, mais par des degrés insensibles à une attention vulgaire, et en modifiant à peine le type de ses figures plastiques. Ainsi la radiation stellaire qui brille au front du firmament s'était réfléchi dans une foule de cristallisations et de métaux; elle a déjà passé dans la corolle des rosacées; elle se multiplie dans les madrépores en divisions élégantes, en empreintes pétaliques, en épanouissemens flosculeux. Vous la retrouverez plus tard dans l'animal vertébré et dans ses vertèbres elles-mêmes, qui ont semé de tant d'astroites les débris du monde fossile. C'est peu que le fungus sensitif développe au fond des eaux, sous une forêt de corail, son dôme poli doublé de lames fines et

fragiles, comme son analogue végétal, au milieu de la fraîche pelouse des bois; la scolopendre sensible et mouvante va saisir la muraille des rochers humides avec plus de doigts que la doradille, et la couleuvre se rouler autour des tiges légères en plus de nœuds que la liane. Cette feuille morte que le hasard semble avoir détachée de la cime du tilleul, avant les jours sévères de l'automne, et qui tombe sur la terre en tournoyant, prenez garde : c'est un papillon; ces jolis *argus* qui frappent l'air de leurs ailes, ne diriez-vous pas que ce fussent des pervenches qui volent? L'œuf même des oiseaux n'est qu'une graine que le soleil ne peut féconder, et qui n'éclot pas sans avoir été couvée par une mère.

Les animaux, pénétrés de l'impatience commune à tout ce qui est, ne s'en tiennent pas plus à la sensibilité nouvellement acquise que les plantes à la végétation, que les métaux à la croissance, croissance ou cresscence, si barbarement nommée *crudescence* par nos médecastres. Ils sont agités à leur tour du besoin de cogitation; mais plus heureux que l'homme, ils y pourvoient par des instincts réguliers et invariables dans les laborieuses républiques des castors, des abeilles, des termites et des fourmis. Ils s'élèvent jusqu'à des sentimens presque réfléchis dans l'éléphant et le cheval; jusqu'à des affections énergiques, obstinées, capables de souvenir dans ce phoque des mers polaires, auquel l'observateur regrette de ne pouvoir accorder une ame, et dont les anciens avaient fait la syrène ou la muse des écueils. Cependant le phoque ne pense point, et le chien, créé pour l'homme, est plus exceptionnel encore dans la chaîne des êtres. Dieu nous l'a donné tard, en forme de compensation pour servir de guide à l'aveugle, d'ami à la misère, de consolateur assidu et caressant à tous les maux de la vie. Si la bienveillance est la première des aptitudes résurrectionnelles, et qui pourrait en douter! je suis fermement convaincu que le chieu ressuscitera.

Le cinquième jour enfin, l'homme se lève tout-à-coup du milieu de quelque tribu étonnée d'orangs ou de pongos. Le voilà pourvu d'un sens de plus, le sens cogitatif et tout ce qui en dépend, le vague des idées, la confusion des paroles, la diffusibilité des langues, des doctrines et des opi-

uions ! Le voilà , ignorant du passé qu'il n'a pas pu connaître , ignorant de l'avenir qu'il ne connaîtra jamais , toujours mécontent du présent , regrettant un mieux qui n'a pas été ou désirant un mieux qui ne sera pas ; la plus malheureuse , je l'avoue , de toutes les créatures prédestinées à être , parce qu'elle est la seule qui prévoie sa fin , et qu'elle n'a point d'organes pour la comprendre ; mais malheureuse seulement d'une infortune relative , d'une infortune réparabile qui pèse sur elle comme un châtimeut pour réprimer son hâtiveté insensée à changer de nature . Je ne raconterai pas cette belle histoire allégorique , si diaphane dans ses emblèmes et si lumineuse dans ses enseignemens . On peut la demander à Moïse .

Il est sans doute assez singulier que j'aie été obligé de m'envelopper de tant de précautions logiques et de m'appuyer de tant de preuves pour parvenir lentement à l'exposition d'une idée simple qui est écrite à la première page du premier volume du premier des livres connus , et qu'on peut regarder par conséquent comme la première des notions de l'homme . — L'espèce qui apparaît au cinquième jour de la création a la pensée pour instrument et la compréhension pour objet ; mais l'imperfection de son organisme ne lui permet pas d'y parvenir . — Il y a plus de trois mille ans que cela est dit , et plus de trois mille ans qu'on l'oublie .

Sept ou huit génies immortels ont résumé toutes les sciences de l'espèce avec une supériorité accablante : Pythagore , Platon , Aristote , Descartes , Charles Bonnet , Cuvier , et je ne sais qui encore ; les premiers avec de beaux mensonges poétiques , les derniers avec des faits matériels . Qu'ont-ils appris à l'homme , sinon ce qu'il avait appris au pied de l'arbre d'Adam ? C'est qu'il a dévoré inutilement le fruit de la science , et qu'il doit mourir .

Le système des transmigrations pythagoriciennes était une hallucination compréhensive , et je ne suis pas surpris qu'il soit devenu la croyance d'une partie des nations . Pythagore était bien plus près de la vérité accessible s'il avait étendu sa théorie à toute la création matérielle au lieu de la restreindre à une créature finale . Il n'y a point

de créature finale tant que la création n'est pas finie, et cela est si naïf à dire que cela ne vaut pas la peine d'être dit.

Or la création n'est certainement pas finie tant qu'il reste à la créature une appétence déterminée de perfectionnement, et qu'elle conçoit un état meilleur pour lequel elle manque d'organes compréhensibles.

Je demande maintenant à l'homme s'il se croit la fin de la création?

—

Il faut que je m'arrête un moment pour laisser libre carrière à une objection qu'on m'adressera sans doute quand on m'aura suivi jusqu'ici; car j'ai supposé en commençant que j'avais affaire à un auditoire patient et résolu.

« Ce que vous venez de nous dire, me répondra-t-on, nous le savions à peu près, et vous n'avez fait que rétablir une espèce d'ordre dans quelques idées que nous avions conçues avant vous; mais c'est sur ces idées elles-mêmes que repose notre foi philosophique dans la perfectibilité. L'homme doit devenir de plus en plus compréhensif en sa propre espèce. Nous sommes déjà très-compréhensifs nous-mêmes; car nous ne croyons plus à rien, et cela prouve que nous savons beaucoup. La civilisation n'a-t-elle pas fait assez de progrès depuis que nous lui en promettons? Voyez quelle touchante mansuétude elle a porté dans les mœurs, quelles clartés elle a fait jaillir dans l'instruction, quel mouvement rapide et irrésistible elle a imprimé à toutes les intelligences! La justice ne se trompe plus; la médecine est devenue, personne ne l'ignore, une véritable science exacte; le mérite seul conduit aux honneurs et la vertu seule au pouvoir; l'harmonie qui régit les sociétés fraternelles, grâce à la liberté illimitée de la presse (1), à l'enseigne-

(1) J'entends ici par la presse ce qu'elle peut devenir dans une fausse interprétation des nécessités sociales, ce que j'ai cherché à caractériser il y a quelques jours par une expression arrachée à la plus amère douleur: *la furie de la presse*. Il est vrai qu'on dirait, sans être repris: *la furie de la religion*, en parlant du

» ment mutuel et à la méthode Jacotot, ferait envie à l'utopie de Morus et à république idéale du plus sage des élèves de Socrate. La politique est encore un peu embarrassée dans sa marche, mais le père Infantin a puissamment débrouillé les religions. Ce sera bien autre chose quand nous aurons trouvé la femme libre et organisé le phalanstère. Enfin nous ne brûlons plus les livres, et si nous les submergeons de temps en temps, c'est en vérité parce que nous n'en avons plus besoin. Oh! c'est une chose bien visible et bien satisfaisante que le perfectionnement de l'humanité! Nous vous accordons avec plaisir, monsieur, que l'être compréhensif doit surgir quelque jour de la création; mais l'être compréhensif, ce sera l'homme. »

Ironique ou sincère, le tableau qu'on vient de tracer est en effet l'expression de notre statistique sociale, et à prendre cette antagonie dans son acception la plus favorable, elle ne peut rien changer à l'évidence logique de ma proposition, que je dois présenter actuellement sous une forme plus exclusive.

1^o Il est aussi impossible à l'être privé d'organes compréhensifs de parvenir à la compréhension qu'à l'aveugle-né de s'approprier la sensation de la lumière et des couleurs.

fauatisme; *la furie de l'amour*, en parlant de la jalousie; et même *la furie de la liberté* en parlant de la terreur. Mais la presse libre n'est pas si accommodante. Elle a conçu de si larges vues de la *liberté* qu'elle n'accorde à personne la *liberté* de gémir sur ses licences et ses frénésies. — Un journal disait à cette occasion: « M. Nodier appelle la presse *une furie*. Nous demandons comment on doit appeler M. Nodier, qui est né de la presse » et qui en est nourri? » Je ne sais pas trop comment on doit m'appeler si on ne m'appelle pas comme je m'appelle; mais je suppose qu'on ne m'appellera pas *furie*. Ma vie y a mis ordre. Quant à être nourri de la presse, je m'en fais honneur, comme un pauvre et digne ouvrier se fait honneur d'un outil qui lui a rapporté du profit et de la considération, et dont il ne s'est jamais servi d'une manière dommageable. Mais ce n'est pas *la furie de la presse*, c'est *la muse de la presse* qui m'a nourri.

2° L'homme est privé des organes propres à l'être compréhensif.

Il me reste à le prouver.

—

Je crois que c'est Voltaire qui a dit quelque part, avec son assurance de philosophe et sa légèreté d'homme du monde, que l'impossibilité d'acquérir un sens était démontrée par l'impossibilité même d'en déterminer l'objet et la perception. Aussi s'est-il bien gardé de nous faire connaître ceux dont il a doté si libéralement ses charmans voyageurs fantastiques, Micromégas et l'homme de Sirius, dans une de ses plus étincelantes bluette. C'est vraiment trop de modestie ou de préoccupation. Il suffit d'y penser pour lui en offrir une douzaine et davantage, sans les aller chercher plus loin que dans la simple organisation de quelques pauvres animaux qui ont été, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, plus favorisés que nous. Le sens du retour annuel des mauvaises saisons, qui avertit si infailliblement les hirondelles; celui de l'ascension journalière du soleil, qui réveille tous les matins le coq sur son juchoir; celui de l'orientation, qui dirige avec tant de sûreté la colombe vers le nid de ses petits; celui du péril, qui fait tressaillir et crier une poule aveugle au milieu de ses poussins, à l'arrivée du milan; celui des distances, qui permet à la caille paresseuse de mesurer son vol à travers les mers jusqu'à un point de repos invisible; celui qui enseigne les herbes salutaires et les remèdes efficaces au chien et à la cigogne; celui qui dirige et qui modère le vol précipité de la chauve-souris dans les anfractuosités de ses spélonques ténébreuses; ce n'est d'aucun de ceux-là que je veux parler.

Si l'homme avait reçu en naissant quelque disposition organique à la compréhension de la vérité, elle se serait essayée d'abord sur ses contingens les plus immédiats, ou, à force d'en être pressée de toutes parts, elle se serait accoutumée à les connaître et à les juger.

Les contingens les plus immédiats de l'être pensant sont au nombre de trois : la création, l'espace et le temps.

La création : il vit en elle, par elle, avec elle. La plus

incontestable de ses notions, c'est qu'il est parce qu'elle est.

L'espace, il le sent partout, dans les pas qu'il ébauche en pendant à ses lisières, dans la course du cheval, dans le vol de l'aigle, dans la marche éternelle des comètes, dans l'incommensurable regard dont il pénètre l'infini.

Le temps : il le subit dans tous ses jours, dans toutes ses heures, dans toutes ses minutes ; il le subit dans toutes ses actions, dans toutes ses pensées. Il n'y a pas une inspiration de son poumon, pas un mouvement de son poulx, pas une alternative de la systole et de la diastole de son cœur qui ne lui rappelle le temps.

Rassemblez maintenant, je ne dis pas tous les hommes (cela serait inutile), mais quelques hommes que je vais nommer ; réunissez Orphée, Épicure, Démocrite, Aristote, Hippocrate, Archimède, Marc-Aurèle, Cicéron, Montaigne, Bacon, Locke, Leibnitz, Bonnet, Kant, Georges Cuvier, — et toi aussi, mon cher Ballanche ! Cela composera, je pense, une assez belle société intelligentielle. Donnez-leur pour rapporteur ce bon prince de la Mirandole, qui s'était engagé à soutenir contre tout venant une thèse *de omni re scibili*, et demandez à ces gens-là, qu'on ne suspectera guère, s'ils savent ce que c'est que le temps, que l'espace, que la création, les trois affaires immédiates de l'homme, et s'ils comprennent ORGANIQUEMENT comment ces faits, identiques à leur propre existence, ont pu être ou ne pas être, avoir un commencement et une fin, ou n'avoir pas plus de fin que de commencement.

Ils vous répondront qu'ils ne le savent pas, et que l'homme ne peut le savoir.

Et c'est vous qui attendez quelque chose de plus !

Tout ce qu'il est permis à l'homme de connaître, quand il a étudié avec fruit les secrets de son organisation, c'est qu'il est infiniment peu perfectible, parce qu'il manque des moyens essentiels de la perfectibilité.

Et la brute l'aurait connu, si elle avait pu comprendre qu'elle n'était pas pensante ; la plante, si elle avait pu comprendre qu'elle n'était ni impressionnable ni locomotive ; le métal, s'il avait pu comprendre qu'il n'était pas vivant.

L'homme le saurait, s'il n'était pas pensant, c'est-à-dire

s'il n'avait pas le malheur d'abandonner sa raison à d'extravagantes chimères.

L'HOMME N'EST PAS L'ÊTRE COMPRÉHENSIF.

LA CRÉATION N'EST PAS FINIE.

Je retourne un moment à mes chrétiens, dont je serais désespéré d'alarmer les scrupules, ce qui m'arriverait sans dessein, puisque je suis convaincu que leur religion est la plus véritable des croyances de l'homme pensant. Maintenant je me crois capable de leur prouver avec une autre autorité que je ne l'avais fait d'abord, en procédant à l'exposition graduelle de mes principes, que mon opinion est la seule qui puisse élucider complètement le mystère des révélations divines, dans ce qui lui restait d'impénétrable. Cette digression sera courte.

Si l'on me demande comment il se fait que l'être compréhensif ne soit pas annoncé dans les livres de Moïse, qui contiennent toute la révélation du buisson ardent et toute celle du mont Sinaï, je demanderai, à mon tour, comment il se fait que la résurrection de l'homme n'y soit pas exprimée non plus, même implicitement; par quel hasard elle se trouve au contraire mise en question dans l'*Ecclésiaste*, ni plus ni moins hardiment que dans Sénèque le tragique; et pourquoi la notion de l'immortalité de l'âme, qui est la plus importante des notions morales, après celle de Dieu, n'a été effectivement qu'une notion morale jusqu'à Jésus-Christ, au lieu d'être une notion révélée?

Il n'y a qu'une solution à cette difficulté: c'est que la sainte Écriture est le contrat d'alliance des êtres pensans qui se reconnaissent sous le nom d'hommes; qu'elle ne contient que la vérité qui est donnée immédiatement à leur nature, et que l'être pensant n'est pas immédiatement appelé à l'état résurrectionnel, comme le sera l'être compréhensif. La résurrection n'est pour l'être pensant qu'une idée instinctive et un sentiment d'anticipation. C'est pour l'être compréhensif seulement qu'elle sera une idée compréhensible. On peut tirer de ceci une induction qui aura la précision et la clarté d'un aphorisme.

Ce que nous appelons mystère est une vérité prévue par

notre sens intelligentiel, mais que nos autres sens ne sont pas propres à percevoir, dans l'état actuel de notre organisme.

Ce qui est mystère pour l'être pensant sera perception pour l'être compréhensif.

Ajoutez à cela que l'Église a reconnu la nécessité d'un état intermédiaire entre la vie de l'homme et la résurrection, dans deux de ses dogmes extra-bibliques, le *jugement particulier* et le *purgatoire*, comme elle a reconnu l'existence de l'être compréhensif dans le dogme extra-biblique de l'*ange*; faits respectables de croyances, qui n'ont pas été révélés, et dont la nature et les circonstances, la force, le temps et les lieux, n'ont jamais pu être convertis en articles de foi.

Or l'état intermédiaire entre l'état pensant et l'état résurrectionnel, c'est l'état compréhensif, qui est de sa propre nature, comme l'Église l'a pensé, un état d'épuration et de jugement.

—

Si on jette les yeux en arrière sur les idées que je viens de développer, on les trouvera également conséquentes, dans le système de la création divine et dans celui de la création spontanée, parce que la création spontanée n'aurait pu s'accomplir que par une succession fortuite d'événemens incroyables, dans lesquels le hasard aurait toujours pourvu à point à l'absence d'une direction intelligente; et le phénomène de ce coup de dé perpétuel, pour me servir de la spirituelle comparaison de l'abbé Galiani, serait incomparablement plus inintelligible à la pensée que l'existence d'un Dieu créateur. Le hasard logicien, le hasard invariable dans ses combinaisons, invariable dans ses produits, est un fantôme indigne des contes de fées.

J'ai été douteur et même incrédule, parce que je ne voyais dans la vie de l'homme que des répartitions injustement inégales pendant qu'elle dure, et qu'un vide affreux à sa fin. J'ai refusé, dans mon cœur aveugle, de connaître et d'avouer Dieu, parce que sa suprême sagesse avait mesuré une révélation incomplète à nos organes incomplets.

La chaîne des êtres était interrompue, ainsi que je l'ai

dit, à l'anneau où est suspendue la destinée incertaine de l'homme ; et à prendre les masses comme je les vois , en remuant jusque dans les entrailles de l'antiquité la déplorable histoire des siècles et des nations , je ne trouvais mon espèce que trop faite pour le néant.

Depuis que le grand cercle de la création s'est accompli à mes yeux, depuis que je le parcours dans son admirable régularité, du moment où il procède de Dieu par la matière douée du principe créateur jusqu'au moment où il aboutit à Dieu par le sens compréhensif, qui est le souffle même de Dieu, retourné à son origine, j'ai pris mes erreurs en pitié. Ici rien ne manque à l'éternelle harmonie des choses créées ; et tout ce qui est mal dans les faits passagers concourt au bien absolu de l'accomplissement des faits universels. La faculté de croire a passé, plus intense et plus puissante, du minéral dans la plante ; la vie, de la plante dans l'animal ; la sensibilité, de l'animal dans l'homme. La pensée parvient, à son tour, de l'homme à l'être compréhensif, avec ses trois sens intelligentiels, la mémoire, l'imagination et le jugement. Ainsi l'homme traverse l'état de compréhension pour arriver à l'état de résurrection dans lequel il sera toujours.

Oh ! si cela n'était pas ainsi, et que le perfectionnement de l'homme finit dans l'homme, quel homme oserait prétendre à ressusciter ?

Cela est ainsi par la raison irrévocable qu'il est impossible que cela soit autrement.

Et si je pouvais emporter tout le genre humain avec moi sur des ailes, plus fortes et plus assurées que celles de ma parole, à la contemplation de cette sphère miraculeuse qui m'est devenue sensible, il n'y a point d'âme, si rebelle qu'elle fût à la conviction, qui ne partageât la mienne !

« Dieu est, dirait-elle ; Dieu sera toujours, et l'homme. »
 » épuré par l'état de compréhension, sera toujours près de
 » Dieu quand il aura subi la dernière de ses épreuves. »

Le reste n'est plus qu'un de ces objets de vaine et impuissante curiosité, sur lesquels s'exercera long-temps encore cependant l'insatiable avidité de notre esprit :

Quel sera l'être compréhensif au sixième jour de la création, et qu'y deviendra l'homme ?

Je n'en sais pas plus sur ces questions que ceux qui n'ont jamais prévu l'être compréhensif ; mais je vous ferai part de mes conjectures.

L'être compréhensif ressemblera probablement à l'homme, comme l'homme ressemble aux animaux, auxquels il ne ressemble que trop ; mais avec un développement d'organes dont nous ne pouvons imaginer l'étendue et la portée ; il aura tous les sens que nous avons observés dans le surplus des êtres créés, et une multitude d'autres qui nous échappent et qui sont réservés pour lui. La matière génératrice n'a besoin que de quelques modifications pour lui soumettre la nature. C'est si peu de chose qu'il n'y a pas le moindre effort d'esprit à faire pour le concevoir. Qu'elle ait la bonté d'entretenir, comme cela s'est rencontré dans quelques individus exceptionnels, l'ouverture du trou de Botal, qu'elle maintienne dans tous, après la naissance, le mode de circulation qu'elle a établi dans la vie intra-utérine (et il lui en coûte bien peu, puisque ce n'est qu'un acte de conservation) ; qu'elle réduise l'usage de l'appareil respiratoire à une fonction facultative, ainsi qu'elle l'a fait dans les amphibies et les poissons, et voilà ma créature nouvelle qui a conquis les profondeurs de la mer. Ne vous embarrassez pas de ses poumons presque inutiles, et qui ne seront plus que l'organe d'une jouissance volontaire ; élargissez, au contraire, l'espace qu'ils occupent dans un torse vaste et solide, qui semble déjà destiné par sa conformation à les contenir comme la carcasse d'un navire aérien ; donnez-leur l'ampleur d'un aérostat, calculé sur le faible poids qu'il déplace pour s'élever dans l'atmosphère, et enveloppé, au lieu de son lourd parenchyme, d'une membrane élastique et docile ; et l'être que vous venez d'inventer si facilement avec moi traversera les airs dans toutes les directions qu'il lui plaira de parcourir ; non pas à la manière d'Icare, dont l'ajustement d'oiseau répugnait à toutes les possibilités de notre configuration physique ; non pas avec les quatre ailes de Mercure, que l'iconographie poétique avait mieux assorties à l'équilibre et au mécanisme de nos forces ; mais en faisant

le vide à son gré dans son large viscère pneumatique, et en frappant la terre du pied, comme l'instinct de son organisme progressif l'enseigne à l'homme dans ses rêves.

Dans le laboratoire de la création, tout cela n'exige pas plus d'un moment, et on se demanderait avec surprise comment cela n'est pas encore arrivé, si on ne savait que cela n'est point arrivé parce que le temps n'en était pas venu.

L'expression si elliptique d'une idée, qui aurait peut-être exigé pour être bien entendue un long volume d'éclaircissemens, ne me permet guère de me livrer aujourd'hui à mon goût invincible pour les épisodes. Je ne m'arrêterai donc pas long-temps sur une question incidente et de peu d'importance, que je prendrai toutefois la liberté de soumettre un jour à l'Académie des sciences, si je deviens assez célèbre, assez riche ou assez grand seigneur pour élever ma voix jusqu'à elle :

« Pourquoi l'homme qui n'a jamais rêvé qu'il fendit l'espace sur des ailes, comme toutes les créatures volantes dont il est entouré, rêve-t-il si souvent qu'il s'y élève d'une puissance élastique, à la manière des aérostats, et pourquoi l'a-t-il rêvé long-temps avant l'invention des aérostats, puisque ce songe est mentionné dans tous les onéirocritiques anciens, si cette prévision n'est pas le symptôme d'un de ses progrès organiques? »

L'être une fois parvenu à l'état compréhensif laisse donc une vaste carrière ouverte à nos conjectures, et, bien que cela doive paraître bizarre à dire ici, je ne tolère une conjecture qu'autant qu'elle résume inévitablement une longue suite de faits qui ne peuvent aboutir qu'à elle. Les conjectures auxiliaires qui les circonstancient ne sont bonnes qu'à amuser l'imagination, et je ne les donne pas pour autre chose.

L'être compréhensif renaitra beau sans doute; car c'est pour lui que les instructions catéchétiques de l'Église romaine ont prévu *un corps glorieux*, la matière devant s'être subtilisée jusqu'à devenir plus impalpable que l'air et la lumière dans l'état résurrectionnel. Supposez maintenant, et qui empêche de promener d'avance le flambeau d'une pensée poétique sur le dénouement du plus grand des poë-

mes, sur le dernier jour de la création ? Supposez que l'être compréhensif renaît adulte, supposez qu'il vit sans vieillir et que la mort ne sera pour lui qu'un passage certain au rajeunissement immortel ; supposez qu'il ne se renouvelle dans son espèce que par ces pures effusions de l'amour qui sont la volupté de l'ame, et dont notre vie grossière nous présente elle-même quelque divine apparence, trop vite obscurcie par les misères de nos voluptés de chair et de sang ; supposez que l'être produit éclot de deux souvenirs qui s'accordent, de deux soupirs qui se comprennent, de deux baisers qui se fécondent, de deux ames qui se mêlent ; qu'il éclot pur comme la pensée l'a conçu, revêtu de tous les traits d'une physionomie présente à la mémoire, de toutes les qualités qu'on a chéries dans ce qu'on aimait le mieux ; qu'il est l'ami qu'on a perdu trop tôt ou l'enfant qu'on a tant pleuré ! — Ceci est non seulement possible, mais probable ; car tout ce qu'il est possible d'imaginer de bien est probable dans la marche progressive d'une création d'amour qui s'accomplit.

Cependant cet état, sur lequel je ne préjuge rien, si ce n'est pour me conformer à la fantaisie imaginative des esprits qui m'accompagnent dans une voie fermée à toutes les presciences de l'homme, cet état ne sera pas plus exempt que tous les autres états de la matière organisée de confusion et de douleur ; et nous savons déjà peut-être ce qu'il a de révolutions terribles à subir par une de ces grandes histoires mystiques dont la révélation n'est écrite chez aucun peuple, dans aucun livre sacré, mais dont la conviction existe de temps immémorial dans toutes les traditions : l'histoire de la révolte des anges. Il est probablement superflu de répéter ici que sa préterition n'est qu'une figure oratoire qui se retrouve dans toutes les prophéties du genre lyrique. C'est là sans doute que l'être compréhensif se divisera en deux familles différentes pour deux différentes destinées, et je le dis sur la foi d'une notion de peu de valeur, puisqu'elle m'est propre ; c'est que je suis persuadé que tout ce qui a été un fait général de crédibilité deviendra un fait réel.

Le reste du jeu de la création terminée dans ses œuvres est plus facile à suivre jusqu'au jour où elle doit mourir de

mort. Les minéraux continueront à rendre leurs élémens à la matière première, les végétaux leur humus terrestre à la matière minérale, les animaux et l'homme leurs débris minéraux et végétaux aux deux natures préexistantes. Le sens de la pensée lui seul n'aura rien à leur restituer parce qu'il ne procède d'aucun. Il passera tout entier dans l'être compréhensif.

Ce qui subsiste aujourd'hui achèvera d'être par une longue suite de dégradations insensibles. La fourmi creusera long-temps encore ses chemins couverts aux profonds détours, l'abeille construira ses cellules à six pans, l'hirondelle son nid en cône, la chenille sa coque en nasse, le fourmi-lion ses pièges et le castor ses chaussées. L'homme, reculé d'un degré sur la civilisation vivante, continuera peut-être à fonder dans quelques îles sauvages des républiques expérimentales et des sociétés progressives avec l'aristocratie de l'argent, la pupillarité des femmes, l'athéisme et la guillotine. Quelques-uns se détacheront peu à peu de cette espèce dégénérée, caduque et mourante, comme le Taitien de Bougainville, ou ce digne chef iroquois que vous avez vu danser à la cour, si vous y alliez. Ils arriveront chargés de leurs livres, car ils imprimeront toujours. Certains se feront distinguer entre eux par une aptitude puissante à la compréhension, je ne sais quel Galilée, quel Montesquieu, quel Rousseau de ces âges à venir, s'ils en produisent jamais, dont les balbutiemens confus exciteront entre les savans quelques polémiques rieuses ou quelque intérêt caressant. Voilà tout l'avenir de l'homme dans l'état d'homme, et il n'y a qu'une idée qui puisse l'en consoler quand il le sait :

C'est que l'intervalle qui sépare l'être pensant de l'être compréhensif n'est presque rien : ce n'est que la mort.

—

Si l'état compréhensif n'est pour nous qu'un thème emprunté au monde vague des hypothèses, il en est bien autrement encore de l'état résurrectionnel dont nous sommes séparés par un autre infini, et que l'être compréhensif ne connaîtra pas distinctement lui-même. Aussi voyez ce que

les théologiens et les poètes en ont fait ! Il y aurait de quoi inspirer le goût du néant à l'ame la plus expansive qui se soit jamais inventé un doux avenir de solitude et de repos ; car le néant, qui n'est pas sans charme pour une vie fatiguée, ne paraît horrible que par son opposition à la résurrection, et que savons-nous de la résurrection ?

À celui-là cependant, qui aura pénétré d'une faible perception dans les mystères de l'état résurrectionnel, le néant doit être un objet d'épouvante et de désespoir. Le néant est l'enfer des méchants.

La résurrection est, comme la Genèse, un objet familier de plaisanterie pour les incrédules. Je le conçois quand je parviens à me rapetisser jusqu'aux étroites proportions du *Pandæmonium* dans lequel ils ont emprisonné leur ame. La résurrection que l'homme peut se promettre a effectivement quelque chose de mesquin et de ridicule, parce que l'homme n'est pas compréhensif, et parce que la compréhension, qui en aura un sentiment bien plus développé, ne saurait se faire cependant de l'état résurrectionnel qu'une idée imparfaite et sans grandeur. Tel que je crois l'entrevoir pourtant, à travers les deux voiles qui m'en séparent, son aspect, tout obscurci qu'il soit d'impénétrables ténèbres, comble mon cœur d'espérances si sublimes que je suis obligé d'en rapporter la notion à une intelligence tout-à-fait étrangère à ma misérable nature, et qui se joue de m'éblouir et de m'accabler.

La résurrection, mon Dieu ! le sentiment de l'être prolongé à jamais avec sécurité dans une extase de joie !

L'invariabilité d'une pensée jeune et heureuse dans un heureux univers qui ne vieillit pas plus qu'elle, et d'un amour éternel qui se fond dans un éternel amour !

La conception de l'espace, de la durée, de la création, du créateur.... c'est peu ! Leur possession, leur assimilation, leur puissance dans une ame purifiée, qui s'est identifiée avec tout ce qu'elle a compris, et qui jouit de tout ce qu'elle sent !

La suppression des distances, des temps, des individualités ! Le présent qui est toujours, l'infini qu'on touche partout, les affections de toute la vie écoulée, qui ressuscitent, qui s'amassent, qui se pressent, qui palpitent, dans une

seule émotion toujours neuve et toujours la même, parce que l'éternité ne marche plus !

Tout ce qu'il est possible d'accumuler de pures et ineffables délices sur tous les sens de tous les êtres connus, et sur plus de sens encore qu'il n'y a d'atomes dans tous les soleils !

Respirer dans tous les points de l'immensité que l'on occupera tous, l'âme des parens, des amis, des enfans, de la nature, de Dieu à qui tout aboutit pour s'y retrouver ! — Vivre de tout cela sans fin, avec un ravissement si achevé, qu'il éteindrait d'un souffle le sentiment et l'existence dans l'organisation d'un ange !....

Cela !.... ne vous effrayez pas des pauvretés de votre avenir ! je ne suis qu'un homme ; je ne sais rien ; je ne comprends rien ; j'imagine avec des sens infirmes et grossiers ! — Cela, ce n'est pas la résurrection !



J'étais fort avancé dans la composition de ce petit écrit, quand je me suis avisé qu'il y avait peu d'oisifs ou de penseurs en France assez voués à la méditation pour le lire jusqu'à la fin, et que, sur la poignée de lecteurs en qui se fonderait cette espérance, il n'y en avait certainement pas un qui consentit à s'en occuper d'une manière sérieuse pendant un jour. J'allais donc, comme disent les poètes, en faire hommage à Vulcain, celui de tous les dieux auquel j'ai le plus payé de semblables tributs (et ce serait bien autre chose si j'avais été sage) ; lorsqu'au moment d'accomplir cet infanticide intellectuel, oppressé d'un invincible sommeil, qui me poursuit toujours quand je me suis relu, et la tête appuyée sur les mains, dans l'attitude que vous avez maintenant, celle d'un homme qui s'ennuie, je fus transporté tout-à-coup, par le caprice des songes, dans une taverne allemande, à Vienne, à Gottingen ou à Heidelberg, près de trois jeunes étudiants qui s'entretenaient de la destinée future de l'homme, en fumant gravement leur cigarette autour de trois pots de bière vides ; — et je crus entendre mon nom.

« Pour ceux-là, dis-je en moi, cette pensée que j'aban-

» donne à tout évènement ne sera donc pas inutile! Trois
» des semences de ma graine éphémère sont tombées dans
» un terrain fertile, et germeront peut-être jusqu'à la
» fin au-dessus des idées frivoles et décevantes de l'hu-
» manité!... »

Et j'achevai ce travail dans la paix de ma conscience, parce que je l'avais entrepris avec conviction, et que j'en avais retiré des consolations inépuisables durant quelques-uns des jours les plus amers de ma vie.

Quant à vous, ames aimables et tendres, mais insoucieuses et légères, qui êtes de feu pour le mensonge et de glace pour la vérité, ne blâmez pas mon essor dans le monde psychologique où je vous entraînai tout-à-l'heure! l'exaltation même d'une croyance intime et d'une doctrine identifiée à ma pensée est incapable de me séparer de vous. Si vous aimez mieux mes contes que ma philosophie, je suis tout prêt à vous raconter dès demain quelqu'un de ces contes que je raconte... si mal!

CH. NODIER.



Une Croisière de Surcouf.

Il y a des hommes à Paris, vivant dans l'élégance de nos mœurs nouvelles, de jolies femmes très-*lettrées* de la littérature du jour, un monde entier sachant par cœur et sa Belgique, et sa Pologne, et la biographie du plus obscur tribun conventionnel; et ce monde ignore peut-être un nom héroïque, celui de Robert Surcouf.

Vous avez lu les vieilles chroniques, ces grands coups de lance de Guillaume des Barres, de Richard Cœur-de-Lion; ces défaites d'armées par un seul baron de Palestine; vous avez admiré les incroyables entreprises dont le siècle abâtardi de Cervantes ne connaissait déjà plus les types que résumés dans une tête de fou. N'allez pas chercher si loin dans les âges. Les mers de l'Inde ont vu renouveler ces prouesses à la naissance du pavillon tricolore. Un homme a illustré les funérailles de la marine française par des exploits de la chevalerie de roman. Un léger brick, au lieu du destrier bardé de fer; pour varlets et servans d'armes, quarante braves pris dans tous les coins du monde; au lieu de haubert, du brillant cimier et de la cotte-de-maille, un habit, un gilet, un pantalon, comme vous en portez: c'est toute la différence entre Surcouf et un paladin de la Table-Ronde. O le noble nom que le nom de Surcouf! Il n'y a pas de marin qui ne salue quand on le prononce.

Mais sa gloire se perdait dans l'hémisphère austral, alors que le tonnerre de notre révolution, le choc des armées européennes, le cri de la guillotine, nous avaient rendus sourds à toute renommée absente. Un combat sur le Rhin, une journée de prairial ou de vendémiaire, chargeait le *Moniteur* d'épaisses colonnes impénétrables aux prodiges

éloignés. Il a fallu de ces temps extraordinaires pour qu'une vie extraordinaire comme eux passât par là presque inconnue.

Surcouf était Breton, ainsi que Duguesclin et Latour-d'Auvergne. Je voudrais que sa maison natale fût entourée, à Saint-Malo, de ce même respect qui consacre, à Rouen, celle de Corneille. Venez dans tous nos ports de Bretagne écouter les récits des vieux matelots, venez apprendre avec respect ces étranges croisières qui ont jeté tant d'éclat sur la France, au milieu des triomphes anglais.....

Entre cent, j'en sais une.

C'était à la fin du dernier siècle. La belle frégate *la Preneuse*, commandée par l'intrépide Lhermite, venait de se perdre à l'Île-de-France. L'équipage, dispersé dans les rues du port Nord-Ouest, attendait avec tristesse une occasion favorable de retour ou d'embarquement. Le bruit se répand que *la Confiance* va faire la course..... *La Confiance!* ce n'est rien moins qu'une gracieuse corvette, portant vingt-six canons de six, le plus coquet morceau de bois qui jamais eût paré les chantiers de Bordeaux, c'est une fée marine, que pas un navire n'a pu joindre, qui vous échappe toujours, et à laquelle on n'échappe jamais. Vous eussiez pris passage comme amateur à bord de *la Confiance* pour le seul plaisir de lui voir filer dix nœuds et demi par belle brise, au plus près du vent. Ajoutez à cela que sur ce séduisant navire le porte-voix était aux mains de Robert Surcouf, celui-là même qui, commandant le petit brick *le Hasard*, venait de capturer, tout récemment, sur les braves du Bengale, le vaisseau de compagnie *le Triton*. Vous comprendrez alors que l'équipage fut bientôt formé, et que les hommes de *la Preneuse* oublièrent vite leur naufrage, en palpant les grasses avances qui leur furent faites à valoir sur les parts de prises futures. Un corsaire ne connaît pas la fable de l'Ours, et la peau se vend là sans que l'animal soit mort.

A ce propos, sachez bien ce que c'est qu'un corsaire. Trop de gens confondent ce mot avec le mot *pirate*, et il faut s'entendre. Le pirate est, si l'on peut parler ainsi, un voleur de *grandes ondes*; c'est un industriel dont le bilan

est au bout d'une vergue, où il finit presque toujours par se balancer, le col bien pris. Le corsaire est un brave, éminemment utile à sa patrie, dont il est reconnu, et qui lui fait payer très-cher les immenses services qu'elle en reçoit. Pour armer un navire en course, il faut être muni d'une lettre de marque du gouvernement, et verser un cautionnement, comme garantie des erreurs qui pourraient se commettre sur les neutres. Il faut en outre assurer à l'état le tiers des prises et le tiers du reste à l'armateur. Avec ces conditions onéreuses, on arme son navire comme on le peut; on coule, on brûle des vaisseaux de guerre; l'état n'en tient aucun compte au corsaire, qui s'est alors battu pour l'honneur; l'état le protège à peine, et il enrichit l'état. Ne fronchez donc pas le sourcil quand je vous dis que *la Confiance* était un beau corsaire.

Aux hommes de *la Preneuse* se joignit un bon nombre de frères-la-côte, matelots de toutes les provenances, établis dans la colonie, en ayant les habitudes, pleins de finesse et d'industrie, gens à toute épreuve et loups de mer s'il en fut. Enfin Surcouf embarqua quelques mulâtres libres de l'île Bourbon, chasseurs renommés, qui placent une balle dans la tête d'un lièvre à deux cents pas.

Heureux aventuriers! prodiguez votre or; soyez prompts à jouir du présent: l'avenir ne s'achètera qu'avec des boulets et des haches..... A table! à table! Videz à la hâte les vieux flacons de rhum; jetez les derniers bijoux à l'agaçante fille de couleur; pressez l'archet du ménétrier, car voilà un coup de canon qui vous dit que *la Confiance* quitte le port pour aller vous attendre en rade. Ne voyez-vous pas au loin, par les fenêtres de votre salle bruyante, s'arrondir sous le vent la robe vierge de la corvette, et sa carène allongée sillonner l'eau, rapide comme une hirondelle? Déjà elle a franchi la pointe aux Anes, la chaussée Tromelin, le fort Blanc et l'île aux Tonneliers. Elle s'arrête, comme le cheval du mameluck au milieu d'un temps de galop. L'ancre est tombée. Surcouf n'a point de patience. Mettez donc le plaisir en double, et songez enfin au départ.

Les coups de canon se succèdent d'heure en heure; ils

annoncent à l'équipage que la saison des prises est arrivée, et qu'il n'y a plus un instant à perdre. Cette multitude chancelante, escortée d'amis, de créanciers et de femmes, se jette alors dans des canots pavoisés, dernier symbole d'un luxe mourant. Il y a là des chants et des larmes, puis les dernières recommandations, les mots d'espoir, le bruit des rames, mélange discordant de sons bizarres, qui annonce le cortège nautique, dont une moitié va quitter l'autre. Au large, les embarcations!... L'équipage est à bord! Le petit foc déploie sa surface triangulaire; une colonne de fumée blanchâtre, suivie d'une forte détonation, se déroule sur les vagues, et se relève en cercles vaporeux, le long des mâts et des voiles déferlées : c'est le coup de partance.

L'ancre, depuis long-temps à pic, est bientôt dérapée par les efforts du cabestan. La nappe du petit hunier tombe, et pèse, gonflée par la brise, sur le mât de misaine, qui s'assure par un léger craquement. Le navire tourne sur sa quille, présente au vent son flanc armé, et reprend le joug du gouvernail, au moment où ses voiles éventées se précipitent ensemble de toutes les vergues, au bruit des hourras de l'équipage.

Adieu donc, aimable île de France, séjour enchanté, paradis du marin! adieu pompeux spectacle des montagnes, gigantesque Piter-Boot, avec ton sommet unique au monde, cône renversé sur un immense cône! A peine encore aperçoit-on les Trois-Mamelles et la crête brisée du Pouce, voilà que s'efface à l'horizon toute cette colonnade fantastique, empourprée des derniers rayons du soleil... Adieu, adieu; nous reviendrons! Hourra! *La Confiance* marche vite, et elle est commandée par Surcouf!

Deux mois s'étaient passés; six bâtimens avaient été pris et dirigés sur la colonie; la course touchait à son terme, lorsqu'un matin la vigie cria : Navire!

Oh! c'est un puissant mot que celui-là! Sachez bien que quand il est prononcé tous les cœurs battent, et que chaque conversation se brise. La foudre ne produit pas de tels effets; car elle frappe ou épargne, et le mot que j'ai dit laisse long-temps dans une horrible angoisse. Navire!..... cela signifie à volonté dix ans sur les pontons de Chatam, ou

dix mille livres de rente, ou bien encore deux jambes emportées, ou la gloire ou la honte. Il y en a qui pâlisent; d'autres s'exaltent au-dessus de l'humanité. A bord de *la Confiance*, ce fut le plus grand nombre qui s'exalta. Navire! — Où? — Sous le vent à nous, par le bossoir de tribord. — Est-il gros? — Oui. — Tant mieux! les parts seront meilleures.

L'officier de quart envoie prévenir le capitaine; mais déjà celui-ci qui, en marin consommé, ne dormait jamais *que d'un œil*, s'était élancé, sa longue-vue en main, de son lit au capot de la chambre. — Laisse arriver! crie-t-il avec cette voix qu'un de ses vieux compagnons m'a dépeinte, en me disant qu'elle faisait vibrer toutes les casseroles du bord; laisse arriver! Le cap dessus! Tout le monde sur le pont!...

Cet ordre est le signal d'un tumulte effrayant. La moitié de l'équipage, qui reposait, se lève en sursaut; on prend à peine le temps de s'habiller; les paucieux s'encombrent; on s'interroge, on se pousse, on veut voir. Surcouf et ses officiers, Vieillard, Fournier, Puch, sont sur les barres de perroquet, cherchant à percer le voile des vapeurs du matin; le maître d'équipage Gilbert appuie sa lunette sur l'épaule d'un mousse; le matelot, à l'œil exercé, donne son avis, qui est aussi celui du capitaine. Tout le monde est d'accord sur un point: le navire est à dunette; il est long et élevé sur l'eau; son entre-deux de mâts est bien séparé; c'est un vaisseau de guerre ou un vaisseau de la compagnie des Indes, qui court grand large, sous toutes voiles, bonnette haut et bas.

— Toutes voiles dehors! crie Surcouf du haut des barres. Lève les épontilles; branle-bas partout! Faites du café plein la chaudière; du vin dans les bailles, avec de l'eau et du sucre!..... — Branle-bas! répond l'équipage d'une voix unanime, qui crispe le navire depuis la pomme jusqu'à la carlingue. Le bastingage se garnit aussitôt de sacs et de hamacs pour amortir, au besoin, la mitraille. L'attention redouble. A dix heures, la batterie du navire est distincte; deux ceintures de fer y déploient cinquante-six canons..... mais ces canons peuvent être faux; on verra plus tard: on n'en est qu'à deux lieues.

C'est pendant le déjeuner que les grotesques dire des matelots, glossaire pantagruélique, s'échangent gaiement dans tous les patois connus.

— Il est chargé de légumes secs...

— Oui, mais il revient d'Europe; il a du vin pour les arroser.

— C'est égal; je te vends mon tour de *rabiau* (1), car il a deux rangées de dents qui ne sont pas piquées des vers comme notre biscuit.

— Bah! le requin en a bien trois rangées, et l'on en vient à bout tout de même.

— Qu'est-ce que tu dis donc, trois rangées? J'en ai vu un qui en avait cent, etc., etc.

Tandis que l'anatomie du requin préoccupait le cercle altéré, *la Confiance* avançait toujours.

A midi, l'on était à portée de canon du mystérieux navire.

Le sifflet du maître d'équipage retentit longuement par trois fois... — Chacun à son poste, s'écrie Gilbert, rouge encore de son triple souffle. Range à bord, à tribord, et silence partout!.....

Il ne fut plus question de requins.

Les coffres d'armes s'ouvrent; les fanaux éclairent avec précaution la soute aux poudres; les mousses, l'agent comptable, l'interprète, les commis aux vivres, les hommes hors de service descendent en bas pour faire passer la poudre et recevoir les blessés. Le chirurgien livre au jour l'acier poli de ses instrumens, dont le sinistre éclat est la seule terreur du matelot. Le garde-feu, les gargousses, la corne d'amorce arrivent à chaque pièce; toutes les chiques sont renouvelées. On est prêt.

Les cinquante-six canons que l'on avait comptés n'étaient pas des canons pour rire; c'étaient de belles et vraies pièces, menaçantes, hagardes, tapies dans leurs sabords, d'où elles alongeaient leurs têtes sauvages, comme la louve surprise dans un fourré. Du reste, une apparence de sécurité paci-

(1) Nom que les matelots donnent à ce qui reste de vin ou d'eau-de-vie dans le bidon, après la distribution faite.

fique contrastait à bord de ce vaisseau avec son extérieur guerrier. De gracieux chapeaux de femme bigarraient çà et là de couleurs vives la sombre foule immobile sur sa dunette. Était-ce quelqu'un de ces navires de la riche compagnie danoise, qui, en paix alors avec le monde entier, parcouraient librement les mers, et surtout les mers de l'Inde? Était-ce plutôt un vaisseau anglais, dédaigneux de se faire connaître à un mince ennemi comme *la Confiance*? On se perdait en conjectures.

Nous allons bien voir, dit Surcouf. Hissez le pavillon et assurez-le d'un coup de canon. Le coup part; l'équipage attend avec anxiété le résultat de cette provocation légale. Rien. Un autre coup, dit Surcouf, et pointez par son travers! Un bruit sourd, semblable à un lointain écho, suivit sans intervalle l'éclatante voix de la pièce, et apprit à chacun que le canonnier avait visé juste. Pas de réponse.

Je ne vous dirai pas de quels mots se servit Surcouf, dont la colère croissait comme le carré du mépris que lui témoignait son adversaire; mais sa dernière exclamation fut : Feu partout!... La volée partit entière, et lorsque le vent eut dissipé la fumée qui cachait encore le vaisseau, on aperçut enfin les couleurs anglaises projetant sur sa brigantine leur ombre rose et vacillante. Mais ce ne fut pas par un coup de canon qu'il les assura : un double éclair illumina son pont et sa batterie; c'étaient deux bordées à boulet.

Sur le banc de quart de *la Confiance* se trouvait un homme vigoureusement charpenté, les yeux petits et brillants, le visage couvert de taches de rousseur, le nez aplati; ses lèvres minces s'agitaient sans repos; ses dents coupaient en deux un cigarre à moitié consumé : c'était un compagnon d'humeur joyeuse, aux passions intraitables, brusque et diseur de grosses vérités, enfant, lion, variable comme l'Océan qui le berça, un vrai marin, Surcouf. Sa taille habituelle était de cinq pieds et demi; il en avait alors dix. Car un homme grandit lorsqu'un cœur fort bat dans sa poitrine, et qu'il sent sous ses pieds le pont d'un navire où sont rangées, esclaves de ses ordres, deux lignes de canons servis par de braves gens. Malheur au chef qui en y montant n'a pas oublié amis et famille, à l'aspect martial de la ma-

chine sublime qui va s'animer à sa voix ! Malheur au chef qui dit : J'ai le commandement d'une frégate, avec le même accent dont un autre dirait : Je suis receveur général !.. Oh ! qu'il soit receveur général, mais qu'il ne soit pas marin !

Mes amis, s'écria Surcouf, après avoir rassemblé autour de lui l'état-major et la mestrance, vous voyez le beau navire ; il est sans doute chargé d'un riche cargaison d'Europe, qui vaut plusieurs millions. Il est beaucoup plus fort que nous, vous le voyez de reste, je ne vous dirai pas non plus qu'il n'y aura pas de poil à hâler, je mentirais. Sa force, le bruit de ses boulets, tout nous prouve qu'il porte au moins du 22 en batterie et du 9 sur son pont. Nous ne sommes pas cent, et nos vingt-six canons de 6 ne sauraient lutter contre ses cinquante-six pièces : il ne faut donc pas penser à la canonnade, il nous coulerait ; mais il nous reste l'abordage... Voulez-vous le tenter ? Moi j'y suis résolu.

Un silence grave, pareil à celui de la nature avant une grande catastrophe terrestre, suivit cette harangue.

L'abordage ! répéta Surcouf avec la voix d'un volcan... C'est ainsi que dans les mêmes parages mon petit *Hasard*, où nous n'étions que vingt-cinq, prit le *Triton*, fort comme celui-là. Tu t'en souviens, Louis ? tu y étais, dit-il en se retournant vers un enseigne fluet et grêlé de figure, qui l'écoutait, l'œil enflammé (1) — Oui, capitaine, et tout le monde le sait ici.

— C'a été un miracle, dit sourdement une voix qu'on ne chercha pas à reconnaître.

— Eh bien oui, dit Surcouf, un miracle ! et j'en veux faire un second, et aujourd'hui même, et avec vous ! Vite ! enfants, et faites comme moi, s'écria-t-il, en jetant son habit et déchirant avec ses dents les manches de sa chemise jusqu'à l'épaule. Je vous accorde le pillage pendant deux heures, pour ce qui n'est pas de la cargaison !

Ce fut alors un horrible sabbat à bord de *la Confiance*. Le mot abordage y était hurlé sur tous les tons imaginables.

(1) Cet enseigne est M. Louis Gar..., un de nos plus célèbres peintres de marine, de qui je tiens les détails de ce magnifique combat.

En un clin d'œil les ordres sont exécutés. Un poignard , une paire de pistolets à deux coups, garnissent chaque ceinture. La hache est dans toutes les mains. Des piques de douze pieds de longueur sont distribuées aux non-combat-tans , que l'on fait remonter sur le pont. Les hunes se couvrent de monde, et les grenades s'y distribuent. Les adroits chasseurs de Bourbon se placent dans la chaloupe, entre le grand mât et celui d'artimon, pour y ajuster, comme derrière une redoute, les plus brillans uniformes anglais. Leur vieux sergent n'oublie pas de demander l'eau-de-vie de rigueur en ces sortes d'occasions.

— Êtes-vous prêts? — Oui , capitaine!

Et cette réponse se fit brève, émue, presque morne.

— Il est donc entendu, ajouta Surcouf, que tous les commandemens se feront à demi-voix, et que les coups de sifflet auxquels il faudra répondre exactement ne seront que pour la frime. Dès que nos basses vergues seront entre les siennes, on les amènera jusqu'au raz de son plat-bord, et elles nous serviront de pont-levis. Attention! A plat-ventre tout le monde! Les gens de la manœuvre seuls debout! Hisse les royaux et le clin-foc... Laisse tomber la grand'voile. Bon! nous le gagnons, n'est-ce pas, Puch?

— Capitaine, il ne s'est pas dérangé de sa route; il n'a pas remué un seul fil à bord, si ce n'est que j'ai vu les lady's perchées sur la dunette agiter leurs mouchoirs en signe d'adieu.

— Il nous dédaigne, comme ferait un dogue harcelé par un carlin... Mais le diable m'emporte si ces dames nous échappent; elles vont nous revoir de près tout-à-l'heure, j'en réponds.

La comparaison que faisait là Surcouf, tout en passant son poignet vigoureux dans l'estrope fixée au manche de sa hache, et frottant de l'ongle la pierre de son fusil, était parfaitement juste. Un gros dogue à la vaste gueule n'est pas plus fort devant un carlin chétif que ne l'était le vaisseau anglais vis-à-vis de la frêle *Confiance*: en cas pareil, il serait curieux que le dogue fût étranglé.

On était à demi-portée de fusil. *Le Kent* se balançait majestueusement sous toutes ses voiles, bien paré, bien ajusté;

grand seigneur qui ne se dérange pas pour un manant qui passe.

— Timonnier, laisse arriver!

— Laisse arriver, répond celui-ci d'un ton lugubre.

— Mets le cap droit sur son avant!... Bien comme ça!

— Comme ça?

— Laisse encore arriver! Navigue, ma *Confiance*, ma belle amie!... Amarre les bras... Chasseurs, à votre poste dans la chaloupe!... A bâbord tout le monde!

— Nous y voilà; bravo, mes enfans! Hisse les grapins!.. Dans les hunes, vous autre! Hâle les canons dedans! Amène les basses vergues, filez un peu les écoutes de hunes! Bravo!

Les flancs des deux navires se froissent, et une bordée du *Kent* fait bondir sur les flots son faible adversaire. *La Confiance* n'y répond pas : ses canons sont rentrés; mais il y a sur son pont un porte-voix qui vaut mieux que la mitraille, et de ce porte-voix vient de sortir un cri : — Saute à l'abordage tout le monde!

Admirez ce moment : C'est un petit navire dont les vergues touchent à peine au plat-bord du vaisseau anglais; c'est un tabouret aux pieds d'un fauteuil! Admirez ces hommes énergiques dont l'audace conçoit et exécute de pareils plans!... Et nous, qui n'avons vu jamais flamboyer une hache sur nos têtes, soyons respectueux à la pensée de ces faits de géans. Peut-être plus d'un héros du combat que je récite a subi, au retour, les hauteurs d'un commis pour le visa de sa feuille de route! et le héros a trouvé cela tout naturel, parce qu'il n'est qu'un matelot, et que l'immense valeur de ce titre est inconnue même à ceux qui le portent.

Surcoul s'est élancé dans les haubans pour presser les derniers qui montent, qui volent, car ce ne sont plus des hommes; jamais arbre couvert d'oiseaux qui se jouent dans ses branches par une aurore de printemps n'offrit la multiplicité de bonds et de secousses, le croisement d'êtres légers qui froissait l'air dans les agrès de *la Confiance*. A cheval sur les vergues, ou suspendu à quelque manœuvre, ce monde demi-ailé guettait l'instant de s'abattre sur le pont ennemi, tantôt y posant le bout du pied, tantôt s'en éloignant par un coup de roulis. La mousqueterie du *Kent*, la

pluie étincelante de grenades, battant des hunes de la corvette, éclairait ce bocage marin d'une teinte de feu au milieu de laquelle ressortait, comme un fond de Rembrandt, la grosse figure de Surcouf, toujours en joue sur son fusil. Feu, chasseurs ! tirez sur les épaulettes, et visons bien !..... Allons donc ! les grenades, gabiers de misaine ; maniez-vous donc, là-haut !.....

— Capitaine, les deux lanceurs Cadiche de Jean-Marie sont tués.

— Flanque-les sur la tête des Anglais !...

Cadiche est lancé comme une bombe, et son lourd cadavre écrase quelques soldats du *Kent*. La place vide que forme ce projectile humain facilite le débarquement, et une vingtaine de Français sont à bord. Mais quel spectacle pour leur arrivée ! Le malheureux Jean-Marie, qui n'était que blessé, et qu'on avait couché entre la vergue et le bout-dehors de misaine, était tombé comme une cascade sur une écoute du *Kent*, où il s'accrocha, en jetant un cri douloureux. Les forces lui manquèrent... Malgré les encouragemens de l'équipage, il se laisse glisser et termine sa chute près d'un sabord, où les canonniers anglais le lardent de leurs piques : un dernier coup lui traverse le crâne ; l'arme enfoncée dans la blessure disparaît entre les deux navires, avec le corps inanimé.

Une affreuse mêlée s'engage au pied du mât de misaine. A cet instant terrible où la pitié n'est plus même un mot, le bruit sinistre d'un craquement qui ébranla le navire et lui imprima une oscillation extraordinaire vint glacer de terreur tous les combattans. Le vaste abîme sur lequel ils flottent, et que leur fureur oubliait, se montre à eux dans sa transparente immensité. Deux minutes suffisent pour la paix : la paix éternelle au fond de l'océan indien ; car si le navire s'est ouvert... Oh ! comme on devient immobile ! Mais le bruit s'expliqua : c'était une ancre de bossoir du *Kent* qui venait d'entrer dans un sabord de *la Confiance*, en déchirant une partie du bordage.

Ce n'est rien, crie Surcouf ; cela remplacera notre grapin de l'avant qui n'a pas croché... Courage ! Ferme, les piques ! Feu toujours, chasseurs !

En cinq minutes les corsaires, animés par le massacre de Jean-Marie, furent maîtres du gaillard d'avant. Mais ce n'était là que le tiers du champ de bataille, et la foule des Anglais, condensée dans un moindre espace, en devenait plus impénétrable. Leur vieux capitaine, homme de cœur et de résolution, avait compris enfin que cette hardie poignée d'aventuriers valait qu'on se battit contre eux. Il était donc descendu de son dédain; et tout à la défense de l'honneur national, il rassemblait ses formidables ressources pour écraser d'un coup les vainqueurs imprévus. Mais à son bord était maintenant Surcouf, que la mort seule pouvait en faire sortir. Du haut du bastingage du *Kent* l'immense Breton, planant sur la scène de carnage, agissait et parlait, ame et bras tour-à-tour de l'équipage qu'il avait lancé sur ce pont. Il était temps de franchir la haie de cadavres qui faisait ligne de démarcation entre les deux partis.

Par l'ordre de Surcouf, deux pièces de l'avant du *Kent* sont braquées sur l'arrière; on les charge jusqu'à la gueule. Pendant ce temps les Anglais, rangés derrière le fronton de la dunette, abattent, par une fusillade soutenue, les plus intrépides matelots de la *Confiance*. Les rangs s'éclaircissent; le sang ruisselle, c'est un tapis rouge étendu sur le pont; les blessés, les mourans jettent le désordre dans l'attaque.... Tout-à-coup une décharge à mitraille, partie de l'avant, creuse la masse anglaise, et l'on s'élançe jusqu'au grand mât. A l'instant même une grenade éclate à l'arrière et met une vingtaine d'Anglais hors de combat. Leur capitaine fut atteint le premier. Il tomba de son banc de quart, jetant un dernier coup d'œil sur ce pavillon, roi des mers, qu'il ne vit du moins pas tomber.

— Bien, mon brave Avriaux!... cria Surcouf au gabier de grand hune qui venait de lancer cette grenade; et vous, feu encore de ce canon, puisqu'il est chargé! Sitôt fini, fonçons sur eux à coups de hache, rien que la hache!... On peut se blesser entre soi avec les armes à feu.... En serre-file, messieurs les officiers! Nos gens attaquent déjà le gaillard d'arrière à bâbord: que ça ne se passe pas sans nous.

Enfin il part ce terrible coup de canon? Un ouragan de

mitraille sillonne l'étroit espace qui comprime tant de hauts faits; champ de bataille de quelques toises, où il n'y a ni croix, ni grade au héros qui restera debout; où c'est le courage qui se bat pour lui-même, avec son élan natif. La dunette entière vole en éclats; les blessés, trébuchant comme des hommes ivres, tombent de tous côtés en cherchant un appui; il se forme des barricades de cadavres, escaladées bientôt et bientôt grossies de ceux qui escaladent; c'est un bruit mat et monotone de haches heurtées à des crânes; on se déchire, on se mord, on s'étrangle sous les pieds qui foulent et écrasent; des couples d'hommes tombent dans les flots, sans se lâcher, le poignard dans le cœur: une lutte de tigres avec les armes de l'homme.... Devant Surcouf s'ouvre un large cercle dont le rayon grandit à chaque chute de son gros bras nu: les Anglais se précipitent dans les panneaux, dans les porte-haubans, sur les mâts, dans les canots suspendus au-dehors.... Il est à nous, crie le corsaire, en brandissant sa hache sanglante; il est à nous! Ne tuez plus que ceux qui résistent! Deux hommes à la barre, il n'y a plus de timonniers!... Bourbonnais, dénêchez-moi un peu ces récalcitrons sur les vergues... Interprète, dites à ces animaux-là que si j'entends encore un coup de fusil, je les fais jeter tous vivans à la mer.

On dégage les grapins qui enchaînaient *la Confiance* à ce colosse de 1500 tonneaux. Une vingtaine de grenades sont lancées dans la batterie pour y faire taire les Anglais, qui commençaient un colloque alarmant. Le navire est décidément pris.

Les malheureuses dames s'étaient toutes réfugiées dans la chambre du capitaine, et y furent trouvées presque mortes. Surcouf les fit respecter, et leur laissa cette chambre luxueuse qu'il venait de conquérir.

C'est un grand embarras pour une poignée de monde que deux cent cinquante prisonniers. *La Confiance* fut expédiée en chasse d'un danois qui avait assisté au spectacle, et les lui mit à bord. On ne garda qu'une trentaine de blessés, dont le grave état réclamait des soins pressans. Les morts furent lancés à la mer.

L'état-major vainqueur se promenait sur la dunette du

Kent. Le navire était en panne ; on réparait les avaries. Un objet étrange vint fixer l'attention : c'était un morceau de bois long et mince qui s'élevait au loin sur l'eau , et s'agitait avec saccades. La yole du couronnement fut affalée pour rendre compte de ce prodige marin. On vit bientôt un drapeau noir flotter au bout du morceau de bois énigmatique. Un des hommes de la yole y avait attaché sa cravate en signe de deuil : c'était cette pique attachée au cadavre du pauvre Jean-Marie, que les requins se disputaient.... La joie tomba ; il y eut des larmes dans ces yeux de corsaires ; l'équipage courut dans les haubans , et chacun se découvrit en silence devant les restes du vaillant matelot.

Puis, quelques jours après , on entendit crier : *Terre!* ... et c'était l'île de France!

AUGUSTE ROMIEU,
Sous-préfet de Louhans (Saône-et-Loire).



MALÉDICTION CONJUGALE.

POÈME INÉDIT DE LORD BYRON.

Le *NEW-MONTHLY MAGAZINE* de Londres, si habilement dirigé par M. E.-L. Bulwer, publie le journal des conversations de lady Blessington avec lord Byron, à Gênes, en une série d'articles, que notre première pensée avait été de traduire pour la *REVUE DE PARIS*. Nous y avons renoncé, d'abord parce que la traduction de ces articles, réunis en un volume, va être publiée à Paris (1); ensuite parce qu'ils nous ont paru contenir jusqu'ici trop de redites des *Conversations* du capitaine Medwin et des souvenirs de Leigh Hunt, et nous devons nous contenter d'y glaner les anecdotes les moins connues et quelques vers inédits, annoncés par la noble interlocutrice du poète. Ainsi nous y retrouvons tout le petit commérage auquel lord Byron aimait à se livrer avec ceux qui consentaient à l'entendre médire de ses amis d'Angleterre. Il dit avoir pleuré à la lecture d'une mélodie de Moore, et puis il ajoute avec malice : « Il est vrai que ce jour-là j'avais avalé un verre d'eau-de-vie très-forte. » Il insiste sur la nécessité d'une continuelle moquerie appliquée à la tartuferie morale de ses compatriotes, prétendant que le *ridicule* est la seule arme que l'humide climat de la Tamise ne puisse *rouiller*. Ailleurs il exprime beaucoup de reconnaissance pour deux individus qui ne sont désignés que par leurs initiales (autre grand inconvénient de cette publica-

(1) Chez M. Hippol. Fournier, éditeur, rue de Seine.

tion, en France, que cette demi-discrétion d'initiales, dont nous n'avons pas toujours la clef). Savez-vous le grand service qu'ils lui ont rendu ? celui de le préserver du suicide. « Et comment, lui demande lady Blessington ? — Le voici, répond le poète : — J'étais sur le point de me tuer, lorsque je devinai que ces deux bons apôtres écrivaient ma biographie, et, avec cette pensée devant les yeux, je vivrai le plus long-temps possible. Je sais bien tout ce qu'ils diraient de moi, la manière aigre dont l'un me justifierait, la manière douce de l'autre ; point ne me soucie d'être conservé dans le *vinaigre* de celui-là, ni dans le *sirop* de celui-ci. J'ai écrit mes mémoires pour éviter, si c'est possible, que d'autres les écrivent ; et je recommande surtout à mes amis de n'y ajouter ni notes ni commentaires. »

La comtesse disant ici avec un sourire qu'à tout événement il prenait d'avance sa revanche sur ses amis par les méchancetés dont il assaisonnait leur histoire : « Certes, répondit lord Byron, nous serons quittes. Les poètes (si j'ose me dire poète) n'ont pas d'amis. Nous convenons quelquefois d'avoir une violente amitié les uns pour les autres ; nous nous adressons de louangeuses dédicaces ; nous nous écrivons de jolies lettres ; mais c'est pour mieux nous tromper. Bref, nous vous ressemblons, belles dames, vous qui vous aimez tant entre amies, qui vous donnez de si douces épithètes, et riez de celles qui vous croient. »

Lord Byron fait cependant, dans ces Conversations un grand éloge de l'*Anastasius* de M. Hope. « Ce roman m'a fait deux fois pleurer amèrement, dit-il, d'abord parce que ce n'est pas moi qui l'ai écrit, et ensuite parce que c'est Hope. Il faudrait bien aimer un homme pour lui pardonner d'avoir fait un tel livre, un livre qui surpasse tous les romans modernes en esprit et en talent, aussi bien qu'en vrai pathétique. Je donnerais mes deux poèmes les plus loués pour être l'auteur d'*Anastasius*. »

Lord Byron parle aussi constamment avec une admiration grave de Walter Scott et une admiration tendre de son ami Shelley ; mais Hunt, Rogers, les lakistes, etc., ne sont pas mieux traités dans ce journal que dans celui de Medwin. M^{me} de Staël, vantée avec tant d'enthousiasme dans les

notes de *Child-Harold*, n'est pas non plus épargnée. » C'était une pédante, une Araminte, et prouvant la vérité de ces vers :

Qui de son sexe n'a pas l'esprit,
De son sexe a tout le malheur ;

pensant comme un homme, *sentant* comme une femme ; jalouse de Napoléon, et voulant que Napoléon fût jaloux d'elle. » Et puis Byron s'amuse à répéter des épigrammes qu'il prétend tenir des plus grands admirateurs de M^{me} de Staël, entre autres celle-ci :

Quel talent ! quel esprit ! quel sublime génie !
En elle tout aspire à l'immortalité ;
Et jusqu'à son hydropisie ,
Rien n'est perdu pour la postérité.

En fait de femmes, du reste, le noble médisant ne fait grâce qu'au talent de M^{rs} Hemans, à la vertu de sa sœur, M^{rs} Leigh, et à la bonté de M^{me} Guiccioli. Quant à lady Byron, il en parle avec une rancune cruelle ; et après en avoir bien médisé en prose, il remet à lady Blessington un poème qui forme un singulier contraste avec le *Fare thee well*, ces touchans adieux qui faisaient dire à M^{me} de Staël qu'elle consentirait volontiers à être malheureuse comme lady Byron, à condition qu'elle inspirerait d'aussi beaux vers qu'elle. Voici ce poème, auquel on ne saurait donner un titre bien précis. Lady Blessington nous apprend qu'il fut composé un jour que le poète venait de lire, dans une gazette, que lady Byron avait été malade.

• A LADY BY....

• Et tu as été triste... cependant je n'étais pas avec toi ; et tu étais malade... cependant je n'étais pas là. Je croyais que le bonheur et la santé ne pouvaient être que là où je n'étais pas... La douleur et le chagrin ici ! Mais serait-ce donc vrai?... Eh bien ! alors c'est comme je l'avais prédit : et ce sera de pire en pire ; car l'âme revient sur elle-même

après avoir blessé une autre ame , et le cœur naufragé reste froid pendant que la tristesse recueille ses débris épars. Ce n'est ni dans la tempête , ni dans le moment de la lutte contre les flots que nous nous sentons accablés, que nous désirons n'être plus, mais plus tard, quand le silence règne sur le rivage, et que nous avons tout perdu, excepté un souffle de vie!

» Je suis trop bien vengé! — mais c'était une justice qui m'était due. Quels que puissent être mes torts, tu n'étais pas faite pour devenir la Némésis qui m'en punirait. — Le ciel ne pouvait choisir un instrument si près de moi pour me frapper.

» La compassion est pour ceux qui savent compatir aux maux des autres. — Si tu es de ce nombre, on aura compassion de toi. Mais non, tes nuits sont bannies du royaume du sommeil. Vainement trouveras-tu des flatteurs; tu éprouveras des angoisses sans adoucissement, car sur ta tête pèse une malédiction inexorable. Tu as semé dans mes douleurs, et tu recueilleras pour moisson des douleurs non moins amères! J'ai eu bien des ennemis , mais aucun tel que toi; car je pouvais me défendre contre les autres , m'en venger ou les changer en amis : mais toi, impunément implacable, tu n'avais rien à craindre , protégée par ta propre faiblesse et par mon amour, qui n'a que trop fait de concessions en ta faveur, qui n'a que trop épargné ceux qu'il n'eût pas dû ménager.

» C'est ainsi que, profitant de la prévention qu'inspirait ta sincérité, et de la mauvaise renommée de ma jeunesse indocile, mêlant le faux au vrai, tu as fondé et cimenté le monument d'une haine criminelle. Tu as été moralement la Clytemnestre de ton époux; d'une main qui n'excitait pas le moindre soupçon, tu as immolé sa réputation, son repos, ses espérances, et cette meilleure partie de sa vie qui, sans cette froide trahison de ton cœur, aurait pu sortir triomphante d'une crise fatale, et prendre un plus noble parti que celui de te fuir. Mais tu as fait des vices de tes vertus; tu en as égoïstement trafiqué, sacrifiant tout à ta haine présente et aux richesses que l'avenir te promettait, vendant à tout prix l'infortune d'un autre.

» Entrée ainsi dans une voie tortueuse, tu as vu cette

franchise qui faisait ton mérite désertier ton côté ; mais à sa place, ton cœur, ignorant ses propres crimes, a composé sa philosophie de mensonges, de contradictions, d'équivoques, et de ces pensées appartenant aux êtres à double face, dont l'œil significatif sait mentir sans paroles, qui ont toujours à leur usage des prétextes de prudence, et qui marchent droit à leur but intéressé. Les moyens étaient dignes de la fin, et la fin est atteinte... Je ne voudrais pas en user avec toi comme tu en as usé avec moi.

» NOEL BYRON. »



Les Institutions littéraires

ET LES

PRODUITS DE LA PRESSE

EN ESPAGNE (1).

Les principales institutions littéraires de l'Espagne sont l'Académie Royale espagnole et l'Académie Royale d'histoire. Philippe V, premier roi de la famille des Bourbons en Espagne, y introduisit le goût et les institutions françaises, et ce fut lui qui fonda l'Académie Royale espagnole. Cette académie se recommande par ses travaux sur la langue espagnole, spécialement sur l'orthographe. Depuis le seizième siècle, les savans espagnols désiraient simplifier l'orthographe et la faire accorder avec la prononciation. L'Académie s'efforça d'obtenir ce grand résultat, et, en dépit des difficultés suscitées, non seulement par les ennemis de toute innovation, mais encore par ceux qui pensaient que l'étymologie devait servir de guide, plutôt que la prononciation, l'orthographe espagnole est actuellement

(1) Ces nouveaux documens font suite à l'article du tome III, 3^e année de la REVUE DE PARIS intitulé: STATISTIQUE DES ÉCOLES ET DES UNIVERSITÉS EN ESPAGNE. Ils proviennent de la même source.

(N. du D.)

la plus parfaite d'aucune langue européenne, et la langue espagnole, à peu d'exceptions près, s'écrit comme elle se prononce. L'Académie Royale d'histoire fut instituée dans le but d'éclaircir quelques évènements obscurs de l'histoire d'Espagne, et ses travaux ont été très-importans. Outre ces deux académies, il existe à Madrid une académie royale de médecine, une académie de théologie et une académie des beaux-arts; cette dernière est appelée l'académie royale de *San-Fernando*, et elle fut pendant quelque temps justement célèbre. Il existe à Valence et à Valladolid deux autres académies des beaux-arts, semblables à celle de *San-Fernando*; mais toutes les trois, d'après le malheureux état du pays, sont peu à peu déchuës de leur ancienne importance, comme les arts eux-mêmes. Il y a cinquante ans, l'Espagne pouvait se vanter d'un grand nombre d'architectes et de peintres distingués; mais aujourd'hui elle n'a pas un seul artiste éminent.

Il y a en Espagne plusieurs académies de médecine et de chirurgie; mais toutes sont devenues également insignifiantes, non pas tant par la faute des membres que par celle du gouvernement, dont la surveillance soupçonneuse inquiète les professeurs et gêne leur liberté.

J'aurais peut-être dû dire dans un précédent article qu'il y a un collège militaire à Ségovie, où sont élevés deux cents jeunes gens; à Valladolid, une école pour les officiers d'artillerie, et une pour les ingénieurs à Alcalá. Les mathématiques sont enseignées dans ces écoles, ainsi que dans beaucoup d'autres établissemens, à Madrid et dans les provinces. Il n'est pas actuellement de science mieux cultivée en Espagne; elle forme la meilleure partie de l'éducation de presque tous les jeunes gens des hautes classes, comme de la moyenne. Mais l'étude des langues est une mode, et presque une rage. Il était rare, il y a trente ans, de trouver un Espagnol qui sût lire l'anglais; c'est aujourd'hui très-ordinaire, et plus encore le français et l'italien.

J'ai peu de chose à dire des journaux et autres ouvrages périodiques, car il n'y a que trois feuilles politiques dans toute l'Espagne, dont deux officielles et une semi-officielle. Les deux premières sont *la Gazeta de Madrid*, paraissant

trois fois par semaine, et *el Mercurio*, paraissant tous les mois. La feuille semi-officielle est *l'Estafette de Saint-Sébastien*, journal bien fait, rédigé par Lista, poète et savant qui, après avoir été afrancesado, devint un chaud libéral, et qui, changeant pour la troisième fois, vend aujourd'hui au despotisme ses services, qui ne sont malheureusement pas à dédaigner. Cette girouette politique, et deux autres du même genre, sont les rédacteurs de *l'Estafette*, dont l'histoire fait si bien comprendre celle de l'Espagne depuis 1824, que je la rapporterai brièvement. Vers la fin de cette année, le ministère espagnol pensa que tous les autres gouvernemens ayant un journal semi-officiel, il devait avoir le sien; Lista et Minano furent choisis pour en être les rédacteurs: mais les apostoliques étaient alors dans toute leur puissance, et ils s'opposèrent si fortement à cette publication, que les ministres furent obligés, pour obtenir leur consentement, de nommer des censeurs apostoliques; mais ces censeurs étaient si rigides que rien ne pouvait les satisfaire; ils allèrent jusqu'à rejeter des articles envoyés par les ministres eux-mêmes, et il n'était pas rare que le journal entier fût rempli d'annonces et de dissertations médicales, tout autre article ayant été refusé par les censeurs. Enfin, les ministres et les rédacteurs se lassèrent également, le journal fut abandonné, et les apostoliques triomphèrent. Ce triomphe cependant fut de courte durée. Lista et Minano proposèrent au ministère de publier leur feuille en France; l'idée parut heureuse, et pour en étendre autant que possible la circulation en Espagne, le port fut fixé à moins de deux sous pour toutes les parties du royaume. C'est peut-être le premier exemple d'un ministère obligé de publier en pays étranger son journal semi-officiel. Il prit alors le nom de *Gazette de Bayonne*, et le conserva jusqu'à la dernière révolution de France qui effraya les rédacteurs; ils repassèrent les Pyrénées, et transférèrent leur établissement à Saint-Sébastien, où leur journal se publie aujourd'hui, sous le nom d'*Estafette de Saint-Sébastien*. Outre les deux feuilles politiques de Madrid, il y a une feuille littéraire, intitulée *el Correo*; l'éditeur de ce journal, pour s'assurer le monopole, paie 160 louis par an au gouverne-

ment, qui s'engage en retour à ne permettre à Madrid la publication d'aucune autre feuille que *la Gazette et le Mercure*. Cet unique *Correo* est, comme on peut l'attendre du défaut de concurrence, au-dessous de la médiocrité; mais l'intervention des censeurs le rend pire encore qu'il ne pourrait être.

Malgré ce monopole autorisé du *Correo*, un autre journal littéraire parut dernièrement sous le titre de *Cartas literarias*. L'éditeur du *Correo* s'en plaignit amèrement; mais comme les *Cartas* sont publiées sous la protection immédiate de la nouvelle reine, qui a une grande influence, Ferdinand trouva moyen d'éluder la loi et de satisfaire sa femme, en décidant que les *Cartas* paraîtraient à époques indéterminées, et que les éditeurs du *Correo* continueraient d'avoir le droit exclusif de publier une feuille périodique.

Huit capitales de différentes provinces ont leurs journaux, mais tout-à-fait insignifiants; ils ne sont remplis que d'annonces, des ordonnances des autorités locales, et des moindres particularités relatives aux cérémonies religieuses, scrupuleusement décrites. Il y a aussi trois journaux de médecine et de sciences naturelles; le professeur Cosaseca en a dernièrement publié un autre, appelé *le Propagateur*.

Le nombre et le caractère des écrits périodiques ont été souvent considérés comme pouvant donner la mesure des connaissances d'un peuple. Avec quelque liberté, il y aurait en Espagne de meilleures publications et en bien plus grand nombre, ainsi que nous pouvons en juger d'après ce fait, qu'en 1820 il ne parut pas moins de soixante-quatre feuilles exclusivement politiques; et depuis lors, malgré la police et les commissions militaires, les Espagnols de toutes les classes sont devenus de grands discoureurs politiques et très-amateurs de journaux. Une nouvelle branche de commerce s'est introduite dans ce pays pendant ces cinq dernières années, par la circulation des journaux étrangers. Je pourrais, à ce sujet, raconter des anecdotes de contrebande fort curieuses, s'il n'y avait des ménagemens à garder. C'est par contrebande que la REVUE DE PARIS est maintenant reçue régulièrement par le club apostolique. J'ai besoin d'ajouter que la presse espagnole est absolument bâillonnée.

Nul ouvrage ne peut être imprimé sans avoir été d'abord approuvé par des censeurs, hommes également ignares, bigots et intolérans. Bien que les lois relatives à la presse fussent encore suffisamment sévères, on en a promulgué une, depuis juillet, qui augmente les peines, et défend expressément l'impression de quoi que ce soit concernant le gouvernement *et la conduite des autorités*. En même temps on défend aussi, sous des peines très-sévères, d'introduire en Espagne aucun livre étranger qui contienne un seul passage sur la religion. Cette prohibition a été interprétée à la lettre, si bien qu'il n'y a pas long-temps, deux livres ont été défendus : l'un était un roman où il était dit qu'un pape avait eu deux fils; l'autre, un ouvrage philosophique où l'auteur disait que le miracle de Josué arrêtant le soleil pouvait être réconcilié avec le système de Copernic. Enfin il y a maintenant très-peu de livres qu'on puisse introduire légalement en Espagne. Je dis *légalement*, car bon nombre éludent les lois qui ont remplacé les ordonnances de l'inquisition. Il est bien connu que, sous le saint-office, les jeunes Espagnols consultaient l'*Index expurgatorius* pour connaître *les livres* à lire de préférence. Iriarte, dans une de ses épigrammes, dit, en parlant de quelque méchant auteur, que ses ouvrages ne deviendraient jamais populaires, fussent-ils prohibés par l'inquisition. Ce sont maintenant les évêques qui exercent la censure, et quelques-uns dans toute sa rigueur; mais comme leur pouvoir est limité à leurs diocèses respectifs, il arrive souvent que des livres défendus dans une province sont permis dans une autre.

J'ai parlé du misérable état de dégradation où tombèrent les universités en 1824, lorsque tous les professeurs distingués par leur savoir et leurs talens furent congédiés, et lorsque pour les remplacer on en nomma de nouveaux, qui se trouvaient trop insignifiants pour inspirer des craintes. Ce fut un malheur pour les apostoliques de ne pouvoir en même temps renvoyer tous les jeunes gens qui avaient étudié sous le gouvernement constitutionnel. Imbus d'idées libérales, ils ne pouvaient ployer le genou devant l'ignorance et la lâcheté; ils traitèrent les nouveaux professeurs et leurs doctrines avec un mépris trop marqué pour échapper à l'active

vigilance du pouvoir. A Salamanque , où nulle espèce d'amusement ne pouvait distraire les étudiants , et où , vivant à peu près tous en garni , ils se trouvaient comparativement en liberté , ils se formèrent en société secrète. En 1826 , le gouvernement eut soupçon de ce qui se passait ; et , jugeant que les mesures ordinaires seraient tout-à-fait insuffisantes , le conseil d'état fut trois fois consulté à ce sujet. Après maintes délibérations , la suppression complète de l'université fut décidée. Ferdinand cependant eut plus de sagesse que son conseil , et prévint que les conséquences d'une telle mesure seraient de disséminer les étudiants dans les autres universités , et de les infecter toutes ; mais en juillet 1830 , quand la révolution française eut réveillé toutes les alarmes du gouvernement , le hasard le mit en possession de quelques papiers qui lui firent connaître que Salamanque était le foyer d'une société secrète qui avait des ramifications étendues dans le royaume , et les mesures les plus actives furent prises immédiatement pour en rechercher les initiés ; mais le plan en était si bien organisé que jusqu'à ce jour aucun individu n'a pu être convaincu d'appartenir à cette société. *Peut-être* ceux qui furent employés pour en découvrir les membres en faisaient-ils eux-mêmes partie , circonstance qui n'est pas rare en Espagne. Le seul résultat des recherches les plus exactes fut la conviction acquise au conseil d'état qu'il existait une mine prête à éclater à la première occasion favorable. Ce fut dans ces circonstances que le ministère , en octobre dernier , prit la résolution extraordinaire de fermer non seulement l'université de Salamanque , mais encore toutes les universités , ainsi que tous les autres établissemens d'éducation , à l'exception des écoles primaires. La politique de cette mesure a été fortement contestée , même par les amis du gouvernement. Il est vrai qu'elle déjoua la conspiration ; mais elle ne fit que séparer les conspirateurs et répandre le poison. La politique personnelle de Ferdinand était plus sage. Le recours à une telle mesure prouve toute l'étendue des craintes du gouvernement , et combien fausses et ridicules sont les assertions que l'on rencontre journellement dans les gazettes sur l'impossibilité de révolutionner l'Espagne.

Cet ordre fut si rigoureusement exécuté que , pour enlever aux jeunes gens tout prétexte de réunion , il ne fut pas même permis de s'assembler pour des cours de médecine ou de chirurgie. Combien durera cette prohibition ? je l'ignore ; et la seule consolation est de penser que l'instruction était alors si mauvaise, que ce que pouvait apprendre un jeune homme, il le devait plutôt à sa propre intelligence qu'aux leçons des professeurs.

En réfléchissant au caractère et aux talens naturels des Espagnols , il serait impossible de ne pas exprimer son étonnement sur le petit nombre d'écrivains que ce pays a fournis aux sciences morales et naturelles , si l'on n'en découvrirait la triste cause dans son histoire. Il y eut avant l'avènement de Charles IV une courte période où le gouvernement espagnol favorisa ouvertement l'étude de ces sciences ; et rien ne pouvait surpasser le zèle empressé des jeunes Espagnols pour profiter des facilités qui leur étaient offertes , mais malheureusement le gouvernement changea bientôt sa politique ; on s'aperçut qu'il n'y avait rien à espérer , à moins de se traîner sur les sentiers battus de la jurisprudence , de la médecine et de la théologie , et que le moindre écart à droite ou à gauche suffirait pour attirer le soupçon. En outre, il eût été difficile et peut-être honteux pour un Espagnol, dans l'état d'agitation où se trouva le pays pendant tant d'années, de ne prendre aucune part active à ses commotions civiles et politiques ; et de tels évènements n'étaient pas propres à disposer l'esprit à des études calmes et tranquilles. Ainsi le défaut d'occasions pour acquérir les principes de la science, la conviction qu'il n'y avait rien à gagner ni en crédit ou en économie, ni en richesses , en se dévouant à l'étude ; qu'on s'exposait même, en s'y livrant, aux soupçons et à la persécution ; enfin plus encore peut-être l'attention toujours croissante donnée à la politique : telles sont les causes de la rareté actuelle des ouvrages scientifiques. Un écrivain qui prépare une biographie de tous les auteurs espagnols depuis 1800 m'a assuré que près des trois quarts de ceux qui ont publié des ouvrages originaux depuis cette époque sont morts expatriés, ou sont maintenant réfugiés en France, en Angleterre, en Italie, en Amérique ou en

Russie, dispersés sur la surface entière du globe. Quelles conséquences ne peut-on pas tirer de ce seul fait!

Pendant les cinquante dernières années le gouvernement espagnol a hésité entre le désir de propager l'instruction par un sentiment d'honneur national, et le désir d'y mettre des bornes, autant que possible, sans s'exposer à en rougir. Cela explique les inconséquences que l'on observe dans ses mesures, depuis ces cinq dernières années particulièrement. Ferdinand, désireux de ne pas rester en arrière des autres gouvernemens, a encouragé l'établissement d'institutions mécaniques et de cours d'histoire naturelle; mais en même temps il redoute les résultats possibles de ses propres mesures; il craint que les esprits, une fois excités, ne s'exercent sur des sujets défendus; que les hommes, une fois instruits à juger, à raisonner et à penser, ne tournent leurs spéculations et leurs pensées vers le gouvernement, et n'entreprennent des discussions fâcheuses sur le droit divin et l'absolutisme. C'est pourquoi on cherche à neutraliser autant que possible le bien qui serait autrement résulté de ces établissemens. Les apostoliques condamnent ce qu'il y a de libéral dans la politique de Ferdinand; ils voudraient, en refusant tout progrès d'instruction, faire rétrograder le monde, et ramener le peuple à l'ignorance et à l'insouciance des siècles passés; mais cela est impossible.

Le caractère du peuple espagnol est complètement changé, il n'est plus le même qu'il était il y a vingt-cinq ans. Ma longue résidence dans la Péninsule m'a fourni des occasions d'étudier leur caractère, et je vous assure que les paysans espagnols de notre époque sont tout autres que le paysan de 1806. Leur admirable franchise s'est tournée en astuce, et leur foi aveugle dans leurs prêtres en un mépris mal dissimulé. Rien ne le prouve mieux que ce fait, qu'en dépit des poursuites, et des excommunications, et de toutes les foudres de l'Église, il est maintenant si difficile de lever les dîmes que leur produit est moindre que sous les cortès, quoique alors on ne payât que le douzième au lieu du dixième. Les prêtres se reprochent amèrement cet état de chose, comme la conséquence naturelle de leur propre conduite. Du temps de la constitution, ils appelaient les plus basses

classes du peuple à prendre part à la politique, à parler, et à discuter sur les affaires d'état, à faire peu de cas des sermens publics ou privés, et à se mettre en opposition avec le gouvernement. Maintenant qu'elles ont été tirées de leur insouciance naturelle, et qu'on les a forcées à penser, il n'est pas très-extraordinaire qu'elles pensent à elles-mêmes; et ce changement a lieu dans toutes les provinces.

La tranquillité de l'Espagne n'est pas, comme on pourrait le penser, la conséquence de l'ignorance ou d'une indifférence apathique, mais des nombreux intérêts privés qui se trouvent liés à l'existence du système actuel. Les hommes influens s'opposent à une révolution, non par ignorance du bien qui pourrait en résulter pour le pays, mais par la persuasion que leurs intérêts particuliers et leurs privilèges féodaux seraient le premier sacrifice à faire au bien de la patrie; ils sont opposés, en un mot, à une révolution en Espagne, comme en Angleterre les propriétaires des bourgs-pourris le sont à la réforme. Mais le gouvernement espagnol accélérera lui-même la révolution qu'il redoute, et l'évènement dépendra de la possibilité ou de l'impossibilité de faire un emprunt à l'étranger.

L'expérience n'a pas été perdue pour les Espagnols autant que le croient beaucoup de personnes qui ne les connaissent que superficiellement, ou que d'autres qui les connaissent mieux affectent de le croire. Au commencement de ce siècle, il n'y avait peut-être pas de peuple plus indifférent aux affaires publiques; mais ils furent réveillés par les débauches infâmes de Godoy et de la reine, et par les fautes incroyables que fit commettre à Napoléon l'ignorance complète du caractère espagnol. Quoi qu'il en soit, les Espagnols sortirent enfin de leur léthargie. Ce fait ne peut être contesté. Depuis 1808 jusqu'à ce moment ils ont été dans un état continuel d'agitation; ils parlent et s'occupent sans cesse de l'état de la nation, et il est maintenant au-dessus du pouvoir de l'état et du clergé d'en faire des sujets traitables, patients, soumis et indifférens. Mais, demandera-t-on, si c'est un peuple pensant, comment se fait-il qu'il supporte l'oppression d'un gouvernement misérable et sans consistance? Que ne suit-il l'exemple de la France, si l'ignorance n'est

pas en Espagne beaucoup plus puissante que l'instruction ? La lutte, en Espagne, n'est pas entre l'ignorance et l'instruction, mais entre le patriotisme et l'égoïsme combiné, si vous voulez, avec l'ignorance ; l'ignorance n'étant là qu'un auxiliaire. Qui prétendra dire que les afrancesados qui ont dirigé et soutenu le despotisme avec tant de succès pendant les cinq dernières années sont des hommes ignorans ? Qui dira que l'archevêque de Tolède, l'évêque de Tortose, et tant d'autres champions de l'absolutisme, sont des hommes ignorans ? L'histoire moderne de l'Espagne ne prouve-t-elle pas que, sans l'habileté de ces hommes (et par hasard ils se montrèrent une fois libéraux), ce pays serait libre depuis long-temps ? Le despotisme règne en Espagne, parce qu'il y a dans l'armée un grand nombre d'officiers qui ont vendu leurs principes et leur parti plus d'une fois, au système qu'ils soutiendront avec zèle aussi long-temps qu'ils en seront payés. Le despotisme règne, parce que les intérêts privés d'une foule d'hommes influens sont inséparablement liés à ce système, et que des milliers de gens voient leur ruine dans le renversement du gouvernement actuel. Ils connaissent tous les avantages d'un gouvernement représentatif, et le préféreraient si seulement il était possible de conserver en même temps leurs avantages et leurs privilèges : mais ils savent que cela est impossible, et que leurs privilèges sont directement opposés au bien de la nation. Sans l'abolition de ces privilèges tout changement ne serait qu'une dérision ; et il n'est plus d'Espagnol aujourd'hui, comme il y en avait en 1820, qui pense que la forme du gouvernement puisse être changée sans cette condition indispensable du renouvellement de la hiérarchie sociale. Il faut aussi se rappeler que depuis trois siècles les privilèges se sont tellement naturalisés qu'il y a des milliers de familles qui seraient sérieusement lésées de leur abolition. Je vais énumérer quelques-uns des droits dont je veux parler :

1° *Les droits seigneuriaux*, qui forment une grande partie des revenus des nobles du premier rang. La plupart sont si absurdes et si opposés au sens commun qu'il est très-difficile, même sous un gouvernement despotique, de les faire respecter du peuple, et que cela

serait impossible sous un gouvernement représentatif.

2° *Le clergé.* Il y a en Espagne soixante-un archevêques ou évêques et quatre mille deux cent trente-deux dignitaires et bénéficiaires. Voilà donc quatre mille deux cent quatre-vingt-treize personnages influens qui ont, ainsi que leurs familles et tous les gens qui tiennent à eux, un intérêt direct à soutenir le système actuel.

3° Il y a deux mille quarante-sept couvens qui renferment soixante mille deux cent cinquante moines. Je ne prétends pas dire que tous ces moines aient intérêt à soutenir le despotisme, ni même qu'ils le désirent; mais il en est assurément ainsi pour les plus influens d'entre eux. Et combien ensuite n'y a-t-il pas de familles dépendant directement ou indirectement de ces couvens, et qui toutes se trouveraient sans ressources et obligées de commencer une vie nouvelle, s'ils étaient supprimés!

4° *Les gens de robe.* Quoique les lois, ici comme en Irlande, n'offrent qu'une faible protection, il y a plus d'hommes de loi, d'une espèce ou d'une autre, que peut-être en France et en Angleterre à la fois. Ils vivent et profitent de l'iniquité et de l'incertitude des lois. Toutes leurs chicanes, leurs ruses, leurs arguties ambiguës seraient sans poids et sans valeur sous un code de lois fixe et universel. Comment donc s'étonner que toute cette classe de gens fasse masse pour s'opposer à tout changement quelconque?

5° *Les droits sur les terres royales.* Ces droits sont possédés par les gros fermiers au détriment du pauvre peuple; injustes en eux-mêmes, ils sont opposés à la prospérité générale: leur abolition serait un bien immense, mais plutôt pour l'avenir que pour le présent. Mais les hommes, et cela partout ailleurs aussi bien qu'en Espagne, ne sont pas encore assez vertueux pour faire volontairement ces sacrifices personnels, pour labourer, semer et préparer une récolte qui ne doit être moissonnée que par les générations futures.

6° Les propriétaires de moutons, et particulièrement ceux de mérinos, jouissent de quelques privilèges opposés non seulement à la prospérité générale du pays, mais encore aux droits naturels de la propriété. L'abolition de ces droits, sans aucun doute, se ferait péniblement sentir aux proprié-

taires. Voilà donc une autre classe nombreuse dont les intérêts sont opposés à tout changement essentiel dans le gouvernement.

7° *Les hommes en place.* Les salariés combattront toujours et jusqu'à la dernière extrémité contre la liberté, parce que c'est combattre pour leur existence.

Il y a encore mille autres intérêts privés opposés à tout bon gouvernement en Espagne, mais j'en ai fait connaître assez; et les parties intéressées, instruites par l'expérience de 1820, savent maintenant que les droits publics et les intérêts privés ne peuvent subsister ensemble.

Si l'Espagne possédait encore l'Amérique et en tirait des revenus comme autrefois, le gouvernement de Ferdinand serait assuré parce qu'il pourrait exister sans écraser la nation d'impôts. Mais, dans sa situation, il doit, ou ruiner par des exactions les classes privilégiées, ou suspendre la solde de l'armée : les conséquences de l'une ou de l'autre mesure sont prévues en un moment. Comme l'armée est son principal appui, il faut qu'elle soit maintenue et satisfaite à tous risques; aussi les impôts sont-ils excessivement pesans. On peut lire dans les gazettes officielles quantité de décrets en faveur de la liberté du commerce; cependant tel est l'état désespéré du gouvernement que pour avoir de l'argent il s'est fait marchand et accapareur; il suit la trace de Jacques 1^{er}, du vieux Frédéric de Prusse ou du vice-roi d'Égypte. Dernièrement il a vendu le droit exclusif d'exporter les peaux et le liège, de distiller une certaine espèce d'eau-de-vie très-recherchée dans ce pays, et d'autres droits moins importans. De même, pour donner au peuple le moyen de payer les taxes, il a pris des mesures pour vendre les pacages communs, il a attaqué les droits seigneuriaux et restreint indirectement ceux des propriétaires de mérinos. Quant au clergé, avec un revenu moitié moindre, il est forcé de payer trois fois autant qu'en 1808. Une réforme étendue est proposée, qui achèvera sa ruine. Au fait, un système vieux de trois siècles et basé sur les ressources de l'Amérique doit cesser lorsqu'elles lui manquent. Le gouvernement, quoique soutenu seulement par ce système, est maintenant obligé de le miner et de le détruire tous les

jours. Le gouvernement est tout-à-fait en état de banqueroute et de mendicité, et dans les besoins pressans il n'a pas d'alternative. En l'état actuel des choses, à moins que Ferdinand ne puisse lever un emprunt, un jour viendra où les vieux appuis du système n'auront rien à perdre à un changement; ils seront passifs et indifférens. Éclate alors une révolution, et tout l'échafaudage de ce système artificiel s'écroulera à la fois. Puisse-t-elle seulement n'être pas plus sanglante que celle de 1820? mais nul esprit sage ne pourrait l'espérer.

M. O.

(EL ALMACEN.)



La Reine Sémiramis,

PAR MASENIUS.

NOTE SUR LE JÉSUITE MASENIUS.

Le conte qui suit cette note est tiré de l'ouvrage de Masenius, intitulé *Palæstra dramatica*, qui parut à Cologne en 1657.

Jacques Masenius est peu connu aujourd'hui. C'était une des célébrités de Cologne dans le dix-septième siècle. Professeur de rhétorique et de poésie au collège des jésuites de cette ville, il publia un ouvrage intitulé *Palæstra eloquentiæ ligatæ*. C'est un cours complet d'éloquence. Le premier volume contient une rhétorique et une poétique; le second des poèmes élégiaques et héroïques, destinés à servir d'exemples aux règles tracées dans le premier volume; le troisième, un traité de l'art dramatique, un recueil de sujets propres au drame; ces sujets sont racontés sous une forme dramatique, et c'est de là qu'est tiré le conte de la reine Sémiramis; enfin des pièces de diverses sortes.

Dans le second volume du cours d'éloquence de Masenius se trouve le poème de *Sarcothée*, qui, dans le dernier siècle, devint le sujet d'une accusation de plagiat intentée à Milton par Lauder. La sarcothée est un mot composé du grec, qui veut dire *l'humanité-déesse*. C'est l'histoire d'Adam et Ève chassés du paradis; c'est le sujet du poème de Mil-

ton. Quand on lit le poème de Masenius et le poème de Milton, il est difficile de croire que le grand poète anglais n'a pas fait quelques emprunts à *la Sarcothée*. Masenius, au surplus, mérite cet honneur. Son poème est plein de beaux vers; seulement les noms allégoriques nuisent à l'intérêt. J'aime mieux Adam et Ève que Sarcothée, et Satan qu'Antithée, c'est-à-dire, en grec, l'ennemi de Dieu.

Masenius était vivement frappé de la grandeur des premiers chapitres de *la Genèse* et de tout ce qu'il y a de dramatique dans l'histoire du péché originel. Je trouve, en effet, dans son troisième volume, au nombre des pièces proposées comme exemples, un drame d'Androphile, intitulé *Tragico-Comédie allégorique*. Androphile (ami de l'homme) c'est le Christ, et le sujet de la pièce c'est la chute d'Anthrope (l'homme), victime des ruses d'Andromisus (l'ennemi des hommes), sauvé par le dévouement d'Androphile, qui s'offre comme victime à la colère d'Andropater (père des hommes). Il y a dans cette pièce quelques morceaux que Milton semble aussi avoir connus.

Ni Lauder ni le Journal de Trévoux n'ont parlé d'Androphile, à propos de *la Sarcothée* et du plagiat de Milton. Je ne veux point aller plus loin que Lauder et le Journal de Trévoux, et me servir d'Androphilus comme d'un nouveau titre pour renouveler l'accusation intentée au grand poète anglais. En faisant cette remarque, je ne veux autre chose que rendre à ce jésuite oublié l'honneur que lui a fait Milton de l'imiter de temps en temps. Ajoutons que la chute de l'homme et sa régénération semblent, au seizième siècle et au commencement du dix-septième, un sujet de drame convenu. Après avoir été joué en *mystère*, il était joué dans les collèges comme comédie sainte et édifiante. J'ai sous les yeux un Adamus fait en 1552 par Macropédius. La pièce embrasse depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, depuis la chute jusqu'à la rédemption. Ce sujet était donc un sujet convenu de poésie, et c'est pour cela que Milton en a fait un poème épique. Les poètes épiques ne chantent jamais que ce qui est dans la bouche de tout le monde. L'épopée est une redite. Avant le poème de Dante, il y avait je ne sais combien de visions où étaient décrits l'enfer, le purga-

toire et le paradis. C'était un sujet populaire : Dante en a fait un poème épique. Comme l'épopée a besoin de merveilleux, et que le merveilleux, à son tour, a besoin, pour faire effet, qu'on y ait foi, il faut nécessairement que l'épopée soit faite sur un sujet populaire, que tout le monde connaît, et que personne ne songe à mettre en doute.

La Sarcothée de Masenius imitée par Milton, ses sujets de pièces développés sous la forme de contes, ses drames de toute sorte, historiques, moraux, tragi-comiques, allégoriques, etc., attestent une imagination féconde et variée. Avec tout cela cependant il est oublié, et il faut des recherches de biographie littéraire pour savoir qui il est et quand il a vécu.

SAINT-MARC GIRARDIN.

—

LA REINE SÉMIRAMIS.

— Oui, de toutes mes femmes, vous êtes celle que j'aime le mieux, disait le roi Ninus à Sémiramis. Personne n'a tant de grâces et d'attraits que vous; pour vous, je renoncerais volontiers à toutes mes autres femmes.

— Que la sagesse du roi veille sur ses paroles? Si j'allais prendre mon maître au mot?

— Tant que tu m'aimeras, que m'importe la beauté des autres?

— Ainsi donc, si je vous en priais, vous fermeriez votre sérail, vous renverriez les femmes qui le peuplent; je serais la seule que vous aimeriez, la seule à qui vous feriez part de votre pouvoir; je serais votre épouse, je serais reine d'Assyrie?

Sémiramis parlait avec une ardeur qui la rendait mille fois plus belle. Cependant fermer le sérail, renvoyer ses femmes, cela parut à Ninus quelque chose de grave. Il ne répondit donc pas nettement à Sémiramis, mais il reprit :

— Reine d'Assyrie ! et ne l'es-tu pas, puisque tu règues par ta beauté sur le maître de l'Assyrie ?

— Non. Je suis qu'une esclave que vous aimez aujourd'hui. Qui me répond de demain ? Je ne règne pas, je plais. Quand je donne un ordre, on vous consulte avant de m'obéir.

— Régner, crois-tu donc que ce soit un grand plaisir ?

— Oui, surtout pour qui ne l'a jamais goûté !

— Veux-tu le goûter ? Veux-tu pendant quelques jours régner à ma place ?

— Prenez garde encore de vous trop avancer !

— Non, je le répète, veux-tu pendant un jour être maîtresse souveraine de l'Assyrie ? J'y consens.

— Et tout ce que j'ordonnerai sera exécuté ?

— Oui, je te céderai pour un jour mon pouvoir et mon sceptre d'or qui en est l'emblème.

— Et si j'allais commander de fermer le sérail ?

Ninus sourit. — Je ne retire pas ma parole. Pendant un jour, un jour entier, tu seras reine et maîtresse ; je te le jure ! Ce n'est plus à moi que le palais et l'empire obéiront ; c'est à toi, à toi seule. Rassemble donc en ce jour tous tes désirs et tout tes caprices, car ce jour-là tu pourras tout.

— Et quand sera-ce ?

— Demain, si tu veux !

— J'accepte, dit Sémiramis ; et elle se pencha doucement vers Ninus, et laissa retomber sa tête sur l'épaule du roi. Elle avait l'air d'une jolie femme qui semble demander pardon de son caprice, après qu'on y a cédé.

La nuit vint. Jamais Sémiramis n'avait été si gracieuse et si pleine d'amour ; jamais le roi Ninus n'avait été si heureux. Au matin, le roi dit à Sémiramis : Voici ton jour d'être reine.

Sémiramis appela ses femmes, et se fit vêtir magnifiquement. Elle mit sur son front une couronne de pierres précieuses, et reparut ainsi aux yeux de Ninus. Ninus, enchanté de sa beauté, ordonna que tous les officiers et tous les serviteurs du palais se rassemblent dans la salle du trône, et que son sceptre d'or fût tiré du trésor et lui fût apporté. Quand cela fut fait, et que tout le monde fut réuni dans la salle, dans l'attente de quelque grand événement, il fit ouvrir les portes de la chambre où il était avec Sémiramis.

ramis, et, la prenant par la main, entra avec elle. Tous les officiers et les serviteurs se prosternèrent à l'aspect du roi. Ninus conduisit Sémiramis jusqu'au trône placé au milieu de la salle, et l'y fit asseoir; puis ordonnant à tout le monde de se relever, il annonça à sa cour qu'il voulait que pendant tout le jour qui allait s'écouler on obéit à Sémiramis comme à lui-même. Il prit le sceptre d'or des mains du chef des esclaves, et, le mettant dans les mains de Sémiramis, — Reine, dit-il, voici le signe du pouvoir souverain; prenez-le, et servez-vous-en pour commander en souveraine. Vous n'avez plus ici que des esclaves, et moi-même je ne suis plus que votre serviteur pendant tout ce jour. Quiconque sera lent à exécuter vos ordres, qu'il soit puni, comme s'il désobéissait au roi, comme s'il était lent à exécuter les ordres du roi.

Après avoir ainsi parlé, le roi s'agenouilla devant Sémiramis, qui lui donna, en souriant, sa main à baiser. Toute la cour ensuite passa devant le trône de Sémiramis, qui toucha chaque officier du bout de son sceptre royal, et reçut de chacun le serment d'exécuter aveuglément ses ordres. Sémiramis reçut leur serment avec une majesté que le roi admira. Quand la cérémonie fut finie, il en fit compliment à Sémiramis, et lui demanda comment elle avait fait pour avoir l'air si grave et si majestueux.

— C'est que pendant qu'ils promettaient d'obéir, répondit Sémiramis, je songeais à ce que je commanderais à chacun d'eux. Je n'ai qu'un jour de pouvoir: je veux bien l'employer.

Le roi se mit à rire de cette réponse. Sémiramis lui paraissait plus piquante et plus aimable que jamais. — Voyons, se disait-il, comment elle va continuer son rôle, et par quels ordres elle va débiter.

— Que le secrétaire du roi approche de mon trône, dit Sémiramis à haute voix! Le secrétaire s'approcha; deux esclaves placèrent devant lui une petite table. — Écrivez!

« Sous peine de la vie, il est ordonné au gouverneur de la citadelle de Babylone de céder le commandement de la citadelle à celui qui lui remettra cet ordre! »

— Fermez cet ordre, et cachez-le du sceau du roi; remettez-le-moi.

Écrivez !

« Sous peine de la vie , il est ordonné au chef des esclaves du palais de remettre le commandement des esclaves à celui qui lui présentera cet ordre. »

— Fermez , cachetez du sceau du roi , et remettez-moi cet ordre.

Écrivez !

« Sous peine de la vie , il est ordonné au général de l'armée qui est campée sous les murs de Babylone de remettre le commandement de l'armée à celui qui lui présentera cet ordre. » Fermez , cachetez , et remettez-le-moi !

Elle prit les trois ordres qu'elle venait de dicter , et les mit dans son sein. Toute la cour restait interdite ; le roi lui-même était étonné. — Qu'on écoute , dit Sémiramis. Dans deux heures , tous les officiers de l'état viendront m'offrir des présens , comme c'est l'usage à l'avènement des nouveaux princes. Qu'un festin et qu'une fête soient préparés pour ce soir !

Attendez ! Il me reste encore un ordre à donner.

« Sous peine de la vie , il est ordonné au premier eunuque du palais de présenter , ce soir au festin , vingt femmes de la plus grande beauté ; elles seront ajoutées à celles du sérail.

— Allez ! Que tout le monde sorte maintenant ; que mon fidèle serviteur Ninus reste seul ; j'ai besoin de le consulter sur les affaires de l'état.

Toute la cour sortit ; Ninus resta seul. — Vous voyez , dit Sémiramis , que je sais me conduire en reine. Vous n'avez pas voulu hier me sacrifier votre sérail ; aujourd'hui je l'augmente : n'est-ce pas généreux ?

Ninus se mit à rire. — Ma belle reine , dit-il , vous jouez votre rôle à merveille ; mais , si votre serviteur ose vous interroger , que voulez-vous faire des ordres que vous avez dictés ?

Je ne serai plus reine s'il faut vous rendre compte. Au surplus , voici mes motifs. J'ai , continua-t-elle en riant , j'ai à me venger des trois officiers que menacent les ordres que j'ai dictés.

— Vous venger , et de quoi donc ?

Le premier, le gouverneur de la citadelle, est borgne, et me fait peur chaque fois que je le rencontre. Le second, le chef des esclaves, vous a deux fois présenté des esclaves nouvelles, afin de me faire perdre votre amour; et le troisième enfin, le général de l'armée sous les murs de la ville, m'enlève trop souvent votre présence. Vous êtes sans cesse au camp. Je suis jalouse de l'armée; et, ne pouvant la destituer en masse, je destitue le chef.

Cette réponse, mêlée de folie et de flatterie, enchanta Ninus. — Allons, dit-il en riant, voilà trois grands-officiers de l'empire destitués pour bons motifs.

— Oh! continua Sémiramis, destituer, c'est mon plaisir. Je vais, je vous en avertis, mettre votre empire en désordre pour un jour!

Ninus et la reine passèrent dans les jardins du palais. Les esclaves attachés au jardin vinrent se prosterner devant Sémiramis.

— Ces beaux jardins sont à vous aujourd'hui, ma reine. — De beaux jardins! allons donc! et qu'ont-ils donc de royal pour être beaux? qu'ont-ils que ne puisse avoir le moindre de nos officiers? Oh! que vous savez mal user du droit de pouvoir tout ce que vous voulez!

— Mais ce droit, vous l'avez aujourd'hui; usez-en!

— Vous allez voir! dit Sémiramis. Esclave, dit-elle au chef des jardins, tu vois ce portique à colonnes de granit, hautes de cent pieds, et la terrasse qui le surmonte. Prends ce jardin avec ses fleurs, ses arbres, ses eaux, et porte-le sur cette terrasse.

— Reine! dit le chef des jardins.

— Tu mourras, si tu n'obéis pas. Prends les bras de vingt mille esclaves, et fais ce que je te dis. Alors Sémiramis aura des jardins dignes d'elle.

Le chef des jardins restait interdit; Ninus riait. Un eunuque s'approcha de la reine.

— Grande reine, dit-il, les seigneurs de la cour attendent que vous daigniez recevoir leurs hommages.

— Suivez-moi, mon serviteur, dit-elle en souriant à Ninus, et elle entra dans la salle du trône.

Les seigneurs de la cour défilèrent devant son trône; cha-

cun apportait un présent. La plupart avaient imaginé de lui offrir des bijoux, des étoffes précieuses. Sémiramis regardait peu ces présens futiles, et ordonnait au trésorier de donner à chaque seigneur un présent trois fois plus grand que celui qu'elle avait reçu.

— C'est ainsi, disait-elle à Ninus, qu'une prince doit recevoir des présens, comme un hommage et non comme une aumône.

Après les grands-officiers, vinrent les serviteurs du palais. Ceux-là offraient des fleurs, des fruits, des animaux rares ou élégans. Sémiramis reçut leurs offrandes d'un air gracieux. Enfin vinrent les esclaves, qui n'avaient rien et ne pouvaient rien offrir. Les trois premiers esclaves étaient trois jeunes frères que la même caravane avait amenés du Caucase avec Sémiramis. C'étaient de jeunes gens fiers, hardis, qui servaient dans la garde du palais. Sémiramis les connaissait; car un jour la partie de la caravane où étaient les femmes ayant été attaquée par un tigre énorme, ce furent les trois frères qui accoururent les premiers, et qui tuèrent l'animal. Du reste, les femmes, pendant cette scène, étaient restées voilées. Les trois frères ne connaissaient donc pas Sémiramis.

Quand ils passèrent devant le trône, — Et vous, dit-elle aux trois frères, n'avez-vous aucun présent à faire à la reine?

— Aucun, répondit le premier, qui était Zopire, que ma vie pour la défendre.

— Aucun, répondit le second, qui était Artaban, que mon sabre contre ses ennemis.

— Aucun, répondit le troisième, qui était Assur, que le respect et l'admiration qu'inspire sa présence.

— Esclaves, dit Sémiramis, c'est vous qui de toute la cour m'avez fait les plus beaux présens; car ce sont des présens que je ne puis récompenser avec la richesse des trésors de l'empire, comme j'ai fait pour les autres. Il ne sera pas dit cependant que Sémiramis soit restée ingrate.

— Toi qui m'as offert ton sabre contre mes ennemis, prends cet ordre, porte-le au général de l'armée qui campe sous les murs de Babylone, remets-le lui, et attends ce qu'il fera de toi.

Toi, qui m'as offert ta vie pour me défendre, prends cet ordre, remets-le au gouverneur de la citadelle, et attends ce qu'il fera de toi.

Toi, enfin, qui m'as offert le respect et l'admiration que ma présence inspire, et qui me sembles un courtisan, prends cet ordre, remets-le au chef des esclaves du palais, et attends ce qu'il fera de toi.

Les trois frères sortirent aussitôt; le reste des esclaves défila, et la cérémonie des présens étant finie, Sémiramis descendit du trône, congédia toute la cour; puis, restant seule avec Ninus, « Je vous ai averti, dit-elle, que je voulais bouleverser votre empire; vous voyez, je mets vos jardins sur les terrasses de vos portiques et vos esclaves à la tête de nos armées. Maintenant, à ma toilette pour la fête de ce soir! Vous y assisterez, n'est-ce pas! Et pendant ce temps nous jugerons de la beauté des femmes que j'ajoute à votre sérail. »

Il y avait dans Sémiramis tant de gaieté, tant de folie, tant de grâces, que jamais Ninus n'avait été si amoureux. Il assista à la toilette de la reine. Bientôt on introduisit une à une les femmes destinées au sérail. Il y en avait quelques-unes de belles, d'autres de jolies. Ninus les regardait à peine; il n'avait de regards que pour Sémiramis. — Vous avez tort, disait celle-ci, de ne point faire attention à vos nouvelles esclaves; tenez, voyez cette jeune esclave, comme elle a l'air timide! comme elle est jolie!

Quinze femmes avaient paru : l'eunuque annonça au roi qu'il n'avait pas pu en avoir davantage. « C'est bon, dit Ninus d'un air nonchalant; c'est bon!

Les yeux de Sémiramis s'enflammèrent de colère. — Esclave, dit-elle à l'eunuque, je t'avais dit ce matin : Sous peine de la vie, vingt femmes pour ce soir! Tu n'en as amené que quinze; où sont les autres, afin que ta tête ne tombe pas?

L'eunuque ne répondit pas, mais regarda Ninus. — Ce n'est point à Ninus qu'il faut répondre de ta désobéissance; c'est à moi! Où sont les cinq femmes qui manquent à mon ordre? Il me les faut, ou ta tête.

— Ma tête ne tombera que si le roi le veut.

— Ce mot t'a condamné! » Et aussitôt, frappant dans ses mains, des esclaves entrèrent. « Saisissez cet esclave, entraînez-le dans la cour du sérail et tranchez-lui la tête. Qu'elle me soit présentée avant la fête de ce soir. Allez! »

Les esclaves attendirent un instant, croyant que Ninus allait parler. Sémiramis répéta son ordre, et les esclaves sortirent emmenant l'eunuque.

— Sera-ce votre dernier caprice? dit en riant Ninus.

— Non, j'ai encore six heures à régner.

— Ma belle reine! dit Ninus toujours en riant, je vous donne volontiers la tête de cet esclave; mais cela valait-il la peine de vous fâcher? Il est vrai que la colère vous rend plus jolie encore. Cinq femmes de plus ou de moins, que m'importe!

Sans penser davantage à l'esclave condamné à mort, Ninus continua à causer avec Sémiramis. Bientôt le soir vint et la fête. Quand Sémiramis entra dans la salle, un esclave lui présenta un plat dont elle ne détourna les yeux qu'après avoir reconnu avec soin la tête de l'eunuque. — C'est bien! dit-elle, placez-la sur un poteau dans la cour du palais, sur le passage des esclaves qui se rendent à la fête; tenez-vous auprès, et dites qu'il y a trois heures cet homme vivait; mais qu'ayant désobéi à ma volonté, sa tête a aussitôt été séparée de son corps.

La fête était magnifique; des danses, des fleurs et des parfums, un banquet somptueux, préparé dans les jardins, et Sémiramis recevant les hommages avec une majesté pleine de grâces, s'adressant sans cesse à Ninus comme pour lui faire les honneurs de la fête.

— Vous êtes, lui disait-elle en souriant, un roi étranger qui vient me visiter dans mon palais: il faut que je fasse en sorte que vous vous y plaisiez.

Bientôt on se mit à table. Sémiramis confondit et bouleversa tous les rangs. Ninus fut placé au bout de la table: il riait le premier de ce renversement de l'étiquette du palais, et la cour, suivant son exemple, se laissait ranger sans murmurer, selon le caprice de la reine. Elle fit placer près d'elle les trois frères du Caucase.

« Mes ordres sont-ils exécutés? leur demanda-t-elle.

— Oui, répondirent-ils.

Le festin fut très-gai. Un esclave ayant, par habitude, servi le roi le premier, Sémiramis le fit prendre et le fit battre de verges. Ses cris se mêlèrent aux éclats de rire des convives. Tout le monde était disposé à la joie. C'était une comédie où chacun jouait son rôle. Vers la fin du repas, quand le vin vint enfin enflammer la gaieté, Sémiramis prit la parole. — Seigneurs, dit-elle, le trésorier de l'empire m'a lu la liste de ceux qui m'ont ce matin fait leur don de joyeux avènement. Un seul seigneur de la cour a manqué à l'appel.

— Qui donc ? cria Ninus ; il faut le punir sévèrement.

— C'est vous-même, seigneur ! vous qui parlez, reprit Sémiramis ; qu'avez-vous donné à la reine ce matin ?

Ninus se leva, et vint en souriant dire quelques mots à l'oreille de la reine.

— La reine est insultée par son serviteur, dit Sémiramis.

— J'embrasse ses genoux pour obtenir mon pardon. Pardonnez-moi, belle reine, disait-il, pardonnez-moi ! Que j'ai hâte, ajoutait-il plus bas, que j'ai hâte que la fête finisse ! Jamais je n'ai tant aimé !

— Vous voulez que j'abdique ? reprit tout bas Sémiramis. Non, j'ai encore deux heures à régner ; en même temps elle abandonnait sa main, que le roi couvrait de baisers. — Je ne pardonne pas une pareille insulte de la part d'un esclave ! reprit-elle tout haut ; esclave, prépare-toi à mourir !

— Folle que tu es ! disait Ninus toujours à genoux. Va je veux bien me prêter à ta folie ; mais patience, ton règne va bientôt finir.

— Vous ne vous fâchez donc pas, dit Sémiramis, quelque chose que j'ordonne en ce moment.

— Esclaves ! reprit-elle à haute voix, saisissez cet homme, oui, lui-même, lui, Ninus.

— Ninus, en souriant, alla au-devant des esclaves, et se mit entre leurs mains.

— Entraînez-le hors de la salle, menez-le dans la cour du sérail, préparez tout pour sa mort, et attendez mes ordres. Les esclaves obéirent et menèrent dans la cour du sérail

Ninus qui les suivait en riant : ils passèrent devant la tête de l'eunuque qui avait désobéi. Bientôt Sémiramis se plaça sur un balcon. Ninus s'était laissé enchaîner les mains.

—Courez à la forteresse , Zopire ; vous au camp, Artaban ; Assur, que toutes les portes du palais soient fermées. »

Tous ces ordres furent donnés à voix basse et aussitôt exécutés.

—Eh bien ! reine, dit Ninus en riant, il manque encore à la comédie son mot de dénouement.

—Le voici ! dit Sémiramis. Esclaves ! souvenez-vous de l'eunuque. Frappez. »

Les esclaves frappèrent. A peine Ninus eut-il le temps de pousser un cri. Sa tête tomba sur le pavé : elle avait encore le sourire sur les lèvres. « Maintenant, je suis reine d'Assyrie ! s'écria Sémiramis, et meure, comme l'eunuque et comme Ninus, quiconque désobéira ! »

MASENIUS ,
De la Société de Jésus.



LES DERNIERS MOMENS

Du fils de Napoléon.

Au directeur de la Revue de Paris.

Montmorency, ce 13 août 1832.

Monsieur,

Vous me priez, vous me pressez de vous donner communication des détails qui m'ont été transmis sur la fin si déplorable et si prématurée du fils de Napoléon. Ils sont consignés dans des lettres écrites par une dame de Paris qui se trouvait à Vienne lors de ce douloureux évènement ; lettres d'une sœur qui raconte ingénument à son frère ce qui se passe devant elle et autour d'elle, et ne déguise pas plus ses opinions qu'elle n'exagère ses sentimens. J'avais d'abord songé à ne vous en donner que des extraits. Au fait, ce n'est pas pour le public que ces lettres ont été écrites. Mais n'est-ce pas précisément pour cela qu'elles sont bonnes à être publiées ? Rédigés sans apprêt, sous l'impression des faits, ces récits n'en sont pas moins précieux pour cela. C'est la vérité présentée sous ses formes les plus simples, et peut-être aussi les plus touchantes.

Vienne, le 14 juillet 1832.

« Je ne suis pas, tu le sais, du parti de la légitimité :
» plus que personne, je me réjouis de voir ses derniers ef-

» forts complètement déjoués. Je ne puis m'empêcher de
 » savoir gré pourtant à la duchesse de Berri du courage
 » avec lequel elle défend les droits de son fils.

» Si en 1815, quand tout était préparé ici pour la déli-
 » vrer, quand tout était préparé en France pour la recevoir,
 » Marie-Louise en eût fait autant que Caroline, peut-être
 » son fils ne mourrait-il pas aujourd'hui de langueur en
 » Autriche. C'est un regret qu'il exprime souvent avec
 » amertume. Sa résignation à mourir, ainsi que son obsti-
 » nation à se refuser à certains remèdes, prouvent de quel
 » œil il envisageait l'avenir qui lui était réservé. Mon épita-
 » phe, disait-il, sera bientôt faite :

» *Ci gît le fils du grand Napoléon. Il naquit roi de*
 » *Rome, et il est mort colonel autrichien.*

» Ses regards sont constamment attachés sur le portrait
 » de son père, dont il ne parle qu'avec l'accent de la plus
 » profonde admiration. On prétend qu'il a comme lui une
 » volonté de fer et la passion des armes.

» Sa mère arrive aujourd'hui ou demain. Arrivera-t-elle
 » à temps pour recevoir le dernier soupir du fils de
 » l'homme qui a placé sur sa tête la couronne de France,
 » de l'homme qui, jusqu'à son dernier soupir, lui a con-
 » servé une affection à laquelle elle n'avait plus droit, et
 » qui lui souriait encore de son rocher de Sainte-Hélène?

» Une chose dont je sais surtout gré à ce jeune homme,
 » c'est qu'adopté par la maison de Hapsbourg, ce n'est pas
 » d'avoir une archiduchesse autrichienne pour mère, mais
 » pour père un soldat français, qu'il se montre orgueilleux.
 » Ce qui, d'après cela, me confond, c'est qu'il ait pu accueil-
 » lir Marmont comme un ami de son père; qu'il ait pu lui
 » serrer la main, et, qu'après avoir passé une matinée en-
 » tière avec lui, il lui ait donné son portrait. Cette confé-
 » rence avait, dit-on, pour but de se faire éclaircir par le
 » maréchal plusieurs faits rapportés contradictoirement
 » dans différens mémoires. Qui sait! le duc de Raguse aura
 » peut-être réussi à lui expliquer ce qu'il semble y avoir
 » d'inexplicable dans l'affaire d'Essonne. Je le souhaite.

» Il y a tant de versions sur la cause de la maladie qui
 » consume le duc de Reichstadt, qu'on ne sait trop à la-

» quelle croire. La plus admissible, c'est qu'il a dans le
 » sang la même humeur que son père, et que cette humeur,
 » qui s'est montrée au-dehors un moment, est rentrée et
 » s'est jetée sur les poumons et surtout sur la gorge.

» Quoi qu'il en soit, il est perdu. Il le sait, et il attend
 » avec la plus grande tranquillité le moment qui le délivrera
 » du fardeau de la vie.

» Je pars demain pour Presbourg, où je passerai six
 » jours au plus. A mon retour ce pauvre prince existera-
 » t-il encore ! Cette idée me serre le cœur. Adieu, mon
 » frère. »

A... D... C...

Vienne, ce 24 juillet 1832.

» Mes pressentimens ne me trompaient pas. Je t'écris au
 » son lugubre de toutes les cloches de Vienne. C'est le si-
 » gnal du convoi de ce pauvre duc de Reichstadt. Il est mort
 » avant-hier à cinq heures du matin, sans la moindre con-
 » vulsion, mais après avoir horriblement souffert.

» Les médecins s'accordent à dire qu'il s'est suicidé, non
 » seulement par son obstination à se refuser à leurs remè-
 » des, mais encore par son adresse à leur dissimuler les
 » symptômes de son mal. Un d'eux, dans l'espoir de rai-
 » mer ses forces morales, lui disait un jour avec une em-
 » phase tant soit peu tudesque : Monseigneur, *vous êtes*
 » *né soleil, vous n'êtes plus qu'une planète, mais vous*
 » *pouvez devenir comète* ; une grande crise politique s'ap-
 » proche, voyez que de chances elle vous offre. — Laissez-
 » moi mourir tranquillement, a-t-il répondu, c'est tout ce
 » que je désire.

» Sa mère ne l'a point quitté depuis son arrivée ; elle
 » était au pied de son lit quand il a expiré. Un frémissé-
 » ment convulsif s'est emparé d'elle ; et depuis lors elle a la
 » fièvre. On la dit elle-même très-malade de la poitrine.

» L'archiduchesse Sophie, femme de l'archiduc François,
 » est inconsolable. Elle avait pour ce malheureux jeune
 » homme une affection qu'il payait du plus tendre retour.

» Tout le temps de sa maladie elle ne l'a pas quitté d'une
 » minute, quoiqu'elle fût grosse et qu'elle eût besoin des
 » plus grands ménagemens. C'est elle qui a vaincu la répu-
 » gnance qu'il montrait à se faire administrer. Prenant le
 » prétexte de ses couches dont le moment approchait, elle
 » a voulu recevoir tous ses sacremens, même celui de l'ex-
 » trême onction. Entraîné par son exemple, et bien plus
 » encore par ses instances, il s'est soumis à un devoir qu'il
 » n'envisageait que comme une affaire d'étiquette.

» Je ne sais si le contraste de cette jeune femme, prête
 » à donner le jour à une nouvelle créature, et la figure de
 » ce jeune homme expirant au printemps de la vie, a frappé
 » les spectateurs; mais de toutes parts ce n'était que gémis-
 » semens et que sanglots.

» Depuis ce jour le mal n'a fait qu'empirer; et la preuve
 » que le pauvre patient ne se faisait aucune illusion sur son
 » état, c'est qu'il avait fait faire son portrait pour cette même
 » archiduchesse Sophie, et qu'il a fait graver au bas, *sou-*
 » *venir éternel d'un mourant*. Celle-ci est accouchée tout
 » récemment. Juge combien on doit redouter pour elle
 » l'impression d'un perte aussi douloureuse!

» On prétend que, par un hasard singulier, il est mort
 » dans la chambre que son père occupait à Schoenbrunn et
 » sur le lit où il couchait. Qui sait si ce n'est pas dans cette
 » même chambre et dans ce lit même que Napoléon a conçu
 » la première idée de son mariage avec Marie-Louise? Hélas!
 » à cette époque, il ne prévoyait pas que le fruit de cette
 » union ne parviendrait pas à sa maturité, et que, déshérité
 » de sa couronne, l'héritier de sa gloire mourrait sous l'u-
 » niforme autrichien.

» Qu'importe qu'on lui rende à cette heure, pauvre exhé-
 » rédé qu'il est, les mêmes honneurs qu'aux archiducs
 » d'Autriche? Ces tristes honneurs peuvent-ils se comparer
 » à ceux dont son berceau fut entouré? et sa place entre les
 » momies de cette illustre maison vaut-elle celle que la na-
 » ture lui avait marquée près de son père, soit à Sainte-
 » Hélène, soit à la place Vendôme au pied de cette belle
 » colonne qui porte jusqu'aux cieux les titres de leur gloire
 » commune?

» De tous les hommages qu'on lui rend aujourd'hui, le
 » seul dont je lui pardonnerais de se sentir ému et même
 » fier, ce sont les larmes du peuple de Vienne; car elles
 » partent du cœur, et sont encore un tribut à la mémoire de
 » son père. Jamais nation ne fut aussi napoléoniste. Je suis
 » persuadé que plus d'une espérance reposait sur cette jeune
 » tête.

» A demain d'autres détails.

» Ta sœur, etc. »

Le 25 juillet 1832.

» Tout est fini, cher frère. Tout est tranquille. Il ne nous
 » reste plus rien du *filz de l'homme*, et sa dépouille mor-
 » telle repose maintenant parmi celles de la famille impé-
 » riale, près de la place qui attend son aïeul. Là comme
 » pendant sa vie, il est loin du sol qui l'a vu naître. Que ne
 » puis-je de mon souffle y transporter ses cendres, et les
 » voir bientôt réunies à celles de son père sous ce monument
 » où le vœu de tout bon Français le rappelle et que restitue
 » à sa gloire un roi vraiment français !

» Je ne sais pourquoi le souvenir de son père n'a jamais
 » été aussi vif dans mon cœur. N'est-ce pas parce que j'é-
 » prouve tout ce qui se serait passé dans je sien s'il eût sur-
 » vécu à ce fils objet de ses plus tendres pensées? Ah! qu'il
 » eût joui de son ardeur martiale et de cette puissance de
 » volonté dont les plus affreuses douleurs n'ont pas même
 » triomphé!

» Comme il n'arrive que trop souvent chez les êtres supé-
 » rieurs que les circonstances oppriment, toutes ses facultés
 » se sont tournées contre lui-même, et n'ont été que des
 » instrumens de sa perte. Il ne faut pourtant pas se dissi-
 » muler que dans aucune position il ne pouvait vivre long-
 » temps. L'humeur cancéreuse dont son père était affecté
 » s'était jetée tout à la fois sur les viscères du bas ventre,
 » où elle avait formé un squirrhe, et sur les poumons, dont
 » un lobe était déjà détruit. Je répète ce que disent les
 » médecins. C'est donc sa vie plutôt que sa mort qu'il faut
 » pleurer; et pourtant c'est sa mort que chacun pleure, et

» moi-même je ne puis supporter l'idée que la dernière
 » étincelle du génie de Napoléon vient de s'éteindre!

» Il y avait déjà tant de choses dans cette jeune tête! Les
 » médecins disent qu'on ne pourrait en voir une plus mer-
 » veilleusement organisée, et les regrets de ceux qui ont
 » vécu dans l'intimité de ce prince attestent aussi l'excellence
 » de son cœur.

» Quelqu'un, que ses relations avec le duc de Lucques
 » met à même de savoir ce qui se passe à la cour, m'a dit
 » qu'elle était plongée dans le deuil le plus profond, et qu'on
 » redoutait beaucoup l'effet que cet événement a produit
 » sur l'empereur, qui doit revenir à Schœnbrunn au premier
 » moment. Toute mourante qu'elle est, Marie-Louise a
 » voulu aller à sa rencontre. Qu'elle doit être à plaindre!
 » quoiqu'elle ait abdiqué la place que la gloire lui préparait,
 » et l'honorable malheur qu'un héros lui avait légué, elle
 » est mère!

» On m'a promis des cheveux de ce pauvre duc. Si l'on
 » me tient parole, je t'en enverrai. On parle aussi d'un por-
 » trait lithographié, je tâcherai de t'en apporter quelques
 » exemplaires; et je ne tarderai pas. Mes affaires sont à peu
 » près terminées et j'ai besoin de parler de tout cela avec
 » vous tous; vous me comprenez si bien!

» On s'arrachait hier dans les boutiques tous les portraits
 » qui ont été faits de lui. C'est un délire. On n'a pas d'idée
 » non plus de la foule qui s'est portée à son convoi et de la
 » tristesse peinte sur toutes les figures. C'est que le peuple
 » comprend cette perte et tout ce qu'elle a de réel pour lui;
 » peut-être l'apprécie-t-il avec exagération! Mais cela se
 » conçoit. Son avenir repose à présent sur si peu de chose!
 » Dans trois semaines je t'en dirai davantage. Adieu.

» Ta sœur. »

Voilà, monsieur, dans toute leur intégrité, les lettres dont
 vous m'avez demandé copie. Il m'est recommandé de n'en
 laisser prendre lecture qu'à des gens dignes de les lire. En
 vous autorisant à les imprimer, j'exède un peu mes pou-
 voirs. Mais si, comme je l'espère, la majorité de vos lecteurs
 m'en sait gré, je crois qu'on me pardonnera cette infidélité.

J'ajouterai peu de réflexions à celles dont ces lettres sont remplies, à celles qui leur imprime un caractère si touchant de philosophie et de sensibilité. Ce n'était pas un homme ordinaire que le jeune Napoléon, et c'est ce qui l'a tué. Des vertus héroïques qui, faute de trouver l'objet de leur application, ont dévoré l'ame dans laquelle elles fermentaient; un courage usé en patience, une émulation dépensée en désespoir, telle est l'histoire du *fils de l'homme*. Et que restait-il de cet enfant né sur un trône de roi et qu'attendait un trône d'empereur? Le berceau que lui donna la ville de Paris; un berceau vide! et ce *berceau*, dit M. de Chateaubriand, *contenait les destins du monde!*

A.-V. ARNAULT.

de l'Académie Française.



—
§ 1^{er}.

M. Casimir Delavigne.

M. Casimir Delavigne est né au Havre-de-Grâce, en 1794. — Je commence comme les biographes ; mais je préviens que ces esquisses ne seront pas des biographies.

Le poète des *Messéniennes*, des *Vêpres siciliennes*, des *Comédiens*, du *Paria*, de *l'École des Vieillards*, etc., aurait-il été mis jadis sur un piédestal trop élevé, ou faut-il accuser le public de 1832 d'injustice, d'ingratitude même envers un nom et un talent populaires si long-temps ? Questions délicates, mais qui se présentent les premières au critique qui désire apprécier impartialement les titres littéraires de celui que la France libérale proclamait déjà en 1817 son premier poète moderne, et bientôt après l'unique héritier de Racine et de Molière.

Avant de trouver ces éloges exagérés, reportons-nous un moment en 1814 : sans doute l'empire avait eu ses poètes, et la restauration ne songeait nullement à en exclure aucun du bénéfice de la charte. A quoi donc attribuer la déchéance à peu près générale de toutes ces puissances intellectuelles ? Les Bourbons installés aux Tuileries, comment se fit-il que, sans égard pour les vivans, chacun s'écria que Delille était mort quelques mois trop tôt, « lui qui eût été si heureux

et si digne de chanter ses princes? » Parmi tous les lauréats de 1814, n'y avait-il donc plus même un Delille! Rappelons-nous nos impressions de cette époque où il n'était pas encore reçu qu'une chanson valût une ode, un roman, une épopée : au risque de blesser quelques gloires encore survivantes aujourd'hui, il faut oser le dire, il n'y avait peut-être alors en France qu'un poète, et il écrivait en prose : M. de Chateaubriand (1).

Les loisirs de l'ère nouvelle, le *Deus nobis hæc otia* de 1814 à 1815, furent trop courts pour que la littérature eût le temps de se reconnaître, et peu à peu d'ailleurs la polémique politique, qui était ce qu'il y avait de plus nouveau pour nous au sortir du régime impérial, s'empara presque exclusivement de l'attention. La grande crise des cent jours et le second retour des Bourbons, admirables sujets de drames dans la perspective d'un passé un peu plus reculé, écartèrent quelque temps encore la poésie proprement dite; et quand le sacrifice fut consommé, quand la nation se recueillit dans sa tristesse, quand ce recueillement semblait inviter les muses à chanter, le seul poète qui pût espérer quelque sympathie pour ses vers, était celui qui prêterait une voix éloquente à la douleur de la France. Ce poète ne pouvait sortir du parti royaliste, à qui sa complicité, quelque involontaire qu'elle fût, avec l'étranger victorieux, imposait la pudeur du silence sur les affronts du pays : le parti libéral semblait seul sincère dans son patriotisme; la première muse qui daterait du régime de la Charte devait être libérale : et ce fut celle de Casimir Delavigne.

C'est déjà un beau titre de gloire que d'avoir été le poète d'une époque, d'avoir le premier retrouvé la poésie, quand

(1) Quelques exceptions que je pourrais faire seraient plus blessantes peut-être que cette généralisation. Je serai moins embarrassé en parlant du théâtre de l'empire; là s'offrent des noms qu'on peut citer avec confiance. Mais dans les autres branches de la littérature impériale, je m'appuierai au besoin sur Chénier, qui avoue dans l'introduction de son TABLEAU HISTORIQUE, que les *imitations et les traductions en vers* l'occuperont bien plus que les *compositions originales*.

la poésie semblait perdue. Les trois *Messéniennes* de 1816 furent donc acceptées comme l'expression poétique des sentimens de la France d'alors, et Casimir Delavigne proclamé le poète national. Il y aurait eu trahison de mauvais Français à lui contester ce titre ; les critiques furent à peu près unanimes dans les louanges du nouveau poète , et vraiment nous avons été si loin depuis en poésie *libérale* , qu'on peut s'étonner de cette unanimité, quand on relit aujourd'hui les *Messéniennes*. Sous le rapport politique, jamais poésie ne fut plus modérée, plus sage, plus conciliante : rien d'amer pour aucune *opinion*, la vérité dite à un parti comme à l'autre : résignation à l'ordre de choses imposé à la France , point d'allusion à double sens..... Non vraiment, le parquet d'alors n'avait aucune chicane à chercher au poète, et l'opposition d'alors se contentait de sentimens et de vers bien raisonnables!

Nous devons tous nos maux à ces divisions

Que nourrit notre intolérance.

Il est temps d'immoler au bonheur de la France

Cet orgueil ombrageux de nos opinions.

Étouffons le flambeau des guerres intestines.

Soldats ! le ciel prononce , il relève les lis :

Adoptez les couleurs du héros de Bovines

En donnant une larme aux drapeaux d'Austerlitz.

(LA BATAILLE DE WATERLOO.)

La Charte , la Charte de 1814 , était proclamée dans les *Messéniennes* , le seul palladium de nos libertés ; après une invocation à Henri IV :

O roi , le plus français dont s'honore la France !

Le poète s'écriait, en s'adressant à Louis XVIII, qui était alors le « roi-législateur : »

Et toi , son digne fils , après vingt ans d'orage ,
Règne sur des sujets par toi-même ennoblis.

Leurs droits sont consacrés dans ton plus bel ouvrage.
 Oui, ce grand monument, affermi d'âge en âge,
 Doit couvrir de son ombre et le peuple et les lis.

(DU BESOIN DE S'UNIR APRÈS LE DÉPART DES ÉTRANGERS.)

Eh bien ! il faut le dire , cette modération honnête de M. Casimir Delavigne , était un premier gage de cette probité politique , de cette inébranlable fermeté de principes , qui ne se sont jamais démenties en lui pendant toute sa carrière. Non moins jaloux de sa dignité d'homme que de sa dignité de poète , il fut alors l'expression d'une *opinion* et non d'un *parti* , ce qui est bien différent : tel il s'est montré toujours. Voilà ce que ne comprit pas l'esprit étroit de ce ministère qui crut qu'il y aurait péril pour la monarchie si on laissait une mesquine place de bibliothécaire à un libéral aussi dangereux ; heureuse destitution , et qui augmenta justement la popularité de celui qui était trop modeste et trop franc pour avoir *speculé* sur une disgrâce , si déjà on connaissait ce genre de spéculation.

Mais , sous le rapport poétique , quel est le mérite des *Messéniennes* ? écartez , disent les détracteurs , le mérite que la circonstance prêtait à ces vers , quel autre mérite leur reste ? Mais d'abord la *circonstance* ne saurait être écartée. La circonstance est ici le sentiment patriotique qui fit le poète , le dieu de son inspiration ; c'était la voix du peuple , c'était la religion du pays qui parlaient dans ces élégies. Quant à l'expression , elle est noble , elle est grave , elle est lyrique ; quelques épithètes un peu pâles , quelques vers prosaïques , quelques tournures rhétoriciennes , quelques périphrases un peu vides , quelques antithèses , accusent les traditions du collège , les études encore toutes classiques du jeune homme ; mais il y a du mouvement dans le rythme , de la verve , de la chaleur , des pensées fortes , des pensées gracieuses , de la poésie enfin :

L'incendie et les funérailles

Epouvantent encor nos bameaux dévastés ;
 D'avides proconsuls dévorent nos provinces ;

Et sous l'écharpe blanche ou sous les trois couleurs ,
 Les Français, disputant pour le choix de leurs princes ,
 Délivrent des drapeaux et proscrirent des fleurs.

Des soldats de la Germanie

J'ai vu les coursiers vagabonds

Dans nos jardins pompeux errer sur les gazons

Parmi ces demi-dieux qu'enfanta le génie.

J'ai vu des bataillons, des tentes et des chars

Et l'appareil d'un camp dans le temple des arts.

Faut-il, muets témoins, dévorer tant d'outrages ?

Faut-il que le Français, l'olivier dans la main,

Reste insensible et froid comme ces dieux d'airain

Dont ils insultent les images ? etc.

Tout ce passage qui rappelle un chapitre de M^{me}. de Staël, est vraiment beau, quoiqu'on ait pu, à la rigueur, trouver une *cheville*, comme disent les classiques, dans les dieux *d'airain*, si *dieux d'airain* n'était ici au figuré.

Il ne manque qu'une chose aux *Messéniennes* : ce sont des chants de douleur inspirés par le même sentiment qui inspira le beau psaume *Super flumina Babylonis*, et l'on pourrait se demander en les lisant à quelle croyance appartient le poète. Je ne conçois pas de grande douleur en poésie sans un élan de l'âme vers le ciel. L'auteur des trois premières *Messéniennes* est-il païen, est-il chrétien ? Ni l'un ni l'autre ; car dans la *Messénienne* la profanation du Musée, toutes ses lamentations au sujet du départ des dieux et des déesses mythologiques sont des lamentations d'artiste. Cette absence du sentiment religieux s'explique par l'opinion : c'était bien là le libéralisme de 1816, qui redoutait Dieu comme un allié de la dynastie de droit divin. Relisez les journaux, rappelez-vous les articles du *Constitutionnel* sur les *capucinades* poétiques, quand plus tard parurent les *Méditations*, et vous admirerez le bon sens qui empêcha du moins M. Casimir Delavigne de tomber dans le mauvais goût d'afficher l'incrédulité. Au contraire, je le vis frappé en vrai poète de ce reproche d'*irréligion* relative que lui adressa devant moi Charles Nodier, qui, après l'avoir complimenté avec toute la chaleur caractéristique de ses éloges, ne put

s'empêcher de lui dire « Mon cher Casimir, je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est, la prochaine fois que vous voudrez rimer, de conduire d'abord votre muse à la messe. » En effet dans les *Messéniennes* sur Jeanne d'Arc le poète libéral a pardonné à Dieu d'être royaliste, son héroïne est une héroïne chrétienne :

Qui t'inspira, jeune et faible bergère ? etc.

.....
 C'est Dieu qui l'a voulu, c'est le Dieu des armées,
 Qui regarde en pitié les pleurs des malheureux ;
 C'est lui qui délivra nos tribus opprimées
 Sous le poids d'un joug rigoureux ;
 C'est lui, c'est l'Éternel, c'est le Dieu des armées !
 L'ange exterminateur bénit ton étendard ;
 Il mit dans tes accens un son mâle et terrible ,
 La force dans ton bras, la mort dans ton regard ,
 Et dit à la brebis paisible :
 Va déchirer le léopard !

N'y a-t-il pas ici une couleur toute biblique ?

Comme sentiment et même comme poésie, j'avoue donc que je préfère les secondes *Messéniennes* aux premières ; il y a d'ailleurs dans le style un progrès visible. En général le style a toujours été pour M. Casimir Delavigne l'objet d'une étude spéciale. Il faut être en 1832 pour avoir besoin de le justifier de son culte pour la langue. La langue poétique de Racine et de Corneille ne lui a jamais semblé timide et pauvre : il n'a pas cru devoir lui prêter des néologismes pour l'enrichir : une hardiesse ne lui a pas paru pouvoir compenser son incorrection : il n'y a pas, selon lui, de belles idées hors du cercle des idées naturelles : et pour être exprimée, une idée naturelle, grande ou naïve, n'a besoin dans ses vers que de mots naturels. Peut-être aussi (c'était alors l'unique ambition d'un poète d'opposition, de forcer les portes de l'Académie) Casimir Delavigne n'a-t-il jamais perdu de vue le fauteuil, et cette ambition devait lui inspirer, aussi bien que son goût, la prudence qui a retenu dans son portefeuille ses témérités de jeune

homme ! Quant à l'ordre progressif de ses idées, il s'explique par celui de l'époque de 1815 à 1823. Dans ses épîtres, ses discours, ses chants dithyrambiques, comme dans ses pièces de théâtre, on peut dire que Casimir Delavigne ne fait que polir et perfectionner ce que j'appellerai les seules armes littéraires qu'il possédât encore, c'est-à-dire ses études classiques, ses souvenirs des auteurs grecs, latins et français, mais jusqu'en 1823 combien y avait-il en circulation d'idées empruntées aux littératures allemande, anglaise et espagnole ? Que signifiait alors le mot *romantique* ? en quels termes le *Constitutionnel* parlait-il de Shakspeare, de Byron (1) ? Le *Journal des Débats*, un peu plus en avant, grâce à Maltebrun et quelques autres de ses rédacteurs, ne comptait-il pas encore dans le nombre de ces aristarques celui qui écrivit un jour, en parlant de Schiller, que *L'homme coupable d'avoir fait la tragédie de Jeanne d'Arc méritait d'être fouetté en place publique* (2) ? Cette intolérance de la critique tenait encore à tel point le goût des lecteurs en tutelle, que les libraires eux-mêmes, pour qui la littérature n'est qu'un commerce, croyaient faire de la contrebande en imprimant les traductions d'auteurs étrangers : le manuscrit du *Corsaire*, de *Lara* et des poèmes les plus admirés aujourd'hui de Byron, fut refusé par trois éditeurs, et celui qui se décida à l'imprimer sur du papier à six francs la rame en demandait pardon aux journaux comme d'une spéculation destinée aux menus plaisirs des jeunes barbares (3). Au lieu de faire un crime à Casimir Delavigne

(1) Nous remarquons que depuis quelque temps le *Constitutionnel* prend une direction à la fois plus littéraire et plus libérale en littérature : lui aussi, comme le *Journal des Débats*, il a enfin voulu transfuser du jeune sang dans ses veines.

(2) C'était un article de M. Hoffmann, si spirituel et si érudit, du reste, dans la sphère de sa critique classique.

(3) J'ai sous les yeux l'annonce de la première livraison des *OEuvres de lord Byron*, telle qu'elle fut insérée dans le *Constitutionnel* et autres feuilles : « *Réjouissez-vous, auteurs de mélodrames, etc.* »

Sir Walter Scott eut moins de peine à être *naturalisé* français ;

de sa marche mesurée, ne faudrait-il pas lui tenir compte du courage qu'il eut, sinon d'être un novateur, sinon d'avoir devancé son époque, d'avoir du moins adopté peu à peu assez d'innovations, d'avoir été toujours assez loin pour se faire accuser par les puritains classiques de sacrifier aux faux dieux ? ne faudrait-il pas lui savoir gré d'avoir su habilement fondre dans ses ouvrages ses emprunts faits aux romantiques, d'avoir su les embellir d'un style si pur, que le public s'accoutumait peu à peu à trouver beau ce qui ailleurs ne lui eût semblé qu'étrange. C'est ainsi qu'on reconnaît dans les troisièmes *Messéniennes* des emprunts faits à Byron. Ces nouvelles élégies prouvent que le poète a bien étendu le cercle de ses études et de ses idées, depuis les premières. A l'enthousiasme religieux qui anime le *Jeune Diacre* on voit bien qu'il a lu non seulement Byron, mais encore Lamartine, et que le conseil amical de Charles Nodier ayant été suivi, la muse libérale ne craint plus de se compromettre en allant à la messe :

« — O Dieu ! la Grèce, libre en ses jours glorieux,
N'adorait pas encor ta parole éternelle.
Chrétienne, elle est aux fers ; elle invoque les cieux ;
Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
Que Jupiter et ses faux dieux ! »

Le Constitutionnel put d'autant plus facilement excuser cette licence de dévotion de son poète, que, quelque beau que soit le poème du JEUNE DIACRE, il est permis de lui préférer PARTHÉNOPE ET L'ÉTRANGÈRE, le chef-d'œuvre de toutes les MESSÉNIENNES, petit drame vraiment admirable, et qui suffirait pour justifier les éloges accordés à tout le recueil.

J'ai nommé M. de Lamartine, qui, depuis quelque temps, avait enfin donné au parti royaliste son poète, un poète

Mais croira-t-on que le manuscrit de la traduction des *Puritains d'Écosse* soit resté six mois au rebut dans le tiroir d'un libraire, et imprimé par un autre avec défiance et pour ne pas désobliger le traducteur !!!

monarchique et chrétien, qu'il pouvait opposer comme un rival redoutable au Tyrtée du parti libéral. Rappelons-nous encore, pour constater les exigences des critiques classiques de l'un et l'autre parti, que ce beau génie, traité aussi de novateur timide en 1832, eut besoin de l'appui de l'opinion pour faire excuser ce qu'on appelait alors ses écarts romantiques, et que ce ne fut pas seulement le *Constitutionnel* qui lui disputa la *légitimité* de son succès. Malgré la rivalité et peut-être à cause de la rivalité qui rapprocha tout d'abord leurs noms, MM. Casimir Delavigne et Alphonse de Lamartine, attirés l'un vers l'autre par le loyal sentiment d'une estime mutuelle, ayant témoigné le désir de se connaître, un ami commun les réunit à un déjeuner où j'eus le bonheur d'assister avec l'auteur de *Jean Sbogar*. Cette entrevue, où nous vîmes les deux émules s'entendre, dès les premières paroles, comme deux frères, me fit apprécier toute la noblesse de ces deux caractères, également au-dessus des mesquines jalousies d'une prééminence douteuse, et des petitesesses de l'esprit de parti qui les avait mis plus d'une fois, sans leur participation, dans une espèce d'hostilité politique. L'échange de leurs complimens ne fut pas une froide exagération des lieux-communs de l'éloge, mais l'expression franche du jugement qu'ils portaient de leur talent particulier et distinctif. Puis il y eut discussion, la discussion toute bienveillante de quelques doctrines; enfin, cédant tour-à-tour à une prière amicale, chacun à son tour récita des vers inédits, et le hasard voulut que, s'occupant tous les deux du même sujet, lorsque Casimir Delavigne nous eut dit sa *Messénienne* de Napoléon, Alphonse de Lamartine répondit par la *Méditation* sur Bonaparte.

Jamais l'amant *alterna Camenæ* de Virgile n'aurait pu être appliqué plus à propos. La voix de Casimir Delavigne a quelque chose de plaintif qui, dans certains passages, s'accordait assez bien avec le caractère élégiaque d'une *Messénienne*; mais il est vrai de dire que son débit monotone manque de cette souplesse d'intonation qui doit tour-à-tour se plier au caprice du rythme dithyrambique et le modifier. Quand on l'écoute et qu'une pensée remarquable vous

frappe dans ses vers, il faut chercher le poète dans ses yeux levés mélancoliquement vers le ciel, et surtout sur ce front large, homérique, si bien rendu par le marbre de David. Quelle différence avec la voix un peu monotone aussi, mais si sonore et si solennelle, de Lamartine. On parle des négligences de ses vers, de ses rimes quelquefois oubliées : toutes ces taches de sa poésie disparaissent dans la grave mélopée de sa récitation. Puis que de noblesse dans son regard, où respire un peu de ce dédain qui caractérise les profils de Byron. Nous étions sous le double charme de cette belle poésie et de cette voix harmonieuse, osant à peine nous communiquer notre émotion par quelques coups d'œil rapides. Mais on est si heureux d'estimer ceux qu'on admire, de trouver autre chose qu'une source de « beaux mensonges » dans des cœurs de poètes, que ce qui me ravit surtout dans cette entrevue des deux rivaux, ce fut la double révélation de leur pensée, exprimée par les concessions réciproques de leurs opinions : on eût dit que le plus libéral des deux était Lamartine, le plus religieux Delavigne. La religion et la liberté n'étaient plus qu'une seule et même muse. Quelque temps après le public eut sa part de cet entretien, qui n'avait eu lieu qu'en présence de trois témoins : Lamartine adressa son épître à Delavigne, et Delavigne y répondit. Quel commentaire piquant je pourrais ajouter à ces deux pièces, où l'opinion n'abdiqua pas aussi complètement que dans l'intimité de notre déjeuner :

Oui, tu m'as bien compris ; oui, cette liberté
 Qui séduit ma raison à sa mâle beauté,
 Que ma muse poursuit en son ardent hommage
 Et dont mes fleurs d'un jour ont couronné l'image,
 Propice à l'innocent, redoutable au pervers,
 Est celle que Socrate invoque dans tes vers.
 Messine l'adorait au pied du mont Ithome,
 Venise n'embrassa que son sanglant fantôme ;
 Son arc de l'Helvétie a chassé les Germains,
 Et la flèche de Tell étincelle en ses mains, etc.

(ÉPÎTRE A M. DE LAMARTINE.)

La *Messénienne* sur Napoléon et celles qui l'accompagnaient furent accueillies comme de nouveaux chefs-d'œuvre d'un talent qui était alors à l'apogée de la popularité : toute critique aurait eu l'air d'une rétractation ; cependant, soit que quelques-uns commençassent à se lasser comme les Athéniens d'entendre appeler si long-temps Aristide le juste, soit que des sujets aussi grands que Napoléon et Byron permissent aux envieux de se donner un air de raison en murmurant que Casimir Delavigne était resté cette fois au-dessous de ses sujets, il sentit le besoin d'étendre son horizon de poète, non plus seulement par des études, mais par un voyage en Italie : son frère et lui s'embarquèrent à Marseille, pour Naples, où d'illustres recommandations et le privilège du talent triomphant de l'opinion leur ouvrirent les palais du monarque. A Rome ils furent plus naturellement encore fêtés par la famille Bonaparte, passant ainsi des pompes de la cour d'un roi couronné à la retraite de princes déchus ; contrastes et oppositions qui ne sont jamais perdus pour l'âme méditative des poètes. Ils assistèrent ensuite à toute la poésie extérieure de Rome catholique, se trouvant dans la capitale du monde chrétien à l'époque de la semaine sainte : puis ils virent Venise, et y posèrent leurs pas sur l'empreinte de ceux de Childe-Harold, etc., etc. Ce fut enfin un voyage dont il était naturel d'espérer que notre poète national allait revenir avec une riche moisson d'idées nouvelles. Certes les sept dernières *Messéniennes* attestent que Casimir Delavigne avait vu en effet l'Italie en poète. Cependant on y admira surtout les progrès de son style, et des ballades, dont il est à regretter qu'il n'ait pas publié un plus grand nombre, parurent aux connaisseurs plus imprégnées encore que ses nouveaux dithyrambes du parfum de ses souvenirs d'Italie. Le succès de Casimir Delavigne dans ce genre de composition, que Victor Hugo venait de relever du discrédit où il était tombé depuis Vadius, fut une preuve nouvelle de la souplesse et de l'inépuisable variété de son talent. Mais il est temps de revenir sur nos pas, et de suivre les progrès du poète dans sa carrière dramatique.

« Les Français n'ont pas la tête épique. » Cet arrêt de

M. de Malézieux fut adopté sans appel dans presque toutes nos poétiques du dernier siècle, et l'on trouva même que Voltaire, dans l'*Essai* qui suit les éditions diverses de son grand poème, avait mauvaise grâce de réclamer vaniteusement une place à côté d'Homère, de Virgile, du Tasse, du Camoëns, et même d'Alonzo d'Ercilla, dont la chronique rimée ne vaut certes pas *la Henriade*. Mais on n'eût pas fait si bon marché de notre littérature dramatique, si quelqu'un avait alors osé contester le génie de Corneille, de Racine, de Molière et de Voltaire, comme a fait depuis M. Schlegel. « Les Français n'ont pas la tête épique, » à la bonne heure ! mais les Français prétendaient avoir la tête dramatique : *Natio comœda est*, se contentaient de répondre alors les critiques étrangers ; « ce n'est pas étonnant, c'est un peuple comédien. » Depuis qu'il est reconnu que le roman est la véritable épopée des temps modernes, nous pourrions peut-être enfin faire reviser et casser l'arrêt qui nous interdisait l'épopée ; mais en acquérant une faculté, devons-nous en abdiquer une autre ! Laisserons-nous mettre en question qu'il nous soit donné par la nature d'avoir des poètes tragiques ? parce qu'il y a une mode en littérature comme en musique, parce qu'une tragédie peut vieillir comme un opéra, devons-nous être moins jaloux que nos pères de la gloire de notre ancien théâtre, qui fut si longtemps proclamé en Europe le seul digne d'une nation civilisée ? Non, sans doute : sachons applaudir Rossini sans insulter Lulli ; Victor Hugo, sans blasphémer Racine ; sachons rappeler aux Schlegel d'Allemagne ou de France qu'il fut une époque où le goût français dictait seul des tragédies à Vienne et à Berlin, *arrangeait* les tragédies de Shakspeare à Londres, pour les rendre bonnes à être représentées, détrônait Lope de Vega en Espagne, etc., etc. ; mais en même temps rassurons ces aristarques de la routine, qui, voyant la Melpomène britannique venir parler sa propre langue sur les planches de l'Odéon en 1828, malgré les huées qui l'avaient accueillie en 1823 à la Porte-Saint-Martin, se rappelèrent avec terreur la prédiction de M^{me} de Sévigné : « Racine passera comme le café ! » Ni le café, ni Racine ne passeront, Dieu merci ! mais qu'il ne nous soit

pas défendu d'étudier quelquefois des génies moins polis que le génie de Racine, comme de faire succéder au moka parfumé la liqueur généreuse du punch.

Combien nous étions loin en 1815 et en 1816 de cette tolérance littéraire ! Il est vrai que la seule poésie que la restauration trouva vivante et debout fut la tragédie classique. Non seulement la tradition des modèles s'était conservée à peu près intacte chez les héritiers immédiats de Voltaire; mais encore, grâce à une sorte de réaction contre le drame révolutionnaire, grâce aussi aux débris de l'ancienne *troupe* des Comédiens Ordinaires du roi, les modèles eux-mêmes suffisaient pour remplir la salle de la rue Richelieu : *Andromaque* ou *Iphigénie* ne faisaient pas une moindre recette qu'*Agamemnon*, *les Vénitiens* ou *les Templiers*. Aussi de quelle autorité était armé Geoffroy lorsqu'il dénonçait une innovation dangereuse, ayant pour second dans sa défense des classiques le caissier, devenu aujourd'hui tant soit peu romantique. Mais Shakspeare n'était pas, me dira-t-on, un dieu inconnu sur notre scène : *Othello*, *Hamlet*, *Macbeth*, traduits par Ducis, n'attiraient-ils pas aussi la foule ? Sans doute; mais c'est de ces *traductions* mêmes que ressort le respect qu'inspiraient l'Aristote français, (il est des Grecs qui prétendent que l'Aristote grec est moins classique que le nôtre !) Voyez Hamlet réduit aux proportions d'un prince amoureux partagé entre la vengeance et son amour, car Ducis n'a pas manqué de faire d'Ophélie la fille de Claudius; voyez *Macbeth* décrivant les sorcières et leur sabbat, transformer ces trois êtres indéfinissables en sacrificeurs anti-

Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort, leur bras s'était plongé!

Voyez Othello dépouillé de sa peau noire pour se rapprocher par son teint d'Orosmane; voyez Pézare, effacé, jusqu'à n'être plus qu'un pâle reflet d'Yago, parce que, dit Ducis, « je suis bien persuadé que si les Anglais peuvent observer tranquillement les manœuvres d'un pareil monstre sur la scène, les Français ne pourraient jamais un mo-

ment y souffrir sa présence, encore moins l'y voir développer toute l'étendue et toute la profondeur de sa scélératesse (1). »

Tel était le système dramatique sous l'influence exclusive duquel furent conçues et composées *les Vêpres siciliennes* : ne perdons pas de vue l'âge de l'auteur et la date de sa pièce ; car il est bien moins question ici d'analyser *les Vêpres siciliennes* que de marquer le point de départ de M. Casimir Delavigne, et de suivre le progrès de ses études dramatiques. Certes, quand on relit sa tragédie, il est permis de s'étonner avec lui qu'elle ait essuyé au comité comique un refus ou un accueil qui équivalait à un refus. Vous qui ne parcourez pas la carrière du théâtre, vous qui n'avez pas même fait partie d'un de ces jurys de comédiens ou d'auteurs qui jugent une tragédie en première instance, vous ne pouvez vous faire une idée du désespoir du pauvre jeune homme dont notre décision vient de renverser toutes les espérances, du pauvre jeune homme qui rêvait hier les applaudissemens de mille et tant de spectateurs, et qui n'a pu aujourd'hui convaincre de son génie dix à douze personnes. Cet échec a rendu sans doute plus d'un sage étudiant à Bartole ou à Bichat ; mais qui vous dit qu'il n'a pas étouffé le germe encore obscur du génie dans le sein d'un Corneille ou d'un Racine ? Pour moi qui n'ai jamais condamné que des vaudevilles, je sens quelquefois de bien cruels remords. Quel poids doit accabler la conscience du juré littéraire qui a immolé cinq actes en vers ! L'appel contre le Théâtre-Français est aujourd'hui facile ; mais à l'époque où *les Vêpres siciliennes* furent refusées, on put regarder comme un grand bonheur pour M. Casimir Delavigne qu'un second Théâtre-Français, sorti des flammes d'un incendie, s'ouvrit en quelque sorte exprès pour lui. Admirez encore combien les astres étaient alors propices au poète : voyez tous ces acteurs fiers de justifier par leur début la prétention de rivaliser avec les privilégiés de la rue Richelieu ; voyez ce pu-

(1) Ducis s'excuse aussi dans la préface de la pièce imprimée, d'avoir ensanglanté la scène au dénouement, d'avoir fait poignarder Desdemona..... Nous n'étions qu'en 1792.

blic qui accourt avec cette ferveur qui l'anime toujours quand il s'agit d'un nouveau théâtre : que de vœux en faveur du succès parmi cette jeunesse qui sait que c'est un jeune homme et un poète libéral dont on va jouer le début dramatique ! La toile se lève : écoutez. Quelle musique dans cette poésie , avec quelle élégance sont rendus les sentimens et les opinions du jour ! On oublie ce qu'il y a d'antifrançais dans le sujet , ou plutôt l'imagination transpose les rôles : Procida est de l'opposition !

Courons le glaive nu , le bras ensanglanté ,
 En proférant ces mots : Vengeance et liberté !

A quelques années de là , les allusions politiques l'emportèrent même tellement sur l'intérêt dramatique , que la pièce fut mise à l'index par la police. Mais soyons justes , la critique impartiale examina aussi *les Vêpres* comme œuvre d'art , et put consciencieusement y reconnaître « les beautés d'un style pur , élégant , animé et *constamment élevé*. » Ces éloges vous font sourire aujourd'hui , si telle n'est plus votre définition du style tragique ; aussi quand je vous ai prié de remarquer la date de la pièce , j'avais mes raisons. Mais ce style , où il y a bien un peu de l'amplification du collègue un peu de ces périphrases que classiques et romantiques , nous trouvons plus propres à déguiser le lieu-commun qu'à exprimer la passion , ce style élégant , voyez comme il se prête à la concision de l'épigramme et du vers-proverbe dans la comédie ; ce style , vous le verrez un jour se briser artistement , et se prêter avec une admirable souplesse au dialogue passionné de Danville avec le duc , et à celui de Marino Faliero avec Israël Bertuccio. Enfin , à ceux qui excusent ou demandent même la trivialité dans le vers tragique , en disant comme Gordon , dans *l'Ingénu* : Les vers , ce n'est rien que les vers ! Casimir Delavigne peut répondre comme l'amant de la belle Saint-Yves : « En ce cas , pourquoi en faire ? »

Le succès des *Vêpres siciliennes* était déjà une cruelle leçon pour les juges délicats de la rue Richelieu ; ils en reçurent une plus directe en se voyant mettre en scène dans une pièce à leur adresse.

Les Comédiens resteront une des comédies les plus spirituellement écrites de notre langue; quant au sujet, il était difficile de tirer un meilleur parti d'une représaille à exercer contre les rois et les reines du premier théâtre. Pauvres comédiens et pauvres auteurs, médisez bien les uns des autres! Vous êtes ici-bas pour vous brouiller et vous raccommoder sans cesse. En effet, *les Comédiens* étaient encore une pièce à recette à l'Odéon, que déjà la comédie-Française faisait des démarches auprès de l'auteur pour pouvoir représenter sa nouvelle tragédie; mais elle était promise, et l'Odéon joua encore *le Paria*.

Le choix du sujet annonce déjà qu'au théâtre, comme dans le dithyrambe élégiaque, M. Casimir Delavigne avait compris la nécessité de faire quelques pas hors des chemins battus. Fidèle d'ailleurs aux opinions philosophiques de la France libérale, il dépaysait la censure, de plus en plus ombrageuse, en prêtant à son personnage d'opposition un costume qui dissimulait parfaitement son arrière-pensée. Le vieux paria est évidemment un démocrate, qui, dans sa vie errante, a assisté aux débats de nos séances législatives. Mais admirez comme ce qu'il y a de peu oriental dans les caractères de cette tragédie est sauvé par la richesse des accessoires! Admirez cette poésie si abondante dans la pièce même, et qui fournit encore tant d'images et de mouvemens lyriques aux intermèdes! Les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* sont seuls au-dessus des chœurs du *Paria*. Mais au milieu de ce langage racinien, on découvre quelques imitations heureuses des modèles étrangers, entre autres la fameuse tirade du juif Shylock, traduite en vers si beaux : — « I am a jew ; has not a jew eyes ? Has not a jew hands , organs , dimensions , senses , affections , etc. »

Le sein de l'Éternel est aussi notre asile.

Va, ces mortels si fiers qui nous ont rejetés

De ce bonheur en vain nous croient déshérités :

Nous sommes ses enfans. Comme sur leur visage

N'a-t-il pas sur le nôtre imprimé son image ?

De nos jours et des leurs, qu'il pèse également,

Au même feu céleste il puisa l'aliment

Nos sens formés par lui, nos traits, tout est semblable !
 Ont-ils un œil plus sûr, un bras plus redoutable ?
 Dieu dans leur voix plus mâle a-t-il mis d'autres sons ?
 Le soleil, pour eux seuls prodigue de moissons,
 N'échauffe-t-il pour nous que poisons homicides ?
 Les fruits se sèchent-ils sur nos lèvres arides ?
 Les flots dont notre soif implore le secours
 Pour tromper ses ardeurs détournent-ils leur cours ?
 Ces mortels comme nous sont condamnés aux larmes,
 Soumis aux mêmes maux, blessés des mêmes armes.
 Les mêmes passions nous brûlent de leurs feux,
 Ils souffrent comme nous, et nous aimons comme eux, etc., etc.

Et remarquez avec quel art le poète approprie au caractère tout poétique d'un jeune héros amoureux ce sentiment emprunté à un vieillard aigri, qui n'a d'autre inspiration que sa haine quand il est éloquent. La comparaison eût été plus curieuse, je pense, si c'était le vieux Zarès et non Idamore qui exprimât les mêmes idées. Peut-être alors le rapprochement du vieux paria et du vieux juif eût-il éclairé M. Casimir Delavigne sur le tort qu'il a eu de faire de Zarès un paria philosophe, un paria exceptionnel, qui n'est donc pas un paria, ou qui n'est que le paria de M. Casimir Delavigne, que personne ne songera à détacher de la pièce, où il est nécessaire à l'action, et hors de laquelle ce serait une figure insignifiante, tandis que dans *Shylock* Walter Scott a trouvé son admirable Isaac d'York. Avais-je tort de faire remarquer tout-à-l'heure que Ducis n'avait donné, dans ses tragédies, que de timides exemples de l'imitation shakspearienne ?

Maintenant croyez-vous que la critique s'avisa de ce reproche, et crut devoir blâmer le poète de n'avoir pas osé être un peu plus original ? Lisez le *Journal des Débats* d'alors : « Au point où est parvenu le talent de M. Delavigne, » il lui est plus facile de se perfectionner par la sagesse » que de se grandir en élévation. Écrira-t-il mieux un jour » qu'il n'a écrit jusqu'à présent ? Il est permis d'en douter. » Composera-t-il plus régulièrement ? Il n'a qu'à le vouloir » pour y réussir, etc., etc. »

Heureusement, tout en faisant son profit de ce qu'il y

avait de vrai dans la critique classique, M. Casimir Delavigne ne fermait pas non plus l'oreille aux avis dictés par des juges moins effrayés de ses *irrégularités*. Il concevait déjà la possibilité d'humaniser un peu les rois de la tragédie en mettant en scène Louis XI, et d'essayer, à la faveur de ce roi bourgeois, le mélange du comique et du tragique; mais la difficulté plus grande d'humaniser d'abord la censure lui fit reculer ce projet, dont l'exécution devait être précédée de deux comédies. La première fut *l'École des vieillards*.

Cette fois toute sa rancune contre les comédiens de la rue Richelieu étant oubliée, ceux-ci reconquirent enfin le poète qu'ils avaient eux-mêmes jeté dans le camp ennemi. Quelle rancune d'auteur dramatique ne céderait pas au désir d'entendre dire ses vers par la bouche de M^{lle} Mars? Une autre bonne fortune qui inquiétait d'abord M. Casimir Delavigne, parce que c'était une épreuve douteuse, fut que Talma voulut se charger du rôle de Danville. Jamais plus de motifs réunis de curiosité et d'intérêt n'avaient ému les spectateurs d'une pièce nouvelle, au lever du rideau. Jamais peut-être triomphe ne fut plus éclatant, plus loyal surtout, et plus unanimement confirmé par la critique. « L'analyse de *l'École des vieillards*, dit M. Étienne, est tout entière dans la moralité de l'ouvrage, qui brille beaucoup plus par le développement d'une action simple et naturelle que par le fracas des situations et par une combinaison étudiée de surprises et d'événemens inattendus. D'un sujet en apparence simple et si peu chargé d'événemens, l'auteur a fait sortir les plus hautes leçons de morale et les scènes les plus comiques et les plus vraies. Il sait tour-à-tour charmer l'esprit par des détails pleins de grâce et de douceur, émouvoir l'âme par l'image si touchante de l'amour le plus tendre, uni à la délicatesse la plus exquise; et quand il arrive à son quatrième acte, quand éclatent les premiers transports de la jalousie, il porte l'intérêt jusqu'au plus haut degré du pathétique, et, par un véritable prodige de l'art, il atteint le sublime dans une situation où jusqu'à ce jour on n'avait aperçu que le ridicule. » J'aime à citer ce jugement de l'auteur des *Deux Gendres*, qui se montrait si généreusement

impartial. La nouveauté, l'originalité de la pièce est en effet tout entière dans cette contrepartie de tous les maris amoureux, jaloux et ridicules. C'est là ce qui répond à tous les reproches d'imitation adressés à *l'École des vieillards*. On a dit que l'idée des deux rôles principaux était dans *l'École de la médisance*, de Shéridan; dans la *Fille de campagne* ou *de province* (*Country girl*), de Wicherley, dans *le Mari poussé à bout*, de Vanbrugh; mais toutes ces pièces remontent à *l'École des maris*, de Molière. Dans aucune, les situations ne sont précisément les mêmes; dans aucune, les deux caractères ne sont contrastés de la même manière; dans aucune surtout, on ne retrouve la chaste conception du rôle d'Hortense, même dans la comédie de Vanbrugh, où lady Townley n'est cependant coupable, comme le dit son mari, que de cet adultère de l'ame (*adultery of the mind*), qui livre toute l'existence de la femme aux dissipations du monde, et laisse le mari dans un triste isolement. En fait de comédies, ce n'est guère dans les répertoires étrangers que nous pouvons faire de nouvelles études.

Jusqu'ici, dans la carrière dramatique de M. Casimir Delavigne, une comédie avait succédé à une tragédie, et une tragédie à une comédie : *la Princesse Aurélie* vint intervenir cet ordre assez malheureusement. La peu de succès de cette pièce s'explique par les circonstances où elle fut composée : elle contenait une malicieuse satire poétique qui en fit ajourner la représentation jusqu'après la chute des trois ministres qu'elle immolait à l'ironie libérale; mais, les trois ministres tombés, l'idée-mère de la pièce perdait son à-propos, et ne pouvait plus sauver les parties défectueuses d'un sujet qui ne prêtait d'ailleurs qu'à trois actes, et qui parut un peu délayé en cinq. *Marino Faliero* vint bientôt réparer cet échec.

Remarquons encore un des bonheurs du poète, qui, dans un moment où c'était une question vivement débattue que celle de la liberté des théâtres et de l'abolition des privilèges dramatiques, reçoit justement des comédiens ordinaires de Sa Majesté je ne sais quel sujet de plainte qui l'autorise à porter sa tragédie sur un théâtre qui n'avait que le droit de jouer des mélodrames.

Marino Faliero fut applaudi et marqua encore un progrès dans le *style* comme dans les idées dramatiques du poète : mais la critique aussi avait marché, mais des témérités heureuses avaient été hasardées depuis *le Paria*, mais l'école romantique enfin avait vu grandir quelques-uns de ses *écoliers* si dédaigneusement fustigés naguère par les feuilletons. A côté de l'enthousiasme de ses amis, l'auteur de *Marino* put entendre quelques critiques plus difficiles. Peut-être ma partialité pour lord Byron me dispose-t-elle à plus de sévérité envers une tragédie qui amène une comparaison obligée entre les deux poètes. Au risque de me citer moi-même, je dirai que quand un ou plusieurs personnages se sont emparés de notre imagination sous une forme, nous avons peine à nous familiariser avec une autre qui nous semble leur être imposée comme un travestissement. Une traduction littérale ne pouvait entrer sans doute dans la pensée de M. Casimir Delavigne, mais il n'a pas même voulu paraître *imiter*; ce qui n'a pas peu contribué à lui faire adopter une variante très-prononcée du rôle d'Angiolina. M. Casimir Delavigne a été guidé par un autre motif : il a cru qu'Angiolina *coupable* serait plus dramatique qu'Angiolina *innocente*. Il existe cependant chez Byron une opposition heureuse entre cette épouse si jeune, si calme, si pure, et ce vieillard qui retrouve toute l'énergie de la jeunesse, quand il croit son honneur outragé. Je crois avoir eu raison de dire, dans *l'Essai sur lord Byron*, que la sympathie du poète anglais pour Faliero se fondait sur l'analogie de son caractère avec celui du doge, quelque éloignée qu'elle semble d'abord. Voilà pourquoi il a si bien compris et si bien rendu ce caractère politique que M. Casimir Delavigne a quelque fois affaibli. Peut-être pour comprendre Faliero il fallait *savoir haïr* : Byron disait avec Johnson : « *I love a good hater*, j'aime un bon *hâisseur*. » La passion qui domine son Faliero c'est la *haine* : il veut se venger. C'est un doge offensé encore plus qu'un vieillard amoureux ; car il n'aime Angiolina qu'avec un amour de père. Le Faliero français est un *vieux mari* ; en dépit de Danville, ce caractère est difficilement tragique : aussi Steno en parle comme d'un *Géronte*, d'un *Bartholo*!

Mais le doge irrité, jaloux jusqu'au délire,
 Prouva que d'un guerrier mille fois triomphant
 La *vieillesse* et l'*hymen* ne font plus qu'un *enfant*.

Outre la passion de la haine, qui fait que Byron s'identifie en quelque sorte par tempérament avec le doge, il a été attiré vers ce personnage historique par une certaine analogie de position. Faliero, prince de Venise, forcé de conspirer avec les plébéiens, de fraterniser avec les ouvriers, et ayant peine à dissimuler le dégoût avec lequel il se laisse toucher la main par ces hommes qu'il méprise, voilà ce qui a intéressé lord Byron pair de la Grande-Bretagne, lord Byron poète grand seigneur, qui disait : Je suis né aristocrate, et qui s'était fait carbonaro en Italie. M. Casimir Delavigne (c'est ici un éloge pour ses opinions, comme le reproche de ne pas savoir haïr en serait un pour son cœur) a fait son doge trop franchement libéral. Jamais le Faliero vénitien n'eût dit :

Mes vœux tendent plus haut: oui, je fus prince à Rhode,
 Général à Zara, doge à Venise; eh bien!
 Je ne veux pas descendre, et me fais *citoyen*;

ou si, dans l'intérêt de ses projets, il l'avait dit, il eût fait sentir dans un *à parte* combien cette flatterie adressée au peuple coûtait à son orgueil. Quand Israël lui dit : « Nous », *we*, ce pronom seul le révolte. « Nous! nous! » répète-t-il; puis se reprenant : « N'importe! vous avez acquis le droit de dire nous; voyons au fait! » C'est comme le Coriolan de Shakspeare, vrai patricien de Rome et en même temps vrai noble anglais, lorsqu'il est obligé de solliciter les suffrages des plébéiens et qu'il change peu à peu ses complimens d'*éligible* en ironie. Si nous étendions le rapprochement des deux drames, il faudrait se hâter de dire que, sans contredit, celui de M. Casimir Delavigne nous semble bien supérieur comme drame, et nous aurions à y admirer une foule de détails comme poésie; soit lorsqu'il suit son rival de plus près, comme dans la scène entre le doge et Israël Bertuccio, et lorsqu'il crée une scène tout entière, l'interrogatoire de

Bertram; soit lorsqu'il embellit l'original anglais comme dans la description du mal du pays, qui du reste n'est pas imité du *Faliero* mais des *deux Foscari*. Il est bien facile de dire à un auteur comment il aurait dû faire pour éviter tel ou tel défaut; mais le talent est de faire servir même un défaut à une beauté qui le rachète pleinement et au-delà! Ainsi en admettant qu'il ait eu tort de faire Angiolina coupable, M. Casimir Delavigne a dû à cette idée la bellescène du pardon dans son dernier acte.

Les évènements politiques qui se sont succédés depuis la première représentation de *Faliero*, expliquent suffisamment l'intervalle qui a séparé cette tragédie de celle de *Louis XI*. M. Casimir Delavigne ne pouvait rester muet dans le triomphe de cette opposition de quinze ans, dont Béranger et lui furent les deux poètes. Dans *la Semaine de Paris, la Parisienne, le Chien du Louvre*, etc., il s'est montré fidèle au sentiment qui inspira les *Messéniennes*. Et il est juste de remarquer que quoique la couronne ait passé sur le front du seul prince qui eût obtenu l'hommage de sa muse sous la restauration, aucun titre, aucune place n'a enchainé son indépendance. Il est resté simple bibliothécaire et simple académicien. C'est encore là de la *modération*, et de la modération bien poétique.

Mais quelle influence a exercée la révolution de 1830 sur le talent dramatique de M. Casimir Delavigne? On ne saurait en juger par une pièce composée avant 1830. Notre première révolution, celle de 1789, nous avait donné, ou avait proclamé du moins, toutes les libertés, excepté celle du théâtre. La seconde révolution, celle de 1830, plus réservée sous d'autres rapports, a du moins complètement émancipé le génie dramatique; mais on sait comme l'anarchie sur les planches a eu bientôt vengé Aristote et la censure, en même temps que l'émeute semblait aussi venger, dans la rue, le roi déchu et ses ordonnances. M. Casimir Delavigne n'osa produire son *Louis XI* que lorsqu'il crut apercevoir que la licence théâtrale s'était épuisée dans ses saturnales. L'accueil fait à sa pièce par le public a justifié ses retards. Mais la critique, cette fois, s'est trouvée bien en avant du public et de l'auteur; la critique n'a voulu tenir compte à

M. Casimir Delavigne ni de la date de sa tragédie ni des nouvelles concessions qu'il a faites aux novateurs. A peine si on a consenti à y louer une alliance de la comédie et de la tragédie, tentée pour la première fois avec succès. Et puis chacun est arrivé avec son Louis XI, et l'a opposé au Louis XI de l'auteur, comme le seul historique, tout en convenant que jamais caractère ne fut plus problématique. Ce n'est point mon intention de chercher à réfuter aucune de ces critiques, ni par conséquent d'exprimer aussi les miennes; j'en trouverai ailleurs l'occasion, et je m'estime heureux d'apprendre que bientôt un nouvel ouvrage doit encore ajouter un titre de plus aux titres nombreux du poète le plus populaire, après Béranger, de notre littérature moderne.

N'est-il pas surtout permis de conclure, même de cette esquisse rapide, qu'à une époque où l'on nous parle sans cesse et partout de l'art, des intérêts de l'art, de la gloire de l'art, il n'est personne qui, tout en parlant moins de l'art que Casimir Delavigne, ait plus fait pour l'art, personne qui ait mieux respecté sa dignité de poète, personne qui ait mieux su distinguer, en un mot, l'art du métier, la vraie littérature de la *marchandise*. A ce titre la critique, chargée aussi de veiller à la charte de l'art, pourrait-elle désertter la cause d'un talent aussi consciencieux, la critique qui, tout en rendant un juste hommage à des talents plus jeunes et plus hardis, ne peut dissimuler qu'il en est aussi qui, n'ayant pas droit aux licences qu'on ne saurait refuser aux supériorités exceptionnelles, nous précipitent vers cette barbarie prédite dès 1819 par une autorité imposante : c'est M. de Chateaubriand qui écrivait alors : « Nous irons nous » enfonçant de plus en plus dans la barbarie; tous les genres sont épuisés; les vers, on ne les aime plus; les chefs-d'œuvre de la scène nous ennueront bientôt, et comme » tous les peuples dégénérés, nous finissons par préférer » des pantomimes et des combats de bêtes aux spectacles » immortalisés par les génies de Corneille, de Racine et de » Voltaire. Nous avons vu à Athènes la hutte d'un santon » sur le haut d'une corniche du temple de Jupiter Olympien; à Jérusalem le toit d'un chevrier parmi les ruines

» du temple de Salomon ; à Alexandrie la tente d'un bé-
 » douin au pied de la colonne de Pompée ; à Carthage , un
 » cimetière des Maures dans les débris d'un palais de Di-
 » don... Ainsi finissent les empires. »

Si la prédiction s'est accomplie en partie déjà de l'aveu de la critique en 1830, n'est-ce pas aussi un peu la faute de la critique ; mais existe-t-il encore une critique ? appellerons-nous de ce nom les éloges sous forme d'apothéose que chaque nouveau demi-dieu de notre polythéisme littéraire exige maintenant de ses adeptes, ou l'acharnement avec lequel nous voyons démolir chaque jour une de ces renommées qui, « reconnues et établies, » pouvaient espérer que quelques années d'immortalité avaient garanti une sorte de prescription à leurs lauriers ? A défaut d'une impartialité absolue, véritable chimère, serait-il possible de garder entre « cet excès d'amour et cet excès de haine, » une mesure qu'on ne flétrirait pas d'un de ces sobriquets moqueurs qui poursuivent partout aujourd'hui la modération raisonnable et pacifique ? A ces questions on va me répondre que j'arrive de ma province, que je suis bien étranger à la vie littéraire de Paris. J'aurai de la peine à défendre, je le sais, ces goûts de bon homme, ces rêves de paix littéraire que j'exprime si naïvement, au risque de passer pour un utopiste non moins ridicule que le pauvre abbé de Saint-Pierre avec sa paix universelle. Et d'ailleurs ai-je su m'élever à la hauteur de la mission que je m'arrose en créant moi aussi une poétique digne d'Aristote ou de Zoile, puisque nos poètes sont tous dignes d'Homère, et qu'il est conveuu, justement depuis qu'il n'y a plus de règles, de renfermer dans les limites d'une *nouvelle théorie de l'art* toutes les phases du talent. Hélas ! non, je n'ai pas l'honneur d'être un critique métaphysicien. Je n'ai peut-être que des *sensations* en poésie, et suis mieux organisé pour jouir de ce qui me plaît que pour l'analyser. Aussi je ne veux que rappeler les émotions de mes lectures depuis quinze ans, faisant de chaque nom propre un titre de chapitre et rien de plus. Voilà tout le plan de ces modestes esquisses biographiques, que je mets au pluriel, mais qui, si elles sont continuées par moi, se borneront cependant à quatre ou cinq ; car le pan-

théon de notre littérature vivante est vaste et bien peuplé , mais je n'ai malheureusement qu'une bibliothèque étroite , et je suis forcé de me borner à un petit nombre d'illustrations imprimées , pour mon usage particulier.

AMÉDÉE PICHOT.



Chronique Musicale.

Le théâtre des Nouveautés va s'ouvrir le mois prochain ; les vétérans de la salle Ventadour ont élu domicile sur la place de la Bourse. Ils quittent un palais somptueux pour une bicoque ; le loyer sera moins dur à payer, et si les profits sont plus grands, ce qui veut dire s'il y a profit, l'affaire sera doublement avantageuse. Rétablir un théâtre par le temps qui court est un acte de courage qui mérite d'abord les applaudissemens du public et des journalistes. En attendant que d'autres braves soient distribués aux acteurs, faisons des vœux pour la prospérité de la nouvelle troupe chantante des Nouveautés. Il existe une solidarité d'existence, un pacte de vie et de mort entre le chroniqueur musical et les théâtres lyriques ; s'ils ferment boutique, leur historien doit cesser d'écrire : que pourrait-il raconter ?

Le titre de la salle choisie par les déserteurs de Ventadour ne sera pas justifié pendant les premiers mois. En effet, un théâtre des Nouveautés où l'on ne jouera que de vieilles pièces ressemble assez à une maison de santé dans laquelle on ne trouve que des malades. Les nouveautés se présenteront bientôt ; et si les sociétaires ou les directeurs ont le bon esprit d'abandonner tout-à-fait un répertoire suranné, ils peuvent compter comme tant d'autres sur des chances de bonheur. Mais qu'ils se gardent surtout de faire un déménagement complet ! il faut être leste quand on bat en retraite et ne pas se charger d'un bagage inutile ; il faut jeter à la mer les meubles vermoulus, les denrées avariées, faire maison nette ou maison neuve quand on arrive à la salle des Nouveautés.

Souvenez-vous des catastrophes de l'Opéra-Comique ; elles

sont aussi nombreuses que les révolutions ou déluges de notre globe sublunaire. Si vous voulez avoir la fortune propice, gardez-vous bien de suivre le chemin qui tant de fois a précipité ce théâtre dans l'abîme des banqueroutes. Qu'il ne soit plus question d'une raison de commerce que les tribunaux ont frappée si souvent et qui n'a plus de crédit sur le public! Gardez-vous surtout de céder aux conseils d'un vieil amour-propre, en effaçant le nom de la salle que vous avez choisie pour graver sur sa porte ces mots : *Théâtre de l'Opéra-Comique*; titre long, lent, lourd, absurde, malencontreux, qui ne signifierait plus rien aujourd'hui s'il avait jamais signifié quelque chose! Ce nom seul peut ruiner une entreprise; s'il a des charmes pour quelques épiciers et même pour un assez grand nombre de bonnetiers du quartier Saint-Denis, songez que les souvenirs de ces *dilettanti* remontent à l'époque où M^{me} Laruette faisait retentir les échos de la rue Mauconseil; que par conséquent de tels amateurs, retenus chez eux par la goutte ou les infirmités de la vieillesse, ne seront d'aucune utilité pour votre entreprise. La société opulente a tout-à-fait oublié l'Opéra-Comique; si vous êtes assez maladroits pour lui annoncer, lui promettre un genre de spectacle qu'elle a déjà dédaigné, vous vous exposez à de nouveaux refus. La naïveté de votre enseigne empêchera les chalands d'entrer dans le magasin. Le théâtre des Nouveautés devenu musical doit être un jour fashionable; il ne sera jamais de bon ton d'aller à l'Opéra-Comique. Il est des choses qu'il faut savoir abandonner quand tout le monde les a délaissées. Pourquoi vouloir nous retenir dans le sentier, dans l'ornière où l'on s'est enfoncé pendant soixante ans, lorsque vous voyez que l'on découvre chaque jour des manières d'aller plus vite et plus commodément? Voyez les travaux que l'on exécute pour faire disparaître les bosses, les ondulations des boulevards. Après les voitures à vapeur roulant sur les chemins de fer, ne serait-ce pas une folie de rétablir la turgotine, qui portait hardiment ses voyageurs de Marseille à Paris en quinze jours?

Ne parlons plus d'opéras comiques, ce genre est mort et enterré. N'allez pas gratter l'inscription qui pare son der-

nier mausolée, ou craignez que Méhul, Monsigny, Dalayrac, Marsolier, ne vous accablent de leur colère; n'irritez pas des mânes révéérés; il vous faudrait ensuite chanter des chœurs en *mi-bémol* pour les apaiser et vous les rendre propices. Ces compositeurs, ce faiseur de livrets, ont été posés en sentinelles pour veiller sur un dépôt confié à leurs soins; souffriront-ils qu'on le leur enlève? Méhul et ses trois compagnons peuvent-ils être séparés de l'épithète de l'Opéra-Comique? Est-il convenable qu'ils protègent un bazar, un grenier à fourrage, ou tout autre magasin que l'on va loger dans la salle Ventadour. On a laissé Grétry, Marivaux et Favart de planton autour du pâté des Italiens; ils président aujourd'hui à l'exécution des opéras de Rossini, des drames de Tottola; si Grétry pouvait parler, il vous dirait que ce patronage n'a rien d'agréable pour lui. Si l'Opéra-Comique continue ses voyages, et qu'à chaque émigration on veuille lui donner un cortège semblable, les inscriptions des rues auront bientôt répété les noms de tous nos compositeurs; la rue Papavoine longera quelque jour le théâtre où l'Opéra-Comique élira son dixième domicile. On ne saurait refuser cette mention honorable à l'auteur qui a mis en musique *Barbacole ou le Manuscrit perdu*. C'est un gentil petit opéra du bon temps, il réussira, sans doute, si on le remet en scène avec soin.

Le genre absurde, mesquin, barbare, que notre nation désigne sous le nom d'*opéra-comique*, n'existe plus; et, ce qui vaut encore mieux pour l'art et les artistes, il ne peut plus exister. Les théâtres de vaudevilles lui enlèveront toujours les bonnes pièces, et nous serons assez heureux pour qu'on ne trouve plus de comédiens récitant passablement la musique pour exécuter celles que l'on disposerait sur le patron de *Rose et Colas*, ou d'*Azémi*.

Le Conservatoire forme d'excellens élèves; les débuts faits à l'Académie royale de Musique le prouvent. Nos maîtres de chant nous ont donné cette année M^{me} Danvers et Raimbeaux. Ces jeunes virtuoses, en voyant leur talent se développer, sentent leur aversion pour l'opéra-comique s'accroître. Ils n'en font pas mystère; le rang qu'ils tiennent dans l'école, la destinée qui leur est promise sur les théâ-

tres où l'on chante, leur donnent un aplomb, une force de résolution que rien ne saurait vaincre. Ils sont chanteurs, leur lot est assez beau; pourquoi se soumettraient-ils à de nouvelles études afin d'apprendre l'art de la déclamation, et débiter avec plus ou moins d'habileté la prose des livrets de l'Opéra-Comique? Un musicien doit regarder cet exercice comme étranger à sa mission. Il est permis de croire qu'il est aussi difficile, plus difficile peut-être de dire une scène de comédie comme M^{lle} Mars, que de chanter une cavatine comme M^{me} Pasta, et l'on voudrait qu'un chanteur eût la folie de prétendre à cette double palme, à ce second talent dont l'inutilité n'a plus besoin d'être démontrée. La vie est trop courte pour embrasser deux carrières à la fois; la jeunesse du chanteur passe avec trop de rapidité pour la perdre en de vaines études. Le virtuose sort des bancs de l'école; il est musicien, il sait chanter; en avant, marche! qu'il débute sur la scène lyrique! Lablache, M^{me} Malibran sont montés sur les planches à l'âge de seize ans; ont-ils eu des maîtres de déclamation, et sont-ils devenus comédiens? Je le demande à leurs admirateurs; on voit que la question s'adresse à l'Europe entière.

* Mais Lablache et M^{me} Malibran, musiciens prodigieux, n'ont pas cessé de parler leur langage en débutant sur la scène; ils ont continué de faire leur métier de chanteur, et s'ils finissaient un air, un duo, c'était pour attaquer des récitatifs dont l'intonation réglée, la marche tracée d'après les lois de la déclamation les guidait, les soutenait sans cesse. — Et pourquoi n'offririez-vous pas le même appui à vos acteurs d'opéra-bouffon? Pourquoi ne pas noter ce dialogue que vous vous obstinez à leur faire parler? Faites cet heureux changement, abjurez une erreur trop long-temps funeste, abolissez un usage ridicule que la stupidité de nos réglemens dramatiques avait imposé à notre second théâtre lyrique, et vous verrez alors sa troupe se recruter de sujets précieux. Une longue habitude a seule pu nous faire supporter la monstruosité de nos opéras-comiques; une pièce dans laquelle on parle, on chante tour-à-tour, est aussi complètement absurde qu'un drame dont les scènes seraient écrites partie en français et partie en allemand; il faut que

le personnage conserve le langage adopté, *qualis ab incepto* ; jamais le précepte d'Horace ne reçut d'application plus juste.

Autrefois le grand Opéra avait seul le privilège de jouer des pièces chantées d'un bout à l'autre ; il fallait nécessairement que l'Opéra-Comique donnât des comédies mêlées d'ariettes. Nos chanteurs, beaucoup moins nombreux qu'à présent, étaient forcés de se diriger sur l'un des deux théâtres, et Favart, Feydeau recevaient toujours le trop-plein de l'Académie royale. Cette obligation a cessé ; le talent ouvre depuis long-temps les portes de l'Italie à nos virtuoses ; s'ils ne peuvent chanter au grand Opéra, ils passent les Alpes et vont exercer leur industrie vocale à Naples, à Milan, à Rome. Le dialogue parlé leur fait horreur, les offres les plus brillantes ne sauraient les attirer à l'Opéra-Comique, il ne reste donc à ce théâtre aucune chance de recrutement.

Quel avenir peut se promettre une entreprise lyrique pour laquelle on invoquerait vainement la coopération des virtuoses ? Je souhaite que l'on obtienne encore des succès avec des acteurs de vaudeville jouant assez bien la comédie et chantant au besoin le couplet, la ronde, la romance. Si cette affaire, bien qu'elle soit étrangère à l'art musical, donne de bons résultats financiers, je serai le premier à l'approuver ; sa propriété ne saurait empêcher que l'on n'établisse un théâtre lyrique tel que le public le demande, et pour satisfaire aux besoins de l'époque. La place de ce théâtre est marquée entre le grand Opéra et le Vaudeville ou l'Opéra-Comique. On y représenterait des pièces chantées d'un bout à l'autre ; c'est le seul genre qui puisse convenir à des virtuoses tels que Inchindi, première basse ; Duprez, ténor ; M^{me} Danvers et Raimbeaux, et beaucoup d'autres sujets dignes de figurer à côté de cette troupe d'élite. Tous les bons élèves s'offriraient pour la compléter ; et comme M^{lle} Falcon et Dérivis ils seraient acteurs d'entrée de jeu ; si on les affranchissait de l'obligation de parler. La rivalité de l'Académie royale ne serait pas trop à craindre ; elle a plus d'appareil dans ses représentations, mais elle va moins vite, et la nouvelle entreprise se distinguerait par son activité. Les voix bien classées et bien distribuées présenteraient un ensemble parfait, une masse vocale que nos com-

positeurs feraient manœuvrer à la grande satisfaction des *dilettanti*. Il faudra que l'on arrive un jour à prendre ce parti, à donner du bon au public, qui se montre chaque jour plus difficile, et ne paraît pas du tout disposé à rétrograder. Le répertoire du Théâtre-Italien s'use, les combinaisons de ces acteurs sont à peu près épuisées; s'il fermait ses portes pendant un an seulement, quelle chance superbe pour le nouveau théâtre destiné à le remplacer!

— M^{me} Danvers, dont nous avons souvent admiré la voix et le talent dans nos concerts, et qui chantait la cavatine *Di piacer mi balza il cor* comme personne ne l'a chantée depuis M^{me} Mainvielle-Fodor, a débuté à Naples par le rôle de Giulietta dans le *Romeo* de Bellini. Nous avons déjà le *Romeo e Giulietta* de Zingarelli; Vaccai, travaillant sur un livret, imité comme l'autre de la tragédie de Shakspeare, avait changé le titre de son opéra en faisant marcher Juliette avant Roméo, et par galanterie estimant le féminin plus noble que le masculin, il écrivait *Giulietta et Romeo*. Cet ambe ne fournissant pas d'autres combinaisons, Bellini s'est vu forcé de remonter aux ascendans de ces jeunes fiancés, et son opéra s'appelle *J. Montecchi ed i Cappelletti*. Si le poète voyageur qui m'a donné cette note était parti après le premier début de M^{me} Danvers, s'il avait pris la route de Bretagne avant d'attendre une revanche, il m'eût dit en historien fidèle que M^{me} Danvers, malgré tout son talent, avait complètement échoué sur la scène italienne, après avoir dit le premier acte d'une manière assez brillante pour mériter les suffrages des *dilettanti* qui remplissaient la salle immense de San-Carlos, et qui s'y étaient réunis sous la présidence du roi des Deux-Siciles, après avoir reçu pendant l'entr'acte les visites et les complimens de toutes les notabilités musicales et princières, *la Povera cantante* a vu toute cette cour s'éloigner, abandonnée comme une reine détrônée, seule dans sa loge; aucune voix n'est venue la consoler, aucune main n'est venue essayer les larmes qu'un échec éprouvé dans le second acte lui faisait verser.

Elle s'en retournait seule et désespérée,
rêvant aux moyens de parer les bottes secrètes que son

amoureux Roméo lui avait portées , tout en lui exprimant les sentimens les plus tendres. Elle étudiait les phrases que M^{me} Boccabadati avait substituées aux phrases dites à la ré-pétition, afin de lui donner de fausses répliques, de désorganiser les traits d'ensemble et lui faire ainsi perdre la tramontane.

M^{me} Boccabadati, déjà éprouvée dans le rôle de Roméo, savait bien que toutes les bévues de la représentation seraient attribuées à la débutante. M^{me} Danvers a paru une seconde fois ; mais elle était prévenue du danger qui la menaçait, elle a soutenu l'attaque bravement, et, sans perdre la tête, elle a répondu aux traits nouveaux que Roméo lui décochait pour l'embarrasser. M^{me} Danvers a triomphé de ces obstacles ; les *dilettanti* napolitains l'ont proclamée *prima donna di cartello* ; ils ont redoublé d'empressement auprès de la virtuose, et le *fiasco* de sa première épreuve n'a fait qu'ajouter à l'éclat, aux douceurs de sa victoire.

— M. James Ayton, amateur de musique à Londres, est l'inventeur d'un instrument à cordes du genre de la contrebasse, mais dans de plus grandes proportions. Sa hauteur est de huit pieds ; le volume de son qu'il fournit est beaucoup plus considérable que celui de la contrebasse. Ce n'est point avec les doigts qu'on varie les intonations, il n'y aurait pas de main assez large, assez énergique pour appuyer sur les cordes avec une force suffisante, mais avec une sorte de chevalet mobile qui glisse sur le manche à peu près de la même manière que le double tube de trombone varie les intonations de cet instrument à vent. On fait mouvoir l'archet au moyen d'une mécanique ingénieuse qui en rend l'action très-facile. Les proportions de cette nouvelle contrebasse sont à l'égard de l'ancienne comme celles de ce dernier instrument sont au violoncelle. Si la contrebasse de M. Ayton est adoptée, on ne s'en servira que pour des passages simples et pour marquer les notes principales de certains traits. Dragonetti donnait à sa contrebasse le nom de Goliathe ; voilà ce géant de l'orchestre dépossédé par un colosse plus grand encore, et dont la voix plus grave, sonnante à l'octave inférieure de la contrebasse, augmentera l'étendue du clavier de l'orchestre.

CASTIL BLAZE.

Voyages.

QUINZE ANS CHEZ LES SAUVAGES.

J'étais encore enfant lorsque je devins le captif d'une tribu américaine que je sus plus tard appartenir à la nation kickapoue. Deux autres enfans blancs, un jeune garçon et une jeune fille, tombèrent en même temps que moi au pouvoir des mêmes Indiens. Je me souviens trop imparfaitement des circonstances qui précédèrent ma captivité pour essayer de les raconter; mais le premier incident qui fit sur moi une vive impression eut lieu peu de temps après probablement, et pendant que la tribu était campée au bord d'une rivière; le voici : la petite fille dont je viens de parler, s'étant mise à pleurer, fut immédiatement tuée d'un coup de tomahawk par un des guerriers kickapous. Qu'on juge de mon effroi lorsque je vis voltiger l'instrument de mort sur ma tête, avec un geste menaçant qui signifiait très-clairement, que si je pleurais, je serais traité comme la pauvre enfant égorgée à mes pieds.

Le lendemain nous nous mîmes en marche, et un détachement se sépara du gros de la tribu, emmenant le troisième enfant, dont je n'entendis plus parler. Quant à moi, je fus adopté par la famille d'un guerrier, nommé Fongoh, qui me réclama comme sa propriété, et sa femme (squaw) devint pour moi une mère tendre et affectionnée. A mesure

que je grandissais, les enfans indiens me reprochaient quelquefois la couleur *blanche* de ma peau, et m'appelaient une « squaw » ou femme, terme d'outrage, quand il s'adresse à notre sexe. Cette injure amenait de fréquentes luttes entre les enfans de mon âge et moi : heureusement je m'y comportai toujours bien, et j'avais souvent le dessus. Le vainqueur recevait les complimens des hommes, mais sans que le vaincu fût oublié dans leurs éloges, s'il s'était défendu avec bravoure et loyauté.

Je me rappelle avoir rencontré dans ma vie errante trois ou quatre enfans blancs de mon âge qui, ayant été forcés comme moi de prendre le caractère sauvage, s'estimaient aussi heureux que s'ils avaient eu une origine indienne. En général, il est rare que celui qui a une fois goûté de la vie du désert songe à la désert. J'ai même connu des blancs qui, parvenus à l'âge mûr, avaient renoncé à leurs liens de civilisation et de parenté pour devenir Indiens, et qui étaient restés fidèles à tous les devoirs de leur vie nouvelle. Je suis une exception ; mes relations avec la société, ma connaissance des livres et l'idée que je me suis faite des miracles que peut opérer un esprit cultivé, m'ont retenu parmi les habitans des villes et me reconcilient avec les contradictions de l'ordre social ; mais j'ai long-temps hésité avant de rentrer dans le sein des nations civilisées, et aujourd'hui encore mon imagination se complait souvent à ces souvenirs de mon enfance qui me causent un inexprimable mélange d'émotions agréables et pénibles.

Les Indiens, comme *les grands propriétaires* de tous les pays, sont très-jaloux de leur propre gibier, et de plus très-enclins à chasser sur les terres de leurs voisins. C'est là une inépuisable source de querelles entre eux. Les Kickapous se livraient d'autant plus volontiers au braconnage que leurs domaines étaient très-pauvres en gibier, et que le gibier abondait chez les autres. Une émigration d'une partie de leur nation fut résolue en conséquence pour aller se joindre à quelques-uns de leurs frères qui avaient déjà fixé leurs huttes sur la rive occidentale du Missouri. Je fus emmené par le détachement, qui partit, quoique la squaw, ma mère adoptive, restât avec le reste de ma tribu. Cette sépa-

ration m'attristait; mais j'étais alors d'âge à apprécier combien il était important pour moi de soutenir mon caractère indien, et je dus étouffer toute plainte. Bientôt les accidens multipliés de la vie sauvage fortifièrent en moi le stoïcisme sur lequel s'appuie toute l'éducation du guerrier indien.

Nous fûmes attaqués en route par les Osages, puis par les Pawnies, et enfin un corps de Kansas nous surprit, nous tailla en pièces, et je fus du nombre des prisonniers que le vainqueur conduisit dans ses huttes, sur la rivière Kansas, à plusieurs centaines de milles au-dessus de son confluent avec le Missouri. Là je trouvai encore une famille qui, n'ayant pas de fils, m'adopta, et je fus traité avec affection, non seulement par la squaw, ma nouvelle mère, mais encore par les chefs et toutes les squaws de la tribu. Ma famille chez les Kansas avait nom Kinis-tah. Peu à peu je m'accoutumai à me considérer comme appartenant de droit aux Kansas; tous les autres enfans des Kickapous qu'ils avaient faits prisonniers furent accueillis avec la même bienveillance, ainsi que les femmes; mais la plupart des guerriers furent mis à mort après avoir subi d'horribles tortures. Quelques-uns des plus renommés par leur bravoure obtinrent cependant la vie sauve, et on leur proposa de faire partie de la nation victorieuse, ce qu'ils acceptèrent.

Les Kansas ne négligent pas l'éducation des enfans: tous ceux de mon âge étaient rassemblés régulièrement à certains jours de la semaine pour écouter les leçons du vieux Tshutché-no. Ce nom signifie le défenseur du peuple, car le vieillard avait été un chef vaillant, et les paroles de sa sagesse en avaient plus d'autorité. Il nous reprenait de nos fautes, et nous répétait souvent les conseils que je vais reproduire ici pour donner une idée du code moral de ce peuple: « Mes enfans, je vous exhorte à ne jamais dire un mensonge; ne volez jamais, excepté un ennemi à qui il est juste de faire le plus de mal possible et de toutes les manières. Quand vous serez hommes, soyez braves et rusés à la guerre; défendez vos terres de chasse contre quiconque viendrait y empiéter. Ne laissez jamais manquer de rien à vos squaws ni à vos enfans. Protégez les squaws et vos hô-

tes : sous aucun prétexte ne trahissez jamais votre ami. Ne soyez pas insensibles à une injure, et sachez vous venger de qui vous offense. Gardez-vous de boire la liqueur forte des blancs : c'est un poison envoyé par le Mauvais-Esprit pour détruire les Indiens. Ne craignez pas la mort : il n'y a que les lâches qui en ont peur. Obéissez aux vieillards et respectez leurs cheveux blancs. Redoutez et priez le Mauvais-Esprit afin qu'il ne vous fasse aucun mal; aimez et adorez le Bon-Esprit qui nous a créés, qui envoie le gibier dans nos terres et nous fait vivre. »

Je n'avais que dix à douze ans, car je ne pourrais dire exactement mon âge, lorsque je perdis la squaw de Kinistah qui m'avait adopté : elle se noya par accident. Ce fut un des grands chagrins de mon enfance : mais, comme je l'ai dit, les larmes et toute expression de douleur sont regardées comme des signes de faiblesse chez les Indiens et indignes du caractère mâle d'un guerrier. Je supportai donc mon affliction en silence, quoique je n'en fusse que plus vivement affecté, car la squaw de Kinistah était une tendre mère pour le fils de son adoption.

Le printemps suivant je fus admis, pour la première fois, dans un détachement de chasseurs, au nombre de trente hommes et de onze jeunes garçons. Nous remontâmes le fleuve Kansas presque jusqu'à sa source, et traversâmes plusieurs rivières qui se jettent dans le Missouri. Après avoir passé l'été à chasser, nous remontâmes la rivière de la Platte pendant plusieurs centaines de milles avec l'intention de nous procurer des fourrures, qui étaient devenues un objet de commerce assez important parmi les diverses tribus de ces cantons. A notre retour, nous rencontrâmes une bande d'Osages. Nous savions que le chef des Osages, nommé Chevelure-Blanche, s'était joint à la confédération indienne qui était alors en guerre avec les Kansas. Or nous étions trop faibles pour échapper aux bandes belligérantes qui occupaient tout le pays; la défensive même nous était interdite, si nous restions sans auxiliaires : nous résolûmes donc d'avoir recours à la prudence, et de solliciter la protection des Osages. Deux précurseurs de paix, avec des emblèmes d'amitié, furent envoyés au chef, qui assembla un conseil et

nous expédia six de ses guerriers pour nous rendre notre salut pacifique. La conférence qui eut lieu est un exemple de la diplomatie indienne. Kinis-tah, chef de notre détachement, et mon père adoptif, saluant le principal des six guerriers osages, lui dit : « Nos peuples sont actuellement en guerre ; je les ai laissés amis et sans aucune intention hostile lorsque je suis parti pour une excursion de chasse il y a plusieurs lunes. Je ne puis retourner en sûreté au camp de mon peuple, et je viens vous demander l'hospitalité. »

Le chefosage, parlant au nom de sa nation, assura Kinis-tah de son amitié, et nous invita à nous asseoir au même feu et à fumer le même calumet que nos hôtes : nous accompagnâmes donc les Osages jusqu'à leur ville, où nous fûmes reçus de la manière la plus cordiale par tout les habitans, au nombre de quinze cents environ. Ici, pour la troisième fois, je changeai de nation et de famille. Le chef Shen-Thonish, Osage distingué par ses exploits, venait de perdre un de ses fils dans un combat. La squaw Hunk-hah, sa femme, me demanda à Kinis-tah pour remplacer ce fils amèrement regretté ; je fus adopté par elle et son mari, qui me traitèrent comme si je leur devais le jour. Mais déjà je sentais dans mon cœur l'ambition du guerrier à force d'entendre parler gloire et périls, ayant d'ailleurs, dans l'excursion que nous venions de faire, mérité par mon adresse le nom de CHASSEUR (*Hunter*), que je porte encore. Ce qui me séduisit surtout dans la nouvelle adoption qui faisait de moi un Osage, c'est que mon père, Shen-Thonish, promit de me conduire dans une expédition prochaine contre les Pawnies, dont les déprédations s'étaient renouvelées trop souvent pour qu'il fût possible de différer davantage leur châtiment. Bientôt on signala un corps de Pawnies maraudeurs qui s'était établi le long du fleuve Arkansa. Shen-Thonish partit pour les surprendre à la tête de soixante guerriers, et je fus du nombre des jeunes aspirans à la gloire qui l'accompagnèrent. Nous ne rencontrâmes l'ennemi qu'après de longs détours, mais enfin il n'y eut plus qu'un bois entre eux et nous. Il s'agissait de les surprendre : les Indiens sont très-habiles à imiter la voix des animaux. C'était

la saison où l'on chasse le dindon. Un des nôtres imita si bien le glougloutement de cet oiseau que trois Pawnies, se détachant de leur corps d'armée, se laissèrent attirer dans le bois, d'un arbre à l'autre, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la vue des leurs. Alors l'Osage embusqué tua deux de ces hardis chasseurs et enleva leurs chevelures; le troisième se mit à fuir en faisant entendre le cri de la défaite, et donna l'alarme à son camp. Mais nous étions tous sur ses traces, et notre attaque fut si brusque que, quoique les Pawnies fussent deux fois plus nombreux que nous, ils furent bientôt culbutés et vaincus. Nous leur enlevâmes dix-huit chevelures. Pour ma part, je terrassai un ennemi qui m'avait manqué avec sa carabine, et je le scalpai comme les autres. Quelque horreur que je ressentisse aujourd'hui pour cette manière de se procurer un trophée de victoire, elle me paraissait alors toute naturelle, et je ne pouvais omettre cette circonstance de ma vie.

Nous revînmes triomphants, fiers d'avance de l'accueil qui nous était réservé. De cette époque je me sentis homme et guerrier. Jusque-là je n'avais reçu des jeunes squaws que des marques insignifiantes d'attention; mais cette fois-ci les filles osages dansèrent autour de moi avec les témoignages de la joie la plus extravagante; puis elles ornèrent ma tête, mes bras et mes jambes de plumes, et entonnèrent un chapt de victoire en s'accompagnant de leurs instrumens de musique.

Le sentiment de l'ambition satisfait, un autre vint quelque temps après m'agiter non moins vivement. En réfléchissant sur mes vagues souvenirs d'enfance, en comparant mon teint, quelque basané qu'il fût, à celui des autres Indiens, je me demandais quelquefois compte de mon origine différente de la leur, de tout ce qui me distinguait d'eux extérieurement. Des blancs venaient de temps à autre chez les Osages pour échanger avec eux des carabines contre des peaux et des fourrures. J'interrogeai mes frères les Osages sur ce peuple auquel j'avais évidemment appartenu. On me répondait alors que les blancs étaient une race inférieure à celle des Indiens, méchante, perfide, lâche, et bonne tout juste à ce commerce qui les attirait parmi nous. La con-

duite de plusieurs de ces blancs n'était pas faite pour effacer ces impressions. Mais mon orgueil parlait encore en leur faveur, et quelques-uns m'ayant remarqué, un entre autres s'étant occupé de moi avec une attention particulière, je me hasardai à lui exprimer ma curiosité avec le désir secret de pouvoir démentir ce que j'avais entendu dire d'odieus sur cette race, que je ne pouvais me décider à croire si mal partagée dans les bienfaits du Grand-Esprit. Mon ami le blanc se mit à sourire de mes préventions, que j'eus la naïveté de ne pas lui cacher : « — Les blancs, me dit-il, sont plus puissans et plus nombreux que les Indiens; ils sont plus braves, plus généreux et meilleurs en toute chose: ils vivent dans de grandes maisons, et traversent les grandes eaux sur des villes flottantes; ils combattent avec d'énormes fusils qui renversent des bataillons entiers d'une seule décharge. » Il ajouta encore tant de choses que ma curiosité s'accrut à un degré extraordinaire. Je ne songeai qu'à la possibilité d'aller voir les blancs dans leurs villes. Les merveilles de leur civilisation m'apparaisaient dans mes rêves; mais quand j'exprimais le désir qui remplissait mon cœur, mes frères les Indiens me disaient : « Quand tu seras un homme fait, quand tu auras conquis cent chevelures, quand tu seras enfin un guerrier en renom, tu pourras visiter impunément les blancs, car alors ils te verront passer devant eux avec respect et terreur. »

Une distraction puissante vint bientôt contenir mon impatience. Je fis partie d'une grande expédition de chasse qui dura seize lunes. Nous remontâmes le fleuve Arkansas, traversâmes les Montagnes-Rocheuses, et atteignîmes l'océan Pacifique sur le bord méridional du fleuve Colombia. Je ne peindrai pas ici notre étonnement lorsque nous aperçûmes cette immense étendue de flots que la tradition indienne représente comme la barrière qui sépare la résidence du Grand-Esprit du séjour terrestre de ses enfans rouges. Là nous contemplâmes avec une terreur muette les difficultés que nous serions obligés de surmonter après notre mort avant de pouvoir arriver à ces délicieuses terres de chasse qui sont de toute éternité destinées à ceux qui font le bien ici-bas, et qui aiment le Grand-Esprit. Nous cher-

châmes en vain les débris des canots de ceux qui avaient été méchans pendant leur vie ; nous n'en aperçûmes aucun sur cette partie du rivage, et cela nous fit espérer qu'ils étaient heureusement en petit nombre.

Pendant cette longue expédition, les Osages nous avaient crus perdus, et ils fêtèrent notre retour avec la joie la plus tumultueuse. La squaw ma mère et la squaw ma sœur pleurèrent en m'embrassant ; toutes les squaws de la tribu, jeunes et vieilles, dansèrent autour de nous et nous décorèrent de plumes, comme si nous revenions triomphans d'une guerre contre nos ennemis. Les vicillards et les guerriers écoutèrent avec étonnement le récit de nos aventures ; ils nous prodiguèrent les éloges et nous proclamèrent l'élite de la nation. Enfin notre chef, Tare-Hein, qui jusque-là n'était connu que comme un guerrier distingué, fut désormais invité à s'asseoir parmi les sages du grand conseil, et la plupart d'entre nous, qui n'étaient pas encore mariés, reçurent des jeunessquaws un bouquet d'épis de blé, emblème significatif qui équivaut, parmi les Osages, à une tendre déclaration.

Quelque amour qu'un jeune Indien éprouve pour une femme, il ne l'exprime jamais qu'après avoir acquis la réputation d'un guerrier ou d'un chasseur. En effet, s'il laissait soupçonner auparavant le sentiment de son cœur, il essuierait la mortification d'un refus, et deviendrait l'objet de la dérision des guerriers, ainsi que du mépris des squaws. Au contraire, celui qui s'est distingué sur un champ de bataille ou à la chasse se voit recherché par les jeunes filles, et n'a plus que l'embarras du choix. Après la mort de son mari, plus tôt une veuve se remarie, plus elle est considérée jalouse d'honorer sa mémoire. Quand une troupe de guerriers revient du combat, les femmes vont communément au-devant d'eux. Celles qui apprennent que leurs maris sont morts s'arrachent d'abord les cheveux, et puis, s'adressant à un guerrier vivant, ne le laissent pas partir qu'il n'ait promis de les venger ; ce qui équivaut à une promesse de remplacer le défunt, promesse sacrée, promesse inviolable. Après que les préliminaires d'un mariage sont arrangés, les parens et les amis du nouveau couple

sont invités à la cérémonie dans la hutte de la fiancée.

Les hôtes réunis, le jeune Indien prend sa prétendue par le poignet, se place avec elle au milieu de la hutte, et là, debout, il proclame son attachement pour celle qu'il va épouser, jure de la protéger, de la nourrir, et en même temps il lui offre en cadeau de noces les cornes d'un buffle ou d'un élan. La femme de son côté, proclame également son attachement à son époux, promet de cultiver la terre et de remplir tous les devoirs de son nouvel état; et comme emblème de l'engagement qu'elle prend, elle offre au guerrier un épi de blé. Alors les témoins adressent leurs félicitations au nouveau couple, et le reste du jour et de la nuit se passe en jeux, en banquets et en fêtes.

Quoique la polygamie soit permise, les Indiens n'ont en général qu'une femme, et ils peuvent s'en débarrasser sans beaucoup de peine. Le mari qui est fatigué de sa squaw fait part de son mécontentement à sa famille, et fait une excursion à la chasse sans dire où il va ni quand il reviendra.

Si la menace d'une séparation afflige sa compagne, elle se conduit de manière à réparer ses torts, et obtient quelquefois son pardon. Si elle échoue dans ses instances, le mari enterre le signe d'alliance qu'il a reçu d'elle le jour de leur mariage, l'abandonne et ne prononce plus son nom. La femme passe pour une méchante squaw, jusqu'à ce qu'elle trouve un nouvel époux avec qui elle est en général plus sage et plus tendre qu'avec le premier. Les squaws répudiées sont très-pressées de se remarier, pour effacer la tache de leur répudiation. Le plus souvent le toit conjugal leur reste avec les enfans, excepté les garçons déjà assez grands pour se sevrer des soins de leur mère.

Quand la saison du castor est passée, les Indiens terminent généralement leurs campagnes de chasse par la poursuite de ce gibier inférieur qui se réfugie sur les bords des petites rivières, et sur le revers des petites montagnes. Les chasseurs se divisent alors en bandes de cinq ou six, qui continuent leurs excursions partielles après s'être donné un rendez-vous commun. Une de ces bandes, composée de six Osages dont je faisais partie, visita un campement situé sur l'Arkansas, qui appartenait au colonel Watkins, venu là

pour trafiquer avec les Indiens. Le colonel me reconnut : c'était mon ami blanc qui deux ans auparavant m'avait tant parlé des merveilles de la civilisation. A sa vue ma curiosité se réveilla tout entière ; il me fit quelques petits présens qui contribuèrent à me prouver son amitié, et enfin il voulut me persuader de le suivre lors de son retour parmi ses compatriotes, en me disant que là était ma véritable patrie. J'étais vivement tenté, je l'avoue ; mais, au moment de consentir à la proposition de mon ami, le charme de la vie errante et les liens de toute espèce qui m'attachaient aux Osages me retinrent. Ma désertion me sembla un acte honteux, et je résistai à toutes les instances. Par malheur, mes compagnons avaient échangé leurs fourrures contre de l'eau-de-vie. Cette liqueur perfide troubla leur raison. En quittant le campement du colonel Watkins, ils volèrent six chevaux qui paissaient dans les prairies, et, faisant une irruption dans un campement voisin moins considérable, celui d'un Français nommé Latouche, ils tuèrent tous les blancs qui ne prirent pas la fuite, et pillèrent toutes leurs pelleteries. Parvenus au rendez-vous de nos diverses bandes de chasseurs, ces furieux leur firent part de la liqueur fatale, et en peu d'instans l'orgie fut générale. Je n'entendis plus qu'imprecations contre les blancs ; et après un chant de guerre final il fut décidé que le colonel Watkins serait attaqué et pillé comme l'avait été M. Latouche, sous prétexte que la quantité de riches fourrures qu'il avait acquises des Indiens serait pour les blancs un motif d'accourir en foule et d'empiéter sur leurs terres.

Qu'on juge de l'impression que firent sur moi ces scènes horribles et ces menaces dans un moment où j'étais encore flottant peut-être entre le désir de rejoindre le colonel et la résolution de rester fidèle à ma patrie adoptive. Le moins que je pouvais faire pour un ami qui venait de me combler de présens était de le sauver, lui et les siens, en lui donnant l'alarme. Je dissimulai en feignant d'approuver les plus furieux, et restai seul chargé de la garde de notre camp, lorsque le sommeil vint terminer l'orgie. Voyant chacun endormi, j'enlevai les pierres et les amorces de toutes les carabines ; puis je lâchai les chevaux volés, excepté le plus

agile des six que je montai pour m'échapper plus vite. Il était minuit; mais je ne sais comment ma pensée fut devinée par une autre sentinelle, qui n'était autre que le chien du camp. En me voyant m'éloigner avec précipitation, l'animal donna l'alarme et se mit lui-même à ma poursuite. Je fus forcé de m'arrêter et de lui loger une balle dans la tête. Le chien mort, je rechargeai ma carabine, et j'arrivai au campement du colonel avant le jour. J'avais parcouru un espace de vingt-cinq milles à cheval. Ma fatigue et mon extrême agitation confirmèrent mon récit. Le colonel Watkins ordonna à ses chasseurs de se préparer à défendre leur poste; puis, s'adressant à moi, il me parla comme s'il ne doutait pas que je ne fusse prêt à combattre avec lui... Je ne m'attendais pas à cette proposition. Ma conscience me révéla alors tout ce qu'il y avait d'affreux dans mon rôle de transfuge: avoir trahi mes frères les Osages, ce n'était pas assez; il fallait donc encore être leur ennemi! Je me fis horreur à moi-même, et baissai tristement la tête. Le colonel, qui naguère était le meilleur des hommes, me parut un monstre. Je ne sais s'il comprit ce qui se passait en moi, ou s'il douta du succès de sa défense sur quelques représentations qui lui furent adressées par un de ses compagnons; mais changeant tout-à-coup de projet, il fit tout disposer pour une prompte retraite. Je le suivis le long du fleuve Arkansas, jusqu'à l'endroit où il se jette dans le Mississipi. Mais là, je me trouvai si mécontent de moi-même que, résistant aux sollicitations les plus pressantes du colonel, je le quittai, résolu de chercher quelque tribu indienne qui, ignorant ma trahison, voulût m'adopter comme un des siens.

Quand je me vis seul au désert, mes remords se calmèrent. Je me dirigeai vers le nord et traversai de riches prairies, où des troupeaux de buffles, d'élans et de daims m'offraient une subsistance facile. Mais je rencontrai aussi en grand nombre des serpens à sonnettes, noirs ou à la peau bariolée; ils infesteraient ces contrées, si ce n'était l'inimitié qui existe entre ces reptiles et le daim. Lorsque cet animal aperçoit le serpent à sonnette, il recule à quelques pas, et puis, courant sur lui avec rapidité, le foule aux pieds, s'éloigne, et répète cette manœuvre jusqu'à ce qu'il ait détruit son ennemi.

Au milieu de ces déserts je pensai souvent avec regret à ma nation et à ma dernière famille adoptive ; mais dans ces momens de mélancolie et d'accablement je levais les yeux vers le ciel, en m'adressant au Grand-Esprit, en qui l'expérience m'avait appris à mettre ma confiance, et peu à peu s'apaisaient les agitations tumultueuses de mon cœur.

J'ai souvent entendu confondre les Indiens avec les païens idolâtres ; c'est une erreur : ils sont universellement théistes, n'adorant que le Grand-Esprit, l'Être suprême et intelligent qui crée et gouverne toutes choses. C'est donc un mauvais moyen de la part des missionnaires de commencer leurs prédications par attaquer leurs prétendues superstitions. Il serait plus naturel d'étudier d'abord le culte des Indiens et leur morale, pour les modifier adroitement l'un et l'autre par une révélation complète des vrais attributs du Grand-Esprit selon les chrétiens.—Par le terme Esprit, les Indiens expriment leur idée d'un être qui peut être présent et en même temps invisible ; ils le revêtent d'une forme matérielle, mais d'une nature supérieure à la nôtre, éternelle et invariable. J'ai trouvé des chrétiens qui ne me donnaient pas une définition aussi bonne de leur Grand-Esprit.—Les Indiens croient à un mauvais esprit, qui ne diffère presque en rien du Satan de la Bible. Il est vrai d'ajouter qu'ils croient pouvoir fléchir sa colère, comme émouvoir la bonté du Bon-Esprit par la prière. Mais j'ai connu des Blancs qui priaient également le diable par peur.—Les Indiens croient à des agens inférieurs dans ces hautes intelligences : ne sont-ce pas les bons et les mauvais anges de la vraie foi ? Enfin ils croient à une vie future ; mais ils associent à cette croyance un Eden de jouissances corporelles, n'ayant aucune idée de l'âme et de son bonheur intellectuel. Des pays de chasse seront, selon les Indiens, le séjour des bienheureux qui y poursuivront un abondant gibier, sous un ciel toujours serrein. Je demandai un jour à une jeune chrétienne quelle idée elle se faisait du paradis, elle me répondit qu'elle se figurait une grande église où les anges jouaient de l'orgue et brûlaient de l'encens. C'était une jeune dévote à qui le prêtre n'avait pu faire comprendre autrement Dieu et sa gloire. Il faut savoir, chez le sauvage comme chez l'homme civilisé, dis-

tinguer la croyance éclairée et la superstition vulgaire.

Les missionnaires n'ont pas à combattre chez les Indiens un sacerdoce rival. Dans le sens exact du mot, les Indiens n'ont pas de prêtres, mais seulement des prophètes, dont toute l'importance provient de leur talent d'interpréter les songes. Quand ces prophètes peuvent frapper l'imagination de ceux qui les consultent par quelque jonglerie, ils ne s'en font pas faute; et la superstition leur a quelquefois prêté des lumières extraordinaires qu'ils n'ont pas. Les blancs ont bien aussi leurs jongleurs.

Dans le code de la morale indienne, le principe de la vengeance et des représailles contre un ennemi s'accorde mal avec le grand principe de la charité chrétienne. J'ai connu un missionnaire qui se vit obligé de dire à deux ennemis mortels *que le pardon était une noble vengeance*.

Il faut remarquer que jusqu'ici les blancs ont apporté aux hommes rouges plus de vices que de vertus, plus d'eau-de-vie et de liqueurs fortes que de ces produits qui convertissaient plus sûrement le sauvage à la civilisation. Les missionnaires se sont trompés aussi quand ils ont cru avoir beaucoup fait. C'est une maxime parmi les Indiens de ne jamais interrompre une personne qui parle, pas même en bâillant, ni par aucun signe de distraction ou d'ennui. Les jeunes missionnaires se sont souvent trop pressés d'interpréter la patience de leurs auditeurs dans le sens de leur conversion au christianisme. J'ai entendu de ces cathécumènes si dociles se communiquer leurs réflexions après un discours dont l'orateur terminait la péroraison avec un air de triomphe : « Les hommes blancs », disaient-ils, « exhortent les Indiens à être honnêtes; — les Indiens n'ont pas de prison pour les débiteurs malheureux; — les Indiens n'ont pas de serrure à leurs portes. » La prévention des Indiens n'est pas exclusive contre les missionnaires, mais contre tous les blancs en général, excepté peut-être contre la secte des quakers, dont ils estiment la franchise et la simplicité. Dans un voyage à travers les territoires des Choctaws, des Cherokees et des Creeks, je ne pus m'empêcher de remarquer la différence qui existe entre ces trois nations et celles avec qui j'avais jadis vécu. Quelques-uns de ces Indiens.

il est vrai, possédaient de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux et de porcs; ils cultivaient le coton, le blé, etc., etc.; ils avaient un certain nombre d'esclaves; mais la plupart étaient indolens, débauchés, misérables, et, considérés collectivement, corrompus par les vices des blancs, sans avoir une seule de leurs vertus.

Mais après cette longue digression il est temps de revenir au désert. Je continuai ma vie de chasseur solitaire pendant plus d'un mois, et ne pensai au besoin de revoir les hommes que lorsque la provision de poudre et de plomb que j'avais acceptée du colonel Watkins commença à s'épuiser. Les armes de la civilisation sont moins un bienfait qu'une dépendance pour le sauvage. Quand il ne se servait que de flèches, il était aussi fort contre ses ennemis et contre les bêtes féroces qu'aujourd'hui que lui aussi il sait, comme les blancs, employer la carabine pour attaquer ou se défendre. Je m'occupai de rassembler quelques peaux de bête que je me proposais d'échanger, dans quelque établissement anglais, contre des munitions. Du reste, insouciant de la vie, je m'étendais chaque soir dans le creux des ravins; ou contre un rocher, et mon sommeil était quelquefois interrompu par les hurlemens des loups et des panthères. Ayant tué une panthère d'une robe superbe, je l'en dépouillai et m'en fis une espèce de manteau, sous lequel j'effrayai plus d'une fois les buffles, les élans et les daims, tant j'avais bien conservé sa forme primitive. Quant aux serpens à sonnettes, ils ne s'élancent sur leur ennemi qu'après l'avoir averti de leur approche. Les Indiens les estiment à cause de cette prétendue magnanimité, et ne les tuent jamais sans une nécessité absolue; ce qui a fait dire à tort qu'ils adoraient ces reptiles, tandis qu'ils n'adorent que le Grand-Esprit. Les serpens à sonnettes noirs sont gros et courts; les serpens à sonnettes bariolés sont très-longs; j'en ai vu un qui avait huit pieds.

Après avoir erré plusieurs lunes sur les bords des petites rivières qui se jettent dans la rivière Blanche, je rencontrai enfin une troupe de blancs. C'étaient des Français, dont l'un, nommé Levous, me parla en langue osage. Je leur fus utile pour les guider dans le désert et leur indiquer les

gites du gibier. Quand ils eurent fini leur campagne de chasse, ils m'emmenèrent dans un établissement anglais, appelé « l'établissement des Puces » (*Flees' Settlement*), où j'appris quelques phrases d'anglais, et, pour la première fois de ma vie, revêtis le costume des blancs, non sans éprouver une véritable gêne. Les habitans de cet établissement n'étaient guère qu'à quelques degrés de civilisation au-dessus des Indiens. Cette circonstance sans doute ne contribua pas peu à m'accoutumer au grand changement qui allait s'opérer dans ma manière de vivre : ce fut pour moi un état intermédiaire entre mon existence d'homme sauvage et mon existence d'homme civilisé. Une transition trop brusque de l'une à l'autre aurait pu me faire reculer bien vite à la première.

Ma première transaction commerciale faillit me brouiller encore une fois avec la société avant de la connaître. J'avais vendu à un nommé Davis toutes mes pelleteries et mes fourrures, au prix convenu de 650 dollars (3550 fr.), que mon intention était d'employer à l'achat de terres, pour me livrer aux travaux agricoles, et dompter ainsi mon instinct nomade. Ce marchand, prenant avantage de mon ignorance, me trompa si bien en me payant avec du papier, que je ne reçus par le fait que 28 dollars ! Révolté de cette mauvaise foi, j'allais partir pour rejoindre mon ancienne tribu des Kansas; mais deux jeunes gens, nommés, l'un Tibbs, et l'autre Waren, m'engagèrent à descendre avec eux le Mississippi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, sur une barque dont ils étaient les bateliers. Je fus surtout séduit par la curiosité de voir enfin une ville de blancs.

Mon arrivée dans la capitale de la Louisiane me lança tout-à-fait dans la vie civilisée. Je ne saurais définir l'espèce de dégoût et d'admiration qui s'empara de moi quand je vis ces maisons élégantes, le nombre et la forme des vaisseaux du port, la multitude de peuple qui se pressait sur les quais ou dans les places, le mouvement des affaires, la débauche des marins, les courtisanes blanches ou noires, etc. J'étais ivre de ce spectacle, tout en soupirant par fois pour les retraites paisibles de mes frères, les enfans du désert.

Quittant la Nouvelle-Orléans, je vis à Kentucky, en passant par le pays des Cherokies et des Choctaws, et de là au

cap Girardeau, où je me mis à l'école pour apprendre l'anglais, la lecture, l'écriture et l'arithmétique. L'étude disciplina peu à peu mon imagination ardente, en même temps qu'elle m'ouvrit le monde intellectuel. L'ambition de la gloire et l'instinct du chasseur, qui avaient jadis absorbé toutes les facultés de mon être dans la vie sauvage, furent oubliés pour l'ambition du savoir. Ravi de mes progrès rapides, m'exaltant de chaque nouvelle découverte que je faisais dans les sciences et la littérature, je rêvais je ne sais combien de conquêtes au-delà de la portée de l'esprit humain; et aujourd'hui je ne puis m'empêcher de sourire de ces hautes espérances, de mon ignorance du monde, de la vanité de mes efforts; je souris de penser que lorsque j'entrerais dans une bibliothèque je me figurais que je tenais sous la main toutes les vérités connues et le fil de toutes les vérités à connaître. Heureusement des conseils sages m'empêchèrent de négliger tout-à-fait les intérêts matériels de ce bas monde. Je fis quelques expéditions commerciales aux sources du Mississipi, et utilisai auprès des caravanes marchandes mes habitudes d'enfance. Aujourd'hui, invité à faire un livre du récit de ma vie passée, je m'estime heureux de pouvoir invoquer l'attention de l'homme civilisé sur l'homme des déserts, chez qui j'ai trois fois trouvé une famille. Je commence par déplorer les rapides empiètemens du blanc civilisé sur la propriété de l'homme rouge. Je vois avec amertume que mes nouveaux frères tendent à la destruction totale de mes frères anciens. Les blancs *civilisent* les hommes rouges comme les planteurs *éclaircissent* une forêt... en abattant tous les arbres devant eux. : . . .

JOHN HUNTER (*Memoirs of a captivity among the Indians of North America* (1)).

(1) L'article qu'on vient de lire est l'extrait des mémoires publiés par John Hunter, et qui forme un volume de 446 pages in-8°. Cette espèce de sommaire à la *première personne* m'a paru plus dramatique qu'une analyse où le critique se substitue au narrateur. L'ouvrage original contient une foule d'anecdotes qui nous font connaître sous un jour tout nouveau les mœurs et les coutumes des sauvages d'Amérique.

H.-C. DE SAINT-MICHEL.

Les voleurs en Espagne.

Au directeur de la Revue de Paris.

Madrid, novembre, 1830.

Monsieur,

Me voici de retour à Madrid, après avoir parcouru pendant plusieurs mois, et dans tous les sens, l'Andalousie, cette terre classique des voleurs, sans en rencontrer un seul. J'en suis presque honteux. Je m'étais arrangé pour une attaque de voleurs, non pas pour me défendre, mais pour causer avec eux et les questionner bien poliment sur leur genre de vie. En regardant mon habit usé aux coudes et mon mince bagage, je regrette d'avoir manqué ces messieurs. Le plaisir de les voir n'était pas payé trop cher par la perte d'un léger porte-manteau.

Mais si je n'ai pas vu de voleurs, en revanche, je n'ai pas entendu parler d'autre chose. Les postillons, les aubergistes vous racontent des histoires lamentables de voyageurs assassinés, de femmes enlevées, à chaque halte que l'on fait pour changer de mules. L'évènement qu'on raconte s'est toujours passé la veille et sur la partie de la route que vous allez parcourir. Le voyageur qui ne connaît point encore l'Espagne, et qui n'a point eu le temps d'acquérir la sublime insouciance castillanne, *la flema castellana*, quelque incrédule qu'il soit d'ailleurs, ne laisse pas de recevoir une certaine impression de tous ces récits. Le jour tombe, et avec beaucoup plus de rapidité que dans nos climats du nord; ici le crépuscule ne dure qu'un moment : survient alors, surtout dans le voisinage des montagnes, un vent

qui serait sans doute chaud à Paris, mais qui par la comparaison que l'on en fait avec la chaleur du jour vous paraît froid et désagréable. Pendant que vous vous enveloppez dans votre manteau, que vous enfoncez sur vos yeux votre bonnet de voyage, vous remarquez que les hommes de votre escorte (*escopeteros*) jettent l'amorce de leurs fusils sans la renouveler. Étonné de cette singulière manœuvre, vous en demandez la raison, et les braves qui vous accompagnent répondent du haut de l'impériale où ils sont perchés, qu'ils ont bien tout le courage possible, mais qu'ils ne peuvent pas résister seuls à toute une bande de voleurs : « Si l'on est attaqué, nous n'aurons de quartier qu'en prouvant que nous n'avons jamais eu l'intention de nous défendre. »

Alors à quoi bon s'embarasser de ces hommes et de leurs inutiles fusils? — Oh! ils sont excellents contre les *rate-ros*, c'est-à-dire les amateurs brigands qui détroussent les voyageurs quand l'occasion se présente. On ne les rencontre jamais qu'au nombre de deux ou de trois.

Le voyageur se repent alors d'avoir pris tant d'argent sur lui. Il regarde l'heure à sa montre de Bréguet qu'il croit consulter pour la dernière fois. Il serait bien heureux de la savoir tranquillement pendue à sa cheminée de Paris. Il demande au *mayoral* (conducteur) si les voleurs prennent les habits des voyageurs.

— Quelquefois, monsieur. Le mois passé la diligence de Séville a été arrêtée à une lieue de la Carlota, et tous les voyageurs sont entrés à Écija comme de petits anges.

— Des petits anges! que voulez-vous dire?

— Je veux dire que les bandits leur avaient pris tous leurs habits, et ne leur avaient pas même laissé la chemise.

— Diable! s'écrie le voyageur en boutonnant sa redingote : mais il se rassure un peu, et sourit même en remarquant une jolie Andalouse, sa compagne de voyage, qui baise dévotement son pouce en soupirant : « Jésus! Jésus! » (On sait que ceux qui baisent leur pouce après avoir fait le signe de la croix ne manquent pas de s'en trouver bien.)

La nuit est tout-à-fait venue, mais heureusement la lune se lève brillante sur un ciel sans nuages. On commence à découvrir de loin l'entrée d'une gorge affreuse qui n'a pas moins d'une demi-lieue de longueur. « Mayoral, est-ce là l'endroit où l'on a déjà arrêté la diligence ? »

— Oui, monsieur, et tué un voyageur. Postillon, poursuit le mayoral, ne fais pas claquer ton fouet de peur de les avertir.

— Qui ? demande le voyageur.

— Les voleurs, répond le mayoral.

— Diable ! s'écrie le voyageur.

— Monsieur, regardez donc là-bas au tournant de la route..... Ne sont-ce pas des hommes ? Ils se cachent dans l'ombre de ce grand rocher.

— Oui, madame, un, deux, trois, six hommes à cheval !

— Ah ! Jésus, Jésus ! (signe de croix et baiser de puce).

— Mayoral, voyez-vous là-bas ?

— Oui.

— En voici un qui tient un grand bâton, peut-être un fusil ?

— C'est un fusil.

— Croyez-vous que ce soient de bonnes gens ? (*buena gente*) demande avec anxiété la jeune Andalouse.

— Qui sait ! répond le mayoral en haussant les épaules et abaissant les coins de sa bouche.

— Alors que Dieu nous pardonne tous ! » et elle se cache la figure dans le gilet du voyageur doublement ému.

La voiture va comme le vent : huit mules vigoureuses au grand trot. Les cavaliers s'arrêtent : ils se forment sur une ligne... c'est pour barrer le passage. Non, ils s'ouvrent. Trois prennent à gauche, trois à droite de la route... c'est qu'ils veulent entourer la voiture de tous les côtés.

« Postillon ! arrêtez vos mules, si ces gens-là vous le commandent. N'allez pas nous attirer une volée de coups de fusil ! »

— Soyez tranquille, monsieur ; j'y suis plus intéressé que vous. »

Enfin l'on est si près que déjà l'on distingue les grands

chapeaux, les selles turques et les guêtres de cuir blanc des six cavaliers. Si l'on pouvait voir leurs traits, quels yeux, quelles barbes, quelles cicatrices on apercevrait! Il n'y a plus de doute : ce sont des voleurs, car ils ont tous des fusils.

Le premier voleur touche le bord de son grand chapeau, et dit d'un ton grave et doux : *Vayan Vds con Dios!* Allez avec Dieu! C'est le salut que les voyageurs échangent sur la route. *Vayan Vds con Dios!* disent à leur tour les autres cavaliers, s'écartant poliment pour que la voiture passe, car ce sont d'honnêtes fermiers attardés au marché d'Écija, qui retournent dans leur village et qui voyagent en troupe et armés, par suite de la grande préoccupation des voleurs dont j'ai déjà parlé.

Après quelques rencontres de cette espèce, on arrive promptement à ne plus croire du tout aux voleurs. On s'accoutume si bien à la mine un peu sauvage des paysans, que des brigands véritables ne vous paraîtraient plus que d'honnêtes laboureurs qui n'ont pas fait leur barbe depuis longtemps. J'ai fait connaissance à Grenade avec un jeune Anglais qui, pour avoir long-temps parcouru sans accident les plus mauvais chemins de l'Espagne, en était venu à nier opiniâtrement l'existence des voleurs. Un jour il est arrêté par deux hommes de mauvaise mine, armés de fusils. Il s'imagina aussitôt que c'étaient des paysans en gaieté qui voulaient s'amuser à lui faire peur. A toutes leurs injonctions de donner de l'argent, il répondait en riant et en disant qu'il n'était pas leur dupe. Il fallut, pour le tirer d'erreur, qu'un des véritables bandits lui donnât sur la tête un coup de crosse dont il montrait encore la cicatrice trois mois après.

Excepté quelques cas fort rares, les brigands espagnols ne maltraitent jamais les voyageurs; souvent ils se contentent de leur enlever l'argent qu'ils ont sur eux, sans ouvrir leurs malles, ou même sans les fouiller. Pourtant il ne faut pas s'y fier. Un jeune élégant de Madrid se rendait à Cadix avec deux douzaines de belles chemises qu'il avait fait venir de Londres. Les brigands l'arrêtent auprès de la Carolina et, après lui avoir pris toutes les onces qu'il avait dans sa

bourse, sans compter les bagues, chaînes, souvenirs amoureux, qu'un homme aussi répandu ne pouvait manquer d'avoir, le chef des voleurs lui fit remarquer poliment que le linge de sa bande, obligée qu'elle était d'éviter les endroits habités, avait grand besoin de blanchissage; les chemises sont déployées, admirées, et le capitaine, disant comme Hali du Sicilien *entre cavaliers telle liberté est permise*, en mit quelques-unes dans son bissac, puis ôta les noirs guenilles qu'il portait depuis six semaines au moins, et se couvrit avec joie de la plus belle batiste de son prisonnier. Chaque voleur en fit autant, en sorte que l'infortuné voyageur se trouva en un instant dépouillé de toute sa garde-robe, et en possession d'un tas de chiffons qu'il n'aurait pas osé toucher du bout de sa canne. Encore fallut-il endurer les plaisanteries des brigands. Le capitaine, avec ce sérieux goguenard que les Andalous affectent si bien, lui dit en le congédiant qu'il n'oublierait jamais le service qu'il venait de recevoir; qu'il s'empresserait de lui rendre les chemises qu'il avait bien voulu lui prêter et qu'il reprendrait les siennes aussitôt qu'il aurait l'honneur de le revoir. « Surtout, ajouta-t-il, n'oubliez pas de faire blanchir les chemises de ces messieurs. Nous les reprendrons » à votre retour à Madrid. » Le propriétaire des chemises, qui me racontait lui-même sa mésaventure, m'avouait qu'il avait plutôt pardonné aux voleurs l'enlèvement de son linge que leurs méchantes plaisanteries.

A différentes époques, le gouvernement espagnol s'est occupé sérieusement de purger les grandes routes des voleurs qui depuis un temps immémorial sont en possession de les parcourir. Ses efforts n'ont jamais pu avoir de résultats décisifs. Une bande a été détruite, mais une autre s'est formée aussitôt. Quelquefois un capitaine général est parvenu, à force de soins, à chasser tous les voleurs de son gouvernement, mais alors les provinces voisines en ont regorgé.

La nature du pays hérissé de montagnes, sans routes frayées, rend bien difficile l'entière destruction des voleurs. En Espagne comme dans la Vendée, il y a un grand nombre de métairies isolées (*aldeas*), éloignées de plusieurs

milles de tout endroit habité. En garnisonnant toutes ces mé-
tairies, tous les petits hameaux, on obligerait promptement
les voleurs à se livrer à la justice, sous peine de mourir de
faim. Mais où trouver assez d'argent, assez de soldats?

Les propriétaires des *aldeas* sont intéressés, on le sent,
à conserver de bons rapports avec les brigands dont la ven-
geance est redoutable. D'un autre côté les voleurs, qui
comptent sur eux pour leur subsistance, les ménagent,
leur paient bien les objets dont ils ont besoin et quelquefois
même les associent au partage du butin. Il faut encore
ajouter que la profession de voleur n'est point regardée gé-
néralement comme déshonorante. Voler sur les grandes
routes, aux yeux de bien des gens, *c'est faire de l'opposition*,
c'est protester contre des lois tyranniques. Or l'homme
qui n'ayant qu'un fusil se sent assez de hardiesse pour jeter
le défi à un gouvernement, c'est un héros que les hommes
respectent et que les femmes admirent. Il est glorieux cer-
tes de pouvoir s'écrier comme dans la vieille romance :

A todos les desafio
Pues à nadie tengo miedo!

Un voleur commence en général par être contrebandier.
Son commerce est troublé par les employés de la douane.
— C'est une injustice criante pour les neuf dixième de la
population, que l'on tourmente un galant homme qui vend
à bon compte de meilleurs cigarres que ceux du roi, qui
apporte aux femmes des soieries, des marchandises an-
glaises et tout le comméage de dix lieues à la ronde. —
Qu'un douanier vienne à tuer ou à prendre son cheval,
voilà le contrebandier ruiné; il a d'ailleurs une vengeance
à exercer; il se fait voleur. — On demande ce qu'est devenu
un beau garçon, qu'on a remarqué quelques mois aupara-
vant, et qui était le coq de son village? « Hélas! répond
une femme, on l'a obligé à se jeter dans la montagne. Ce
n'est pas sa faute, pauvre garçon! il était si doux! Dieu le
protège! » Les bonnes ames rendent le gouvernement res-
ponsable de tous les désordres commis par les voleurs. C'est
lui, dit-on, qui pousse à bout les pauvres gens qui ne de-
mandent qu'à rester tranquilles et à vivre de leur métier.

Le modèle du voleur espagnol, le prototype du héros de grand chemin, le Robin-Hood, le Roque Guinar de notre temps, c'est le fameux Jose Maria, surnommé *el tempranito*, le matinal. C'est l'homme dont on parle le plus de Madrid à Séville et de Séville à Malaga. Beau, brave, courtois autant qu'un voleur peut l'être, tel est Jose Maria. S'il arrête une diligence, il donne la main aux dames pour descendre, et prend soin qu'elles soient commodément assises à l'ombre, car c'est de jour que se font la plupart de ses exploits. Jamais un juron, jamais un mot grossier; au contraire, des égards presque respectueux, et une politesse naturelle, qui ne se dément jamais. Ote-t-il une bague de la main d'une dame: « Ah! madame, dit-il, une aussi belle main n'a pas besoin d'ornemens. » Et tout en faisant glisser la bague hors du doigt, il baise la main d'un air à faire croire, suivant l'expression d'une dame espagnole, que le baiser avait pour lui plus de prix que la bague. La bague il la prenait comme par distraction, mais le baiser au contraire il le faisait durer long-temps. On m'a assuré qu'il laisse toujours aux voyageurs assez d'argent pour arriver à la ville la plus proche, et que jamais il n'a refusé à personne la permission de garder un bijou que des souvenirs rendaient précieux.

On m'a dépeint Jose Maria comme un grand jeune homme de vingt ans, bien fait, la physionomie ouverte et riante, des dents blanches comme des perles et des yeux remarquablement expressifs. Il porte ordinairement un costume de *majo* d'une très-grande richesse. Son linge est toujours éclatant de blancheur, et ses mains feraient honneur à un élégant de Paris ou de Londres.

Il n'y a guère que cinq ou six ans qu'il court les grands chemins. Il était destiné par ses parens à l'église, et il étudiait la théologie à l'université de Grenade; mais sa vocation n'était pas fort grande, comme on va le voir, car il s'introduisit la nuit chez une demoiselle de bonne famille. L'amour fait, dit-on, excuser bien des choses... Mais on parle de violence, d'un domestique blessé; je n'ai jamais pu tirer cette histoire au clair. Le père fit grand bruit, et un procès criminel fut commencé. Jose Maria fut obligé de prendre la fuite et de s'exiler à Gibraltar; là, comme l'argent

lui manquait, il fit marché avec un négociant anglais pour introduire en contrebande une forte partie de marchandises prohibées. Il fut trahi par un homme à qui il avait fait part de son projet. Les douaniers surent la route qu'il devait tenir, et s'embusquèrent sur son passage. Tous les mulets qu'il conduisait furent pris; mais il ne les abandonna qu'après un combat acharné, dans lequel il tua ou blessa plusieurs douaniers. Dès ce moment, il n'eut plus d'autre ressource que de rançonner les voyageurs.

Un bonheur continuel l'a constamment accompagné jusqu'à ce jour. Sa tête est mise à prix, son signalement est affiché à la porte de toutes les villes, avec promesses de 8,000 réaux à celui qui le livrera mort ou vif (1), fût-il un de ses complices! Pourtant Jose Maria continue impunément son dangereux métier, et ses courses s'étendent depuis les frontières du Portugal jusqu'au royaume de Murcie. Sa bande n'est pas nombreuse; mais elle est composée d'hommes dont la fidélité et la résolution sont depuis long-temps éprouvées. Un jour, à la tête d'une douzaine d'hommes de son choix, il surprit à *la venta de Gazin* soixante-dix volontaires royalistes envoyés à sa poursuite, et les désarma tous. On le vit ensuite regagner les montagnes à pas lents, chassant devant lui deux mulets chargés des soixante-dix escopettes qu'il emportait comme pour en faire un trophée.

On conte des merveilles de son adresse à tirer à balle. Sur un cheval lancé au galop, il touche un tronc d'olivier à cent cinquante pas. Le trait suivant fera connaître à la fois son adresse et sa générosité :

Un capitaine Castro, officier rempli de courage et d'activité, qui poursuit, dit-on les voleurs autant pour satisfaire une vengeance personnelle que pour remplir son devoir de militaire, apprit par un de ses espions que Jose Maria se trouverait un tel jour dans une *aldea* écartée, où il avait une maîtresse. Castro, au jour indiqué, monte à cheval, et pour ne pas éveiller les soupçons en mettant trop de monde

(1) Lorsque j'étais à Séville, on trouva un matin, sur la porte de Triana, au bas du Signalement de Jose Maria, ces mots écrits au crayon : « *Signature du susdit : JOSE MARIA.* »

en campagne, il ne prend avec lui que quatre lanciers. Quelques précautions qu'il mit en usage pour cacher sa marche, il ne put si bien faire que Jose Maria n'en fût instruit. Au moment où Castro, après avoir passé une gorge profonde, entrait dans la vallée où était située l'*aldea* de la maîtresse de son ennemi, douze cavaliers bien montés paraissent tout-à-coup sur son flanc, et beaucoup plus près que lui de la gorge par où seulement il pouvait faire sa retraite. Les lanciers se crurent perdus. Un homme, monté sur un cheval bai, se détache au galop de la troupe des voleurs, et arrête son cheval tout court à cent pas de Castro. « On ne surprend pas Jose Maria ! s'écrie-t-il. Capitaine » Castro, que vous ai-je fait pour que vous vouliez me livrer à la justice ? Je pourrais vous tuer ; mais les hommes de cœur sont devenus rares, et je vous donne la vie. Voici un souvenir qui vous apprendra à m'éviter. A votre schako ! » En parlant ainsi, il l'ajuste, et d'une balle il traverse le haut du schako du capitaine. Aussitôt il tourna bride et disparut avec ses gens.

Voici un autre exemple de sa courtoisie :

On célébrait une noce dans une métairie des environs d'Andujar. Les mariés avaient déjà reçu les complimens de leurs amis, et l'on allait se mettre à table, sous un grand figuier, devant la porte de la maison ; chacun était en disposition de bien faire, et les émanations des jasmins et des orangers en fleurs se mêlaient agréablement au parfum plus substantiel qui s'exhalait de plusieurs plats qui faisaient plier la table sous leur poids. Tout d'un coup parut un homme à cheval, sortant d'un bouquet de bois, à portée de pistolet de la maison. L'inconnu sauta lestement à terre, salua les convives de la main, et conduisit son cheval à l'écurie. On n'attendait personne ; mais en Espagne tout passant est bien venu à partager un repas de fête ; d'ailleurs l'étranger, par ses habillemens, paraissait être un homme d'importance. Le marié se détacha aussitôt pour l'inviter à dîner.

Pendant qu'on se demandait tout bas quel était cet étranger, le notaire d'Andujar, qui assistait à la noce, était devenu pâle comme la mort. Il essayait de se lever de la chaise

qu'il occupait auprès de la mariée; mais ses genoux ployaient sous lui, et ses jambes ne pouvaient plus le supporter. Un des convives, soupçonné depuis long-temps de s'occuper de contrebande, s'approcha de la mariée: « C'est Jose Maria! dit-il. Je me trompe fort, ou il vient ici pour faire quelque malheur (*para hacer una muerte*). C'est au notaire qu'il en veut. Mais que faire? le faire échapper! — Impossible! Jose Maria l'aurait bientôt rejoint. — Arrêter le brigand? — Mais sa bande est sans doute aux environs; d'ailleurs il porte des pistolets à sa ceinture, et son poignard ne le quitte jamais. — Mais, monsieur le notaire, qu'avez-vous donc fait? — Hélas! rien, absolument rien! » Quelqu'un murmura tout bas que le notaire avait dit à son fermier, deux mois avant, que si Jose Maria venait jamais lui demander à boire, il devrait mettre un gros d'arsenic dans son vin.

On délibérait encore sans entamer la *olla*, quand l'inconnu reparut suivi du marié. Plus de doute, c'était Jose Maria. Il jeta en passant un coup d'œil de tigre au notaire qui se mit à trembler comme s'il avait eu le frisson de la fièvre; puis il salua la mariée avec grâce, et lui demanda la permission de danser à sa noce. Elle n'eut garde de refuser, ou de lui faire mauvaise mine. Jose Maria prit aussitôt un tabouret de liège, s'approcha de la table et s'assit sans façon à côté de la mariée, entre elle et le notaire qui paraissait à chaque instant sur le point de s'évanouir.

On commença à manger. Jose Maria était rempli d'attentions et de petits soins pour sa voisine. Lorsqu'on servit du vin d'extra, la mariée prenant un verre de Montilla (qui vaut bien mieux que le Xerez, selon moi) le toucha de ses lèvres et le présenta ensuite au bandit. C'est une politesse que l'on fait à table aux personnes que l'on estime. Cela s'appelle *una fineza*; malheureusement cet usage se perd dans la bonne société, aussi empressée ici qu'ailleurs de se dépouiller de toutes les coutumes nationales.

Jose Maria prit le verre, remercia avec effusion, et déclara à la mariée qu'il l'a priait de le tenir pour son serviteur, et qu'il ferait avec joie tout ce qu'elle voudrait bien lui commander.

Alors celle-ci toute tremblante et se penchant timide-

ment à l'oreille de son terrible voisin : « Accordez-moi une grâce, dit-elle. — Mille ! s'écria Jose Maria.

— Oubliez, je vous en conjure, les mauvais vouloirs que vous avez peut-être apportés ici. Promettez-moi que, pour l'amour de moi, vous pardonnerez à vos ennemis, et qu'il n'y aura pas de scandale à ma noce.

— Notaire ! dit Jose Maria, se tournant vers l'homme de loi tremblant, remerciez madame. Sans elle je vous aurais tué avant que vous eussiez digéré votre diner. N'ayez plus peur, je ne vous ferai plus de mal. Et lui versant un verre de vin, il ajouta avec un sourire un peu méchant. Allons notaire, à ma santé ! ce vin est bon et il n'est pas empoisonné. » Le malheureux notaire croyait avaler un cent d'épingles. « Allons ! enfans ! s'écria le voleur, de la gaieté ! (*vaya de broma!*) vive la mariée ! » Et se levant avec vivacité, il courut chercher une guitare et se mit à improviser un couplet en l'honneur des nouveaux époux.

Bref, pendant le reste du diner et le bal qui le suivit, il se rendit tellement aimable, que les femmes avaient les larmes aux yeux en pensant qu'un aussi charmant garçon finirait peut être ses jours à la potence. Il dansa, il chanta, il se fit tout à tous. Vers minuit, une petite fille de douze ans, à demi couverte de guenilles, s'approcha de Jose Maria, et lui dit quelques mots dans l'argot des Bohémiens. Jose Maria tressaillit : il courut à l'écurie, d'où il revint bientôt emmenant son bon cheval. Puis s'avançant vers la mariée, un bras passé dans la bride : Adieu, dit-il, enfant de mon ame (*hija de mi alma.*), jamais je n'oublierai les momens que j'ai passés auprès de vous. Ce sont les plus heureux que j'ai vus depuis bien des années. Soyez assez bonne pour accepter cette bagatelle d'un pauvre diable qui voudrait avoir une mine à vous offrir. » Il lui présentait en même temps une jolie bague.

« Jose Maria ! s'écria la mariée, tant qu'il y aura un pain dans cette maison, la moitié vous appartiendra. »

Le voleur serra la main de tous les convives, celle même du notaire, embrassa toutes les femmes, puis sautant lestement en selle il regagna les montagnes. Alors seulement le notaire respira librement. Une demi-heure après arriva

un détachement de miquelets, mais personne n'avait vu l'homme qu'ils cherchaient.

Le peuple espagnol, qui sait par cœur les romances des douze pairs, qui chante les exploits de Renaud de Montauban, doit nécessairement s'intéresser beaucoup au seul homme qui, dans un temps aussi prosaïque que le nôtre, fait revivre les vertus chevaleresques des anciens preux. Un autre motif contribue encore à augmenter la popularité de Jose Maria, il est extrêmement généreux. L'argent ne lui coûte guère à gagner et il le dépense facilement avec les malheureux. Jamais, dit-on, un pauvre ne s'est adressé à lui sans en recevoir une aumône abondante.

Un muletier me racontait qu'ayant perdu un mulet qui faisait toute sa fortune, il était sur le point de se jeter la tête la première dans le Guadalquivir, quand une boîte contenant six onces d'or fut remise à sa femme par un inconnu. Il ne doutait pas que ce ne fût un présent de Jose Maria, à qu'il avait indiqué un gué un jour qu'il était poursuivi de près par les miquelets.

Je finirai cette longue lettre par un autre trait de la bienfaisance de mon héros.

Certain pauvre colporteur des environs de Campillo de Arenas conduisait à la ville une charge de vinaigre. Ce vinaigre était contenu dans des outres, suivant l'usage du pays, et porté par un âne maigre, tout pelé, à moitié mort de faim. Dans un étroit sentier un étranger, qu'à son costume on aurait pris pour un chasseur, se rencontre avec le vinaigrier, et d'abord qu'il voit l'âne, il éclate de rire. « Quelle haridelle as-tu là, camarade? s'écrie-t-il, sommes-nous en carnaval pour la promener de la sorte? » et les rires ne cessaient pas.

« Monsieur, répondit tristement l'ânier piqué au vif, cette pauvre bête, toute laide qu'elle est, me gagne encore mon pain. Je suis un malheureux, moi, et je n'ai pas d'argent pour en acheter une autre.

— Comment! s'écria le rieur, c'est cette hideuse bourrique qui t'empêche de mourir de faim. Mais elle sera crevée avant une semaine. Tiens! continua-t-il en lui présentant un sac assez lourd, il y a chez le vieux Herrera un beau mulet à

vendre. Il en veut 1500 réaux, les voici. Achète ce mulet dès aujourd'hui, pas plus tard, et ne marchande pas. Si demain je te trouve par les chemins avec cette effroyable bourrique, aussi vrai qu'on me nomme Jose Maria, je vous jeterai tous les deux dans un précipice. »

L'ânier resté seul, le sac à la main, croyait rêver, les 1500 réaux étaient bien comptés. Il savait ce que valait un serment de Jose Maria, et se rendit chez Herrera, où il se hâta d'échanger ses réaux contre un beau mulet.

La nuit suivante, Herrera est éveillé en sursaut. Deux hommes lui présentaient un poignard et une lanterne sourde à la figure. « Allons vite ! ton argent ! — Hélas ! mes bons seigneurs, je n'ai pas un cuarto chez moi. — Tu mens, tu as vendu hier un mulet 1500 réaux que t'a payés un tel de Campillo. » Ils avaient des argumens tellement irrésistibles que les 1500 réaux furent bientôt donnés, ou si l'on veut rendus.

Pr MÉRIMÉE.



CHATAM.

—
§ I^{er}.

Après le renversement des Stuarts et l'accession de la maison d'Orange au trône d'Angleterre, toute la forme politique de la société changea. Pour la première fois depuis quinze cents ans, on voyait ce phénomène se reproduire encore par le mouvement des siècles. Sous l'apparence d'une combinaison monarchique ; tout le déploiement des forces humaines que la démocratie met en jeu, cette lutte d'intérêts, de passions et de facultés morales, qui avait déchiré, agrandi et environné d'une auréole ardente les républiques grecques, reparaissaient tout-à-coup avec leur intérêt, leurs dangers, leurs iniquités et leurs conquêtes. Il ne suffisait plus, pour atteindre et garder le pouvoir, d'être homme de bon conseil comme Burleigh, philosophe analytique comme Bacon, amuseur de rois comme Buckingham. Éloquence, adresse, audace, impudence, facilité, souplesse, activité, vices et vertus des tribuns du peuple et des chefs démocratiques, devenaient les nécessaires conditions d'une existence politique. Sous un monarque inviolable, en face d'un peuple turbulent, naissait un état social bizarrement mélangé ; fiction de monarchie (la volonté d'un seul n'était pas reine) ; fiction de république (ce n'était pas la chose de tous) ; fiction d'aristocratie (les hommes nouveaux abondaient, et le sceptre restait entre les mains du talent). Jamais l'homme politique n'avait eu plus de devoirs : il devait gouverner comme le patricien de Venise, plaire au roi, comme le ministre d'un monarque absolu ; capter le sénat, comme un

Romain de la république; il lui fallait être créateur, administrateur, chef de parti, courtisan; et après tout sa destinée était courte; ses jours d'homme d'état duraient peu; mille ambitions l'assaillaient; mille attaques le forçaient à descendre de la sommité glissante qu'il avait obtenue par tant d'efforts. Il quittait son poste pour recommencer d'en bas le combat qu'il avait soutenu d'en haut. Le premier et le second Pitt, le célèbre Fox, Burxe et Canning, n'ont pas eu d'autre sort; la nouvelle grandeur politique de l'Angleterre n'a pas eu d'autre école ni d'autre source. Les plus médiocres de ceux qui passèrent par cette rude épreuve, les North, les Percival, les Addington, ne furent point des hommes méprisables. Les uns se sauvaient par la temporisation et la ruse, comme Walpole; les autres, comme Wellington, opposaient aux vagues populaires et aux obstacles de la route un front d'airain, une obstination rectiligne, contre lesquels tout venait long-temps se briser. Ily en eut aussi qui, comme Canning, présentaient leur voile à tous les rhumbs de vent, et se contentaient de tenir le gouvernail avec adresse sans prétendre aller contre le courant et la brise. Quels qu'ils fussent, ces rois temporaires et responsables, heureux ou malheureux, grands hommes ou doués de qualités secondaires, furent obligés de s'épuiser eux-mêmes, tant leur position était violente; de donner l'essor à tout ce que la nature leur avait prodigué de facultés et de force. Castlereagh a jeté sa vie dans ce gouffre; Romilly et Canning ont péri sous ces leviers immenses, qu'une main d'homme fait mouvoir, mais qui écrasent l'homme.

Un type complet de cette existence prodigieuse et misérable, telle que la société anglaise l'a créée, de ces chefs politiques, hommes d'affaires et d'éloquence, de gouvernement et d'administration, de parti et d'état; de cette anomalie qui jusqu'à ce jour n'a paru qu'en Angleterre, c'est le premier Pitt, lord Chatam.

Chatam était un homme nouveau. Bien que sa famille fût alliée aux familles aristocratiques de Villiers et de Ridgway, elle était restée, faute de talens pour la soutenir, dans une obscurité que la richesse colossale de son grand-père, Thomas Pitt, gouverneur de la Jamaïque, ne réussit pas à dis-

siper. Né en novembre 1708, dans la paroisse de Saint-James, à Westminster, William Pitt, qui devait commencer la série des comtes de Chatam, fut envoyé à Eton, collège dont la population est moins nombreuse que brillante, et où une foule d'hommes distingués, les Lyttleton, les Gray, les Fox et les Fielding, furent élevés. Imaginez un enfant goutteux, pâle, remarquable par la débilité de son corps, la chétive faiblesse de son tempérament et la délicatesse morbide de ses traits. Cet enfant composa des vers latins, et remporta des prix au collège. A Oxford, où il entra en quittant Eton, il passa pour un excellent « scolar. » Toute sa vie, il conserva du goût pour les études antiques. Il scandait encore des dactyles et des spondées dans les heures de repos que ses soucis et ses combats politiques lui laissaient; tant il est vrai que toutes les règles générales sont fausses, et que si une intelligence médiocre se stérilise sous le poids des souvenirs du collège, une intelligence ferme et nette profite de tout ce qu'elle rencontre, s'assimile même les études et les occupations les moins profitables, et fait tourner à son avantage jusqu'à la stérile manœuvre qui aligne, d'après les grades, la mosaïque des épithètes et le mélange des lambeaux de tous les poètes romains confondus. L'enfant débile dont je viens de parler devait marquer de son sceau et nommer de son nom l'époque de la plus haute prospérité pour la Grande-Bretagne. Il était déjà vieux, car il avait la goutte. Il était pauvre, car élevé par son père dans toutes les habitudes du luxe, il n'avait plus pour patrimoine qu'un médiocre revenu de 100 livres sterling. Après avoir visité le continent, et complété ainsi son éducation anglaise, il fut obligé de solliciter le grade de cornette de cavalerie dans le « régiment des bleus. » L'influence des Lyttleton et des Cobham, alliés de près à sa famille, le fit nommer membre du parlement, comme représentant d'un bourg-pourri. Ainsi l'un des plus grands orateurs des temps modernes, l'un des êtres les plus débiles de son époque, était soldat à trente ans; et l'homme d'état le plus libre, le moins vénal, dont l'Angleterre puisse se glorifier, débuta par une de ces situations parlementaires qui, ne résultant pas d'une élection réelle, passent aujourd'hui

d'hui pour un stygmate de corruption et de dévouement aveugle au pouvoir.

Walpole était à la tête des affaires. Ce n'était point, nous l'avons déjà dit, un homme commun : c'était un homme sans probité. Athée en fait de gouvernement et de patriotisme, corrupteur par timidité, temporisateur par indolence, plein d'esprit, de ressources et de ruses, il y avait dans ce caractère pâle et double je ne sais quoi de la femme galante et de l'homme de cour. En maintenant la Grande-Bretagne dans un long état de paix, il prépara ces forces dont elle a si bien usé ; il accumula son énergie pour le jour du danger, la trempa, pour ainsi dire, dans le repos et la richesse, et trompa les nations rivales en laissant long-temps reployées et endormies ces voiles qui devaient entraîner l'Angleterre à la conquête, sous le gouvernement de Chatam. Son malheur était de n'estimer rien, ni lui, ni les hommes, ni la morale, ni la patrie. Tout ce mépris, dont il avait la fatuité, rejaillit sur celui qui le versait. Toute cette corruption qu'il se vantait de semer au loin achetait des voix, mais tuait le pouvoir qui les gagnait. Quand on profite des vices des hommes, il faut paraître croire à leur vertu. Walpole, au contraire, n'avait pas de plus grands ennemis que ses partisans, qui se vengeaient de son dédain et du dédain public en flétrissant leur acheteur et leur maître. Pendant que l'échiquier se remplissait, que le commerce florissait, que le trône, assis sur une base solide, bravait toutes les agitations aristocratiques ou populaires, les Espagnols insultaient le pavillon anglais, éludaient par des réponses dilatoires les explications qui leur étaient demandées, et redoublaient d'outrages envers un adversaire qui semblait ne redouter rien tant que la guerre. Les ministres médiocres, dont sa politique rusée s'était environnée, ne songeaient pas à le défendre, mais à préparer sa chute, et à deviner son successeur. Le pouvoir, que nulle attaque matérielle ne menaçait, s'ébranlait de lui-même, parce que la base même lui manquait : on ne l'estimait pas.

Une opinion massive, formidable coalition des trois intérêts politiques de l'Angleterre, du parti whig avec sa nuance démocratique, du parti tory avec sa tendance absolutiste et

du parti jacobite, débris poétique plutôt que faction active, s'arma donc contre Robert Walpole. Le général de cette armée, l'âme de ce corps, était un grand nom et un mauvais homme, Bolingbroke. Il ne valait pas mieux, ou plutôt il valait moins que Walpole. L'indolence craintive de ce dernier lui permettait la corruption et la duplicité, mais lui défendait ces trahisons hardies qui exposent la tête d'un ministre et compromettent à jamais son nom. Bolingbroke, qui passait sa vie à jouer avec bonheur le tout pour le tout, ne se soutenait qu'à force d'audace. Il osait tout, et rejetant le fardeau des scrupules comme les entraves de la crainte, il correspondait avec les Stuarts, ouvrait sa maison aux whigs, décevait tous les partis, recevait l'argent des ennemis, fomentait les dissensions civiles, jetait le trouble dans les ames par ses pamphlets et ses discours, se faisait centre de tous les mécontents, captait les gens de lettres par ses dons et ses flatteries, recevait de Pope et de Swift une consécration historique qui ne l'arrachera pas au mépris de l'histoire, et jouait avec un talent presque infini un rôle aussi compliqué que détestable. Je chercherais en vain dans les annales modernes un modèle plus complet de ce vice devenu commun, le charlatanisme politique. Parleur élégant, homme de mœurs licencieuses et d'un commerce agréable, Bolingbroke est le premier exemple de ce caractère dont le drame moderne dans sa frivolité et sa prétention n'a pas su faire son profit. Hypocrisie, souplesse, énergie, vanité transformée en témérité, flatterie des passions populaires, magniloquence jetée au vent pour émouvoir la troupe des faibles, rêveries utopiques lancées dans cette masse inflammable et ignorante, corruption secrète, bien plus habile que celle de Walpole, parce qu'elle était déguisée sous l'honnête prétexte des besoins d'un parti, besoin de faire du bruit et de gagner de l'or à tout prix, tels étaient à la fois les moyens et les mobiles de ce chef de l'opposition.

Si les Stuarts avaient reconquis le trône, on l'aurait vu ministre; si les whigs purs avaient eu l'avantage, il eût commandé le ministère whig. Sa maison était un de ces rendez-vous politiques dont notre époque a ressuscité la coutume, point de réunion pour des adversaires qui se lient

un moment dans l'espoir de détruire un ennemi commun ; et si l'on croit les mémoires du temps, les mœurs relâchées dont Bolingbroke ne cachait pas l'indécence achevaient de donner à ce spectacle étrange le dernier coup de pinceau, faisaient affluer chez lui les jeunes lords amis du plaisir, les ambitieux désappointés, les traficans de politique et toutes les espèces de corruption. Tel était l'ennemi dangereux de Walpole. A force de talent et d'adresse, il était parvenu à ranger sous sa bannière les torys, dont le parti, guidé par W. Wyndham, commençait à faiblir, les whigs hostiles au ministère, et les jacobites, représentés par W. Shippen, homme éloquent et probe, le seul dont Walpole eût daigné dire qu'il n'espérait pas l'acheter. Chesterfield, dont les talens et les défauts n'étaient point sans analogie avec ceux de Walpole, le combattait par le sarcasme et l'épigramme. Lord Carteret tonnait sans cesse contre l'immoralité impudente du ministre ; enfin, l'héritier présomptif de la couronne servait de patron et d'appui à cette conjuration que tout l'or, les faveurs et les sourires du ministre ne pouvaient déjouer ou écraser : cependant, par un miracle d'adresse, il se soutint assez long-temps. Sa majorité parlementaire n'éprouvait qu'une diminution graduelle et peu sensible. Enfin, en 1734, à l'ouverture du parlement, on put prévoir que l'existence politique du ministre, prolongée par tant de ruses habiles et de circonventions savantes, allait se terminer bientôt. L'adresse au trône, votée par deux cent soixante-cinq membres, eut contre elle cent quatre-vingt-cinq voix. Jamais le nombre des adhérens de Walpole n'avait été aussi peu considérable ; cependant il restait en possession du pouvoir, et seul dans le secret de sa faiblesse, il la dissimulait de son mieux.

Le jeune Pitt, pendant une année entière, avait observé les mouvemens populaires ; il ne s'était point pressé de prendre la parole, et d'apporter au sein d'une chambre chargée des affaires de la nation les fruits d'une éloquence de collègue. Au commencement de l'année 1736, il prit la parole à propos du mariage de Frédéric, prince de Galles, avec la princesse de Saxe-Gotha. Son discours, dont il ne nous est parvenu que des fragmens, produisit beaucoup d'impression.

« Le jeune orateur, dit un contemporain (Butler), a la voix pleine et sonore; il possède surtout cette variété d'élocution, cette grâce et cette souplesse d'intonation qui peuvent seules communiquer aux auditeurs les émotions diverses dont l'orateur est pénétré. » Cette première démarche parlementaire de Pitt était favorable au ministère, ou plutôt était une déclaration de principes en faveur de la branche protestante. Dans tous ses votes, il ne tarda pas à prendre parti contre Walpole, qui croyait qu'un cornette de cavalerie était nécessairement le serviteur dévoué du ministère. Irrité de s'être trompé, Walpole raya le jeune homme de la liste de l'armée. Cette mesure impolitique jeta violemment Pitt dans les rangs les plus énergiques de l'opposition contre Walpole.

PH. CHASLES.



Influence des Mœurs

SUR LES INSTITUTIONS POLITIQUES (1).

Après avoir vu l'influence des mœurs sur les institutions politiques du monde ancien, examinons encore si cette influence se constate de même dans des âges plus récents ?

Le monde moderne a des mœurs bien différentes de celles de l'antiquité ; il a des lois qui diffèrent au même degré de celles de l'ancien monde ; mais l'influence des mœurs sur les lois est la même dans l'un et dans l'autre.

Les mœurs qui caractérisent le monde moderne émanent du christianisme. C'est cette religion, c'est sa morale surtout qui a changé successivement les mœurs et la civilisation des peuples. Le christianisme a commencé sa réforme en proclamant l'importance de l'individu, l'égalité de tous devant Dieu, devant la loi suprême. Les intérêts moraux étant, suivant lui, les mêmes partout, l'individu a dû reprendre tout ce qu'il avait sacrifié de liberté morale à l'état. La félicité morale de chacun devant l'emporter sur l'intérêt matériel de la société, il a fallu renoncer peu à peu à ces abstractions politiques qui demandaient à l'homme d'oublier son existence pour celle du peuple ou celle de l'empire auquel il était associé. Telle fut l'indépendance rendue

(1) Cet article est un fragment du discours *Sur l'influence des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs*, qui a obtenu le prix extraordinaire de 10,000 fr. dans la séance annuelle de l'Académie Française du 9 août. Ce discours, ou plutôt cet ouvrage, forme un volume in-8° qui sera publié par M. Firmin Didot.

à l'individu par l'évangile, que malgré les intentions les plus formelles de ce grand code de morale, l'égoïsme individuel fût rentré sans doute dans ses droits naturels et primitifs, si la religion ne fût venue les lui ravir encore en l'appelant à une autre association, non plus purement politique, mais morale et mystique, et par là même plus attrayante pour l'imagination religieuse, j'entends l'union du fidèle avec l'église ou l'assemblée des saints.

Ce changement si complet, cette métamorphose si morale, si intérieure, si profonde, fit évanouir rapidement ce mépris pour l'individu, cette exaltation nationale qui caractérise les républiques anciennes, et qui domina leur politique, leurs institutions et leurs lois; mais le monde moderne eut, à cette perte, une brillante compensation, la valeur, la dignité, la moralité de l'homme et la puissance de l'association religieuse. de l'église, qui domina la politique, les lois, les institutions modernes.

Un héritage de barbarie ancienne s'unissant avec des élémens de barbarie moderne essaya encore une fois de détruire l'importance morale de l'individu, de réduire encore l'homme à la servitude, à l'état d'instrument: il n'a réussi qu'à demi; il a établi la condition des serfs, mais le serf même fut, devant Dieu, l'égal de son maître, et l'esclavage céda successivement à l'empire du dogme et à celui des mœurs de la chrétienté.

Lorsque la barbarie moderne s'associe aux restes de la barbarie ancienne; lorsque les conquérans de la Germanie viennent se partager les provinces, les villes, les champs de l'empire, et s'installer, le glaive en main, au milieu des *municipes*, des *écoles* et des *églises* de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne, ils établissent le régime féodal, et l'approprient avec violence à la foi de l'affranchissement, à la religion chrétienne.

Des mœurs féodales que les conquérans apportent de leurs anciens climats, et des mœurs religieuses qu'ils trouvent établies dans l'empire et dont ils subissent l'influence, nous voyons sortir d'abord ces institutions politiques, où il y a une royauté un peu plus faible que le pontificat, et des vassaux moins puissans que les princes de l'Église. Cette

royauté se maintient ainsi pendant plusieurs siècles, s'appuyant d'un côté sur les vassaux, de l'autre sur l'épiscopat et le pontificat suprême; faible quand elle est dévote, plus faible encore quand elle ne l'est pas, c'est-à-dire quand elle ose lutter contre les mœurs, les habitudes, les opinions générales, le pouvoir de la foi religieuse.

Les croisades, qui commencent l'affranchissement des peuples et qui abaissent la féodalité, permettent enfin à la royauté de commencer aussi sa carrière d'affranchissement. La royauté s'appuie sur ces communes qui sont des puissances; elle s'éloigne d'autant de la féodalité, de l'épiscopat; les écoles, les universités, et ce progrès des lettres qui est toujours celui de la civilisation générale, amènent enfin la révolution du seizième siècle. La royauté, délivrée du joug des mœurs anciennes, placée au-dessus de tous les pouvoirs par les mœurs nouvelles, se débarrasse à la fois de l'aristocratie et du sacerdoce, des grands vassaux et des grands prélats; elle devient forte en devenant libre; elle va être à peu près absolue. Elle le sera du moins un instant.

La royauté a long-temps partagé le pouvoir avec les seigneurs et les prélats; elle a été faible au milieu de ces éléments de hiérarchie et d'aristocratie; elle a été à leur égard à peu près ce que le consulat de Rome avait été vis-à-vis du sénat et des tribuns; ce que l'archontat avait été dans Athènes, en face des aristocraties et des démagogues. Je ne dis pas qu'il y ait similitude, mais je dis qu'il y a analogie; et pourtant, il n'y eut, au moyen âge, rien de semblable à cette vie de l'*Agora*; à cette vie du *Forum*, à cette vie publique en un mot, qui fut la vie et la gloire d'Athènes et de Rome. Le dévouement absolu à l'état et le sacrifice de la personnalité étaient inconnus aux mœurs nouvelles, et par là ces mœurs différaient des anciennes en tout point.

Les nations dans le sein desquelles s'est implantée la féodalité avec ses institutions royales et seigneuriales, venaient de régions incultes, de climats rigoureux, se fatiguaient par un labeur constant, se laissaient dans des guerres de tous les jours. Dans le sein de ces peuples, l'homme épuisé par les travaux, par les combats du matin et du soir, passait au

temple les instans qu'il pouvait encore dérober à sa famille ; et au milieu de la famille ceux que lui laissaient la prière, la guerre et le travail. Là, point d'intrigues, point de discours, peu ou point de spectacles, si ce n'est des *mystères* ou des *soties* dans un petit nombre de cités. Pour tous ceux qui ne sont ni guerriers, ni laboureurs, ni ouvriers, ni marchands, la vie parfaite est celle du calme moral et de la méditation religieuse, la vie du couvent en un mot. Cette vie douce et paisible est même pour tout le monde la seule *vie pure*. Ni la vie matérielle, ni la vie politique, ni la vie sociale n'ont une véritable importance ; tout le monde aspire à la vie religieuse, et souvent le guerrier, qui dans sa jeunesse s'est plu au tumulte des camps, aux délassemens des fêtes mondaines, aux émotions des profanes plaisirs, finit ses jours, comme la jeune vierge, comme la faible veuve, comme le vieux prêtre, dans les exercices d'une tendre et profonde piété.

Où trouver dans tout cela les élémens d'un forum, d'une tribune aux harangues, d'un sénat romain, d'une démagogie athénienne ?

Quelquefois les mœurs religieuses qui dominent au moyen âge, commandent des actes de dévouement semblables à ceux que l'amour ou plutôt la religion de la patrie avait inspirés aux grands hommes de la Grèce et de Rome ; mais, nous l'avons dit, le sacrifice de la personnalité n'est plus commandé par la loi, l'individu est toujours quelque chose dans l'église, dans l'état ; il n'en est plus un simple instrument. Le serf même est un homme ; le serf peut devenir prêtre, et le prêtre est supérieur au seigneur, comme l'évêque est supérieur au roi. Il y a là une grandeur morale, inhérente à l'homme, grandeur que l'antiquité méconnaissait dans les citoyens comme dans les esclaves ; et ce fait explique tous les caractères particuliers aux mœurs du moyen âge.

Ces mœurs, avons-nous dit, changent avec la révolution du seizième siècle, ou plutôt ce sont elles qui amènent cette révolution. Le changement est notable ; il se complète dans le cours de trois siècles ; il est enfin achevé. Les mœurs, de religieuses qu'elles avaient été, deviennent philosophiques, sont dominées par les lumières, les tendances, les habi-

tudes de la philosophie. Dès ce moment, on examine ses droits et ceux des autres; on raisonne sur les devoirs de chacun; on évalue les charges et les bénéfices de tous; les institutions publiques se convertissent en un pacte social où chacun cherche à s'assurer, aux moindres frais possibles, le plus de bien être et le plus de liberté que faire se peut.

Dès lors ce n'est plus la république ancienne, ce n'est plus même l'empire en décadence, ce n'est pas non plus la royauté religieuse; c'est une royauté toute nouvelle, constitutionnelle, philosophique, nationale, ou même républicaine, qu'on réclame! ou qu'on proclame.

Telle est, en général, la marche parallèle des mœurs et des institutions publiques du monde moderne.

Mais si nous pouvons nous arrêter encore un instant sur ses lois et sur ses mœurs, jeter un coup d'œil encore sur celui des pays d'Occident qui s'est trouvé un peu à la tête des autres, ou que nous connaissons un peu mieux, sur la France, par exemple, nous verrons d'une manière bien plus frappante, bien plus caractéristique, l'influence réciproque des mœurs et des lois.

A l'époque où les Francs s'établissent en Gaule, les mœurs des maîtres sont guerrières, les mœurs des vaincus sont religieuses; le clergé appartient aux vaincus, il se soumet les vainqueurs. La soumission est complète sous Pépin-le-Bref, sous Charlemagne, et toutes les institutions publiques sont ou institutions religieuses ou institutions militaires. Qu'on parcoure les Capitulaires de Charlemagne, qu'on parcoure ceux de ses premiers successeurs, c'est le même esprit, celui de la religion qui dicte les lois, qui dirige la politique.

Les institutions religieuses s'affaiblissent au neuvième siècle et au dixième où tout s'affaiblit; mais dès que la société retrouve en France un peu de vie et de mouvement, dès les premières croisades, tout est guerre et religion, dans les lois comme dans les mœurs.

Au treizième siècle, saint Louis et les barons ses vassaux, les Français ses sujets, ont encore des mœurs religieuses, des mœurs chevaleresques; ils combattent encore et avec

une glorieuse constance pour la grande cause du christianisme aux prises avec la religion de Mahomet. Cependant saint Louis commence , dans l'histoire des mœurs et des institutions de la France , une ère nouvelle ; il compte avec la papauté , fixe les droits de sa couronne , proclame des principes d'indépendance à l'égard du saint-siège , et accorde l'affranchissement aux communes. Entre les institutions de saint Louis et celles de Charlemagne, la distance est grande ; on dirait qu'il s'agit , au treizième siècle, d'une nation tout autre que celle qui fut gouvernée par le fils de Pépin au huitième ; et cependant c'est encore l'esprit de religion et celui de féodalité militaire qui président aux institutions comme aux mœurs.

Au temps de la ligue, les mœurs de la France ont encore pour base les mêmes croyances morales, et les esprits sont belliqueux encore ; mais l'enthousiasme religieux n'est plus qu'un sanguinaire fanatisme ; l'héroïsme de la chevalerie n'est plus que la brutale fureur de la guerre civile. De Charles IX, qui donne le signal des massacres , à Henri IV , qui donne celui des abjurations, les institutions politiques portent toutes le caractère de la violence des sentimens et de la cruauté des mœurs. Ce n'est pas la loi qui règne en France c'est l'épée ; c'est moins l'épée française que le poignard italien, et c'est moins l'esprit de saint Louis que celui de Machiavel, qui inspire à la fois les lois et les mœurs.

Quand les passions se sont calmées, quand la loyauté de Henri IV a rendu la monarchie aimable au peuple ; quand l'austérité de Sully a rétabli l'ordre dans l'économie politique , les mœurs changent encore , et même subitement , on dirait à vue d'œil.

Aussi n'est-ce que pour un instant ; car, à la chevaleresque bonne foi de Henri IV , à la bourgeoise probité de Sully, succède bientôt, sous Louis XIII et Richelieu , cette politique défiante, irritable, inflexible et hautaine, qui caractérise les mœurs de la cour et de la noblesse , qui se reflète dans la littérature de cette nouvelle époque, et qui prépare dans le royaume la grandeur du plus absolu de nos rois.

Mazarin, par la délicate flexibilité et les ruses inépuisables de son génie italien, sembla un instant vouloir ressusciter

ter les mœurs et l'esprit de Catherine de Médicis ; mais ses vues politiques avaient plus de portée , embrassaient plus de pays et plus de temps ; elles tendaient à assurer au gouvernement plus de pouvoir qu'aux mœurs. C'étaient les vues d'un homme d'état ; mais c'étaient celles d'un Italien appliquées à des Français. Elles froissaient les mœurs. C'était par conséquent une politique aussi fatigante , aussi tracassière pour le pouvoir que pour la noblesse et le peuple dont elle irritait les habitudes.

Il n'y eut un heureux et brillant accord entre le gouvernement et la nation que sous un ministre français, et le plus français peut-être de tous nos rois. Louis XIV et Colbert achevèrent facilement l'œuvre de Sully , de Mazarin , de Henri IV et de Louis XIII ; ils achevèrent la monarchie , et celle-ci, absorbant en elle seule toutes les gloires passées et présentes, parvint au plus haut degré de puissance et de splendeur. Pour la noblesse, une cour et des honneurs ; pour la bourgeoisie, de l'industrie et du commerce ; pour le peuple, l'éclat de la majesté royale et de la gloire nationale, au lieu de la *poule au pot* : voilà les compensations qu'offrit le nouveau monarque en échange de droits qui le rendaient si absolu.

Louis XIV ne supprima guère d'institutions anciennes , n'en créa guère de nouvelles ; il fit des mœurs nouvelles ; et tout ce que l'état avait de lois, de forces et d'habitans fut à lui ; il fut l'état. Jeune encore, il avait dicté ses volontés au parlement de la nation , dédaignant toutes ces formes , si graves et si solennelles, qui jusque-là avaient passé pour des institutions publiques, et qui en étaient en effet puisqu'elles maintenaient les débris de libertés anciennes.

Sous Louis XIV, tout se fait donc monarchique dans les institutions, parce que tout est monarchique dans les mœurs ; et tout est monarchique dans les mœurs, parce que ce prince donne à tout la vie et le mouvement, parce que ses mœurs brillantes et vaines deviennent d'abord le modèle de celles de sa cour, et sont ensuite admirées par toute la nation. Et pourtant les mœurs publiques ne déposent pas toute leur puissance entre ses mains ; c'est parce qu'elles sont en harmonie avec celles du monarque , que semblent régner ces

dernières. Veut-on néanmoins savoir à quel degré la nationalité se distingue encore du prince, et se manifeste jusque dans cette littérature qui porte si profondément empreint dans ses créations le cachet des mœurs nouvelles; qu'on écoute l'organe le plus pur de la pensée nationale de ces temps. Fénelon, dans son *Télémaque*, ne montre-t-il pas que l'enivrement inspiré par la monarchie n'est pas universel; que la raison publique n'a pas subi le charme du monarque jusqu'à l'aveuglement, jusqu'à anéantir sa majesté devant celle d'un roi ?

En effet, il y a au fond de l'esprit public un jugement qui met chacun à sa place, qui dit à chacun ce qu'il est. La haute noblesse, celle de cour, au milieu des plaisirs, des fêtes et des dignités, des intrigues et des affaires où elle se meut, a le secret pressentiment de la déchéance qui la menace. Le commerce et l'industrie, la littérature et les arts, ont celui de leur naissante grandeur. Le commerce et l'industrie n'atteignent pas, à la vérité, aussi rapidement qu'ils le désirent, le faite de cette prospérité, de cette opulence, de cet ascendant dans les affaires qui est l'objet de tous leurs efforts. Un édit trop célèbre, celui de 1685, vint tout-à-coup les frapper au cœur, et les fit long-temps languir. Mais tandis que s'ajourne l'élévation du travail et du négoce, et que la noblesse se laisse subjuguier toujours davantage par les distinctions, par les places et par les plaisirs, les arts et les lettres, dans leur fortunée alliance avec les belles inspirations de l'héroïsme national, et les belles inspirations de la foi religieuse, jettent le plus vif éclat, rendent au peuple qui applaudit leurs chefs-d'œuvre avec transport, le sentiment de sa grandeur, et l'enivrent de sa propre gloire.

Ainsi l'on voit la France par trop grande par ses mœurs, par sa gloire et par son génie, pour que la plus brillante royauté, parvienne un seul instant à éclipser le sentiment des droits immortels et de l'antique indépendance du peuple.

La royauté bientôt, sous la régence et sous Louis XV, loin d'éclipser la gloire nationale, ne sait plus couvrir ses faiblesses du prestige de sa magnificence. Entre elle et les mœurs du peuple, l'harmonie commence à se troubler. La littérature, chaque jour plus enhardie par ses triomphes,

prépare son règne, et, pour pouvoir le proclamer, constate et achève la scission qui a éclaté tout-à-coup. De monarchique, la littérature se fait populaire; de religieuse, elle se fait philosophique. Nul en France n'a peut-être la conscience entière de la fin vers laquelle tend tout le monde; nul n'a conçu de plan général, ni d'attaque, ni de défense, et déjà le combat est engagé. Chacun en a le pénible sentiment; bientôt tout est en guerre, royauté, parlement, noblesse, clergé, religion, philosophie. C'est qu'il y a guerre entre les mœurs et les lois.

Tant que dure un certain état de confusion entre les institutions anciennes et les mœurs nouvelles, les opinions ne sauraient se dessiner nettement. Mais au premier coup de foudre qui sillonne et qui éclaire l'horizon politique et moral de la France, à ces mots de Mirabeau : « Allez dire » à votre maître que nous sommes ici par la volonté du » peuple, » chacun se classe, se range et le combat éclate. La lutte, presque soudain, met au jour des mœurs nouvelles; mœurs formées dans le sein du peuple, par l'influence d'une littérature forte, hardie, indépendante, et par l'action d'une foule d'idées nouvelles, qui, jointes aux habitudes qu'elles ont fait naître, viennent assurer le triomphe de nouvelles institutions.

En effet, la résistance que tente l'ordre ancien n'amène qu'une révolution plus sanglante, plus complète. Cette résistance, comme toujours, fait dépasser à la révolution et ses principes et ses intérêts; elle lui fait perdre d'abord toute espèce d'équilibre, bientôt toute espèce de valeur morale; elle la jette enfin hideuse entre les mains de l'anarchie, qui, à son tour, l'abandonne haletante au bras énergique d'un jeune soldat qu'ont façonné de graves études et l'ambition, compagne inséparable du génie.

Un instant, les institutions de la France sont celles de la dictature, ou du despotisme déguisé sous la terminologie du consulat et de la république de Rome. C'est qu'un instant les mœurs sont d'accord avec le despotisme; cette dictature est celle de la gloire, elle répond à un besoin général et flatte un amour-propre universel. Quand elle cesse d'être un besoin, quoiqu'elle puisse être glorieuse encore,

la liberté qui est restée au fond des mœurs lui redemande ses droits; elle les lui réclame comme prix de ses sacrifices, et, avec ce calme, cette longanimité qui n'est que la conscience de la force et du droit. Le despotisme d'abord se trompe, ou veut se tromper, se croire plus nécessaire et plus puissant que la liberté. Alors la France, pour lui échapper, pour revenir même à un point de départ éloigné, se précipite ou se laisse tomber sans regret dans les bras d'une dynastie qui jadis a lutté avec plus d'inertie que de haine contre les mœurs et les institutions nouvelles, et dont l'antique puissance s'annonce régénérée dans un pacte nouveau, dans un code politique, qui plus encore que le temps, doit être désormais l'appui légitime de son trône restauré.

Des évènements extraordinaires, des secousses qui eussent paru des prodiges dans des siècles moins agités, ont accompagné, ont favorisé cette marche toujours harmonique des mœurs et des lois. Souvent les mœurs des peuples se traduisent, pour ainsi dire, en exploits et en catastrophes; mais toujours ce sont elles qui motivent les évènements, qui les dominent, qui leur donnent leur sens politique et leur valeur morale.

On remarque, en effet, que ce n'est point l'Europe, que ce n'est pas le complot de ses rois, que ce n'est ni le caprice de la fortune, ni la fureur des élémens, qui ont détaché la France d'un despotisme qui la couvrait de gloire et l'accablait de maux. La voix publique, avant l'Europe, avait prononcé cette scission par l'organe de ce grand et grave citoyen, qui présida le dernier le corps des législateurs de l'empire; et telle fut la puissance des mœurs qui renièrent la dictature militaire en 1814, qu'elles renièrent encore, dans les cent jours, la toute-puissance des souvenirs.

Ce sont les mêmes mœurs qui ont inspiré le sage auteur de la charte de 1814, et qui, dans leurs progrès, ont dicté celle de 1830.

Quand fut rédigée la première, les rois de l'Europe, les partis les plus opposés, les souvenirs et les vœux les plus contraires assiégeaient Louis XVIII, et alors, sous la législature des baionnettes de l'Europe, tout autre pacte social

était possible. Les mœurs de la France dictèrent celui qui fut proclamé. Les mœurs proclamèrent celui de 1830 au milieu de tout le tumulte des évènements. De toutes les agitations des partis, de toutes les préoccupations des esprits qui s'efforçaient de faire entendre un autre langage, rien ne put pénétrer dans la Charte régénérée. Les mœurs publiques seules furent entendues. Les mœurs publiques seules devaient triompher en août, après avoir vaincu en juillet.

Disons-le bien franchement : pour les archivistes et les magistrats du royaume, c'est bien la chambre des députés qui a fait la Charte de 1830; pour les historiens et les moralistes, c'est la France; ce sont les mœurs des Français.

Après ces faits, rien ne nous semble mieux constaté ni plus digne d'attention que l'influence des mœurs sur les lois générales, sur les institutions politiques des peuples.

MATTER.



Revue Théâtrale.

J'aime le clair de lune , je l'aime avec passion , et cependant j'ai horreur des lunes nouvelles. Quand vient à apparaître le croissant que dessine le premier quartier , c'est toujours avec un serrement de cœur que je vois se lever comme un reproche ce silencieux témoignage d'un mois écoulé. Alors je compte avec moi-même , alors je me demande ce que j'ai fait de ces trente jours que je laisse derrière moi ; à côté de quelques heures de plaisir , je trouve de longues journées de labeur et de soucis : maladroit administrateur , c'est là jeter de la vie par la fenêtre , mais non la dépenser.

Cen'était point assez des nouvelles lunes , voici maintenant que la REVUE DE PARIS , avec sa chronique mensuelle des théâtres , me devient un autre cauchemar , quand vient l'apreuti imprimeur frapper à ma porte , me demandant , de la part du *metteur en pages* les feuillets de mon article ; c'est aussi un mois qui va finir , c'est aussi un compte à faire ; alors je calcule que j'ai vécu tant de drames , tant de vaudevilles , tant de mélodrames. Singulière mesure de temps !

A part un mélodrame assez terne , ma vie , durant le mois qui vient de s'écouler , a été toute de vaudevilles ; les théâtres supérieurs ajournent leurs nouveautés jusqu'après les jours caniculaires : le Vaudeville , lui , ne se repose pas.

Le Gymnase , qui continuait à souffrir beaucoup de l'absence de M. Scribe , a replacé cette semaine son nom sur son affiche ; mais , pour dire toute la vérité , le repentir de M. Scribe , s'il continuait à enfanter des pièces comme *le Premier Président* , serait mille fois plus funeste que sa colère. Le public , qui d'ordinaire ne prend pas la peine de

contredire les applaudissemens stipendiés des claqueurs, est entré cette fois, tant son désappointement avait d'énergie, en lutte avec leur admiration. De tous ses sifflets et de toutes ses forces, il a essayé d'empêcher que le nom d'un homme de talent ne vint s'attacher à l'une des chutes les plus lourdes et les plus méritées qui aient été réalisées depuis long-temps. L'acteur Ferville avait ses instructions. Dans un moment où les sifflets reprenaient haleine, il a jeté les noms des coupables; tout bien considéré, c'était peut-être là de l'humilité. Après avoir fait un pareil ouvrage, le châtiment le plus rigoureux à s'infliger était de s'en déclarer l'auteur.

Ce genre de modestie est tout-à-fait dans les habitudes d'une autre célébrité dramatique qu'on avait cru un instant destiné à prendre, au Gymnase, la suite des affaires de M. Scribe. M. Ancelot, dans l'espace de deux mois, a obtenu à ce théâtre deux succès parfaitement négatifs, et il a été nommé aussi au milieu des sifflets du public, et au milieu des applaudissemens effrénés des claqueurs. Son dernier succès, qui fait partie du contingent de ce mois-ci, a nom *la Séduction*. Vous y voyez un jeune séducteur séduire une jeune fille pauvre, qui en apprenant le mariage de son infidèle, se jette dans la rivière. Le public a pensé qu'il était parfaitement inconvenant de lui offrir, comme quelque chose de nouveau, une donnée qui avait déjà servi à faire de cent vingt à cent trente pièces au moins, et il s'est récrié; je ne parle pas de l'effet produit sur lui par l'étrangeté des mœurs, par l'étrangeté du dialogue, par l'étrangeté des caractères, on sait que depuis long-temps M. Ancelot a obtenu un brevet d'invention pour une manière à lui d'envisager le monde et de le peindre.

Au vaudeville nous avons eu *la Prise de voile*, idylle militaire et monastique où vous voyez des religieuses habillées de costumes fort pittoresques. L'intérêt de cet ouvrage rouie sur une évasion qu'une jeune novice veut pratiquer, au profit d'un jeune prisonnier, et au moyen d'un passage souterrain, cela va sans dire. L'évasion ne réussit pas. Le jeune homme est repris, traduit devant un conseil de guerre et acquitté. Alors la jeune novice qui l'aimait avec passion, qui

était entrée au couvent parce qu'elle ne s'en croyait pas aimée, voyant qu'il l'adore et qu'il est sauvé, prononce ses vœux et prend le voile. Vous vous attendiez qu'elle allait faire tout le contraire; c'est précisément parce que vous vous y attendiez que les auteurs le lui ont défendu. Toutes expériences faites sur le public, les roués de théâtre vous diront qu'il fait bon souvent se sauver du commun et du froid par l'absurde, parce que le public sent et qu'il ne raisonne pas.

Un de plus, vaudeville en trois actes, est la mise en action de la fable de La Fontaine; *le Chien qui porte à son cou le diner de son maître*. M. Paul de Kock ayant publié un roman auquel le cynisme de son titre avait fait une haute renommée, il a pensé avec quelque raison que les arrangeurs dramatiques ne tarderaient pas à s'en emparer pour la scène. Alors il s'est mis de la partie, a tiré son *lopin* du jeu; et réunissant sur sa tête la gloire du romancier et celle du vaudevilliste, il a touché les droits d'auteur de ce dernier. Voir, pour plus ample informé de l'ouvrage, le dernier roman de M. Paul de Kock, dont je me garderai de dire ici le nom.

Au théâtre du Palais-Royal, nous avons eu *Jacques*: chute complète et méritée; puis *le Conseil de révision*, tableau assez gai des ruses employées par les réfractaires pour décliner l'honneur de mourir pour la patrie; puis *la Moustache de Jean Bart*, vaudeville sentimental et maritime, où la moustache de ce grand homme de mer, sur la mise à prix de 25 louis, est achetée 100 louis par un Anglais. Si l'Angleterre faisait encore autant de cas des moustaches françaises, nous ne serions pas embarrassés, à l'heure qu'il est, de lui en fournir quelques cent milliers de paires. Nous en avons, à l'heure qu'il est, une manufacture immense. Des portiers ont été vus balayant leurs cours avec des moustaches; et la contagion s'est étendue jusqu'aux donneurs d'eau bénite, si l'on ne m'a pas trompé.

Aux Variétés, *l'Enlèvement* et *la Mouche du mari* méritent à peine une mention. Ce sont deux imbroglios de l'espèce la plus vieille et la plus usée, peu faits pour nous consoler de l'absence d'Odry. O Odry! comme tu le dirais toi-

même, que *la Grisette mariée* sans toi est pâle et décolorée ! O Odry ! comme tu manques à *Monsieur Cagnard* ! O Odry ! où es-tu, et quand reviens-tu ?

A la Porte-Saint-Martin, nous ne parlons de *Monsieur Lombart*, vaudeville qui a réussi, qu'afin d'annoncer que ce théâtre est sur le point de donner un nouvel ouvrage de M. Alexandre Dumas.

A l'Ambigu, nous avons vu *Sophie*, mélodrame. C'est l'histoire assez commune de l'intervention d'une belle-mère dans un ménage, qu'elle révolutionne ; le tout dénoué par un verre de poison, préparé pour la maman, et que la petite fille avale, le prenant pour un verre d'eau sucrée.

Puis, le duc de Reichstadt à peine refroidi, il a été traduit sur cette scène par le vaudevillisme. L'initiative de cette exploitation du *fils de l'homme* appartenait à un théâtre, espèce de gouffre dramatique, qu'essaient en vain de combler vingt pièces nouvelles y tombant par trimestre avec l'administration qui les a montées. Il faut qu'on me pardonne la comparaison mythologique ; mais l'Ambigu-Comique fait comme Saturne de ses enfans, il dévore ses directeurs ; que c'est pitié ! La direction de ce théâtre est une cause éternellement pendante devant le tribunal de commerce, qui à cette heure n'a point encore fini de régler les intérêts de cette suite d'administrations mortes-nées, se passant le sceptre directorial comme on se passe l'allumette enflammée au jeu de *petit bonhomme vit encore*. Que voulez-vous que l'art aille faire là, au milieu des huissiers, des citations et des recors ? Une seule chose m'étonne, c'est qu'il ne soit pas arrivé au rare public qui fréquente ce théâtre d'être mis quelque jour sous le scellé, ou impliqué comme un meuble dans quelque saisie.

CH. RABOU.



ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Le chiffre du fléau asiatique avait heureusement baissé aux approches des anniversaires de juillet, et l'émeute semblait enfin avoir abdicqué : Paris a pu jouir sans triste préoccupation, de cette joie populaire et de ces spectacles officiels dont un de nos collaborateurs nous trace aujourd'hui dans la REVUE l'histoire générale ; puis, au bout d'un jour entier de silence, la presse quotidienne a remis sur le tapis de la polémique les graves protocoles dont le roi de Hollande se permet de rire dans sa barbe, depuis le premier jusqu'au soixante-et-dix-neuvième ; les protestations des peuples allemands contre la diète, et la lutte enfin commencée en Portugal, y compris je ne sais combien d'avantages officiellement remportés par l'un ou l'autre frère avant qu'aucune bataille ait été officiellement livrée. — Après tant de noms illustres inscrits sur les registres si pleins de la mortalité annuelle, après la perte de tant de ministres, de capitaines et de savans, un trépas qui devait faire plus de sensation que tous les autres, c'est celui de l'héritier de Napoléon. Peut-être faut-il féliciter ce jeune prince d'avoir évité la destinée du fils de Cromwell, qui ne put soutenir le poids de la gloire paternelle ; car, disons-le, l'émotion causée par ce trépas prématuré a été bien rapide, et par conséquent peu profonde. L'étoile de Napoléon était descendue avec lui au tombeau. Une conviction est au fond de tous les esprits : grâce à une fatale expérience de toutes les révolutions une restauration est reconnue la pire, et le retour de Napoléon II était une restauration, comme le serait le retour du jeune Henri ! Rien ne prouve la fausse position de tout prétendant comme cette alternative obligée de méconnaître les amis fidèles à sa disgrâce, ou de tromper ceux qu'il ne ramène qu'en abjurant le passé. Aux poètes seuls désormais appartiendra de célébrer le jeune fils du héros, enseveli dans les caveaux de sa famille impériale d'Allemagne.

CHRONIQUE MUSICALE.

Autrefois, je pourrais dire l'année dernière, lorsqu'un acteur voulait faire ses premières armes sur un des théâtres lyriques de la capitale, les pièces nouvelles lui étaient rigoureusement interdites. Il fallait se montrer d'abord dans les opéras dès long-temps réservés pour ces épreuves, et que l'on regardait comme les défis les plus redoutables à proposer au talent. Une *chanteuse à roulades*, je me sers de l'argot de la routine, ce langage est encore compris dans certaines provinces où la civilisation musicale est bien arriérée, une chanteuse à roulades arrivait-elle à Feydeau, c'est dans *la Fausse Magie, l'Amant jaloux, Zémire et Azor*, qu'elle devait d'abord se faire entendre. Les vieux amateurs accouraient en foule, se postaient à l'orchestre, et là, savourant les parfums d'une prise de macoubac ou de virginie, le meuton appuyé sur leur canne à pomme d'or ou d'ivoire, jouant d'une main avec le cordon qui servait d'ornement à ce bâton augural, ils suivaient avec une scrupuleuse attention les périodes, les phrases et jusqu'aux menus détails d'une musique un peu vieillote, mais qui depuis quarante ans avait acquis le droit de les charmer. Si la débutante ne s'était éloignée de la route marquée par M^{me} Laruelle que pour adopter le style d'exécution de M^{lle} Colombe; si quelques traits heureusement empruntés à M^{lle} Renaud aînée, cadette ou puînée, à cette couvée de rossignols qui chantait si bien *la Fauvette*, se faisaient remarquer, le conseil des anciens était émerveillé. C'est charmant! c'est admirable! disaient-ils; nous ne devons pas désespérer du salut de l'Opéra-Comique; les bonnes pièces nous resteront, et nous pourrions les entendre chanter comme on les chantait autrefois.

M^{me} Mainvielle-Fodor eut la hardiesse, l'audace, de tenter l'aventure. L'imprudente! elle avait appris l'art du chant, et ne connaissait pas les traditions du pays; elle n'avait pas consulté les sibylles de la rue Mauconseil pour être initiée dans les secrets de l'art. M^{me} Fodor, se fiant sur la force et le charme de son talent, encouragée par de brillans succès obtenus dans les plus grandes villes de l'Europe, crut pouvoir faire un premier pas sur le théâtre Feydeau. Selon les us et coutumes, on lui désigne *la Fausse Magie*. « Va pour *la Fausse Magie*, dit-elle; chantons le rôle de Lucette; il ne saurait effrayer l'actrice qui s'est fait applaudir dans

Il Matrimonio segreto, *la Capriciosa corretta*. » M^{me} Fodor chante.

Et ses accens sont à peine écoutés.

Elle ne fut pas mieux traitée par ses auditeurs et ses juges que le virtuose Apollon ne l'avait été la veille, dans une représentation du *Jugement de Midas*. Le conseil des anciens décida que ce n'était pas cela du tout; il était dépaycé : pas un trait, pas une note dont le style et l'accent rappelaient à sa mémoire les roulades, les trilles, les fredons, les éclats de voix, de M^{me} Laruette et Colombe. M^{me} Fodor se mêlait de broder les mélodies; elle rajournait des passages surannés, substituait des arpèges élégans à ces jeux de gosier qui donnaient une imitation si fidèle des cris d'un coq en humeur belliqueuse; elle mignardait à l'italienne, et disait souvent à demi-voix ce que les autres attaquaient à pleine gorge. M^{me} Fodor n'avait ni goût ni talent; elle ne chantait pas comme on chantait autrefois; les juges du camp la frappèrent de réprobation, d'anathème : la virtuose n'en éprouva ni douleur ni dépit. Feydeau ne voulut point la recevoir parmi ses chanteuses; elle obtint le rang de cantatrice suprême, de *prima donna assoluta* au théâtre italien de Paris, qu'elle n'a quitté que pour aller occuper le trône d'*Elisabetta* et de *Semiramide*, à Naples, à Venise, à Vienne. Quelle fortune, de n'avoir pas pu chanter *la Fausse Magie* au gré de ces messieurs!

Une *première haute-contre*, j'emprunte encore cette denomination au dictionnaire du vieux langage musical, on dirait maintenant un *Elleviou*, dans les provinces où l'on applaudit *Gulnare* comme une nouveauté, où le directeur des spectacles fait espérer que, grâce à son zèle, à son activité, ses abonnés pourront jouir cet hiver d'une première représentation de *Jean de Paris*; une haute-contre venait-elle offrir ses services à l'Académie royale de musique? on lançait d'abord le débutant dans le rôle de Saint-Phar de *la Caravane*. S'il s'y comportait bien, il obtenait celui d'Olphide d'*Anacréon*, et soutenait ensuite son troisième acte public dans *OEdipe à Colone*, où *le fils des dieux* lui prêtait son appui. Après ces trois épreuves faites avec bonheur, on pouvait l'engager; son talent était reconnu : *dignus est intrare*. Mais cet acteur utile n'arrivait au premier rang que quand il avait

défié le roi des rois dans sa tente, en Aulide dressée ; que quand il avait saisi Calchas par la barbe pour en faire sa *première victime*, et que d'un vigoureux coup de pied il avait renversé l'*autel préparé pour le crime*. Il fallait nécessairement le voir dans ce qu'on appelait les *Achilles*. Que de Saint-Phars, avec tout leur courage, après avoir triomphé des Arabes et des Bédouins, sont venus se casser le nez ou le gosier contre ces *Achilles*, plus redoutables pour les ténors que leur patron ne l'avait été pour les soldats d'Hector et de Pâris. Quand il fallait exprimer son *amour extrême* en la *mineur*, et rester en l'air pendant une demi-minute, en tenant un *si naturel* attaqué en voix de poitrine, l'ardeur guerrière de ces héros mollissait. Au second acte, ils chantaient et célébraient leur reine d'une manière assez faible, et ne trouvaient plus un reste de vigueur, pour menacer Calchas au dénouement. Ces *Achilles* ont fait un furieux abattis de ténors. Aussi, pendant cinquante ans, Lainez en a-t-il gardé le bruyant monopole.

Telle était la marche qu'il fallait suivre autrefois. Aujourd'hui on n'a pas le temps de consulter les réglemens pour composer un spectacle, distribuer des rôles, et lancer un débutant sur la scène. Tout se fait pour le bien du théâtre et les plaisirs du public. Une pièce a-t-elle obtenu la faveur générale, on ne suspendra pas ses représentations, afin de revenir à quelque vieux chef-d'œuvre choisi pour les débuts. Acteur nouveau, pièce nouvelle, sont réunis pour amuser ce public, autrefois si bon enfant, et qui devient de jour en jour plus difficile et plus exigeant.

Je voudrais que le directeur de l'Opéra fit construire une petite galerie en forme de tribune, autour du théâtre, et dont les deux extrémités se lieraient au corridor des secondes loges. Avant de commencer le spectacle et pendant les entr'actes, le public serait admis à parcourir ce demi-cercle intérieur ; il pourrait voir le service des coulisses, comme autrefois il assistait au grand couvert du roi. Après lui avoir montré cent hommes plaçant d'immenses châssis l'un derrière l'autre avec autant de dextérité qu'une jolie femme peut en mettre en classant les dessins de son album, ces vigoureux athlètes, ces Titans élevant des montagnes, des rampes, des escaliers, des palais, des églises ; travaillant dans la cave, au rez-de-chaussée, au grenier en même temps ; se jetant des câbles du haut du grand mât jusqu'à fond de cale ; se servant d'un porte-

voix comme sur un vaisseau de guerre, pour que les ordres du chef soient entendus aux points les plus éloignés, malgré le bruit des rochers et des pans de muraille qu'on traîne sur le parquet; — après lui avoir donné le spectacle curieux de ces trappes qui s'ouvrent comme par enchantement pour creuser des ravins, des abîmes, un enfer, de ces nuages dont la charpente est assez forte pour briser le crâne de l'imprudent qui s'amuse à conter fleurette aux nymphes de ces bois; — après cette exhibition confidentielle, qui apprendrait à ce bon public comment on plante des forêts, comment on fait couler des rivières et marcher la lune au milieu des nuages, en projetant ses rayons sur le fleuve argenté, comment on fait fuir les rivages, quand la nacelle reste immobile; comment on excite des orages, des tempêtes, qui soulèvent les flots de la mer et des lacs, tandis que des danseurs battent des entrechats entre deux trappes ouvertes, que des bayadères font des pliés en se tenant aux branches très-solides d'un saule ou d'un rosier, et que les diseurs de nouvelles et de cancons se rassemblent, *in loco tuto*, le long du rideau, parlant du danger que courent nos libertés et des périls qui menacent l'innocence des jeunes danseuses, de la hausse ou de la baisse de la rente et du choléra, le directeur, leur montrant ce chaos merveilleux, leur dirait : « Voilà pourtant ce que l'on fait pour vous amuser, et vous allez avoir par-dessus le marché une actrice nouvelle, jouant pour la première fois un opéra nouveau. »

M^{lle} Falcon a débuté en *professora*; cette jeune cantatrice a montré l'aplomb d'une comédienne exercée, et nous promet un sujet distingué, capable de tenir l'emploi des Scio, des Branchu. Sa taille plus que moyenne, est bien prise, sa figure andalouse a l'expression, la vivacité que demandent les rôles passionnés. Sa voix est très-étendue (deux octaves de *si en ré*) c'est un dessus bien caractérisé, voix blanche et d'un beau métal, comme disent les Italiens; attaquant la note avec audace et justesse, la faisant vibrer avec éclat, lui donnant tour-à-tour un accent flatteur, pénétrant ou plein de charme et de tendresse. Le rôle d'Alice, qu'elle a joué d'une manière très-dramatique, il est vrai, mais qui n'est pas exempt d'exagération, l'a placée au rang de nos premières actrices d'opéra. Je n'ai pas pu juger encore du degré de sa force, sous le rapport de l'agilité; mais n'eût-elle pas une vocalisation digne de rivaliser avec les virtuoses à la mode, on pourrait

aisément le lui pardonner. Si les rôles du répertoire ne lui conviennent pas tout-à-fait, on lui en écrira de nouveaux, et certes l'expression qu'elle leur donnera, la vigueur d'exécution qu'elle doit leur imprimer, nous dédommageront bien de quelques roulades de moins. D'ailleurs, un opéra composé dans un style qui tiendrait également du genre de M^{me} Scio et de l'école de M^{me} Malibran, serait une nouveauté que notre public goûterait, et qu'il s'empresserait d'adopter. Les combinaisons des roulades commencent à s'épuiser, il serait bon de faire un demi-retour vers le simple. Avec M^{lle} Falcon, cet amendement n'aurait pas du tout l'air d'une défaite.

—On nous écrit de Rome, 12 juillet : « La chaleur est excessive, et si elle n'empêche pas les Romains de courir au spectacle, malgré le prix élevé des places, c'est que nous possédons M^{me} Malibran. Les six représentations qu'elle a données ont été suivies avec le même empressement. Secondée par M de Bériot, elle nous a fait passer deux soirées délicieuses chez M. Horace Vernet. La peinture se plaît à rendre à la musique les galanteries qu'elle veut bien lui faire : M. Horace a peint les portraits de ces deux virtuoses avec autant de verve et de justesse qu'ils en mettent dans l'exécution d'un air varié, et leur en a fait hommage. Nous avons entendu ces troubadours voyageurs mardi dernier à une soirée brillante de notre ambassadeur. M^{me} Malibran est toujours actrice sublime; sa vocalisation est admirable, mais sa voix est beaucoup moins brillante qu'elle ne l'était dans les sons élevés. Elle a paru hier dans *il Barbiere di Siviglia*; on l'a d'abord applaudie avec fanatisme. Elle s'est mise au piano pour prendre sa leçon, et nous a donné des romances parmi lesquelles a figuré *Bonheur de se revoir!* qui tant de fois a fait les délices et la béatitude du public de Favart. Les Romains n'en ont pas été ravis; il paraît que la romance est encore retenue loin de ces contrées par la donau des Alpes et des Appenins. Les *ah! ah! ah!* du trait final de la chansonnette ont excité une hilarité générale; le parterre a pris la réplique et répété *ah! ah! ah!* d'une manière burlesque. Les braves ont recommencé lorsque M^{me} Malibran est revenue au texte de Rossini. Le public romain n'avait fait éclater sa mauvaise humeur que contre les chansons dont le *fiasco* a été aussi complet que les gens de goût pouvaient le désirer. En fait de nouveautés, nous n'en

avons pas d'autre, si ce n'est la promotion de neuf cardinaux; ces éminences ont été fêtées pendant deux jours, et les illuminations étaient superbes. La fête de Saint-Pierre a été fort brillante, quoique le feu d'artifice nous ait manqué. On ne saurait tout avoir à la fois; neuf cardinaux vaut bien un bouquet de fusées! Je ne sais si les Romains ont accepté la compensation. »

—Parmi les nouvelles cantatrices engagées par M. Robert, on remarque M^{lle} Grisi cadette, qui a quitté le couvent pour le théâtre; elle est fort belle et possède une voix superbe, d'une grande étendue et très-brillante dans les cordes les plus élevées. C'est à Florence qu'elle a paru pour la première fois sur la scène; à Milan, au théâtre de *la Scala*, son succès a été décisif. L'amour l'a surprise au milieu de ce triomphe, et *la prima donna* est devenue *inamorata morta*, non pas *del tenore*, comme dans *la Prova*, mais du comte Marialni, bon musicien, compositeur agréable, et l'un des preux qui dirigeaient la révolution des Etats-Romains. Le comte s'est réfugié à Bastia pour se soustraire aux poursuites de ses adversaires, trop puissans, et M^{lle} Grisi a quitté Milan et 48,000 fr. de traitement, pour aller rejoindre l'objet de ses tendres affections. Elle a opéré sa retraite, exécuté sa fugue par la Suisse et la France; on la suivait de près, et ce n'est pas sans peine qu'elle a échappé aux émissaires de Barbaja. Nous verrons bientôt la belle fugitive; espérons qu'une seconde fugue vers les Iles Britanniques ne vous l'enlèvera pas.

CASTIL-BLAZE.

—M. Victor Hugo vient de finir un drame dont le sujet et même le titre sont encore un mystère. Si nous sommes bien informés, la Comédie-Française et la Porte-Saint-Martin se disputent déjà cet ouvrage, promis peut-être à l'orageuse et éclatante destinée d'*Hernani*. Soit que le poète se décide pour la Comédie-Française, plus littéraire, ou pour la Porte-Saint-Martin, plus populaire, espérons que nous verrons renaître à l'occasion de ce nouveau drame les beaux jours des haines à mort en littérature.

—SIR WALTER SCOTT A ABBOTSFORD.—Une amélioration passagère dans la santé de sir Walter Scott a permis à sa famille et à ses amis de contenter un de ses désirs les plus vivement énoncés de-

puis sa maladie, le désir de revoir, avant de mourir, sa chère Écosse et son manoir d'Abbotsford. C'est le samedi 14 juillet qu'il s'est embarqué sur le steam-boat *le James-Watt*, à Blackwall, au même endroit où Fielding entra dans le navire qui le conduisait à Lisbonne. On l'a salué avec des acclamations affectueuses, et quelques journaux ont rappelé à ce sujet que Fielding ne reçut à son départ, que des malédictions. Le pauvre Fielding n'était pas seulement romancier et auteur dramatique, mais un des magistrats de police de Londres, et la populace avait ses petites rancunes à exercer contre lui. Le lundi 16, sir Walter Scott est arrivé à Édimbourg, et s'est reposé jusqu'au mardi dans l'hôtel Douglas; le mercredi matin, il a pu être transporté à Abbotsford. A la vue des tourelles de son château, de ce *roman en pierre*, comme ce bizarre édifice a été appelé par un voyageur français, les yeux du poète se sont un moment ranimés. En entrant, il a aperçu son copiste, une espèce de secrétaire, qui écrivait sous sa dictée. « Ah! monsieur Laidlaw, lui a-t-il dit, bonjour; j'ai bien souvent pensé à vous! » A ces mots, qui exprimaient à la fois un sentiment de bienveillance et peut-être le souvenir de quelque idée d'ouvrage, sir Walter Scott est retombé pendant quelque temps dans cet affaissement qui afflige ses amis. On a converti la salle à manger d'Abbotsford en chambre de malade. Quand sir Walter n'est pas dans son lit, on le promène dans les divers appartemens, au moyen d'une chaise à roulettes. Il est pénible de le voir ne reconnaître qu'avec effort chaque objet de son curieux ameublement. La première fois qu'on l'a *roulé* dans son arsenal et sa bibliothèque, il s'est fait arrêter-devant le portrait de son grand-père, ce vieux Cavalier, qu'il cite quelque part comme ayant laissé croître sa barbe depuis la mort de Charles I^{er} jusqu'à la restauration, en signe de deuil; puis devant celui de son père, et il leur a fait un geste de respectueuse affection. Il a voulu aussi toucher de sa main le fusil de Rob Roy. Les forces lui ont manqué, et il a laissé retomber tristement sa tête sur son épaule. Tout annonce un grand dépérissement dans ce corps jadis si robuste, et on espère peu que sa vie se prolonge; elle semble au moins perdue pour les lettres.

E.

— HAMIDEN. — Ce nom était devenu un mot d'ordre en France comme en Angleterre, lorsque quelques révolutionnaires patiens

ou pacifiques s'imaginèrent, au mois d'août 1829, qu'on pouvait détrôner un roi avec le refus de l'impôt. On publia, je crois, alors une *Vie d'Hampden* à Paris. Sous le même titre vient de paraître à Londres une histoire fort remarquable, par lord Nugent. Le noble auteur s'occupait depuis long-temps d'en rassembler, coordonner et fondre les matériaux; le désir de vérifier une seule circonstance douteuse l'entraîna à aller consulter Hampden lui-même dans sa tombe. Il s'agissait de savoir si le héros de 1643 était mort de la blessure de deux balles qui lui traversèrent l'épaule et la poitrine, ou de l'explosion de son propre pistolet qui lui aurait crevé dans la main. Le récit de cette exhumation présente quelques détails curieux. La permission obtenue, le cercueil fut ouvert en présence de l'avocat Denman et autres; lord Nugent dépouilla lui-même le cadavre de son suaire. Hampden fut trouvé entier; son visage même avait conservé ses traits; ses cheveux surtout étaient encore noirs, mais ils cédèrent à la main qui les saisit comme une perruque, et là « *on découvrit de petits* » *vers rouges qui rongeaient le crâne avec une grande activité : c'était le seul endroit où un symptôme de vie fut* » *apparent, comme si le cerveau contenait en lui un principe* » *vital qui avait engendré sa propre corruption. Comment* » *expliquer autrement qu'après un laps de près de deux siècles, on trouvât des créatures vivantes se nourrissant du* » *siège de l'intelligence, quand il n'y en avait aucune dans* » *les autres parties du corps!* » Le critique anglais qui reproduit cette relation trouve cette explication *physiologique* passablement bizarre. M. de Chateaubriand avait dit, au sujet des exhumations des caveaux de Saint-Denis : « Qu'est-ce donc que cette *pensée* de l'homme, qui laisse des traces si profondes jusque dans la poudre du néant? »

—GALERIE DE LA MUETTE.— Le jour fatal est enfin arrivé où la magnifique collection de Sébastien Érard va être dispersée dans les magasins des spéculateurs et les cabinets étrangers. Les artistes français auront-ils la douleur de perdre à jamais de vue *les quatre Saisons* de l'Albane, *la Vierge et l'Enfant* du Parmesan, *la mort du Christ* d'A. Carrache, *l'Éducation de l'Amour* du Corrège, *la Salutation* d'A. Durer, *les deux Époux* de Rembrandt, une *Assomption* de Murillo, *la Naissance de*

Bacchus du Poussin, et tant d'autres chefs-d'œuvre que Sébastien Erard avait réunis à grands frais et avec un goût si bien inspiré ? Mardi commence la vente de ces tableaux, dont notre Musée, sans doute, dans des temps plus heureux, s'enrichirait seul, malgré toutes les concurrences.

— NOUVELLE POSTE AUX LETTRES. — L'industrie, dont les inventions sont peut-être le seul et dernier *merveilleux* qui reste à la poésie moderne, a aussi ses rêves de pure imagination ; cependant qui sait si la proposition suivante du savant M. Babbage ne sera pas un jour réalisée ? Qui croyait aux aérostats avant Montgolfier ? M. Pabbage propose donc de supprimer économiquement les malles-postes : au lieu de voitures pour porter les lettres, on élèverait sur chaque route une suite de piliers ; un pilier communiquerait à un autre par un double fil de fer incliné, sur lequel glisseraient les lettres, renfermées dans des cylindres mobiles. A chaque pilier serait placé un facteur pour pousser chaque cylindre dans sa direction, a près en avoir détaché les lettres destinées au lieu le plus près de sa station. M. Babbage prétend que, par ce moyen, une lettre ne mettrait pas plus d'une heure à faire cinquante lieues. Dans les villes, M. Babbage voudrait attacher ses fils de correspondance aux clochers. Ce serait, dit une critique anglais, un curieux spectacle que de voir ces cylindres aller et venir en tout sens et les lettres voler d'un pilier ou d'un clocher à l'autre comme des hirondelles. Les facteurs de chaque pilier seraient obligés à une surveillance continuelle, au moyen d'une grande machine électrique pour frapper d'une secousse excitante ceux qui s'endormiraient à leurs postes. Le dictionnaire de la langue épistolaire serait modifié nécessairement ; on ne dirait plus *jetez-moi quelques mots à la poste* ; mais, *glissez-moi quelques mots au clocher*. Rien n'annonce toutefois que, même en Angleterre, on pense encore à substituer l'invention de M. Babbage à celle du philanthrope Ch a mousset.

— UN BYRON RUSSE. — C'est un poète nommé Alexandre Pushkin à qui ce titre est décerné par ses compatriotes. M. A. Pushkin rappelle quelquefois le poète anglais par la forme, et quelquefois par la pensée même des ouvrages. Il a publié des poèmes-narrations dans le genre du *Siège de Corinthe* et de *Lara*, des poèmes de

satire légère dans le genre de *Beppo* ; il a fait des odes sur Napoléon ; il a décrit et chanté l'Orient ; il a choisi enfin pour héros d'une de ses compositions ce Mazeppa, dont Byron peint les horribles angoisses sur le coursier sauvage auquel la vengeance l'enchaîne.

Nous pourrions donner l'analyse de quelques-uns des poèmes d'A. Pushkiu ; exprimons aujourd'hui leur valeur commerciale. L'éditeur Ponomariév a payé trois mille roubles *la Fontaine de Baktchisarai*, qui n'a guère que six cents vers, c'est-à-dire environ trois francs de notre monnaie pour chaque syllabe. Voilà, certes, de quoi faire rêver la Sibérie à quelques-uns de nos poètes.

— HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE M. DE CHATEAUBRIAND. 2 vol. in-8°, par Scipion Marin. Chez Vimont, libraire. — Il y avait une double témérité dans l'idée d'un pareil ouvrage : témérité vis-à-vis le génie de M. de Chateaubriand, témérité vis-à-vis le public, pour qui ce nom résume tant d'émotions littéraires ; et puis, on sait que M. de Chateaubriand consacre quelques heures tous les jours à écrire ses Mémoires, voulant, lui aussi, nous raconter un jour sa vie de poète, de voyageur et d'homme d'état. Heureusement pour M. Scipion Marin, qu'il a compris la nécessité de ne pas s'enfermer dans le cercle d'une biographie, ni dans celui d'une critique routinière. La vie de M. de Chateaubriand homme d'état se rattache tantôt par un point de contact, tantôt par un autre, à toutes les questions de notre ordre social ; sa vie de voyageur nous conduit tour-à-tour en Amérique, en Asie et dans les pays les plus curieux de la vieille Europe ; par sa vie de poète, enfin, nous passons en revue toutes les littératures. Aussi, c'est bien moins la vie de M. de Chateaubriand qu'un tableau presque encyclopédique de toutes les connaissances humaines, qu'on trouve dans le livre de M. Scipion Marin. Je ne sais vraiment de quoi il n'a pas parlé. *De omnibus rebus et quibusdam aliis* ne serait pas une épigraphe trop ambitieuse pour cet ouvrage, écrit avec une verve tour-à-tour éloquente et bouffonne, tantôt spirituel et au besoin *spiritualiste*, tantôt trivial, mais presque toujours piquant, parce que l'auteur capricieux, étourdi même, nomme tout par son nom, et traite les noms les plus grands avec une familiarité indépendante. L'universalité de M. Scipion Marin aurait quelque chose d'effrayant pour nous autres, critiques ignorans et frivoles, si

nous n'avions, grâces à nos petites spécialités, quelques petites erreurs à lui signaler. Ainsi, en histoire, M. Scipion Marin confond le roi Jacques I^{er} d'Angleterre, le fils de Marie Stuart, avec Jacques, le père de cette belle et malheureuse reine; en littérature anglaise, il fait de Crabbe un *lakiste*, de Crabbe, le poète du paupérisme; en langue française, il se rend coupable de quelques néologismes qui lui fermeraient, certes, les portes de l'Académie française; mais, encore une fois, l'érudition de M. Scipion Marin est fort extraordinaire, et nous la mettrons à profit dans un examen plus détaillé du sujet de son ouvrage. Nous le félicitons aussi d'avoir sagement élagué toutes les indiscretions de la *vie privée* dans un livre qui doit avoir un débit aussi étendu que le sien. Il eût même dû ne pas parler des transactions purement commerciales de M. de Chateaubriand avec M. Ladvocat, ou, puisqu'il tenait à dénoncer le charlatanisme de cet éditeur, le faire de manière à ne pas le servir, en nous disant que M. de Chateaubriand, ayant remis généreusement 100,000 fr. à son libraire sur le prix de ses OEu-vres, celui-ci les employa à *payer ses dettes*. Ce sont ces mauvaises plaisanteries dont, hélas! les journaux ont été si souvent les complices, qui ont été prises au sérieux par les départemens, où l'on vous parle encore de M. Ladvocat, qui naguère promenait sa banqueroute en tilbury, comme d'un Mécènes industriel, d'un honnête éditeur, victime intéressante de l'avidité de ses créanciers!!!

Heureux M. Scipion Marin! à vous de plaisanter, qui n'êtes pas comme nous, au nombre de ces *créanciers avides*!

Pleurez, hélas! sur le pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

E. T.

— LA MONTAGNE, notices historiques et philosophiques, par B. Hauréau, avec des portraits gravés à l'eau-forte par Jeauron; 4 livres, chez Bréauté. — Je n'avais d'abord regardé que les portraits de cette collection, et (ce sont de belles *eaux-fortes*) je contemplais avec une sorte de terreur les têtes caractéristiques de Danton, de C. Desmoulin, de Collot d'Herbois et de Billaud-Varennes; mais le texte a fixé aussi mon attention. Ce texte, expression d'une pensée toute républicaine, appartient à cette littérature révolutionnaire qui a sa prose et sa poésie, contraste curieux avec la prose et la poésie de cette littérature du sentiment, qui s'adresse

aux boudoirs et aux oratoires. S'il est permis de sourire lorsque en 1832, un petit livre vert ou rose vous raconte comment un enfant de douze ans parle déjà mieux que Henri IV, à l'âge où Henri IV parlait de sa tête grise, que dirons-nous en lisant dans une notice sur Collot d'Herbois, à propos du décret contre Lyon :

« La Convention avait une volonté comme celle qui épuisa dans » une nuit tous les réservoirs de sa colère contre Sodome et Go- » morrhe, les deux prostituées du désert. Il fallait en finir... Le » comité de salut public prit le parti sage, la guillotine..... *Collot » mérita bien de la république à Commune-Affranchie!!!* »

Vous croyez peut-être que c'est une boutade; mais lisez la notice sur Camille Desmoulins. Le biographe, après avoir fait de Camille un mauvais plaisant, « un marchand d'esprit, » s'écrie en terminant le récit de son procès : « *Intéressant jeune homme!* comme » disent les histoires, mais égoïste, impudent et vaniteux, dont » il fallut débarrasser la place. Va, je te dirai encore honte, quand » ta tête sautera dans le panier d'osier. — Tous nos modernes » sont mesquins. Avec notre sensibilité profonde et mélancolique, » nos grâces sentimentales, nous ne sommes, en vérité, que » des gamins à côté de ces hommes à volonté ferme, qui venaient, » forts de leur conscience, doter le monde d'une vie nouvelle, et » le régénérer par la terreur. » Ces hommes, quels sont-ils? Ouvrez la notice sur Danton, morceau vraiment remarquable, du reste, par le style comme par la pensée, vous y lirez, à propos de la mort de Danton : « C'était encore une branche qui tombait de » l'arbre pourri de la contre-révolution. Robespierre, Saint-Just, » Couthon, semblaient avoir désormais sous leur tutelle la grande » famille des sans-culottes; et ceux-là n'étaient pas les Caïns, » malgré le dire de Danton, mais les justes. »

Il n'y a eu que trois justes, comme on voit, dans la grande famille des sans-culottes. Aussi Danton est-il jugé sévèrement : « Il fut grand entre les montagnards, comme Jourdan coupe-tête entre les patriotes de la rue; » il est sévèrement blâmé d'avoir récusé Marat; il est *maudit*, parce que Danton, *élève d'Helvétius*, une fois la colère passée, *n'était plus qu'un rentier plat, aimant le vin, aimant les femmes, aimant les charges plaisantes et toutes les jouissances du coin du feu, en famille. Or cela ne pouvait aller avec l'austérité affable de Robespierre, la gravité rigide et sévère de Saint-Just.* »

J'attends avec impatience la suite de cette publication. Je suis très-curieux de savoir jusqu'à quel point nous devons déplorer la mort *des trois justes*. A.

— LES POLONAIS ET LES POLONAISES DE LA RÉVOLUTION DE 1830, par Joseph Straszewicz. Dans le cours de l'insurrection lithuanienne, qui fut le complément de la révolution polonaise de 1830, un noble, un riche propriétaire du district d'Upita, limitrophe de la Courlande, arma ses paysans de lances, de piques et de faux, les enrégimenta à la hâte pour les conduire à la bouche du canon russe; puis lorsqu'accablé par le nombre, après une lutte de plusieurs mois, il lui fallut quitter la partie et se réfugier sur une terre neutre, ce courageux citoyen, ne voulant rien laisser à l'ennemi, mit de sa main le feu à son château. Ce dernier acte d'étrange patriotisme fit du bruit dans la contrée, et un graveur allemand s'imagina d'en crayonner une estampe populaire, si imparfaite qu'on la dirait charbonnée.

Cet homme, ce noble lithuanien, ce riche propriétaire, brûlant son bien par nationalité, c'est le major Joseph Straszewicz, qui, actuellement à Paris, patriote obstiné, cherche à faire revivre sur la terre d'exil les souvenirs de la Pologne absente. Sous ce titre : *les Polonais et les Polonaises de la révolution de 1830*, il publie dans une série de livraisons, les portraits et les biographies des héros les plus saillans de cette guerre sans pareille.

Tout ce que Paris compte d'artistes célèbres pour la lithographie tiendra à honneur d'attacher son nom à cet ouvrage. Déjà, dans la première livraison, nous avons pu remarquer la comtesse Potocka, par Devéria; le général Pac, par Maurin; le général Uminski, par Vignerou; le comte Bielinski, par Bazin, et Lukasinski, par un Polonais, M. Kurowski, qui, lui aussi, a pris part à la guerre de 1830; artiste distingué, dont le nom et le faire ne déparent pas les réputations déjà établies que nous venons de citer.

Quels hommes prodigieux que ces Polonais! Combien ils gagnent à être vus de près! Quelle source d'émotions dans cette vie de martyrs! Que de scènes à mouiller les paupières les plus sèches! Ici c'est un Lukasinski, *carbonaro* varsovien, qui, du sein d'un cachot, prépare, mûrit une révolution, et lorsqu'elle éclate, lorsque son œuvre s'accomplit, lui, le malheureux, n'en jouit pas, ne la

voit que de loin ; car le dernier bataillon russe , sortant de Varsovie , l'entraîne au-delà du Bug , lié à l'affût d'un canon. Là c'est la comtesse Potocka , simple et naïve femme qui , ne pouvant manier la lance ou appuyer le fusil à l'épaule , se cloître dans les hôpitaux , et passe cinq mois de sa jeune et fraîche vie au chevet des blessés et des cholériques. Partout c'est un dévouement surhumain , un enthousiasme qui n'est pas de ce siècle , un courage hors de pair , un amour de la patrie dont la recette est perdue pour notre Europe occidentale. Dans les cœurs que l'égoïsme n'a pas complètement flétris , l'ouvrage de M. Straszewicz réveillera toutes les fibres qui sympathisent aux grandes et nobles choses. L. R.

— LA DANSE MACABRE. — Nous avons eu beau protester contre le succès de LA DANSE MACABRE , le bibliophile Jacob nous prouve qu'il connaît mieux que nous le goût du public ; la seconde édition de ce roman bizarre paraît chez le libraire Renduel , avec une vignette qui nous montre Macabre triomphant des spectres avec son violon , comme jadis Orphée avec sa lyre. Honneur à ce fantastique troubadour !

— SÉANCE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — On s'était plaint de l'ennui de la dernière séance académique ; cependant les dames sont encore venues orner de leur présence l'enceinte de l'Institut. Honneur aux dames de ne pas désertier les Muses quand la politique est pour les Muses une rivale qui usurpe tous les jours sur leurs domaines ! Honneur aux dames , toujours empressées de se rendre à l'invitation des Quarante , pour présider en juges du camp ces joutes d'académiciens , ce carrousel de beaux esprits que l'ambition de captiver de pareils suffrages force de sacrifier aux Grâces ! M. le secrétaire perpétuel a eu les premiers applaudissemens : ils étaient bien dus au rapport semé de traits ingénieux et plein de goût dans lequel il a exprimé , au nom de ses confrères , le regret de n'avoir pu trouver un discours à couronner , pour le prix d'éloquence dont le sujet était LE COURAGE CIVIL. Puis , M. Viennet a fait connaître les sujets des prix de poésie et d'éloquence que l'Académie met au concours pour 1833 et 1834. Le premier est LA MORT DE S. BAILLY , MAIRE DE PARIS , le second l'ELOGE DE M. DE MONTHYON : ce choix de sujets a été accueilli avec beaucoup de faveur.

M. de Jouy , succédant à M. Viennet , a lu le rapport du secré-

taire perpétuel sur le prix extraordinaire de 10,000 francs adjugé à M. Matter, de Strasbourg. Il paraît que le discours du lauréat est d'une haute portée. La lecture de quelques extraits n'aurait pas trop prolongé la séance : l'Académie s'est-elle défiée de l'attention des dames pour une matière sérieuse ? Nous espérons pouvoir faire connaître à nos lecteurs des fragmens de l'ouvrage de M. Matter.

M. Brifaut, directeur, a pris ensuite la parole et a lu un rapport sur les prix décernés cette année aux actes de vertu. Nous le dirons avec regret, M. Brifaut s'est défié de l'effet que produirait le récit simple des bonnes actions et des actes d'héroïsme recueillis par le jury des Quarante. Il a visé à l'apostrophe, aux entithèses, aux artifices et aux figures d'amplification qui constituent ce qu'on appelle à tort sans doute l'éloquence académique. Qu'en est-il résulté ? c'est que, lorsqu'après un trait touchant, M. Brifaut a dit : *Vous n'applaudissez plus, mais vous pleurez*, nous n'avons vu essayer aucune larme. Avec des effets ainsi préparés, un orateur serait vraiment obligé de se précautionner de pleureuses à gages, comme aux funérailles antiques. L'auditoire n'en a pas moins admiré les nombreux actes de dévouement du nommé Paillete, qui a sauvé la vie à plus de soixante personnes. En entendant proclamer parmi les individus couronnés un nègre de Saint-Domingue, on s'est rappelé involontairement *la vertu* d'Atar-Gull, héros de roman, et depuis héros de mélodrame ; mais tous les détails dans lesquels est entré M. Brifaut sur le noir Eustache ont suffisamment établi le caractère de ce bon noir, qui, étonné de la reconnaissance des hommes, disait naïvement à un académicien : « Mais ce n'est pas pour les hommes, c'est pour le maître là-haut que j'ai fait tout ce dont vous me louez ! » La biographie d'Eustache ferait le plus édifiant des livres. C'est M. Viennet qui a terminé la séance par la lecture d'un fragment en vers. L'honorable académicien, qui lit avec beaucoup d'art, nous a paru souffrant et fatigué. En général, les auditeurs sont sortis de cette séance avec des impressions agréables. Il y a encore des sympathies dans le public pour nos Immortels.

E.

—DERNIÈRES NOUVELLES DE WALTER SCOTT.— Nos dernières lettres d'Ecosse sont loin de nous rassurer sur la santé de sir Walter Scott. Ce n'est toujours que par courts intervalles qu'on retrouve quelque vivacité dans son regard abattu, et qu'il soulève alors une

de ses mains à demi paralysées. Tous les habitans des environs de Melrose témoignent la plus tendre sympathie à « leur bon shérif, » comme ils appellent le poète qui est revêtu de cette dignité dans le comté. Parmi ceux qui sont venus de loin pour le voir, en apprenant son retour et sa maladie, on a remarqué la vieille aubergiste qu'il a voulu peindre sous le nom de Meg Dogs, dans LES EAUX DE SAINT-RONAN, et un vieux joueur de cornemuse des montagnes qu'il invitait quelquefois à passer quelques jours à Abbotsford, pour s'entretenir avec lui des traditions locales, et lui faire jouer les pibrochs ou airs nationaux. Le 2 août, jour où sir Walter a été pendant plusieurs heures sans mouvement dans son fauteuil à roulettes, il s'est ranimé tout-à-coup en entendant le vieux Mac Dougal jouer sur son bag-pipe une marche favorite, à laquelle il avait adapté lui-même autrefois les paroles d'un chant de chasseurs pour le recueil des mélodies écossaises de Thomson. Il est triste de voir tous ceux qui entourent l'illustre malade épier sur sa physionomie les dernières traces de cette haute intelligence qui s'éteint et chercher à en saisir un dernier rayon, tantôt dans un sourire, tantôt dans une larme. Quand il reconnaît un ami, il se hâte de lui adresser un geste ou un coup d'œil d'affection, comme s'il croyait à peine avoir le temps d'échanger un adieu. On continue à le promener dans le fauteuil à roulettes d'un appartement à l'autre.

—LE DIAMANT PERDU.— Dans un des derniers bals donnés par le duc de Devonshire, une des dames invitées, lady E....., ayant perdu un diamant d'un très-grand prix, en envoya la description, avec la monture, au valet de chambre de Sa Grâce, pour le prier de vouloir bien le faire chercher, et le lui rendre, si par hasard il était retrouvé. Quelques jours après, elle reçut la bague entière, qui lui fut rapportée par un domestique du duc. Ce jour là même justement, lady E....., passant chez un joaillier, fut curieuse de savoir la valeur du diamant qu'elle avait failli perdre. « Je puis d'autant plus franchement vous le dire, madame, lui répondit le joaillier, que c'est celui-là que j'ai vendu avant-hier à un gentleman qui m'avait apporté lui-même la monture, et qui est venu la prendre sans se faire connaître. » Le duc de Devonshire n'avait pas voulu qu'il fût dit qu'on pouvait rien perdre de précieux chez lui. Lady E..... a-t-elle gardé le diamant? Le « journal de la Cour », qui raconte l'anecdote, ne nous apprend pas s'il y a eu un

plus long assaut de galanterie et de désintéressement entre le duc et lady E.....

— SOUS LES TILLEULS , par Alphonse Karr , 2 vol. in-8°, ornés de vignettes , chez Ch. Gosselin. — Il y a quelques années encore , le jeune homme qui sortait du lycée se hâtait de faire une tragédie , si déjà il n'en rapportait pas une toute faite. Une tragédie en portefeuille , une tragédie reçue , quelquefois même une tragédie sifflée , tel était le titre commun de tout aspirant à la gloire littéraire. Aujourd'hui que la tragédie est morte , les uns disent de sa belle mort , d'autres disent tuée par le vaudeville , ce petit vaudeville malin , si malade à son tour , c'est par un roman que tout lycéen *commence* , et nous avons même vu que c'est par un roman que maint savant *finit*. le moule a été trouvé pour le roman comme pour la tragédie classique , et Dieu sait combien de Walter Scott en espérance s'attendent à recueillir seuls la survivance du romancier écossais ! A la mort de celui-ci , il faudra bien cependant que les critiques examinent sérieusement les titres de tous ces collatéraux. Jusque-là laissons-les à la vive sollicitude qu'inspire à tous ces humbles héritiers la maladie du chef de la grande famille.

Voici enfin , après tant de romans calqués les uns sur les autres , un roman qui a pour premier mérite l'avantage de ne ressembler à aucun : ce n'est pas l'ancien roman par lettres , et cependant les lettres y sont adroitement entremêlées au récit , ce n'est pas le roman autobiographique , et cependant des chapitres entiers , sous forme de fragmens de mémoires , y complètent naturellement le développement des caractères ; ce n'est pas le roman à la Sterne que nos sentimentalistes mystiques ont si mal copié , et cependant il y a aussi de ces digressions où *le moi* de l'auteur se met en scène , digressions qui se rattachent heureusement au sujet , et qui reposent l'attention au lieu de la dérouter ou de la fatiguer. C'est enfin une forme nouvelle que je ne saurais définir , parce qu'elle n'a pas de modèle , mais qui n'a rien de prétentieux ni d'affecté. Comme tout ce qui est original , le roman de M. Alph. Karr , qui est d'ailleurs un début , ne peut éviter d'exciter une certaine controverse ; mais les contradictions qui pourraient s'élever contre le succès ne feront que le rendre plus durable ; car il y a ici assez de talent pour rendre bien fort les critiques qui préféreront faire valoir les beautés avant les défauts. Cette controverse peut aussi se réveiller sur plus

d'un point; c'est ici un livre de jeune homme hardi qui n'a pas eu peur du paradoxe. Quant à moi, la seule chose sur laquelle il m'est impossible de me montrer indulgent, parce que je l'ai déjà blâmé dans la *Teresa* de M. Dumas, c'est une scène où l'amant dédaigné, celui qui n'épouse pas, quoiqu'il aime aussi pour le bon motif, assiste à la première nuit des noces de son rival par le trou de la serrure. Quand Adam est mis dehors du paradis terrestre, Milton place deux anges armés d'épées flamboyantes à la porte. Le héros de M. Karr mériterait, pour prix de son indiscretion, d'être lapidé comme son patron, car il s'appelle Etienne. Au reste, ce qu'il voit et ce qu'il entend lui tourne la tête, et j'avoue qu'un fou seul peut faire les extravagances qui amènent la catastrophe de son histoire. Cet amour qui commence comme une idylle, au milieu des fleurs, et dont les premières scènes nous charment par une pudeur délicate, se termine par une atroce séduction et une épouvantable profanation de la tombe.

Je ne sais si l'auteur y a songé; mais ce dénouement est fondé sur un précédent historique. Danton, le fameux Danton, se procura aussi l'horrible plaisir de déterrer sa première femme, et de lui donner, comme Stephen à sa maîtresse, *un dernier baiser sur ses lèvres de cadavre*. Je prévient les demoiselles qu'il y a d'autres baisers que celui-là dans le livre de M. Alph. Karr. Mais encore une fois, c'est un roman original et écrit de verve. E.

— LE PURITAIN DE SAINE-ET-MARNE, PAR MICHEL RAYMOND. 1 vol. in-8°, chez Dupuis et Roret. — C'est aujourd'hui un des pseudonymes les plus populaires de notre littérature romancière, que ce nom de Michel Raymond, dont l'auteur du *Puritain de Seine-et-Marne* révèle dans sa dédicace la féconde et variable triplicité. Ce sera désormais une comparaison piquante à faire que celle des trois auteurs travaillant chacun à part et avec ses qualités propres à la renommée commune. *Le Puritain de Seine-et-Marne* appelle naturellement une autre comparaison avec le David Deans de *la Prison d'Édimbourg* et le vieux Marc du *Puritain d'Amérique*. Le père Bertrand, de Michel Raymond, est un vieux soldat de la république française une et indivisible, d'une morale sévère, poussant jusqu'au fanatisme la jalousie de son honneur. Comme David Deans, il est père, et c'est aussi l'inconduite de sa fille qui vient troubler le calme de ses derniers jours. La fille de

Bertrand est une étourdie, une jeune folle comme Euphémie Deans ; elle aime un jeune sous-officier de hussards, comme Euphémie aime Robertson ; mais ce n'est pas la peccadille d'un enfant avant le mariage qu'elle se permet : les Euphémies de Seine-et-Marne vont un peu plus loin, et surtout si, comme M^{lle} Jeanne, elles tombent aux pièges d'une éloquente corruptrice. Quand le malheureux père de Jeanne, prévenu de sa perdition par un incident qui donne lieu à une scène du plus haut pathétique, arrive à Paris et retrouve la brebis égarée, c'est dans ce lieu où le plus moral des romanciers anglais n'a pas craint de conduire Clarisse.

Certains ministres anglicans lisaient, assure-t-on, les lettres de Clarisse en chaire. Il y a bien dans le livre de Michel Raymond un curé qui, au moyen d'une variante, trouve certaine lettre de M^{lle} Bertrand aussi belle qu'un sermon ; cependant je doute que *le Puritain de Seine-et-Marne* pût avoir la même bonne fortune ecclésiastique. L'auteur, avec une franchise de détails très-peu gazée, nous conduit au lieu que j'ai désigné par une chaste périphrase, en compagnie de quatre sous-officiers qui ne s'amuse pas à y faire de la morale. Vous voyez comme l'imitation du Puritain d'Écosse et du Puritain d'Amérique dure peu ! Néanmoins, il faut le dire, ce qui vous choquerait comme scène détachée sert ici comme contraste à l'effet dramatique de la partie vraiment morale du drame. Ne mésestimez pas notre ami Michel Raymond de vous avoir attirés avec ses hussards dans ce lieu, où certes il n'y a pas souvent de Clarisse Harlowe ; n'allez pas lui escompter aucun de ces *sept péchés capitaux* sur lesquels il a bâti un autre roman, annoncé sur la couverture du *Puritain*. David Deans se contente de maudire sa fille ; mais le républicain Bertrand..... savez-vous comment il punit la sienne ? Vainement elle implore ce père rigide, vainement elle demande la vie, rien que la vie pour se repentir et pleurer, Bertrand arme son pistolet, il immole sa fille à son honneur, avec l'affreux courage d'un homme qui amputerait lui-même de son corps un membre gangrené ! Je vous prie de me dire maintenant si Michel Raymond est indulgent pour le vice. Après cette catastrophe inattendue que j'ai eu tort peut-être de vous annoncer d'avance, à vous qui voulez lire le roman en entier, vous trouverez encore plus de cinquante pages à dévorer avec la plus déchirante émotion. Il y a tous les élémens d'un grand succès dans ce volume. Z. A.

— Une nouvelle livraison des DOUZE JOURNÉES DE LA RÉVOLT-

TIEN vient d'être publiée chez l'éditeur M. Perrotin. La fécondité de M. Barthélemy est inépuisable. Ce nouveau chant de son beau poème révolutionnaire est intitulé : LES GIRONDINS. Ces illustres victimes de la modération républicaine excitent toute la sympathie poétique de M. Barthélemy.

Depuis l'heure où le peuple, arbitre de l'arène,
Fit le geste fatal de sa main souveraine,
Nobles gladiateurs, en face du trépas
Ils présentent la gorge et ne murmurent pas.
L'arbre de liberté, que Robespierre plante,
Eut donc jusqu'à ce jour une sève trop lente!

Le discours de Vergniaud est rendu en fort beaux vers.

La poésie ajoute encore une teinte plus marquée de philosophie platonicienne à cette dernière veillée de la Conciergerie, qui, comme on l'a dit, réalisa véritablement la fameuse scène du *Phédon*.

. . . Dans ces lieux où l'amitié réside
Qu'une dernière fois Vergniaud vous préside.
Nous n'avons dans le cœur ni crimes ni remords,
Soyons joyeux, demain nous serons chez les morts!
Frères, vous tous si pleins de jeunesse et de vie,
A ce dernier festin Vergniaud vous convie;
L'échafaud sera large, et pour s'y voir admis
Il faut être demain purs comme mes amis.
Le jour où je parlai des enfans de Saturne,
J'avais bien entrevu cette fête nocturne;
Fils de la liberté, chacun de nous, martyr,
Dans le sein national doit aller s'engloutir.
Il le fallait ainsi : quand la voix des comices
M'eut jeté, jeune encore, aux orageuses lices,
L'avenir m'était clair; d'avance je savais
Que je livrais ma vie à des jours bien mauvais,
Qu'il fallait tôt ou tard, dans ce terrible office,
Porter comme un suspect ma tête à l'édifice,
Et que mou sang si pur coulerait tout fumant
Comme l'eau qu'on épanche et qu'on mêle au ciment

L'édifice nouveau que ce siècle commence
 N'est pas l'œuvre d'un jour ; c'est un travail immense,
 C'est un monde à bâtir, un de ces monumens
 Dont on pave le seuil avec des ossemens,
 Afin que nos neveux, voyant le sang qu'il coûte,
 Le sang qui le rougit de la base à la voûte,
 S'inclinent de respect, et gardent à genoux
 Cet héritage saint qu'ils reçoivent de nous.

La vignette (eau forte) qui accompagne cette huitième Journée représente les victimes dans la fatale charrette.

— LA MONTAGNE, par B. Haureau, avec les portraits, gravés par Jeanron, 5^e liv. — LA CHUTE DE ROBESPIERRE, 9^e journée de la révolution, par Barthélemy. — La cinquième livraison de *la Montagne* nous offre le portrait et la biographie de David. « David, dit M. Haureau (s'il veut bien me permettre le monsieur), fut un grand citoyen et un grand peintre. — Il fut grand citoyen pour avoir si chaudement et si laborieusement travaillé avec Robespierre. » Comme on voit le citoyen biographe ne recule pas devant ses principes. Aussi est-il obligé de voir dans David deux hommes en politique, le grand citoyen de 93, disant avec emphase et de bonne foi à Robespierre : « Oui, Robespierre, si tu bois la ciguë, je la boirai avec toi, » et le même ou plutôt un autre David, « peintre et baron de l'empire, riche et glorieux, faisant le tableau du sacre, et drapant avec amour, comme des rois superbes de théâtre, toute la cour empanachée de Napoléon empereur. » M. Haureau explique cette petite contradiction en nous disant : « David suivait les époques en tête folle, et marchait avec elles; aussi, comme elles, il fut inconstant, inégal et modéré, non de calcul, mais de passion peut-être, et finit mal » Mais savez-vous ce que le biographe républicain reproche surtout à David : c'est de n'avoir jamais rien compris à notre passé, d'être resté froid et sec à la vieille chronique des anciens jours, qui nous ravit tant aujourd'hui ; c'est de s'être arrêté à la haine contre les prêtres, et de n'avoir eu même que mépris pour le *divin sans-culotte*. Nos Brutus de 1832 se rapprocheraient-ils bien plus des puritains de Cromwell que des jacobins ? C'est qu'il y a plus de

poésie qu'autre chose dans notre jeune républicanisme. Aussi David peintre est bien jugé par M. Haureau.

Les vers sont cette fois moins révolutionnaires que la prose. Le sujet de la neuvième Journée de M. Barthélemy met en scène, comme la biographie de M. Haureau, les terribles montagnards ; mais le poète ne se mêle pas d'expliquer son Robespierre : il nous le donne comme une énigme à deviner, et non comme un juste à adorer.

Un surtout dont le nom rayonne d'épouvante ,
 Qui toucherait du doigt la montagne vivante ,
 Dieu de ce noir olympe entouré d'autres dieux ,
 L'imposant Robespierre apparaît odieux .

Le tableau de la terreur chez M. Barthélemy ne sera pas du goût de M. Haureau, qui appelle cette époque une ère de régénération.

Oui, ce temps fut affreux : tout être qui vivait
 Ne goûtait qu'en tremblant le calme du chevet.
 A travers le reflet d'une lumière terne
 Il voyait un cadavre au nœud d'une lanterne ;
 Et le soir en famille il arrivait souvent
 Qu'aux rideaux de la vitre, agités par le vent,
 Un fantôme aux longs pieds, une ombre colossale,
 Paraissait comme prête à sauter dans la salle.
 Les enfans n'osaient pas contempler de leurs yeux
 Le spectre qui jouait dans le rideau soyeux ;
 Ou si l'un d'eux l'ouvrait avec sa main lutine,
 Pour regarder là-bas, c'était la guillotine !
 Comme un vaste décor qu'on prépare sans bruit,
 Dans la déserte rue on la dressait la nuit ;
 Et le matin venu, la charpente livide
 Apparaissait debout sur un espace vide ;
 On eût dit que l'enfer, par un enchantement,
 Avait improvisé ce hideux monument.
 Toujours elle, toujours, sur les places des villes,
 Offerte comme idole aux populaces viles ;
 Ou courant la campagne, et traversant les bourgs
 Au son grêle et fêlé de civiques tambours,

Ses farouches amis ne juraient que par elle.
 Elle fit du supplice une mort naturelle ;
 Et sans cesse agitant son triangle d'acier,
 L'état battait monnaie avec ce balancier.

Après de pareils vers on est assez tenté de demander au moins une ou deux livraisons encore de biographies à M. Haureau avant d'être de son avis. Nous l'attendons à sa notice sur Robespierre.

E.

— Une révolution nouvelle vient d'éclater en Italie, et menace de changer le gouvernement du théâtre de *la Scala*. Grande est la rumeur, et les Milanais attendent avec anxiété le résultat des dissouances administratives qu'il est bien difficile de sauver par l'accord parfait. Le directeur Gottardi, *larva* du duc Visconti, son prête-nom, son homme de paille, d'accord avec le régisseur Rossi et le *maestro* Pagni, ont tellement embrouillé les affaires qu'ils ne savent peut-être pas eux-mêmes comment on en sortira. Le gouvernement, qui est intéressé pour moitié dans l'entreprise, s'est fait remettre la correspondance par le comité de *la Scala*. Il proteste contre les engagements de *la prima donna* Marietta Albini, du *buffo comico* Spada, du *basso* Giordani, et veut les annuler. Il a donné l'ordre d'engager une autre première cantatrice, et l'on assure que son choix est tombé sur *la Signora Melas*. Ce nom doit plaire beaucoup aux Autrichiens, mais ne sonne pas bien à l'oreille des Italiens. Nous avons entendu cette dame Melas à Paris, et nous devons compatir à l'infortune des Milanais, si cette héroïne leur est imposée. Le ténor Winter, qui a reçu 10,000 livres autrichiennes pour l'automne et le carnaval, doit en recevoir 35,000 l'année prochaine, d'après les termes de son acte. *Che mangiata!* s'écrie un journaliste en racontant avec détails le tripotage des agens dramatiques en cette occasion. Les divers procès que l'on commence vont mettre à jour toutes ces intrigues, *questi giochi di mano*. Le duc est furieux, et veut faire passer la direction en d'autres mains.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.	
Melchior.	5
Littérature allemande. — Henry Heyne (II ^e article), par M. Kaufmann.	37
Souvenirs de l'Inde. — La famine. — Les sauterelles, par le capitaine Basil Hall.	83
Malédiction conjugale, poème inédit de lord Byron. . .	143
Les institutions littéraires et les produits de la presse en Espagne (<i>el Almacen</i>).	148
Voyages. — Quinze ans chez les Sauvages. (<i>John Hunter, Memoirs of a captivity among the Indians of North America</i>).	212
LITTÉRATURE MODERNE, ETC., ETC.	
Paris. — Les anniversaires, par A. Bazin.	47
Essai sur quelques-uns des grands écrivains d'Italie. — § II. Machiavel, par M ^{me} Allart.	62
Un retour d'émigration (1803), par M. Émile Morice. . .	73
De la Palingénésie humaine et de la résurrection, par M. Ch. Nodier.	102
Une croisière de Surcouf, par M. Auguste Romieu. . . .	129
La reine Sémiramis du jésuite Masénius, par M. Saint- Marc Girardin.	161
Les derniers momens du fils de Napoléon, par M. V.-A. Arnault.	173
Esquisses de critique contemporaine. § I ^{er} . M. Casimir Delavigne, par M. Amédée Pichot.	180
Chronique musicale, par Castil-Blaze.	205

• Les voleurs en Espagne, par M. Pr. Mérimée.	228
Chatam, par M. Chasles.	241
Influence des mœurs sur les institutions politiques, par M. Matter.	248
Revue dramatique, par M. Ch. Rabou.	259
Album.	263









